6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO II
N.° CATENA 22

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-TROISIEME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÈME.

A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

II. 16. II. 22

66063

HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CCXXIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A Hamſtead, vendredi 9 juin, à ſept heures du matin.

C'EST d'Hamſtead, cher ami, c'eſt de l'hôtellerie du coche que je t'écris. J'y ſuis depuis plus d'une heure. Quel eſprit induſtrieux j'ai reçu de la nature! On ne me reprochera pas de m'endormir dans l'oiſiveté. Le plaiſir me coûte cher. En vérité, je m'admire quelquefois moi-même. Avec une ame ſi active, j'aurois fait une figure éclatante, dans quelque état que le

ciel m'eût placé. Sur le trône, j'aurois été, ſans doute, un des plus grands rois du monde. J'aurois diſputé le titre de conquérant au fameux Macédonien. J'aurois entaſſé couronnes ſur couronnes, & dépouillé tous mes voiſins, pour mériter le nom de *Robert* (1) *le Grand*. J'aurois fait la guerre au turc, au perſan, au mogol, pour leurs ſérails; & je n'aurois pas laiſſé, à tous ces monarques orientaux, une jolie femme ſur laquelle je n'euſſe aſſuré mes droits.

Après avoir pris toutes les informations qui conviennent à mes vues, il me reſte tant de loiſir, que je puis l'employer à t'écrire. Cependant je me ſervirai de ma méthode d'abréviation, pour ménager le tems. Quoiqu'il ſoit encore trop tôt pour me préſenter à ma charmante, qui a beſoin de repos, après deux ou trois jours de fatigue, je te dois quantité d'éclairciſſemens préliminaires, ſans leſquels tu n'entrerois pas facilement dans l'ordre de mes opérations.

Je me ſuis ſéparé du capitaine au pied de la colline, & je l'ai laiſſé triplement inſtruit; c'eſt-à-dire, pour les trois ſuppoſitions du fait, du probable & du poſſible. Si je puis revoir ma charmante, & faire ma paix avec elle, ſans la

(1) Robert eſt ſon nom de baptême.

médiation de ce digne conciliateur, je m'en rejouirai beaucoup. C'eſt mon ancienne maxime en amour, d'y employer le moins de ſecours étrangers qu'il m'eſt poſſible ; & je regrette aujourd'hui de ne pouvoir me tenir à cette règle. Qui ſçait même ſi ma charmante ne s'en trouveroit pas mieux ? Je ne puis lui pardonner d'avoir pouſſé l'indifférence pour moi juſqu'à m'abandonner réellement, ſous un prétexte frivole, ou plutôt ſans aucune apparence de raiſon. Si je la trouve trop difficile...! Mais ſuſpendons les menaces juſqu'à ce qu'elle ſoit en mon pouvoir. Tu ſçais quel eſt mon ſerment.

Voici toutes les circonſtances que j'ai pu recueillir du récit de Will, de celui des gens de l'hôtellerie, & des informations que Will a tirées du cocher.

Le coche d'Hamſtead n'avoit encore que deux perſonnes, lorſque ma belle y eſt montée. Mais elle a feint d'être fort preſſée ; & payant pour les places vacantes, elle a fait partir auſſitôt la voiture. En arrivant au terme, elle eſt deſcendue à l'hôtellerie avec les deux paſſagers, qui l'ont quittée, ſans doute, avec beaucoup de reſpect. Elle eſt entrée dans la maiſon ; elle a demandé l'uſage d'une chambre, pour une demi-heure, ſous prétexte d'y prendre une taſſe de thé. On lui a donné la chambre d'où je

t'écris. Elle s'eſt aſſiſe à la même table, &, je crois, ſur la même chaiſe où je ſuis actuellement. Ah ! Belford, ſi tu connoiſſois l'amour, tu ſentirois le prix de ces légères circonſtances.

Elle paroiſſoit fort abattue. L'hôteſſe, charmée de ſa figure, s'eſt crue obligée de lui tenir compagnie. Elle l'a preſſée de manger quelque choſe avec ſon thé. Non, a-t-elle répondu, je ne me ſens pas d'appétit. Cette femme lui a propoſé de goûter de ſes biſcuits, qui étoient excellens. Ce qu'il vous plaira, lui a-t-elle dit. L'hôteſſe étant ſortie un moment pour aller prendre quelques biſcuits, s'eſt apperçue, à ſon retour, que la chère fugitive s'efforçoit de retenir des marques de douleur, auxquelles il paroiſſoit qu'elle s'étoit abandonnée dans ſon abſence.

Cependant, lorſqu'on lui a ſervi le thé, elle a prié l'hôteſſe de s'aſſeoir. Elle a fait quantité de queſtions ſur les villages voiſins & ſur les routes. L'hôteſſe a pris la liberté de lui dire, qu'elle lui croyoit quelque ſujet de chagrin. Les perſonnes ſenſibles, a-t-elle répondu, ne quittent point leurs amis ſans beaucoup de triſteſſe. Ne ſeroit-ce pas de moi, Belfort, qu'elle vouloit parler ?

Elle n'a pas fait la moindre queſtion ſur les logemens, quoiqu'on doive juger, par la ſuite, qu'elle ne ſe propoſoit pas d'aller cette nuit

plus loin qu'Hamſtead. Après avoir pris deux taſſes de thé, elle a mis un biſcuit dans ſa poche ; tendre fille ! apparemment pour lui ſervir de ſouper. Elle a laiſſé ſur la table un demi-écu, dont elle a refuſé de prendre le reſte ; & pouſſant un ſoupir, elle s'eſt diſpoſée à partir, en diſant qu'elle alloit continuer ſon chemin vers Hendon. C'eſt un des lieux dont elle avoit demandé la diſtance. On lui a propoſé d'envoyer ſçavoir s'il n'y avoit pas quelque voiture de Hamſtead qui allât le même ſoir à Hendon. Elle a répondu que c'étoit prendre une peine inutile, parce qu'elle eſpéroit de rencontrer une chaiſe qui venoit au-devant d'elle. Autre de ſes petites ruſes, je ſuppoſe : car, depuis hier au matin, avec qui, & comment auroit-elle pû prendre un arrangement de cette nature ?

Tous ceux qui l'ont vue ſe diſoient entr'eux, qu'un air ſi noble, dans ſa figure & dans ſa conduite, annonçoit une perſonne de qualité. Comme elle étoit ſans aucune ſuite, & que ſes beaux yeux (c'eſt l'expreſſion de l'hôteſſe) paroiſſoient rouges & enflés, ils n'ont pas douté qu'elle ne fût dans le cas d'avoir fui ſes parens ou ſes tuteurs ; car ils l'ont jugée trop jeune pour la croire mariée. Un mari, me diſent-ils, n'abandonneroit point à elle-même une femme de cet âge & de cette beauté, ou ne lui cauſeroit

pas les chagrins qu'elle porte écrits ſur ſon viſage. Ils ajoutent que, pendant quelques momens, ils ont remarqué tant de trouble dans ſes regards, qu'ils l'ont ſoupçonnée d'un funeſte deſſein contre elle-même.

Ces obſervations n'ont pas manqué d'exciter leur curioſité. Ils ont engagé un domeſtique hors de condition, qui cherchoit un maître, à ſuivre toutes ſes traces. Je viens d'apprendre d'eux-mêmes ce qu'il ſe vante d'avoir obſervé.

« Elle a pris effectivement ſon chemin vers » Hendon ; mais en ſortant d'Hamſtead, elle » s'eſt arrêtée pour jeter les yeux autour d'elle » & dans la vallée qui s'offroit à ſes pieds. Là, » fixant ſe regards ſur Londres, elle a porté » ſon mouchoir à ſes yeux », ſe repentant, peut-être, de la démarche téméraire où elle s'eſt engagée, & ſouhaitant de pouvoir retourner ſur ſes pas. Je le répète, Belford, c'eſt le meilleur parti qu'elle puiſſe prendre. Malheur à la fille qui, après avoir penſé à devenir ma femme, ſera capable de me fuir & de renoncer pour jamais à moi !

« Enſuite, s'étant remiſe à marcher, elle » s'eſt encore arrêtée : comme ſi la route avoit » commencé à lui déplaire ; après avoir re- » commencé à pleurer, elle eſt retournée vers » Hamſtead ».

Je ſuis ravi qu'elle ait tant pleuré ; parce que, dans les plus grands chagrins, un cœur qui reçoit ce ſoulagement, devient capable de réſiſter à la douleur. Delà vient que je n'ai jamais été fâché de voir une belle femme en pleurs. Combien de fois n'ai-je pas ſouhaité, depuis hier après midi, de pouvoir pleurer à chaudes larmes ?

« Bientôt, elle a vu venir vers elle un car-
» roſſe vide, à quatre chevaux. Elle a quitté
» le ſentier qu'elle ſuivoit pour aller à ſa ren-
» contre ; dans le deſſein apparemment de par-
» ler au cocher, s'il s'étoit arrêté pour lui faire
» les premières queſtions. Il l'a regardée atten-
» tivement. Mais tous les paſſans lui payoient
» cette eſpèce de tribut : ce qui ſervoit à lui
» rendre l'eſpion moins ſuſpect ». Heureux coquin que ce cocher, s'il avoit ſçu qui il pouvoit obliger, & quel prix on auroit attaché à ſes ſervices ! Mais quel malheur auroit été le mien, ſi ſa ſtupidité ne m'avoit été auſſi favorable que mon étoile ! « En un mot, il paroît
» qu'ils ont manqué tous deux de réſolution.
» Les chevaux ſuivant la route, le cocher a
» tourné pluſieurs fois les yeux derrière lui ;
» tandis que, regrettant l'occaſion qui s'éloi-
» gnoit, elle a pouſſé des ſoupirs ; elle a recom-
» mencé à verſer des larmes, qui ont été ob-
» ſervées par l'eſpion.

» Etant rentrée dans Hamſtead, elle regardoit » au viſage chaque perſonne qu'elle rencon- » troit; & pouſſant quelquefois ſon haleine ſur » ſa main, elle l'appliquoit ſur ſes yeux, pour » en diſſiper la rougeur, ou pour ſécher ſes » larmes. Enfin, la vue d'un écriteau qui offroit » des logemens à louer, l'a fait avancer & re- » tourner pluſieurs fois, comme incertaine du » parti qu'elle devoit prendre. Elle n'a pas laiſſé » de paſſer au-delà de cette maiſon; & l'eſpion, » arrêté alors par quelques gens de ſa connoiſ- » ſance, l'a perdue de vue pendant quelques » minutes. Mais il l'a bientôt vue ſortir d'une » boutique, accompagnée d'une ſervante, » qu'elle avoit engagée, comme l'effet l'a prou- » vé, à la conduire dans la maiſon où elle eſt » actuellement logée. Ne la voyant point re- » paroître, après l'avoir attendue plus d'une » heure, il eſt revenu à l'hôtellerie, pour faire » ſon récit à ceux qui l'avoient employé ».

Le mien, Belford, eſt du genre dramatique. Ainſi, regarde ce que tu as lu juſqu'ici, comme le premier acte. Mon valet, qui entre ſur la ſcène, va commencer le ſecond.

Il s'étoit procuré toutes ces informations avant mon arrivée, par le ſoin qu'il avoit eu de raconter, en échange, diverſes particularités dont j'ai chargé depuis long-tems ſa mémoire,

en les lui répétant de bouche & par écrit. Ainſi, j'ai trouvé les gens de cette maiſon dans mes intérêts. Ils m'ont répété tout ce qu'il leur avoit dit, avec des ſouhaits pour le ſuccès de mon entrepriſe.

Mais il a commencé par me rendre compte de l'idée qu'il leur avoit fait prendre de ma belle & de moi. C'eſt un détail dont il eſt néceſſaire que tu ſois informé. Cependant j'appréhende d'être preſſé par le tems. Un domeſtique de cette hôtellerie, m'aſſure, qu'étant ſorti depuis un moment, il a vu madame Moore, à qui je deſtine ma première viſite, entrer dans la maiſon d'une vieille fille de ſon voiſinage, nommée miſs *Rawlings*, ſi reſpectée pour ſa prudence, qu'aucune femme du bourg n'entreprend rien ſans la conſulter. J'ai chargé auſſitôt mon honnête cocher de veiller à la porte de cet oracle d'Hamſtead, pour m'avertir du moment où madame Moore retournera chez elle. J'eſpère que leur entretien ne durera pas plus que mon récit, dont je ne veux pas que tu perdes un ſeul mot.

« Will avoit donc raconté à ceux qui avoient » voulu l'entendre, que ſa maîtreſſe étoit ma- » riée depuis peu à un gentilhomme des plus » accomplis, mais ſi vif & ſi diſſipé, qu'étant » mortellement jalouſe, elle l'avoit quitté dans

» un accès de cette furieuſe paſſion. Quoi-
» qu'elle l'aimât chèrement, & qu'étant une
» des plus belles femmes du monde, comme
» ils en avoient pu juger par leurs propres
» yeux, elle en fût adorée, ſa jalouſie, s'il
» étoit permis de le dire, (mais la vérité étoit
» la vérité) l'avoit rendue ſi capricieuſe, que,
» lorſqu'il refuſoit d'entrer dans la moindre de
» ſes vues, elle étoit toujours prête à le quit-
» ter. C'étoit un tour qu'elle lui avoit déjà
» joué deux ou trois fois, mais avec toute
» l'innocence & toute la vertu du monde. Elle
» ſe retiroit ordinairement chez une de ſes
» intimes amies, jeune demoiſelle remplie
» d'honneur, quoique trop indulgente pour
» elle ſur ce point, qui étoit à la vérité ſon
» unique défaut. Cette raiſon avoit porté ſon
» maître à la mener à Londres; car leur réſi-
» dence ordinaire étoit à la campagne. Mais,
» pour avoir refuſé depuis peu de la ſatisfaire,
» à l'occaſion d'une femme avec laquelle on
» l'avoit vu au parc de Saint-James, elle l'avoit
» traité avec ſa rigueur ordinaire, dès la pre-
» mière fois qu'elle étoit venue à la ville; &
» le pauvre gentilhomme étoit à demi fou de
» cette aventure.

» Ici, Will avoit plaint ma ſituation, les
» larmes aux yeux, & dans des termes fort

» touchans. Enſuite, il avoit expliqué par quel » haſard il avoit découvert les traces de ſa » maîtreſſe. En un mot, il les avoit fait entrer » ſi vivement dans mes intérêts, qu'ils lui » avoient prêté un habit pour ſe déguiſer; & » qu'à ſa prière, le maître de l'hôtellerie » s'étoit informé, s'il étoit certain qu'elle eût » pris un logement chez madame Moore. Il » avoit ſçu par cette voie qu'elle s'étoit engagée » pour une ſemaine, quoiqu'en même-tems » elle eût ajouté qu'elle ne croyoit pas faire » un ſi long ſéjour à Hamſtead; & c'étoit alors » qu'il m'avoit dépêché un exprès, avec ſes » premières explications ».

A mon arrivée, ma perſonne & mes habits répondant fort bien à la deſcription de Will, tous les gens de l'hôtellerie ſembloient prêts à m'adorer. Je pouſſois quelquefois un ſoupir. Quelquefois je prenois une contenance plus gaie, mais qui laiſſoit voir un chagrin mal déguiſé, plutôt qu'une joie réelle. Ils ont dit à Will qu'il étoit bien fâcheux, qu'une dame ſi charmante fût d'une humeur ſi ombrageuſe: que ces fuites inconſidérées l'expoſoient à de grands dangers; qu'il ſe trouvoit de tous côtés des libertins (des Lovelaces à chaque pas, Belford) ſur-tout aux environs de la ville; que les gens de cette eſpèce étoient capables

de tout entreprendre; qu'ils pouvoient nuire du moins à ſa réputation, & lui faire perdre tôt ou tard l'affection de ſon mari. Conviens, Belford, que les gens d'Hamſtead ſont de fort bonnes ames.

J'ai fait appeler le maître de l'hôtellerie. J'apprends de mon valet, lui ai-je dit gravement, qu'il ne vous a pas caché les raiſons qui m'amènent ici. Fâcheuſe aventure, monſieur! Très-fâcheuſe aventure! Mais jamais femme ne fut plus vertueuſe que la mienne.

Il m'a répondu qu'on ne pouvoit prendre une autre opinion d'elle : qu'il étoit bien malheureux qu'une jeune dame fût capable de ces petits entêtemens, ſur-tout avec un mari d'auſſi bon naturel que je le paroiſſois.

Un enfant gâté par ſa mère, ai-je repris; un enfant gâté; voilà tout le mal : & pouſſant un ſoupir, il faut s'armer de patience, ai-je ajouté. Ce que vous pouvez faire pour moi dans cette occaſion, c'eſt de me prêter une redingotte; n'importe laquelle. Si ma femme m'appercevoit de loin, peut-être me ſeroit-il difficile de lui parler. Une redingote avec un capuchon, ſi vous en avez une de cette eſpèce. Il faut que je m'approche d'elle, ſans qu'elle puiſſe s'en défier.

Mon hôte a paru craindre civilement de ne

pouvoir m'offrir une redingote digne de moi. Je l'ai aſſuré que la plus mauvaiſe ſeroit celle qui me conviendroit le mieux. Il m'en a préſenté deux, & j'en ai choiſi une dont le capuchon peut ſe boutonner ſur le viſage. Ne me trouvez-vous pas l'air fort abattu ? lui ai-je demandé avec un nouveau ſoupir. Que je ſuis à plaindre ! Cependant vous devez juger que ce n'eſt pas une légère conſolation pour moi, de la retrouver avant que le mal ſoit plus grand. Mais ſi je ne puis la guérir de ces cruels caprices, elle me fera mourir de chagrin. Avec tous ſes défauts, je l'aime à l'idolâtrie.

L'hôteſſe qui nous écoutoit à quelque diſtance, s'eſt approchée par un mouvement de compaſſion. Puis-je ſçavoir, monſieur, m'a-t-elle demandé d'un ton radouci, ſi madame eſt mère ? Hélas ! non, ai-je répondu en ſoupirant. Nous ſommes mariés depuis peu. Je puis vous aſſurer, néanmoins, que c'eſt ſa faute s'il n'en paroît encore aucun fruit (tu ſçais, Belford, ſi je mentois d'une ſyllabe) : mais, pour vous parler de bonne foi, elle eſt d'une réſerve....

Je vous entends, a repris ma tendre hôteſſe avec un ſourire, madame eſt fort jeune. Je me ſouviens d'avoir connu deux jeunes dames de ce caractère ombrageux. Mais, comme elle vous aime, (& je la trouverois bien étrange en

effet de ne pas vous aimer), elle n'aura pas plutôt l'eſpérance d'être mère, que ces petites inégalités diſparoîtront, & qu'elle fera la meilleure de toutes les femmes. C'eſt mon eſpérance, ai-je répondu. Will ajuſtoit, pendant ce tems-là ma redingote, & me la boutonnoit ſur le menton. J'ai demandé à l'hôteſſe un peu de poudre, dont j'ai parſemé légèrement mon chapeau; & l'ayant mis ſur ma tête, je l'ai rabattu d'un côté ſur mes yeux. Dans cet état, croyez-vous, madame, ai-je dit à l'hôteſſe, que je puiſſe être reconnu? Que vous l'entendez admirablement! s'eſt-elle écriée. Je ne ſuis pas ſurpriſe, ſi vous me permettez de le dire, que madame ait eu quelque petit mouvement de jalouſie. Aſſurément, ſi vous avez ſoin de cacher le galon de votre habit, il n'y a perſonne qui puiſſe vous prendre pour le même, à moins qu'on ne pût vous reconnoître à vos bas.

J'ai loué ſon obſervation. Auriez-vous, ai-je dit à l'hôte, une paire de gros bas à me prêter? Il n'eſt queſtion que d'en couper le pied, pour les chauſſer par deſſus les miens. Il m'a fait apporter ſur le champ des bas de botte, qui me ſont d'autant mieux, qu'ils donnent à mes jambes un air goutteux. La bonne femme s'eſt miſe à rire, & m'a ſouhaité

du ſuccès. Son mari a fait de même. Tu ſçais que je ne ſuis pas mauvais comédien. J'ai pris une canne, que j'ai empruntée de l'hôte ; &, pour m'exercer un peu à la marche d'un goutteux, j'ai fait quelques tours dans le jeu de boule. C'eſt dans ce bizarre équipage que je t'écris. Will me raconte que, pendant ma promenade, l'hôteſſe diſoit à l'oreille de ſon mari : il n'eſt pas fait d'hier, j'en réponds ; je gagerois hardiment que toute la faute n'eſt pas d'un côté. L'hôte a répondu que je lui paroiſſois ſi gai & de ſi bon naturel, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût être de mauvaiſe humeur avec moi. Cet homme, Belford, juge fort bien. Il ſeroit à ſouhaiter que ma charmante pensât comme lui.

Je vais eſſayer à préſent ſi je pourrai convenir, avec madame Moore, d'un logement & d'autres commodités pour ma femme malade. Quoi ! qu'eſt-ce qui t'étonne ici ? Oui, ma femme. Qui ſçait quelles précautions la chère fugitive a pu prendre, dans la crainte qu'elle a de moi ?

Mais la bonne Moore, a-t-elle d'autres logemens à louer ? Oui, oui. J'ai pris ſoin de m'en éclaircir, & je trouve qu'elle a préciſément toutes les commodités dont j'ai beſoin. Je ne ſuis pas moins sûr que ma femme en ſera ſa-

tisfaite ; parce que, tout marié que je ſuis, grâces au ciel, j'oſe dire que je ſuis le maître. Si madame Moore n'avoit eu qu'un grenier de reſte, je ne l'aurois pas trouvé moins de mon goût, en prenant la qualité d'un pauvre auteur menacé de la priſon, pour avoir uſé trop librement de ſa plume, qui cherche un aſile, & qui a fait quelque argent de ſes petits meubles, pour être en état de payer ſon loyer d'avance. Il n'y a point de rôle auquel je ne puiſſe m'ajuſter.

Enfin, la veuve Moore a repris le chemin de ſa maiſon. Silence, mon cœur ; car je vous crains plus ici que ma conſcience.

Examinons s'il n'eſt pas à propos de prendre d'abord une voix enrouée..... Mais j'oublie quelque choſe de plus important. Marquerai-je de la colère ou de la joie, lorſque je paroîtrai devant ma charmante ?.... De la colère, à coup sûr. N'a-t-elle pas violé ſa promeſſe, & dans un tems où je méditois de lui rendre une généreuſe juſtice ? Entre les honnêtes gens, l'infidélité n'eſt-elle pas un horrible crime ? Ma règle, pour juger des actions & des choſes, a toujours été moins leur nature, que le caractère des acteurs ; & ſur ce principe, il ſeroit auſſi ridicule

de

de voir un libertin fidelle à ſes engagemens d'amour, qu'il eſt noir pour une femme d'y manquer.

Ah, cher Belford! remarques-tu que cette gravité hors de ſaiſon n'eſt que pour appaiſer les palpitations d'un cœur difficile à gouverner? Mais je ſçaurai le réduire. Je le rendrai tranquille, pendant le chemin que j'ai à faire dans ma voiture. Que ce chemin eſt court, néanmoins! Eſt-ce la peine de monter? Oui, montons. Ne ſuis-je pas un pauvre goutteux? D'ailleurs, c'eſt flatter madame Moore, que de paroître avec un équipage pour lui demander un logement. Quelle veuve, quelle ſervante d'Hamſtead oſeroit faire la moindre queſtion à l'homme d'importance qui ſe préſente dans un carroſſe?

J'abandonne mon cocher & mon laquais à la direction de Will. Jamais coquin ne fut plus hideux qu'il le paroît dans ſon déguiſement. Il ne peut être reconnu que du diable & de ſon autre maître, qui lui ont tous deux imprimé leur marque. Pour la mienne, il la portera toute ſa vie; car je prévois qu'il ſera pendu avant que l'âge faſſe tomber le reſte de ſes dents, avec celle qu'il ſe vante d'avoir perdue par mes coups.

Je pars. Compte que je ſuis parti.

LETTRE CCXXIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Hamſtead, vendredi au ſoir.

PRÉPARE ton attention, Belford, pour le chef-d'œuvre des récits. Je le continuerai, comme les circonſtances me le permettront; mais avec tant d'habileté, que ſi je l'interromps vingt fois, tu ne pourras t'appercevoir où le fil ſera rompu.

Les douleurs de ma goutte ne m'ont point empêché de deſcendre de mon carroſſe, peſamment appuyé d'une main ſur ma canne, & de l'autre ſur l'épaule de mon laquais. J'ai obſervé de me trouver à la porte, au même moment que j'y ai fait frapper, pour être plus sûr d'en obtenir l'entrée. Ma redingote étoit boutonnée ſoigneuſement; & j'en avois couvert juſqu'au pommeau de mon épée, qui étoit un peu trop gai pour mon âge. Il y avoit peu d'apparence que j'euſſe l'occaſion d'employer mon épée. En marchant vers la porte, je me ſuis preſſé pluſieurs fois les yeux pour en adoucir l'éclat, (paſſe cette rodomontade à ma vanité, Belford); j'ai ramené mon capuchon ſur mes joues, &

mon chapeau bordé, avec ce qui paroiſſoit de ma perruque, me donnoit l'air d'un bel homme un peu ſuranné.

La porte s'eſt ouverte. J'ai demandé à voir la maîtreſſe du logis. La ſervante m'a conduit dans le *parloir*. Je me ſuis aſſis, avec l'exclamation d'un homme qui ſouffre.

Madame Moore eſt venue. Votre ſerviteur, madame. Pardon, ſi je ne puis me lever. Votre affiche m'a fait connoître que vous avez des logemens à louer. Ayez la bonté de m'expliquer en quoi ils conſiſtent. J'aime votre ſituation, & je vais vous expliquer de quoi ma famille eſt compoſée. J'ai ma femme, qui eſt un peu plus âgée que moi, & d'une fort mauvaiſe ſanté, à qui l'on a conſeillé de prendre l'air d'Hamſtead. Nous aurons une ſervante & deux laquais. Comme notre deſſein eſt de n'avoir qu'un carroſſe, nous trouverons dans le village quelque lieu pour l'y placer; & le cocher ſe logera près de ſes chevaux.

Quel jour, monſieur, comptez-vous d'être ici avec votre famille? Je prendrai votre appartement dès aujourd'hui; & ſi je le trouve commode, peut-être ma femme y ſera-t-elle ce ſoir.

Ne ſeriez-vous pas bien aiſe, monſieur, d'avoir tout-à-la-fois la table & le logement?

C'eſt ce qui dépendra de vous, madame,

Vous m'épargnerez l'embarras d'amener mon cuiſinier. Je ſuppoſe que vos domeſtiques ſont capables d'apprêter trois ou quatre plats. Le régime de ma femme demande une nourriture ſimple, & je ne ſuis pas du tout pour les viandes recherchées.

Nous avons, monſieur, une jeune demoiſelle, qui ne compte pas d'être ici plus de deux ou trois jours. Son appartement, qui eſt un des meilleurs de la maiſon, ſera libre alors.

Mais..... je me figure, madame, que vous en avez d'autres, actuellement prêts à recevoir ma femme; car nous n'avons pas de tems à perdre. Ces *maudits* médecins..... Excuſez, madame, je ne ſuis point accoutumé à jurer: mais j'aime beaucoup ma femme. Les médecins l'ont eue ſi long-tems entre les mains, que, dans la honte de ſe faire payer plus long-tems, ils lui conſeillent aujourd'hui de prendre l'air, je ſouhaiterois que cette penſée leur fût venue plutôt. Mais nous cherchons à réparer leur négligence.

Vous ne ſerez pas ſurpriſe, madame, (voyant qu'elle m'obſervoit avec beaucoup d'attention), de me voir enveloppé comme je le ſuis, dans une ſaiſon ſi chaude. Je n'appréhende que trop d'avoir quitté imprudemment ma chambre; & peut-être ſuis-je menacé du retour de ma

goutte. Pour comble de ma peine, je ſuis attaqué d'un mal de dents fort douloureux, qui m'oblige de me couvrir la joue. Mais tout autre témoignage que le mien ne ſatisferoit pas ma femme; &, comme je vous l'ai déjà dit, nous n'avons pas de tems à perdre.

Vous êtes le maître, monſieur, de voir les commodités que je puis vous offrir. Mais je crains que la foibleſſe de vos jambes ne vous permette pas de monter.

Il eſt vrai que mes jambes ſont foibles. Cependant, comme j'ai pris un peu de repos, je me crois en état de voir du moins l'appartement que vous deſtinez à ma femme. Tout ſera bon pour les domeſtiques; & vous paroiſſez d'un ſi bon naturel, que je ne diſputerai pas ſur le prix.

Elle s'eſt miſe en marche pour me ſervir de guide; tandis qu'affectant de m'appuyer ſur la rampe, je ſuis monté après elle, avec plus de légéreté que je n'en attendois de mes jambes goutteuſes. Mais, Belford, quelle comparaiſon entre Sixte-Quint & moi, lorſque, ſous la figure du languiſſant Montalte, il aſpiroit au pontificat, ſans faire éclater ſes intentions; & qu'au moment qu'il fut choiſi, levant le maſque, & ſe dépouillant de toute apparence de foibleſſe, il marcha ferme à la vue du conclave

étonné ! Jamais la joie ne fut plus vive que dans mon cœur ; jamais homme ne s'eſt ſenti les talons plus légers.

L'appartement conſiſtoit en trois pièces de plein-pied. J'en ai vu deux qui m'ont paru aſſez propres. Mais, comme elles avoient chacune leur dégagement, madame Moore m'a dit que l'autre étoit occupée par la jeune demoiſelle. Elle y étoit, Belford, elle y étoit en effet. Tandis que j'affectois de me traîner, en prononçant quelques mots d'une voix rauque, que je ne contrefaiſois pas moins habilement, j'ai remarqué que ſa porte s'entr'ouvroit, & je lui ai vu jeter un coup-d'œil, pour obſerver qui j'étois. Mais, n'appercevant qu'un vieillard, courbé ſous le poids de l'âge, & d'un habit fort épais pour la ſaiſon, elle s'eſt retirée, en fermant ſa porte ſans émotion. Que je lui reſſemblois peu ! Son ombre ſeule m'a fait ſauter le cœur juſqu'à la bouche. J'ai craint pendant quelques momens d'étouffer.

J'ai paru ſatisfait de l'appartement, d'autant plus qu'on me parloit de la troiſième chambre comme de la plus belle. Il faut que je me repoſe un moment, ai-je dit à madame Moore ; & je me ſuis aſſis dans l'endroit le plus obſcur de la chambre. Ne vous aſſeyez-vous pas auſſi, madame ? Nous n'aurons pas de difficulté pour le

prix. Vous conviendrez, s'il vous plaît, avec ma femme. Prenez ſeulement des arrhes (en lui mettant une guinée dans la main). J'ajouterai une choſe : ma femme a le défaut d'aimer un peu l'argent, quoiqu'elle ait d'ailleurs le cœur fort bon. Elle m'a donné beaucoup de bien; & cette raiſon, jointe à l'amour qu'un honnête homme doit à ſa femme, m'oblige de garder avec elle toutes ſortes de ménagemens. S'il arrive qu'elle ſoit un peu ſerrée dans le marché que vous ferez enſemble, ayez la complaiſance de vous relâcher. Je ſuppléerai à tout, ſans ſa participation. C'eſt mon uſage. Je ne voudrois pas lui cauſer la moindre peine.

Madame Moore a loué mes attentions, & m'a promis de ſe conformer à toutes mes volontés. Cependant, lui ai-je dit, ne pourrois-je pas jeter un moment les yeux ſur l'autre chambre, pour être en état d'en rendre un compte plus exact à ma femme ? Elle m'a répondu que la jeune demoiſelle ſouhaitoit de ne voir perſonne, mais qu'elle alloit lui propoſer... Je l'ai retenue par la main. Demeurez, demeurez, madame. Si votre jeune demoiſelle veut être ſeule, il ne conviendroit pas de l'importuner...

Vous ne l'importunerez pas, monſieur. Elle eſt d'un fort bon naturel. J'oſe me promettre

qu'elle ne fera pas difficulté de deſcendre un moment, pour vous laiſſer libre. Elle a ſi peu de tems à paſſer ici, qu'elle ne voudroit pas s'oppoſer à mon avantage.

Je me l'imagine comme vous, madame, ſi ſon caractère eſt tel que vous le dites. Eſt-elle ici depuis bien long-tems ?

Depuis hier ſeulement, monſieur.

Il me ſemble, madame, que je l'ai entrevue à ſa porte. Elle m'a paru d'un âge avancé.

Non, monſieur. Vous êtes aſſurément dans l'erreur. C'eſt une jeune perſonne, & des plus belles que j'aie jamais vues.

Pardon, madame ; quoique je ne puiſſe vous cacher que, ſi elle devoit faire un long ſéjour ici, j'aimerois autant qu'elle fût un peu plus âgée. Vous me trouverez d'un goût fort étrange. Mais, en faveur de ma chère moitié, j'aime toutes les femmes d'un certain âge. D'ailleurs, j'ai toujours penſé que l'âge mérite du reſpect ; & c'eſt la raiſon qui m'a fait tourner mes vues vers la femme que j'ai aujourd'hui, en mettant auſſi ſa fortune dans la balance ; c'eſt de quoi je ne diſconviens pas.

J'admire votre façon de penſer, monſieur. La vieilleſſe eſt reſpectable. Nous vivons tous dans l'eſpérance de vieillir.

Fort bien, madame. Mais votre jeune per-

ſonne eſt belle, dites-vous ? Je vous avouerai auſſi que, ſi j'aime à converſer avec les vieilles, je ne laiſſe pas de prendre plaiſir à voir une belle & jeune perſonne, comme j'en prendrois à la vue d'une belle fleur dans un jardin. Ne pourrois-je pas jeter un coup-d'œil ſur votre demoiſelle, ſans qu'elle s'en apperçut ? car, dans l'équipage où je ſuis, je ne ſouhaiterois pas plus qu'elle de paroître aux yeux de perſonne.

Je vais lui demander, monſieur, ſi je puis vous faire voir l'appartement. Comme vous êtes marié, & que vous n'êtes plus de la première jeuneſſe, peut-être fera-t-elle moins de ſcrupule.

C'eſt-à-dire, madame, que vous la croyez un peu de mon goût, & que ſa préférence eſt peut-être pour les vieillards. Il n'eſt pas impoſſible qu'elle ait eu quelque choſe à ſouffrir des jeunes gens.

Je me l'imagine, monſieur. Je la crois inquiète pour le paſſé ou pour l'avenir. Elle a ſouhaité de ne voir perſonne ; & ſi quelqu'un venoit la demander, en décrivant ſa figure, elle ordonne de répondre qu'on ne la connoît pas.

(Que tu es une vraie femme, chère dame Moore ! ai-je penſé en moi-même.)

Voilà d'étranges précautions, madame ! Eh ! quelle peut être ſon aventure ?

Elle eſt fort réſervée dans ſes diſcours. Mais je ſuis trompée, monſieur, ſi ce n'eſt pas quelqu'affaire de cœur. Je lui vois ſans ceſſe les larmes aux yeux, & la compagnie paroît l'ennuyer.

Il ne me conviendroit pas, madame, de vouloir pénétrer dans les affaires d'autrui. Mais puis-je vous demander quelles ſont ſes occupations ? Cependant, comme vous ne l'avez ici que d'hier, il vous ſeroit difficile de le dire.

Elle écrit continuellement, monſieur.

(Interroge une femme, Belford, en paroiſſant douter qu'elle ſoit informée de ce que tu lui demande, je te réponds qu'elle s'efforcera de te convaincre qu'elle n'ignore rien.)

Pardon, madame; car mon caractère n'eſt pas l'indiſcrétion : mais, ſi le cas de votre jeune demoiſelle avoit quelque difficulté, qui ne fût pas une ſimple affaire d'amour, comme elle eſt de vos amies, je lui offrirois volontiers mes conſeils.

Vous êtes donc homme de robe, monſieur ?

A la vérité, madame, j'ai ſuivi anciennement le barreau; mais il y a long-tems que j'ai quitté cette profeſſion : ce qui n'empêche pas que mes amis ne me conſultent encore ſur les points

difficiles. Aux pauvres, je donne quelquefois de l'argent, avec mon avis. Mais je ne prends rien de ceux qui ſont plus riches.

Vous êtes d'une généroſité admirable, monſieur. Que je ſerois heureuſe, (cette exclamation a été précédée d'un ſoupir) d'avoir ſçu qu'il y avoit au monde un ſi honnête homme de robe, & de l'avoir connu plutôt !

Conſolez-vous, madame, conſolez-vous. Peut-être n'eſt-il pas trop tard. Lorſque nous nous connoîtrons mieux, on pourra vous être utile à quelque choſe. Mais ne parlez point de mes talens à votre jeune perſonne. Je vous l'ai déjà dit, je n'aime rien moins que le rôle d'homme officieux.

(J'étois ſûr que, ſi le caractère de la dame Moore répondoit à l'idée qu'elle m'en avoit déjà fait prendre, cette défenſe ne ſerviroit qu'à lui faire ſaiſir la première occaſion de violer mon ſecret. J'ai feint ſi peu d'empreſſement pour voir la chambre où étoit la demoiſelle, qu'elle a bientôt paru fâchée de mon indifférence, ſur-tout lorſque, pour l'exciter, j'ai laiſſé échapper, comme au haſard, qu'il falloit plus de qualités qu'on n'en demande ordinairement dans une femme, pour lui faire obtenir de moi le titre de belle, & que, dans toute ma vie, je n'en avois pas vu ſix auxquelles j'euſſe voulu l'accorder.

En un mot, la dame Moore eſt paſſée dans la chambre, d'où elle eſt revenue peu de momens après, pour me dire que la jeune perſonne s'étant retirée dans ſon cabinet, j'étois libre d'entrer, & de ſatisfaire ma curioſité.

Quels mouvemens ont recommencé à s'élever dans mon cœur! Je me ſuis traîné en clochant. Après avoir parcouru des yeux toutes les parties de la chambre, pour me donner le tems de reprendre haleine, j'ai approuvé tout ce que j'avois vu, & j'ai garanti que ma femme n'en ſeroit pas moins contente. Enſuite, demandant la permiſſion de m'aſſeoir, j'ai fait diverſes queſtions ſur le miniſtre de la paroiſſe, ſur ſes talens pour la chaire, & particuliérement ſur ſes mœurs. C'eſt une curioſité, madame, que j'ai dans tous les lieux où je m'arrête. J'aime que la conduite du clergé réponde à ce qu'il nous prêche.

Rien n'eſt ſi juſte, monſieur. Mais c'eſt ce qui n'arrive pas auſſi ſouvent qu'il ſeroit à ſouhaiter.

Tant pis, madame, tant pis. Pour moi, j'honore extrêmement le clergé en général. Si l'on ſuppoſe dans ceux qui ſont appelés à la perfection par leur état & par les moyens qu'ils ont de ſe perfectionner, autant de foibleſſes que dans les autres hommes, le reproche tombe

ſur la nature humaine plus que ſur la robe eccléſiaſtique. Je n'ai jamais aimé la cenſure qui attaque les profeſſions... Mais je retiens votre demoiſelle dans ſon cabinet. Ma goutte me rend incivil.

Ici, quittant ma chaiſe, je me ſuis traîné à la fenêtre. De quelle étoffe ſont ces rideaux, madame ?

De fil damaſſé, monſieur.

Je les trouve extrêmement beaux. On les croiroit de ſoie. Ils ſont plus chauds que la ſoie, j'en ſuis ſûr, & plus convenables à un appartement de campagne, ſur-tout pour des perſonnes un peu âgées. Le lit me paroît de fort bon goût.

Il eſt très-propre, monſieur. Nous ne prétendons ici qu'à la propreté.

Oui vraiment, il eſt des plus propres. Un camelot de ſoie, ſi je ne me trompe. En vérité, tout eſt fort bien. Tout plaira beaucoup à ma femme. Mais nous ſerions fâchés de mettre votre jeune demoiſelle hors de ſon appartement. Nous nous contenterons à préſent des deux autres chambres.

Je me ſuis avancé vers le cabinet, pour obſerver le deſſus de porte. Que repréſente cette peinture ? Ha ! je le vois. Une Sainte Cécile.

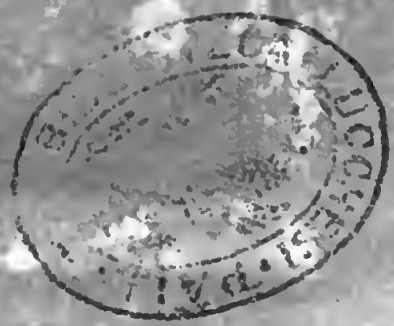
C'eſt un tableau fort commun, monſieur.

Il n'eſt pas mal, il n'eſt pas mal. C'eſt une copie de quelque bon tableau d'Italie... Mais, pour tout au monde, je ne voudrois pas mettre votre demoiſelle dehors. Nous nous accommoderons des deux autres pièces, ai-je répété un peu plus haut, mais toujours de mon ton rauque, & parlant du goſier; car mon attention étoit partagée entre le ſon de ma voix & mes diſcours.

Ah, Belford ! ſi près de mon adorable Clariſſe, juge quelle devoit être ma contrainte !

J'étois réſolu de l'engager, s'il étoit poſſible, à ſortir d'elle-même de ſa retraite. J'ai feint d'être prêt à me retirer. Madame Moore, ai-je repris, vous me promettez donc cette chambre lorſqu'elle ſera libre : non, ai-je ajouté, en levant aſſez la voix pour me faire entendre du cabinet, que je veuille incommoder votre jeune demoiſelle, mais je ſouhaiterois que ma femme fût informée à peu près du tems. Les femmes, vous ne l'ignorez pas, madame Moore, aiment à ſçavoir ſur quoi elles peuvent compter.

Madame Moore, a dit alors ma charmante (& jamais le ſon de ſa voix ne m'a paru plus harmonieux; jamais il n'a cauſé une plus douce émotion dans mes veines), vous pouvez répondre à monſieur que je ne ſerai ici que deux



Enfin, la porte s'est ouverte !

ou trois jours, pour attendre une réponſe qui ne ſçauroit tarder plus long-tems; & plutôt que d'être incommode à perſonne, je prendrai volontiers toute autre chambre que vous me donnerez au ſecond.

Non aſſurément, non, mademoiſelle, me ſuis-je écrié. Vous êtes trop obligeante. Quelqu'affection que j'aie pour ma femme, je la mettrois plutôt dans un grenier, que d'expoſer à la moindre incommodité une perſonne auſſi reſpectable que vous le paroiſſez.

Comme la porte ne s'ouvroit point encore, j'ai continué. Mais puiſque vous pouſſez la bonté ſi loin, ſi vous permettiez, mademoiſelle, que, de la place où je ſuis, je jetaſſe un coup d'œil ſur le cabinet, je pourrois dire à ma femme, s'il eſt aſſez grand pour contenir quelques meubles précieux, qu'elle eſt bien aiſe d'avoir par-tout avec elle.

Enfin, la porte s'eſt ouverte. Ma charmante m'a comme inondé d'un déluge de lumière. Un aveugle ne ſeroit pas plus vivement frappé de l'éclat du ſoleil, s'il recouvroit la vue en plein midi. Sur mon ame, je n'ai jamais rien ſenti qui ait approché de cette ſituation. Que j'ai eu de peine à me vaincre, pour ne pas me démaſquer à l'inſtant! Mais, héſitant, & dans le plus grand

déſordre, j'ai avancé la tête dans le cabinet; j'y ai promené mes yeux. L'eſpace, ai-je dit, me paroît ſuffire pour les bijoux de ma femme. Ils ſont d'un grand prix : mais, le ciel me confonde ! (je n'ai pu m'empêcher, Belford, de jurer comme un ſot : maudite habitude !) il n'y entrera jamais rien de ſi précieux que ce que j'y vois.

Ma charmante a treſſailli. Elle m'a regardé avec terreur. La vérité du compliment, autant que j'en puis juger, avoit banni la diſſimulation de mon accent.

J'ai vu qu'il m'étoit également impoſſible & de me déguiſer plus long-tems à ſes yeux, & de réſiſter à mes propres tranſports. Ainſi, me découvrant la tête, & jetant ma redingotte, j'ai paru, comme le diable de Milton, ſous ma forme angélique, quoique la comparaiſon puiſſe te ſembler aſſez bizarre. C'eſt ici, Belford, que les expreſſions & les figures me manquent pour illuſtrer cette étrange ſcène, & l'effet qu'elle produiſit ſur ma charmante & ſur la dame Moore. Je me réduis, par impuiſſance, à la ſimple deſcription du fait.

La belle Clariſſe ne m'a pas plutôt reconnu, qu'elle a pouſſé un cri violent; & plus vîte que je n'ai pu la ſoutenir dans mes bras, elle eſt tombée ſans connoiſſance à mes pieds. J'ai maudit

maudit l'indiſcrétion qui m'avoit porté à me découvrir ſi bruſquement.

Madame Moore, comme hors d'elle-même à la vue du changement qui s'étoit fait dans mon habillement, dans ma figure & ma voix, s'eſt miſe à crier une douzaine de fois tour-à-tour : Au meurtre ! au ſecours ! au meurtre ! au ſecours ! Ce bruit a jeté l'alarme dans la maiſon. Deux ſervantes ſont montées, & mon laquais après elles. J'ai demandé de l'eau fraîche, des ſels, des eſprits. Chacun a couru de différent côté. Une des ſervantes eſt deſcendue auſſi vîte qu'elle étoit montée; tandis que ſa maîtreſſe, paſſant d'une chambre à l'autre, & revenant pluſieurs fois dans celle où nous étions, ſe tordoit les mains, invoquoit le ciel, parloit à elle-même, aux aſſiſtans, ſans ſavoir apparemment ce qu'elle faiſoit & ce qu'elle vouloit dire.

La ſervante qui étoit deſcendue, eſt remontée avec un homme du voiſinage & ſa ſœur, qu'elle avoit été chercher. Cette fille voyant le vieux goutteux qu'elle avoit introduit métamorphoſé tout d'un coup en un jeune *drôle*, vif, diſpos, qui avoit la voix claire, & toutes ſes dents, ſoutenoit que je ne pouvois être que le diable, & ne pouvoit détourner les yeux de mes pieds, s'attendant ſans doute à chaque minute de les voir paroître fourchus.

Pour moi, j'étois ſi attentif à ſoutenir ma charmante, que je m'occupois peu de tout autre ſoin. Elle a donné enfin quelques ſignes de vie par ſes ſoupirs & ſes ſanglots ; mais on ne lui voyoit encore que le blanc des yeux. Je me ſuis mis à genoux près d'elle ; j'ai ſoutenu ſa tête de mon bras ; je lui ai parlé du ton le plus tendre : Mon ange, ma charmante ! ma Clariſſe ! Regardez-moi, ma chère vie ! Je ne ſuis pas fâché contre vous. Je vous pardonnerai, cher objet de mon amour !

Les ſpectateurs étonnés ne ſavoient quelle explication donner à ce qu'ils entendoient ; & bien moins lorſque ma charmante, recouvrant la vue, a jeté un regard ſur moi, & que, pouſſant un foible gémiſſement, elle eſt retombée dans l'état dont elle ne faiſoit que ſortir.

J'ai levé la fenêtre du cabinet pour lui donner de l'air ; enſuite la laiſſant au ſoin de madame Moore & de miſs Rawlings (car c'étoit cet oracle d'Hamſtead que la ſervante avoit amenée), je me ſuis retiré dans un coin de la chambre, où je me ſuis fait ôter, par mon laquais, mes gros bas de l'hôtellerie, & j'ai achevé de reprendre ma forme ordinaire. Je ſuis retourné au cabinet. Là, trouvant M. Rawlings, auquel je n'avois pas fait beaucoup d'attention dans le premier trouble : Monſieur, lui ai-je dit, vous avez été

témoin d'une ſcène extraordinaire ; mais cette jeune dame eſt ma femme : je crois être le ſeul homme dont la préſence ſoit néceſſaire ici.

Il m'a demandé pardon. Si c'étoit ma femme, a-t-il ajouté, il convenoit qu'il ne devoit point entrer dans les affaires d'un mari : cependant la peine qu'elle avoit marqué à ma vue....

Retranchons les *ſi*, les *cependant*, ai-je repris d'un ton plus fier ; diſpenſez-vous de cette inquiétude pour la peine d'autrui ; vous n'avez aucun droit à vous attribuer dans cette occaſion, & vous m'obligerez de vous retirer ſur le champ. C'eſt un bonheur qu'il n'ait pas répliqué ; mon ſang étoit prêt à s'échauffer. Je ne pouvois ſouffrir que le plus beau cou, les plus beaux bras & les plus beaux pieds du monde, fuſſent en ſpectacle à tout autre homme que moi.

Lorſque je me ſuis apperçu que la connoiſſance commençoit à lui revenir, je ſuis ſorti encore une fois du cabinet, dans la crainte que, me voyant trop tôt, elle ne retombât dans le même accident. Les premiers mots qu'elle a prononcés, en regardant autour d'elle avec une extrême émotion, m'ont frappé par leur ſon lugubre : Oh ! cachez-moi ! cachez-moi ! Eſt-il parti ? Cachez-moi, je vous en conjure.

Miſs Rawlings eſt revenue auſſi-tôt vers moi,

Monſieur, m'a-t-elle dit d'un air aſſez aſſuré, le cas eſt fort ſurprenant; cette jeune dame ne peut ſupporter votre vue : vous ſavez mieux que nous quel ſujet de plainte vous avez pu lui donner; mais il eſt à craindre qu'une nouvelle rechûte ne ſoit la dernière : avec un peu de complaiſance & de bonté, vous prendriez le parti de vous retirer.

Il étoit important pour moi de mettre une perſonne ſi notable dans mes intérêts, ſur-tout après avoir traité aſſez cavalièrement ſon frère. Cette chère perſonne, lui ai-je dit, a quelque raiſon de craindre un peu ma vue : ſi vous aviez, mademoiſelle, un mari qui eût pour vous autant de tendreſſe que j'en ai pour elle, je ſuis ſûr que vous ne le quitteriez pas pour vous expoſer témérairement à toutes ſortes d'aventures, comme elle fait chaque fois qu'on refuſe d'entrer dans ſes caprices. A la vérité, c'eſt avec une parfaite innocence; il n'y a rien à reprocher à ſes intentions; mais c'eſt ſa faute, uniquement ſa faute. Elle eſt d'autant plus inexcuſable, que je ſuis à elle par ſon choix, & que j'ai raiſon de croire qu'elle me préfère à tous les hommes du monde. Ici, Belford, j'ai raconté une de ces hiſtoires que je tiens en réſerve pour donner une couleur plus vive à mes ſuppoſitions.

Vous parlez en galant homme, & vous en

avez l'apparence, m'a répondu miſs Rawlings. Cependant, monſieur, le cas n'eſt pas moins étrange : il paroît que cette jeune dame ne vous voit qu'avec terreur.

Vous n'en ſerez pas ſurpriſe, mademoiſelle, (la tirant un peu à part, mais du côté de madame Moore), ſi je vous apprends que c'eſt la troiſième fois que je pardonne à cette chère femme une malheureuſe jalouſie.... qui n'eſt pas toujours ſans un peu de *frénéſie* (ai-je ajouté d'un ton plus bas, pour donner à cette circonſtance un air de ſecret).... mais notre hiſtoire ſeroit trop longue ; & là-deſſus j'ai fait un mouvement pour retourner vers ma charmante. Ces deux femmes m'ont arrêté, en me priant de paſſer dans la chambre voiſine, & me promettant de faire leurs efforts pour l'engager à ſe mettre au lit. Je leur ai recommandé de ne pas la faire parler beaucoup, parce qu'elle étoit accoutumée à certains accès, & que, dans cet état, elle diſoit tout ce qui lui venoit à la bouche, avec un déſordre d'eſprit qui duroit quelquefois toute une ſemaine. Elles m'ont promis d'apporter tous leurs ſoins à la rendre tranquille. Je ſuis ſorti de la chambre, après avoir fait deſcendre tous les domeſtiques.

En prêtant l'oreille, je n'ai pas laiſſé d'entendre qu'elle s'abandonnoit aux exclamations. Elle

ſe nommoit malheureuſe, perdue, déshonorée; elle ſe tordoit les mains; elle demandoit du ſecours, pour échapper à des maux terribles dont elle étoit menacée. Les deux femmes l'exhortoient à la patience, & lui conſeilloient de prendre un peu de repos: elles l'ont preſſée de ſe mettre au lit, mais elle s'eſt obſtinée à le refuſer. Cependant elle a conſenti à s'aſſeoir dans un fauteuil: elle étoit ſi tremblante, qu'elle ne pouvoit ſe tenir debout.

Je l'ai crue capable alors de ſoutenir ma préſence: il y auroit eu du danger à lui laiſſer le tems de mêler dans ſes plaintes quelque explication qui eût augmenté mon embarras. Je ſuis rentré dans le cabinet. Ah! le voilà! s'eſt-elle écriée, en ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir; je ne puis le voir; je ne puis jeter les yeux ſur lui: ſortez, ſortez. Ne me touchez pas, a-t-elle repris vivement, lorſque j'ai voulu prendre ſa main, en la ſuppliant d'être plus tranquille, en l'aſſurant que je voulois faire ma paix avec elle, & qu'elle ſeroit maîtreſſe des conditions.

Mépriſable perſonnage! m'a dit cette violente fille, je n'ai pas d'autres conditions à déſirer que celle de ne vous voir jamais. Pourquoi faut-il que je ſois expoſée à vos perſécutions? Ne m'avez-vous pas déja rendue trop miſérable?

Sans protection, ſans amis, je bénirai le ciel de ma misère, pourvu que je ſois délivrée du malheur de vous voir.

Miſs Rawlings m'a regardé d'un œil ferme. C'eſt une créature aſſez hardie que cette Miſs Rawlings. Madame Moore a tourné auſſi les yeux ſur moi. Je m'y étois bien attendu, leur ai-je dit à toutes deux, en baiſſant la tête vers elles d'un air conſterné. Enſuite m'adreſſant à la charmante : Mon cher amour ! vous paroiſſez hors de vous-même ; ſongez que cette violence peut nuire à votre ſanté : un peu de patience, ma chère vie ! nous traiterons plus tranquillement cette affaire : vous m'expoſez, vous vous expoſez vous-même. Ces dames croiront que vous êtes tombée dans une troupe de voleurs, & que j'en ſuis le chef.

Oui, c'eſt le nom que vous méritez ; oui ; qui, frappant du pied, ſans ceſſer d'avoir le viſage couvert. Elle ſe rappeloit ſans doute l'aventure du mercredi. Ses ſoupirs paroiſſoient prêts à l'étouffer. Elle a porté la main à ſa tête. Je crains, a-t-elle dit, en réfléchiſſant ſur elle-même ; hélas ! je crains d'en perdre l'eſprit.

Mon cher amour ! ai-je affecté d'interrompre, ne craignez rien, je ne vous découvrirai pas le viſage : vous ne me verrez pas, puiſque ma vue vous eſt odieuſe ; mais voilà une violence

dont je ne vous aurois jamais cru capable.

J'ai repris ſa main malgré elle, & j'ai voulu la preſſer de mes lèvres. Elle l'a retirée avec indignation ; elle m'a répété l'ordre de ne pas la toucher, & de l'abandonner à ſon ſort. Quel droit, a-t-elle ajouté, quel titre avez-vous pour me perſécuter ſi cruellement ?

Quel droit, quel titre, ma chère !.... Mais ce n'eſt pas le moment de répondre à cette queſtion. J'ai reçu une lettre du capitaine Tomlinſon. La voici. Daignez la prendre & la lire.

Je ne reçois rien de votre main. Ne me parlez pas du capitaine Tomlinſon ; ne me parlez de perſonne : vous n'avez aucun droit de me perſécuter avec cette cruauté. Encore une fois, retirez-vous : n'avez-vous pas déja pouſſé mes malheurs au comble ?

Sens-tu, Belford, que j'avois touché exprès une corde ſi délicate pour lui cauſer, devant les deux femmes, quelque tranſport de paſſion qui pût confirmer ce que je leur avois fait entendre de l'aliénation de ſon eſprit ? J'ai repris, avec la même douceur : Quel malheureux changement ! Si tranquille, ſi contente il y a peu de jours ! n'attendant que le moment de votre réconciliation avec votre famille ! cet agréable évènement ſi avancé ! Une occaſion légère, une bagatelle renverſera-t-elle tout l'édifice de notre bonheur ?

Elle s'eſt levée avec un mouvement ſi vif d'impatience & de colère, qu'elle m'en a paru trembler. Son mouchoir qui eſt tombé de deſſus ſon viſage, a laiſſé voir toute l'indignation qui s'y étoit répandue. A préſent, m'a-t-elle dit, puiſque tu as l'audace de donner le nom de bagatelle à l'occaſion dont tu parles, & puiſque je ſuis heureuſement hors de tes mains infames, hors d'une maiſon que je ne dois pas croire plus honnête que toi, je haſarderai de lever les yeux : mais plût au ciel que ce fût pour te voir mort, après avoir vu dans ton lâche cœur quelque ſentiment de honte & de repentir !

Ce langage de tragédie, joint à la manière violente dont elle l'avoit prononcé, a produit l'effet que je m'étois promis. J'ai tourné ſucceſſivement ſur elle & ſur les deux femmes un œil de compaſſion. Ces deux prudentes créatures ont branlé la tête, & m'ont preſſé de me retirer. Enſuite elles l'ont priée tendrement de ſe mettre au lit pour y prendre un peu de repos. Mais cet ouragan, comme tous les autres, s'eſt diſſipé en pluie ; c'eſt-à-dire que, verſant un ruiſſeau de larmes, elle eſt retombée ſur ſon fauteuil. Elle a demandé pardon aux deux femmes de ſon emportement ; mais elle ne me l'a pas demandé à moi. Cependant j'ai commencé à me flatter que le tems des complimens étant venu, il

pouvoit arriver que j'y euſſe bientôt part auſſi.

En vérité, meſdames, ai-je dit aux deux créatures (tu conviendras, Belford, que ce n'eſt pas d'aſſurance que j'ai manqué), je ne reconnois pas mon cher amour à cette violence; rien ne lui eſt ſi peu naturel. Un mal-entendu....

On n'a pas manqué de me couper la voix. Un mal-entendu, miſérable que tu es! Crois-tu que j'attende de toi des excuſes? (Le mépris éclatoit dans chaque trait de ſon aimable viſage.) Puis détournant la tête pour éviter mes yeux: Indigne fourbe, je n'ai pas la patience de te regarder; ſors, ſors d'ici: comment oſes-tu ſoutenir ma préſence?

J'ai cru alors que la qualité de mari m'obligeoit de paroître un peu fâché. Madame, madame, vous pourrez vous repentir quelque jour de ce traitement; je ne l'ai pas mérité: rendez-moi juſtice, vous ſavez que je ne l'ai pas mérité.

Je le ſais, miſérable! je le ſais!

Oui, madame, jamais homme de ma naiſſance & de mon rang (il m'a paru à propos de me faire un peu valoir) ne s'eſt vu traiter avec cet air de mépris; (elle a levé les mains vers le ciel: l'indignation lui a coupé la voix) mais tout vient de la même ſource que le reproche de vous avoir privée de toutes ſortes de ſecours

& de protection, de vous avoir jetée dans l'humiliation & dans la misère, & d'autres diſcours auſſi étranges. Ce que j'ai à répondre devant ces deux dames, c'eſt qu'après ce que je viens d'entendre, & puiſqu'une averſion ſi forte a pris la place de votre ancienne eſtime, je vous laiſſerai bientôt auſſi libre que vous le déſirez. Je vais partir; je vous abandonnerai à ce que vous nommez votre ſort, & puiſſe-t-il être heureux! Seulement, pour n'être regardé de perſonne comme un uſurpateur, comme un voleur, aſſurément je demande où je dois envoyer vos habits & tout ce qui vous appartient; vous ne tarderez point à les recevoir.

Envoyez-les ici, m'a-t-on répondu; & garantiſſez-moi que vous ceſſerez de me tourmenter, que vous n'approcherez jamais de moi: c'eſt tout ce que je déſire de vous.

Je vous obéirai, madame, ai-je repris d'un air affligé. Mais devois-je croire que vous fuſſiez jamais capable de pouſſer ſi loin l'indifférence & le mépris? Cependant permettez que j'inſiſte du moins ſur la lecture de cette lettre: conſentez à voir le capitaine Tomlinſon, à recevoir de ſa bouche ce qu'il doit vous dire de la part de votre oncle; il ne ſera pas long-tems à ſe rendre ici.

Vous ne me tromperez plus, m'a-t-elle dit

d'un ton impérieux : commencez par exécuter vos offres. Je ne recevrai aucune lettre de vos mains : ſi je vois le capitaine Tomlinſon, ce ſera ſans aucun rapport à vous. Envoyez mes habits, comme vous l'offrez : donnez-moi cette preuve de ſincérité, ſi vous voulez que je vous croie ſur tout le reſte. Laiſſez-moi ſur le champ, & commencez par m'envoyer mes habits.

Les femmes ſe regardoient avec étonnement : leur embarras ne faiſoit qu'augmenter. J'ai feint de partir dans le mouvement de mon dépit. Mais, après m'être avancé juſqu'à la porte, je ſuis retourné ſur mes pas ; & comme ſi j'étois revenu à moi-même : Un mot, un mot encore, mon très-cher amour !..... Hélas ! charmante juſque dans ſa colère ! O fatale tendreſſe ! ai-je ajouté, en me tournant à demi, & tirant mon mouchoir. Je crois, Belford, qu'il s'eſt avancé quelque choſe d'humide ſur le bord de mes yeux : en honneur, je n'en doute pas. Les femmes ont paru touchées de compaſſion. Honnêtes créatures ! Elles ont voulu montrer qu'elles avoient auſſi chacune leur mouchoir. C'eſt ainſi (ne l'as-tu pas quelquefois obſervé ?) que dans une compagnie de douze ou quinze perſonnes, chacun tire obligeamment ſa montre lorſqu'il entend demander quelle heure il eſt.

Un mot, madame ! ai-je répété auſſitôt que

j'ai pu retrouver la voix. J'ai repréſenté au capitaine Tomlinſon, dans le jour le plus favorable, la cauſe de notre méſintelligence préſente : vous ſavez ſur quoi votre oncle inſiſte ; vous ſavez à quoi vous avez conſenti. La lettre que je vous offre va vous apprendre ce que vous avez à craindre de la malignité active de votre frère.

Elle alloit me répondre avec chaleur, en repouſſant la lettre du capitaine, je l'ai prévenue : de grace, madame, écoutez-moi. Vous ſavez que Tomlinſon s'eſt ouvert de notre mariage à deux perſonnes ; la nouvelle eſt déjà parvenue aux oreilles de votre frère ; elle eſt allée auſſi juſqu'à ma famille. J'ai reçu ce matin de la ville des lettres de miladi Lawrance & de miſs Montaigu. Les voici, madame (je les ai tirées de ma poche pour les lui offrir avec celles du capitaine, mais elle les a repouſſées de la main) : faites réflexion, je vous en conjure, aux ſuites funeſtes d'un preſſentiment ſi vif.

Depuis que je vous connois, m'a-t-elle dit, je ſuis dans un abyme d'incertitudes & d'erreurs : je bénis le ciel de m'avoir délivrée de vos mains. Le ſoin de mes affaires ne regarde que moi ; je vous diſpenſe d'y prendre le moindre intérêt. Ne ſuis-je pas indépendante de vous, & maîtreſſe de moi-même ? Ne ſuis-je pas....

Les femmes ouvroient de grands yeux ; il étoit tems de l'interrompre. J'ai levé la voix pour étouffer la ſienne...vous avez naturellement le cœur ſi tendre & ſi délicat, ma très-chère ame ! Jamais il n'y eut une plus belle occaſion de l'exercer. Si vous nevoulez pas jeter les yeux vous-même ſur les lettres, ſouffrez que je vous en liſe un article ou deux.

Loin, loin ! s'eſt-elle écriée ; & que jamais je ne voie ni toi ni tes lettres. De quel droit oſes-tu ſi cruellement me tourmenter ?

Etranges queſtions, mon très-cher amour ! Queſtions auxquelles vous répondriez fort bien vous-même.

Sans doute, a-t-elle repris avec le même emportement ; & voici donc ma réponſe...

Je me ſuis hâté d'élever encore plus la voix. Elle s'eſt arrêtée. Tendre fille ! ai-je dit en moi-même, malgré la petite colère où j'étois contr'elle ; il ſeroit bien ſingulier qu'un caractère tel que le tien fût capable ici de me réſiſter. Cependant j'ai baiſſé le ton, auſſi-tôt que ſa bouche s'eſt fermée. Tout eſt devenu doux, ſoumis, dans mon accent. J'ai penché la tête, une main levée, & l'autre appuyée ſur ma poitrine. Au nom du ciel, ma très-chère Clariſſe, lui ai-je dit en pouſſant un profond ſoupir, déterminez-vous à voir le capitaine

avec un peu de modération. Il vouloit venir avec moi; mais j'ai cru devoir eſſayer d'abord d'adoucir votre eſprit ſur ce fatal mal entendu; & cela, pour entrer dans vos propres intentions; car, ſans ce cher motif, que m'importe à moi que vos parens penſent ou ne penſent pas à ſe réconcilier avec nous? Ai-je quelque faveur à leur demander? C'eſt donc pour vous-même que je vous conjure de ne pas rendre inutiles les ſervices & la négociation du capitaine. Ce vertueux officier ſera ici avant la fin du jour. Miladi doit arriver à Londres, avec ma couſine, dans un jour ou deux. Leur premier ſoin ſera de vous voir. Ne pouſſez pas ſi loin cette petite querelle, que milord M.... miladi Lawrance & miladi Sadleir en puiſſent être informés. (Si tu ſavois, Belford, de quel œil les femmes ont commencé à me regarder!) Ma tante Lawrance ne vous laiſſera point en repos, que vous n'ayez conſenti à l'accompagner dans ſes terres : & votre cauſe ſera sûrement entre ſes mains.

J'ai repris haleine un moment, pour juger de ſes diſpoſitions par ſa réponſe.

Mais ſa contenance & le ton de ſa voix ne m'ont pas plu. Et crois-tu, miſérable... a-t-elle recommencé.... Il falloit abſolument l'interrompre. Miſérable! me ſuis-je écrié plus haut

qu'elle. Ah, madame! vous ſavez que je n'ai pas mérité des noms ſi violens. Une ame ſi délicate eſt-elle capable de cet injurieux langage? Mais ce traitement vient de vous, madame; de vous que j'adore; de vous qui m'êtes plus chère que moi-même. (Les femmes ont recommencé à ſe regarder. Mon ardeur a paru leur plaire. Il n'y a point de femmes, Belford, mariées, filles, ou veuves, qui n'aiment *les ardeurs*. Miſs Howe même, dans une de ſes lettres, prend parti pour *les ardeurs*.) Cependant, madame, je dois dire que dans cette occaſion vous avez été trop loin. Je vois que vous me haïſſez....

Elle alloit répondre.... Si nous devons nous ſéparer ſans retour, ai-je continué d'une voix plus ferme & plus grave, je ne ſerai pas longtems incommode à cette île. En attendant vos dernières réſolutions, daignez ſeulement lire ces lettres, & conſidérer ce qu'il faut dire à l'ami de votre oncle, ou ce qu'il doit dire lui-même à ſon ami. Renoncez à moi, ſi vous voulez; je ne m'en prêterai pas moins à tout ce qui peut faciliter la paix & la réconciliation pour laquelle je vous ai vu, depuis peu, tant d'empreſſement. Mais je prends la liberté de vous repréſenter que vous devez me traiter avec un peu moins de chaleur; ne fût-ce que pour

pour donner une couleur favorable à ce qui s'eſt paſſé, & du poids aux propoſitions qu'il vous plaira de faire à votre famille.

J'ai mis alors toutes mes lettres ſur une chaiſe qui touchoit à la ſienne; & je me ſuis retiré dans l'appartement voiſin, avec une profonde révérence.

Les deux femmes m'ont ſuivi au même inſtant : madame Moore, pour laiſſer à ma perverſe la liberté de lire ſes lettres; miſs Rawlings, par le même motif, & parce qu'on la demandoit chez elle. La bonne Moore l'a priée de revenir promptement. Je lui ai fait la même prière; & je ne lui ai pas vu de répugnance à promettre de nous obliger.

J'ai tourné mes premiers ſoins à me faire pardonner, par madame Moore, le déguiſement ſous lequel je m'étois préſenté, & les fables qui m'avoient ſervi à la tromper. Je lui ai dit que je ne changeois rien au marché que j'avois fait avec elle pour ſon appartement, & que je la payerois pour un mois. Elle m'a témoigné quelques ſcrupules, qui ſe ſont réduits à vouloir conſulter miſs Rawlings. J'y ai conſenti : mais après l'avoir fait ſouvenir qu'elle avoit reçu mes arrhes, & qu'elle n'avoit rien à me conteſter.

Miſs Rawlings eſt rentrée alors, d'un air de

curioſité plus vive; & madame Moore lui ayant raconté ce qui venoit de ſe paſſer entre nous, elle a pris le ton officieux. Je l'ai ſecondé ſans affectation; fort perſuadé que, ſi je la faiſois entrer dans mes intérêts, j'étois sûr de l'autre.

Elle a ſouhaité, ſi le tems le permettoit, & ſi ſa propoſition ne me paroiſſoit pas indiſcrète, que je lui appriſſe en peu de mots le fond d'un évènement qui ſe préſentoit, m'a-t-elle dit, ſous une face myſtérieuſe & tout-à-fait ſurprenante. Dans quelques momens, elle nous avoit cru mariés; dans d'autres, ce point lui avoit paru douteux. Cependant la jeune dame ne le déſavouoit point abſolument. Mais il paroiſſoit du moins qu'elle ſe croyoit mortellement offenſée.

Je lui ai répondu que notre aventure étoit d'une ſingularité ſans exemple : que dans pluſieurs circonſtances elle pourroit leur paroître incroyable; mais que, leur croyant beaucoup de diſcrétion, je ne ferois pas difficulté de leur en faire un récit abrégé, qui éclairciroit, à leur ſatisfaction, non-ſeulement ce qui s'étoit paſſé, mais encore tout ce qui pouvoit arriver. Elles ont pris chacune leur chaiſe autour de moi, & chaque trait de leur viſage s'eſt compoſé à l'attention. J'étois réſolu d'approcher de la vérité, autant qu'il m'étoit poſſible,

dans la crainte qu'il n'échappât quelque choſe à ma charmante, qui pût démentir mon témoignage; & pour m'accorder d'ailleurs avec moi-même, ſur toute la ſcène de l'hôtellerie.

Quoique tu ſaches toute mon hiſtoire, Belford, & que je t'aie communiqué une bonne partie de mes vues, il eſt néceſſaire que je t'apprenne en gros le tour que j'ai donné à mon récit.

« Je leur ai fait, en abrégé, l'hiſtoire de nos » familles, de nos fortunes, de nos alliances, » de nos antipathies, ſur-tout de celle qui met » un obſtacle éternel à l'amitié entre James » Harlove & moi. J'ai conſtaté la vérité de » notre mariage ſecret ». (La lettre du capitaine, que je joindrai à celle-ci, t'en fera connoître les raiſons : d'ailleurs, les deux femmes auroient pu me propoſer un miniſtre, par voie d'accommodement.) « Je leur ai dit » les conditions que ma femme m'avoit fait » jurer, & dont elle s'étoit d'autant moins » relâchée, qu'elle les avoit crues propres à » m'inſpirer plus d'ardeur pour ſa réconcilia- » tion avec ſa famille. J'ai confeſſé, de bonne » foi, que cette contrainte m'avoit quelques » fois fait penſer à chercher des conſolations » au-dehors; & la bonté de madame Moore » lui a fait déclarer qu'elle n'en étoit pas fort

» étonnée. C'eſt un excellente femme que cette » dame Moore ».

Comme la ruſée miſs Howe a découvert actuellement ce que c'eſt que notre Sinclair, & qu'elle pourroit trouver quelque moyen d'en inſtruire ſon amie, j'ai jugé qu'il étoit fort important de prévenir les deux femmes en faveur de madame Sinclair & de ſes nièces. « Je leur ai dit qu'elles étoient nées demoi- » ſelles; mais qu'à la vérité, ma femme avoit » conçu de l'averſion pour elle, depuis qu'elles » s'étoient unies pour la blâmer d'un excès de » délicateſſe. La plupart des gens, ai-je ajouté, » & même des plus honnêtes gens, à qui leur » conſcience reproche une faute dont ils n'ont » aucune envie de ſe corriger, ſont quelquefois » les plus impatiens lorſqu'on les en avertit, » parce qu'ils ſupportent moins volontiers que » d'autres, qu'on n'ait pas d'eux l'opinion qu'ils » croient mériter ».

Elles m'ont répondu toutes deux : C'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent.

« Madame Sinclair, ai-je continué, occupoit » une fort belle maiſon, propre même à loger » des perſonnes de la première qualité ». (Tu ſais Belford, que rien n'eſt ſi vrai.) « C'étoit » une femme très-bien dans ſes affaires, une » veuve au-deſſus du commun; telle que vous,

» madame (en m'adreſſant à madame Moore); » qui donne à louer comme vous; qui avoit » autrefois d'autres eſpérances, comme vous » pouvez en avoir eu, madame Moore. La » veuve d'un colonel! Il n'eſt pas impoſſible, » madame Moore, que vous n'ayez connu le » colonel Sinclair. Il occupoit anciennement » quelques chambres de louage à Hamſtead ».

Elle m'a dit qu'elle croyoit ſe ſouvenir de ce nom-là. « Ho! c'étoit une des meilleures » maiſons d'Ecoſſe : & vous conviendrez, » madame Moore, que, ſi ſa veuve loue des » appartemens garnis, ce n'eſt pas une raiſon » pour la mépriſer. N'eſt-il pas vrai, miſs » Rawlings? »

Aſſurément; & toutes deux, aſſurément. Elles ne pouvoient même approuver, ont-elles ajouté, qu'une dame telle que mon épouſe fût d'un caractère mépriſant.

Bon! ai-je auſſi-tôt penſé. Ce fond promet quelque choſe. Ne déſeſpérons pas de l'aſſiſtance de ces deux femmes pour ramener ma fugitive, & pour arrêter les informations de miſs Howe.

« Je leur ai fait le portrait de cette *virago*. » Dans tout ſon ſexe, leur ai-je dit, on ne » trouveroit point une tête plus féconde en » malice, ni un cœur plus déterminé dans » l'exécution ».

C'étoit apparemment à cette miſs Howe, m'a dit madame Moore, que mon épouſe avoit eu tant d'empreſſement de dépêcher, dès la pointe du jour, un homme à cheval, avec une lettre qu'elle avoit écrite avant que de ſe mettre au lit, & dont elle n'attendoit que la réponſe pour quitter Hamſtead.

Elle-même, ai-je répondu, Je ſavois qu'elle s'adreſſeroit à cette dangereuſe amie ; & j'aurois été trop heureux, ſi j'avois pu couper le paſſage à ſa lettre, ou du moins la faire tomber entre les mains de madame Howe, au lieu de celles de ſa fille. Des femmes qui ont un peu vécu dans le monde, ne ſont pas capables d'entretenir ces fâcheux caprices dans une jeune mariée.

Je m'arrête pour te faire remarquer, tandis que l'idée m'en vient à l'eſprit, que j'ai donné ordre à Will de trouver la demeure du meſſager de ma belle fugitive, & de le voir à ſon retour, s'il eſt poſſible, avant qu'il ait rendu compte de ſa commiſſion.

« J'ai continué de dire à mes deux juges que » je déſeſpérois d'être jamais plus tranquille, » pendant que miſs Howe, avec cet étrange » aſcendant ſur ma femme, ſeroit elle-même à » marier, & juſqu'à l'entière réconciliation de » ma femme avec ſa famille, ou juſqu'à quel-

» que évènement encore plus heureux.....
» comme je devois le penſer, moi qui ſuis le
» dernier mâle de ma maiſon, & que ſa ri-
» gueur, autant qu'un ſerment mal conçu,
» avoit empêché juſqu'à préſent.... »

Ici, je me ſuis arrêté, & j'ai fait le modeſte, tournant mon diamant autour de mon doigt, comme ſi la pudeur ne m'avoit pas permis d'achever; tandis que la dame Moore, me faiſant lire clairement dans ſes regards, m'a dit que le cas étoit aſſurément fort ſingulier; & que la vierge Rawlings a fait quelques minauderies en ouvrant ſon éventail, pour faire entendre que ce que j'avois dit ne demandoit pas d'autre explication.

« Je leur ai raconté le ſujet de notre dernier
» différent. J'ai bien établi la réalité du feu;
» mais j'ai confeſſé qu'ayant pour moi les droits
» du mariage, je n'aurois pas fait difficulté de
» violer un ſerment ridicule, lorſque la frayeur
» d'un accident ſi peu prévu avoit jeté ma
» femme entre mes bras; & je me ſuis fait un
» reproche fort amer d'en avoir manqué l'oc-
» caſion, puiſqu'elle jugeoit à propos de pouſ-
» ſer le reſſentiment ſi loin, & qu'elle avoit
» l'injuſtice de regarder le feu comme une in-
» vention préméditée ».

Aſſurément, pour cet article, a remarqué la

bonne madame Moore, comme vous êtes mariés, & que madame paroît un peu ſingulière, il y auroit peu d'hommes.... Elle n'a pas pouſſé plus loin ſa réflexion.

« Comprenez-vous, ai-je repris. Me ſuppo-
» ſer capable d'avoir recours à de ſi miſérables
» inventions, lorſque je voyois cette chère
» perſonne à toutes les heures du jour ». (Le trait, Belford, te paroît-il aſſez effronté?)

Miſs Rawlings a répété pluſieurs fois, que le cas étoit *en vérité* fort extraordinaire; baiſſant les yeux, jouant de l'évantail, tournant la tête pour ne pas m'entendre tout-à-fait, dans la crainte apparemment qu'il ne m'échappât quelque choſe d'offenſant pour ſa modeſtie; & revenant néanmoins à la queſtion par des mais & des ſi, qui marquoient encore plus de curioſité.

« La jalouſie de ma charmante, qui ſert d'ex-
» plication, dans la tête d'une femme, à cent
» choſes inexplicables, & ce petit déſordre
» d'eſprit dont j'avois déjà parlé, que j'attri-
» buois à l'odieuſe imprécation de ſon père,
» & aux anciennes perſécutions de ſa famille,
» ont été les derniers points ſur leſquels je me
» ſuis étendu, par précaution pour tout ce qui
» peut arriver. En un mot, je me ſuis reconnu
» coupable de la plupart des offenſes dont je

» ne doutois pas qu'elle ne leur fît ſes plaintes; » & comme il n'y a rien qui n'ait un côté noir » & un côté blanc, j'ai donné aux plus fâcheuſes » parties de notre aventure le meilleur tour » qu'elles puſſent recevoir ».

Après avoir fini ma narration, « je leur ai » cité quelques articles de la lettre du capitaine » Tomlinſon, que j'avois laiſſée entre ſes mains; » & je leur ai recommandé, avec de fortes » inſtances, d'être en garde contre les recher- » ches de James Harlove & du capitaine Sin- » gleton, ou de tout ce qui aura l'air de gens » de mer ».

Tu vas voir, par la lettre même, combien cette précaution étoit néceſſaire. Je te conſeille de la lire ici; & ſi tu fais un peu d'attention à tout ce qu'elle contient, tu la trouveras charmante par rapport à mes vues.

A Monſieur LOVELACE.

Mercredi, 7 de juin.

MONSIEUR,

Quoique je ſois obligé de me rendre demain à Londres, ou le jour ſuivant, je ne dois pas négliger l'occaſion que j'ai de vous écrire, par un de mes gens que d'autres raiſons me portent à faire partir avant moi; pour vous avertir

que, probablement, il vous reviendra quelque bruit de votre mariage, par la bouche ou les lettres de quelqu'un de vos proches. Une des perſonnes à qui j'ai jugé à propos de faire entendre que je vous crois mariés (ſon nom eſt M. *Lilburne*), ſe trouvant ami de M. *Spurrier*, intendant de miladi Lawrance, & n'ayant point été prié de ſe taire, a communiqué cette nouvelle à M. Spurrier, qui l'a rapportée à miladi Lawrance comme un fait certain : d'où il eſt arrivé que, ſans avoir l'honneur d'être connu perſonnellement de cette dame, j'ai reçu la viſite de ſon intendant, qui eſt venu m'en demander la confirmation de ſa part. Il étoit accompagné de M. Lilburne. Ainſi je n'ai pu éviter de tenir le même langage : & je crois comprendre que miladi ſe plaint de n'avoir pas reçu de vous-même une nouvelle ſi déſirée. Il me paroît que ſes affaires l'appellent à la ville. Peut-être jugerez-vous à propos de lui découvrir la vérité. Si vous prenez ce parti, ce ſera ſans doute en confidence; afin qu'il ne tranſpire rien, du côté de votre famille, qui puiſſe contredire ce que j'ai publié. J'ai toujours eu pour maxime qu'en toute occaſion, il faut s'attacher fidellement à la vérité; &, quoique dans la meilleure vue du monde, j'ai quelque regret de m'être un peu écarté de mon ancien

principe. Mais le cher M. Jules Harlove m'en a fait une loi. Cependant, j'ai remarqué toute ma vie qu'un écart de cette nature ne va jamais ſeul. Pour y remédier, monſieur, permettez que je ſupplie encore une fois l'incomparable perſonne de confirmer promptement ce que j'ai dit. Lorſque vous le reconnoîtrez tous deux, il y auroit de l'impertinence à vous demander trop curieuſement la ſemaine ou le jour; & ſi la célébration eſt auſſi ſecrète que vous le déſirez, les dames de la maiſon où vous êtes logés ayant d'auſſi bonnes inſtructions que vous me l'avez aſſuré, & vous croyant mariés depuis long-tems, qui ſera jamais en état de contredire mon témoignage?

Cependant, il eſt très-probable qu'on fera quelques petites recherches; & c'eſt ce qui rend la précaution abſolument néceſſaire. M. James Harlove ne ſe perſuadera pas que vous ſoyez mariés. Il eſt sûr, dit-il, que vous viviez enſemble lorſque M. Hickman s'eſt adreſſé à M. Jules Harlove; & ſi vous avez vécu quelque tems dans cette liaiſon, ſans être mariés, il conclut de votre caractère, M. Lovelace, qu'il n'y a point d'apparence que vous penſiez jamais au mariage. Enfin, dans la ſuppoſition même que vous euſſiez pris le parti de vous marier, il laiſſe à juger à ſes deux oncles s'il n'y a pas

lieu de croire que vous avez commencé par déshonorer ſa ſœur, & s'il lui reſte par conſéquent quelque droit de prétendre à la faveur & au pardon de ſa famille! Je crois, monſieur, qu'il eſt à propos de lui cacher cette partie de ma lettre.

M. James eſt réſolu d'approfondir la vérité, & de ſe procurer même, à toutes ſortes de prix, le moyen de parler à ſa ſœur. Je ſuis bien informé qu'il part demain dans cette vue, avec une ſuite nombreuſe & bien armée, & M. Solmes doit être de la partie. Ce qui donne tant d'ardeur à M. James, c'eſt la déclaration que M. Jules, ſon oncle, a faite à toute la famille, qu'il penſe à réformer les diſpoſitions de ſon teſtament. M. Antonin eſt dans la même réſolution; car il paroît que madame Howe ayant refuſé depuis peu l'offre de ſa main, il a renoncé abſolument au deſſein de changer d'état. Ces deux frères agiſſent toujours de concert. M. James commence à craindre (& je puis vous dire, ſur ce que j'ai entendu de M. Jules, que ſes craintes ne ſont pas ſans fondement) qu'il ne revienne à ſa ſœur, de ce changement, plus d'avantage qu'il ne déſire. Il a déja ſondé ſon oncle. Il a voulu ſavoir s'il n'avoit pas reçu quelques nouvelles propoſitions de la part de ſa ſœur. M. Jules n'a pas répondu directement,

& s'eſt borné à des ſouhaits pour une réconciliation générale, accompagnés de la ſuppoſition que ſa nièce étoit mariée. Ce furieux jeune homme a paru s'en offenſer. Il a fait ſouvenir ſon oncle de l'engagement dans lequel ils ſont tous entrés, au départ de ſa ſœur, de ne prêter l'oreille à rien ſans un conſentement général.

Le cher M. Jules me fait ſouvent des plaintes de l'humeur impérieuſe de ſon neveu. A préſent, dit-il, qu'il n'a perſonne dont le génie ſupérieur lui ſerve de frein, il n'obſerve plus aucune règle de bienſéance avec ſes proches. C'eſt ce qui donne plus d'ardeur que jamais à M. Jules, pour la réconciliation de ſa nièce. Il n'y a pas deux heures que j'ai pris la liberté de lui propoſer une correſpondance avec ſa *fille nièce ;* c'eſt le nom qu'il lui donne quelquefois encore, dans le mouvement de ſa vive affection. Je lui ai offert une enveloppe à mon adreſſe. Cette chère nièce, lui ai-je dit, eſt d'une ſi parfaite prudence, que perſonne n'eſt plus capable de tout conduire à la plus heureuſe fin. Il m'a répondu que, dans les circonſtances préſentes, il ne ſe croit pas tout-à-fait libre de haſarder cette démarche ; & qu'il lui paroît plus prudent de ſe réſerver le pouvoir d'aſſurer, dans l'occaſion, qu'il n'avoit avec elle aucune correſpondance.

Ce détail vous fera juger, monſieur, combien il eſt néceſſaire que notre traité demeure abſolument ſecret. Si votre chère dame a déjà fait quelque ouverture à miſs Howe, ſa digne amie, je me flatte que c'eſt en confidence.

Je paſſe en peu de mots, monſieur, à votre lettre de lundi dernier. M. Jules Harlove a paru fort ſatisfait de votre empreſſement à recevoir ſes propoſitions. A l'égard du déſir que vous marquez tous deux, de le voir à la cérémonie, il m'a dit que ſes démarches étoient obſervées de ſi près par ſon neveu, qu'il ne voyoit aucune apparence de pouvoir vous obliger ſur ce point, quand ſon inclination l'y porteroit; mais qu'il conſent de bon cœur que je ſois l'ami qui aſſiſtera de ſa part à cet heureux évènement.

Cependant, ſi votre chère dame continue de ſouhaiter fort ardemment la préſence de ſon oncle, je crois avoir trouvé un expédient qui conciliera tout; à moins qu'il ne ſoit plus déterminé dans ſa réſolution, que je ne l'ai jugé par ſa réponſe. Je remets à vous expliquer mes vues, lorſque j'aurai le plaiſir de vous voir à Londres; & peut-être ſerai-je en état de vous apprendre alors ce qu'il en aura penſé lui-même. Mais vous n'avez pas de tems à perdre. Il eſt impatient d'apprendre que vous ne

ſaſſiez plus qu'un; & j'eſpère qu'en vous quittant à mon retour, je ſerai en état de l'aſſurer que j'ai vu la célébration de mes propres yeux.

S'il naiſſoit quelque obſtacle de la part de votre chère dame, ce qui eſt impoſſible de la vôtre, je ſerois tenté de lui reprocher effectivement des excès de délicateſſe.

M. Jules Harlove compte entre ſes eſpérances, monſieur, que vous apporterez plus de ſoin à fuir qu'à rencontrer ce violent neveu. Il a pris une meilleure opinion de vous, permettez-moi cette remarque, depuis que je lui ai rendu compte de votre modération & de votre politeſſe : deux qualités dont ſon neveu eſt mal partagé. Mais où trouver des hommes ſans défaut ?

Vous ne vous imagineriez jamais quelle tendreſſe mon cher ami conſerve encore pour ſon excellente nièce. Je veux vous en donner un exemple, dont je ne vous diſſimulerai pas que j'ai été fort touché. « Si je ſuis jamais aſſez » heureux, me diſoit-il dans un de nos der- » niers entretiens, pour voir cet aimable en- » fant faire les honneurs de ma table, comme » maîtreſſe de ma maiſon ; toute la famille » préſente, en qualité ſeulement de ſes hôtes ; » car c'étoit ma paſſion, pendant le mois qu'elle » m'accordoit à mon tour ; & j'y avois fait

» conſentir ſa mère... » Là ce reſpectable ami » s'arrêta. » Il tourna le viſage. Deux ruiſſeaux de larmes couloient ſur ſes joues. Il vouloit me les cacher; mais il n'en eut pas la force. « Cependant, reprit-il, comment..... » comment.... » (chaque parole étoit accompagnée d'un ſanglot) « comment ſerai-je ca- » pable de ſoutenir la première entrevue ? »

Je ne ſuis pas un homme dur, M. Lovelace, & j'en bénis le ciel. Mes yeux témoignèrent à mon digne ami, qu'il n'avoit pas eu raiſon de rougir devant moi de ſon humanité.

Il eſt tems de finir une ſi longue lettre. Ayez la bonté de faire agréer mon très-humble reſpect à la plus excellente perſonne de ſon ſexe; & comptez abſolument, monſieur, ſur le zèle & la fidélité de, &c.

TOMLINSON.

PENDANT la converſation dont je t'ai fait le récit, je m'étois placé au fond de la chambre où j'étois; vis-à-vis de la porte, qui étoit ouverte; & devant celle du cabinet, qui étoit fermée. J'avois parlé ſi bas, que dans cet éloignement il avoit été impoſſible à ma charmante de m'entendre; & ma ſituation me laiſſoit obſerver ſi ſa porte s'ouvroit.

J'ai dit aux deux femmes que le voyage de miladi

ladi Lawrance avec ſa nièce, & la viſite qu'elles doivent faire à mon épouſe, qui ne les avoit jamais vues, étoient des vérités ſi réelles, que j'attendois à chaque moment des nouvelles de leur arrivée. Je leur ai parlé alors des deux autres lettres que j'avois laiſſées à ma femme; l'une, de miladi Lawrance, & l'autre, de ma couſine Montaigu. Je t'en épargne la lecture. L'impertinence de mes chers parens ne ceſſe pas de ſe répandre en reproches. Ils ſont charmés d'en trouver l'occaſion. Leur motif eſt toujours une vive affection, (leur affection, Belford!) & la connoiſſance qu'ils ont de mon excellent caractère (autre ſujet d'admiration). Mais il ne manque rien à leur conſentement, aux témoignages de leur joie, à l'empreſſement qu'ils ont de voir & d'embraſſer leur charmante nièce, leur adorable couſine. Après avoir fait lire à mes deux femmes une copie de ces lettres, dont je m'étois muni fort heureuſement, j'ai cru qu'il m'étoit permis de menacer & de faire un peu le brave. Je ne me ſens pas porté, leur ai-je dit, à faciliter cette viſite, que miladi Lawrance & miſs Montaigu veulent faire à ma femme. Après tout, je ſuis las de ſes caprices. Elle n'eſt plus ce qu'elle peut ſe vanter d'avoir été; &, comme j'ai cru pouvoir le déclarer devant vous, meſdames, j'abandonnerai cette

ennuyeuſe île, quoique je lui doive la naiſſance, & que j'y laiſſe un bien conſidérable, pour aller réſider, ſoit en Italie, ſoit en France, & ne me ſouvenir jamais que j'ai porté la malheureuſe qualité de mari.

Oh! monſieur, s'eſt écriée l'une. Quel dommage! m'a dit l'autre.

Que voulez-vous madame? en me tournant vers madame Moore. Que puis-je vous dire? en m'adreſſant à miſs Rawlings. Je ſuis au déſeſpoir. Je ne puis ſoutenir plus long-tems cette dureté. J'ai eu le bonheur d'être favoriſé quelquefois par les dames (en prenant un air modeſte, Belford, & tu ſais que je ne mens point.) A l'égard de ma femme, il ne me reſte qu'une eſpérance; car je dois tant de mépris à ſes parens, que je ne puis ſouhaiter notre réconciliation que pour l'amour d'elle : c'eſt que, s'il plaiſoit au ciel de nous accorder des enfans, elle pourroit reprendre ſa douceur ordinaire, qui nous rendroit parfaitement heureux. Mais la réconciliation même, qu'elle avoit ſi fort à cœur, devient plus difficile que jamais par la téméraire démarche qu'elle vient de faire, & par le tranſport où vous la voyez. Vous vous imaginez bien que ſon frère & ſa ſœur n'apprendront pas cette dernière aventure, ſans en prendre droit de renouveler leurs

perſécutions; ſur-tout, après avoir affecté juſqu'à préſent de ne pas croire notre mariage réel, & ma femme, elle-même, n'ayant que trop de diſpoſition à ſeconder ce mauvais bruit, parce que nous ne ſommes encore liés que par la célébration.

Ici, j'ai repris l'air modeſte, pour faire ma cour à miſs Rawlings. Je me ſuis tourné à demi. Enſuite, recommençant à les regarder toutes deux; vous-mêmes, meſdames, vous ne ſaviez ce que vous en deviez croire. Il a fallu vous raconter toute notre hiſtoire; & je vous aſſure, que je ne me donnerai pas la même peine pour convaincre une famille que je hais, une famille dont je n'attends & je ne déſire aucune faveur, & qui réſiſte d'ailleurs à la conviction. Dites-moi, je vous le demande; qu'arrivera-t-il, lorſque l'ami du plus raiſonnable des deux oncles va paroître, quoiqu'il ait toute l'apparence d'un homme d'honneur? N'eſt-il pas naturel qu'il me diſe, « à quoi bon, M. Lovelace, en-» treprendre de réconcilier madame Lovelace » avec ſes proches, par la médiation de ſon » oncle, lorſque tous deux, vous n'êtes pas » mieux enſemble? » La conſéquence eſt juſte, madame Moore! Je n'aurai rien à répondre, miſs Rawlings! Le plus grand mal, c'eſt ce maudit ſerment qui nous lie, dans ſes

idées, juſqu'au moment de ſa réconciliation.

Les deux femmes ont paru touchées de mon raiſonnement. Je parlois avec beaucoup de feu, quoique d'un ton fort bas; & puis, ce ſexe aime à ſe voir traité avec un air d'importance. Leurs têtes prudentes ſe ſont baiſſées l'une vers l'autre, & j'ai reconnu des marques d'attendriſſement ſur leur viſage. Mon tendre cœur s'en eſt reſſenti. « Dites, meſdames : ne me » trouvez-vous pas fort à plaindre » ? Si elle ne m'avoit pas préféré à tous les hommes du monde.... Je me ſuis arrêté ici, & c'eſt ſans doute, ai-je repris en cherchant mon mouchoir, ce qui a jeté M. Tomlinſon dans l'embarras, lorſqu'il a ſu ſa fuite; lui qui, la dernière fois qu'il nous a vus, admiroit deux cœurs les plus paſſionnés... Oui, les plus paſſionnés, ai-je répété d'un ton douloureux. J'ai tiré alors mon mouchoir; & le portant à mes yeux, je me ſuis levé pour m'avancer vers la fenêtre. Ce ſouvenir, ai-je dit d'une voix altérée, me rend plus foible qu'une femme. Si je ne l'aimois pas plus qu'un mari n'aima jamais la ſienne... (oh! pour cela, Belford, je n'en doute pas moi-même). Je me ſuis encore arrêté; & reprenant: toute charmante que vous la voyez, je ſouhaiterois ne l'avoir jamais connue. Pardonnez, meſdames, (en revenant ſur mes pas, après

avoir aſſez frotté mes yeux pour les faire paroître un peu rouges); &, tirant mon portefeuille, je veux vous faire voir une lettre.... la voici. Prenez la peine de lire, miſs Rawlings. Elle vous confirmera combien toute ma famille eſt diſpoſée à l'admirer. J'y ſuis traité un peu librement, comme dans les deux autres; mais, après les ouvertures que je viens de vous faire, je ne dois plus avoir de ſecret pour vous.

Elle l'a priſe avec une curioſité avide. Après avoir regardé les armes d'un air d'admiration, elle a lu l'adreſſe, *à M. Lovelace, &c.* Je l'ai interrompue: oui, mademoiſelle, oui, c'eſt mon nom, (feignant d'avoir oublié que je m'étois déjà nommé pluſieurs fois). Je n'ai pas ſujet d'en rougir, comme vous voyez. Le nom de ma femme eſt Harlove, Clariſſe Harlove; *vous me l'avez entendue nommer* ma chère Clariſſe.

Je m'étois figuré, m'a dit miſs Rawlings, que c'étoit quelque nom imaginaire, un nom d'amour. Non, mademoiſelle, c'eſt réellement ſon nom.

Je l'ai priée de lire la lettre entière à madame Moore. Si l'orthographe n'eſt pas exacte, ai-je ajouté, vous aurez la bonté d'excuſer; c'eſt l'écriture d'un *ſeigneur*. Peut-être ne ferai-je pas voir cette lettre à ma femme; car, ſi celles que je lui ai laiſſées ne produiſent aucun effet, je

n'en eſpère pas plus de celle-ci, & je ne ſuis pas bien aiſe d'expoſer milord M.... à ſes dédains. En vérité, je commence à devenir fort indifférent pour les ſuites.

Miſs Rawlings, flattée de cette marque de confiance, m'a regardé d'un œil de pitié, & s'eſt miſe à lire.

Tu peux lire ici, ſi tu veux, la même lettre que j'ai la bonté de t'envoyer.

A M. LOVELACE.

Au château de M..., mercredi, 7 de juin.

MON NEVEU LOVELACE (1),

IL me ſemble que vous auriez pu trouver le tems de nous apprendre la célébration de votre mariage. C'eſt une politeſſe que j'avois droit d'attendre de vous. Mais peut-être a-t-il été célébré dans le tems même que vous me propoſiez de ſervir de père à votre femme. Je ne ſerois pas de bonne humeur, ſi je ne me trompe pas dans cette conjoncture. *Qui dit peu, n'a pas beaucoup à rétracter.*

Cependant je vous avertis que miladi Betty Lawrance ne vous pardonnera pas auſſi facile-

(1) On ne doit point avoir oublié le caractère de milord M....

ment que moi. *Les femmes ſont plus rançunières que les hommes.* Vous qui connoiſſez ſi bien ce ſexe (au reſte, ce n'eſt pas votre éloge que je fais), vous deviez ſavoir cette vérité. Mais, comme vous n'avez jamais eu de femme auſſi aimable que la vôtre, j'eſpère que vous ne ferez qu'une ame entre vous. Souvenez-vous de ce que je vous ai déclaré : je ſuis réſolu de vous déshériter & de mettre tout ce que je pourrai ſur ſa tête, ſi vous n'êtes pas un bon mari.

Puiſſe votre mariage être couronné d'un grand nombre de beaux garçons (je ne ſouhaite pas de filles) pour établir dans tout ſon luſtre une maiſon ſi ancienne ! Le premier garçon prendra mon nom par acte du parlement. C'eſt ce qui eſt déjà réglé dans mon teſtament.

Miladi Betty & miſs Charlotte ſeront à Londres pour leurs affaires, avant que vous ſachiez vous même où vous êtes. Elles ont une extrême impatience de faire leur compliment à leur belle parente. Je ne ſuppoſe pas que vous puiſſiez être encore à Median, lorſqu'elles arriveront à la ville ; parce que Greme ne m'informe pas que vous lui ayez donné des ordres pour les préparatifs.

Pritchard tient toutes les pièces prêtes à ſigner. Je ne prétends point tirer avantage de vos dédains. J'y ſuis trop accoutumé : ce qui

ſoit dit à l'honneur de ma bonté, plus qu'à celui de votre complaiſance.

Une des raiſons qui conduiſent à Londres Miladi Lawrance, c'eſt pour nous acheter, à tous, les préſens qu'il nous convient de faire dans cette occaſion. Nous aurions mis tout le pays en fête, ſi vous nous aviez informé aſſez-tôt; & je ſuis perſuadé que c'eût été faire plaiſir à tout le monde. *L'occaſion ne revient pas tous les jours.*

Mes complimens les plus tendres, & mes félicitations à ma nouvelle niéce; c'eſt tout ce que je puis ajouter pour le préſent, dans les douleurs de ma goutte, qui vous rendroient fou, avec tout votre courage héroïque. Je ſuis votre affectionné oncle.

M....

CETTE lettre, Belford, a conſommé mon ouvrage. Il étoit aiſé de voir, a dit miſs Rawlings, que j'avois été un étrange jeune homme; &, pour elle, c'eſt le jugement qu'elle avoit porté de moi au premier coup-d'œil. Elles ont commencé toutes deux à me ſolliciter en faveur de ma femme, tant mon rôle avoit eu de ſuccès; à me prier de ne pas quitter le pays; de ne pas rompre une réconciliation ſi déſirée d'une part, & des vues ſi avantageuſes, du côté de ma propre famille.

Qui ſait, ai-je penſé en moi-même, ſi je n'ai pas plus de fruit à tirer de cette aventure que je n'ai oſé m'en promettre ? Quel ſeroit mon bonheur, ſi je pouvois engager ces deux femmes à ſe joindre pour hâter la conſommation de mon mariage ?

Meſdames, votre bonté me paroît extrême pour ma femme & pour moi. Je reprendrois courage, ſi ma trop ſcrupuleuſe moitié vouloit conſentir à me diſpenſer d'un ſerment qui bleſſe tous les droits. Vous connoiſſez ma ſituation. Croyez-vous que je ne puiſſe pas inſiſter abſolument ſur cette diſpenſe ? Voudriez-vous entreprendre de lui perſuader qu'un ſeul appartement ſuffit pour un mari & ſa femme, dans les heures de retraite ?

Pas mal, Belford. Rien de plus modeſte. Obſerve ici que, ſur un ſujet de cette nature, très-peu d'autres libertins ſeroient capables d'employer un langage aſſez décent, pour engager des femmes modeſtes à les écouter d'un air tranquille. Elles ont ſouri toutes deux, en ſe jetant un regard mutuel. Obſerve encore que ce ſujet fait toujours ſourire les femmes. Il ne leur faut que des ſuperficies d'expreſſion. Un homme qui s'échappe groſſièrement devant elles, mérite d'être aſſommé à coups de maſſue. Elles reſſemblent aux inſtrumens de muſique :

touchez le moindre petit fil d'archal, ces chères ames deviennent ſenſibles dans toutes les parties de leur être.

Aſſurément, a répondu miſs Rawlings, d'un air profond, en faiſant jouer ſon éventail, un caſuiſte décideroit que le vœu du mariage doit l'emporter ſur toute autre obligation.

Madame Moore a déclaré que, ſi la jeune dame me reconnoiſſoit pour ſon mari, elle devoit remplir les obligations d'une honnête femme.

Juges, Belford, quelles eſpérances j'ai conçues ſur cette réponſe. Mais j'avois beſoin de quelques autres meſures, pour me mettre en état de prendre tous mes avantages. Les arrhes que vous avez reçues, ai-je dit froidement à madame Moore, me donnent droit à cet appartement. Il ſuffira pour moi: cependant j'eſpère que vous ménagerez, au ſecond, tout l'eſpace que vous pourrez pour mes gens: & le plus sûr ſeroit de m'accorder tout; car puis-je ſavoir ce que le frère de ma femme eſt capable d'entreprendre? Je vous payerai tout ce que vous jugerez à propos de demander, pour un mois, ou deux même, en y comprenant la table. Prenez ce billet pour gage, ou pour une partie du payement.... Je lui ai offert un billet de banque de trente livres ſterling.

Elle a refuſé de le prendre, ſous prétexte de vouloir conſulter auparavant la jeune dame; mais, ne doutant pas de mon honneur, m'a-t-elle dit, elle me promettoit de ne recevoir perſonne qu'elle ne connût bien, tandis qu'elle auroit chez elle la jeune dame & moi.

La jeune dame! la jeune dame! Entendrai-je toujours de la bouche de ces deux créatures un terme qui marque des reſtes de doute au fond de leur cœur? Pourquoi ne pas dire *votre femme*, ou *madame*? C'eſt la plainte que j'ai faite en moi-même. Si convaincues à ce moment, ai-je penſé, & tout d'un coup incertaines. Jamais je n'ai vu des femmes de cette eſpèce.

Je ne connoiſſois pas, leur ai-je dit, d'autres raiſons à ma femme pour refuſer de me ſouffrir ſous le même toit, que celles qu'elle avoit eues pour quitter la maiſon de madame Sinclair. Mais, quand elle feroit valoir cette objection, j'étois réſolu de ne pas m'y rendre; parce qu'il étoit à craindre pour moi, que le même déſordre d'eſprit qui l'avoit amenée à Hamſtead, ne me fît perdre abſolument ſes traces.

Cette réponſe a paru les embarraſſer. Elles ſe ſont regardées en ſilence; mais j'ai lu dans leurs yeux qu'elles approuvoient ma crainte. Je leur ai dit que je voulois être & l'hôte & le convive

de madame Moore. L'heure du dîner approchoit. On ne m'a pas refuſé la ſeconde de ces deux faveurs.

LETTRE CCXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

IL étoit tems de tourner mon attention vers ma charmante, qui avoit eu du loiſir de reſte pour réfléchir ſur les lettres que je lui avois laiſſées. J'ai prié madame Moore de paſſer dans le cabinet, & de lui demander, s'il lui plaiſoit de recevoir ma viſite, à l'occaſion des lettres, ou s'il lui plairoit davantage de m'accorder l'honneur de la voir dans la ſalle à manger. Madame Moore a prié miſs Rawlings de l'accompagner. Elles ſont entrées enſemble, & l'on n'a pas fait difficulté de les recevoir.

Un moment de réflexion, je te prie, quoiqu'elle ne ſoit pas en ma faveur, ſur cette ſécurité que donne l'innocence, & qui tient néanmoins du ſerpent autant que de la colombe. Ici, ſans penſer à ſe défendre contre tout ce que je pouvois dire dans ſon abſence, & contente du ſeul témoignage de ſon cœur, elle me laiſſe la liberté de raconter ma propre hiſtoire à des

gens auſſi étrangers pour elle que pour moi, que cette qualité même devoit lui faire croire diſpoſés à prendre parti pour le plus injurié, c'eſt-à-dire, en me ſuppoſant un peu d'adreſſe pour moi, & par conſéquent contr'elle. Chère petite innocente! de ſe repoſer ſur la bonté de ſon cœur; tandis que le cœur ne peut ſe faire connoître que par les actions, & que les apparences ne préſentent, en elle, qu'une capricieuſe, une fugitive, qui s'eſt dérobée aux empreſſemens du plus tendre & du plus indulgent de tous les maris! Quelle folie, en effet, de ſe rendre l'eſclave de l'opinion particulière, lorſque le monde entier eſt gouverné par les apparences!

Mais, au fond, que peut-on attendre d'un ange de dix-huit ans? C'eſt un tréſor de connoiſſances, mais de pure ſpéculation, ſans que l'expérience y ait la moindre part. Cette eſpèce de lumière eſt toujours vague, incertaine; un feu follet, qui n'éclaire l'eſprit que pour l'égarer.

Un moraliſte diroit qu'entre les choſes du monde, il y en a mille qui cauſeroient un plaiſir inexprimable aux ames capables de réflexion, ſi le mélange qui s'y trouve ne leur faiſoit perdre la moitié de leur prix. Sans aller plus loin, j'ai vu des parens, entre leſquels je te

permets de mettre les miens, qui, dans la jeuneſſe de leurs enfans, faiſoient leurs délices des mêmes qualités qui devoient cauſer un jour le malheur de leur vie. Pour ramener cette morale à mes vues, ma charmante a ſans doute aſſez de prudence pour s'élever au-deſſus de toutes les perſonnes de ſon ſexe; mais je ne voudrois pas qu'elle en eût plus que moi.

Au fond, j'ai beau l'adorer; c'eſt ma vengeance, cette vengeance que j'ai jurée, qui tient le premier rang dans mon cœur. Miſs Howe prétend que mon amour reſſemble à celui d'Hérode. Sur ma foi! cette fille a deviné. J'ai preſque regret de t'avouer que je prends plaiſir à faire le tyran ſur ce que j'aime. Dis-moi, ſi tu veux, que ce plaiſir n'eſt pas d'un homme généreux. Des cœurs plus tendres que le mien le connoiſſent. On a vu des femmes s'y livrer à l'égard d'une femme, lorſqu'elles en ont eu le pouvoir. Pourquoi ſerois-tu ſurpris, qu'adorant ce ſexe, & mettant tous mes ſoins à l'étudier, l'infection ait gagné juſqu'à moi?

LETTRE CCXXVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

TU dois attendre impatiemment ce qui s'eſt paſſé entre les deux femmes & ma charmante. Ne t'étonne pas qu'une femme perverſe rende un mari curieux. L'événement, néanmoins, a juſtifié l'ancienne obſervation, que *ceux qui prêtent l'oreille aux diſcours d'autrui, entendent rarement leur propre éloge.* Cette curioſité venant preſque toujours du reproche de leur conſcience & de la crainte des cenſures, ils ſe trouvent rarement trompés. Il y a quelquefois du ſens, après tout, dans ces proverbes, dans ces bouts de phraſe, que mon cher oncle appelle la ſageſſe des nations.

Madame Moore étoit chargée de la commiſſion; mais c'eſt miſs Rawlings qui a commencé le dialogue. Il faut que je le repréſente en ſcène de comédie, tel que je l'ai entendu, c'eſt-à-dire, ſous le nom de celle qui parle; ſans quoi je ſerois embarraſſé à te chercher des liaiſons.

Miſs R. Votre mari, madame..... (Remarque l'adreſſe de cette créature, uniquement pour tirer une déclaration formelle.)

Cl. Mon mari, mademoiſelle !

Miſs R. M. Lovelace aſſure, madame, que vous êtes ſon épouſe, & demande en grace de vous voir ici ou dans la ſalle à manger, pour vous entretenir des lettres qu'il vous a laiſſées.

Cl. C'eſt un homme fort mépriſable. La grâce, mademoiſelle, que j'ai moi-même à vous demander, c'eſt de m'accorder l'honneur de votre compagnie auſſi ſouvent que vous le pourrez, tandis qu'il ſera aux environs d'ici, & que je demeurerai dans cette maiſon.

Miſs R. Je me ferai un plaiſir, madame, d'être ſouvent avec vous. Mais il me ſemble que vous pourriez le voir, pour entendre ce qu'il auroit à vous dire touchant les lettres.

Cl. Ma ſituation eſt triſte, plus triſte que je ne puis l'expliquer. Je me crois perdue ſans reſſource. Je ne ſais à quelle réſolution m'arrêter. Je n'ai pas un ami au monde, qui puiſſe, ou qui veuille me ſecourir. Cependant, perſonne n'avoit plus d'amis que moi, avant que j'euſſe connu cet homme-là.

Miſs R. Il ne me paroît pas, madame, qu'il ait l'air ni le langage d'un méchant homme; du moins ſur le pied où les hommes ſont aujourd'hui.

(*Où les hommes ſont aujourd'hui !* Pauvre miſs

miſs Rawlings ! ai-je penſé. Eh ! ſais-tu ſur quel pied ſont aujourd'hui les hommes ?)

Cl. Ah ! mademoiſelle, vous ne le connoiſſez pas. Il ſait prendre les apparences d'un ange de lumière ; mais il a le cœur des plus noirs.

(Pauvre diable que je ſuis !).

Miſs R. Je ne l'aurois pas cru. Mais les hommes de ce tems ſont ſi trompeurs !

(*De ce tems*, petite folle ! Tes livres ne t'ont-ils pas appris que les hommes ont toujours été les mêmes ?)

Madame Moore, avec un ſoupir. Oui, oui, j'en ai fait l'expérience à mes dépens.

(Qui ſait ſi la pauvre Moore n'a pas rencontré, dans ſon tems, quelque Lovelace, quelque Belford, ou quelque vil perſonnage de la même trempe ? Ma charmante ne ſait pas combien d'étranges hiſtoires chaque femme ſeroit en état de lui raconter, ſi tout ce beau ſexe avoit le cœur auſſi ouvert qu'elle. Mais voici le mal : quoique je lui aie donné quelque ſujet d'offenſe, je n'ai pas été aſſez loin pour l'obliger à la diſcrétion.)

Cl. A l'égard des lettres qu'il m'a laiſſées, je ne ſais ce que j'en dois dire ; mais je ſuis bien réſolue de n'avoir jamais rien à démêler avec lui.

Miſs R. Si vous me permettez, madame, de vous avouer ce que je penſe, il me ſemble que vous pouſſez le reſſentiment fort loin.

Cl. A-t-il employé ſon adreſſe à vous perſuader que ſa cauſe eſt juſte ? Il en eſt capable avec tous ceux qui ne le connoiſſent pas. Je l'ai entendu parler aſſez long-tems, quoique je n'aie pas diſtingué ce qu'il vous a dit, & que rien ne me ſoit plus indifférent. Mais quelle idée vous a-t-il fait prendre de lui-même ?

(Je n'ai pas été fâché de cette queſtion. S'arrêter, ſuſpendre le mouvement de ſa colère, ai-je dit en moi-même, c'eſt un charmant préſage.)

Alors, la curieuſe miſs Rawlings lui a fait pluſieurs demandes, dans la vue apparemment de tirer d'elle une confirmation, ou ſon déſaveu. Milord M... étoit-il mon oncle ? Ma première recherche avoit-elle été approuvée de toute la famille, à l'exception de ſon frère ? avois-je eu une rencontre ſanglante avec ce frère ? avoit-elle été perſécutée en faveur d'un homme fort déſagréable, qui ſe nommoit Solmes ; juſqu'à ſe trouver forcée d'accepter ma protection ?

Elle n'a déſavoué aucun de ces articles. Ce n'étoit pas la peine, a-t-elle dit, de leur donner leur véritable explication, pour le peu de [illegible]

jour qu'elle devoit faire à Hamſtead, & le détail ſeroit trop long. (Mais cette réponſe n'étoit pas capable de ſatisfaire miſs Rawlings.)

Miſs R. Il prétend, madame, qu'il n'a pu vous faire conſentir à votre mariage, qu'après s'être engagé, par un ſerment ſolemnel, à ne pas uſer de ſes droits, juſqu'à votre réconciliation avec vos proches.

Cl. Le miſérable! quel nouveau deſſein roule-t-il dans ſa tête, lorſqu'il s'efforce d'inſpirer ces idées à des étrangers?

(Bon, ai-je auſſi-tôt penſé; le déſaveu n'eſt pas abſolu: tout ira merveilleuſement.)

Miſs R. Il avoue qu'un incendie, arrivé par haſard, vous a cauſé beaucoup d'effroi, mercredi dernier; que... que... que le feu vous a fort effrayée... fort effrayée... mercredi dernier. En un mot, il avoue qu'il a pris quelques libertés innocentes, qui pouvoient le conduire à violer ſon ſerment; & que c'eſt la cauſe de votre colère.

(Que n'aurois-je pas donné, pour voir quelle étoit alors la contenance de ma charmante! Elle a dû ſe trouver un peu embarraſſée à juſtifier des reſſentimens ſi vifs pour une ſi légère offenſe. Auſſi a-t-elle héſité. Elle n'a pas répondu ſur le champ; & lorſqu'elle a recommencé à parler, elle a ſouhaité que miſs Raw-

lings ne rencontrât jamais d'homme qui prît avec elle des libertés de cette innocence.)

Miſs R. Votre aventure, madame, eſt aſſurément des plus ſingulières. Mais, ſi le parti que vous avez pris de le quitter, éloigne vos eſpérances de réconciliation avec votre propre famille, vous me permettrez de dire qu'il eſt fâcheux (je ſuppoſe que la vierge Rawlings n'a pas achevé ſans minauder, ſans jouer de l'éventail & ſans rougir), extrêmement fâcheux qu'il ne puiſſe être diſpenſé de ſon ſerment, ſur-tout avouant qu'il n'a pas toujours été l'homme du monde le plus ſage.....

(Je ſerois entré volontiers, pour embraſſer cette excellente fille.)

Cl. Il vous a raconté ſon hiſtoire. Je répète que la mienne ſeroit trop longue & trop triſte. Le déſordre où ſa vue m'a jettée, & le peu de tems que j'ai à paſſer ici, ne me permettent aucun détail. S'il a quelques vues auxquelles ſa juſtification puiſſe être utile, ſans m'expoſer perſonnellement à de nouveaux malheurs, je conſens de bon cœur qu'il prenne à vos yeux toutes les couleurs de l'innocence.

(Le ſouvenir de mon amour, & ſon excellent caractère, ont plaidé pour moi dans ce moment. Elle a repris néanmoins:)

Cl. Le ſpécieux ſéducteur! Dites-moi ſeule-

ment, mademoiſelle, s'il n'y a point quelque porte dérobée, par laquelle je puiſſe le fuir pour jamais.

(Quelle émotion de cœur j'ai ſentie! je lui ai entendu lever la fenêtre.

Cl. Où mène ce ſentier? Seroit-il impoſſible d'avoir un carroſſe? Il faut qu'il ait quelque démon familier, pour m'avoir trouvée dans cette maiſon. Ne puis-je me gliſſer dans quelque maiſon voiſine, où je demeurerois cachée juſqu'à ſon départ? Vous êtes des perſonnes d'honneur. Je n'ai pas toujours été aſſez heureuſe pour tomber ſi bien. Ah! meſdames (d'une voix impatiente), accordez-moi votre ſecours, ou je ſuis une fille perdue.

Enſuite, s'arrêtant; n'eſt-ce pas là le chemin d'Hendon? Ce lieu me paroît détourné. Je crois avoir entendu dire que le coche d'Hamſtead ne laiſſe pas d'y paſſer.

Mad. Moore. Je connois une fort honnête femme à *Mill-Hill.* Si vous vous croyez dans quelque danger, madame, vous pourriez être fort ſûrement chez elle.

Cl. Ah! tout lieu du monde me convient, ſi je puis me dérober ſeulement à cette cruelle perſécution. Quel eſt le village que j'apperçois ſur la droite?

Mad. M. C'eſt Highgate, madame.

Miſs R. A peu de diſtance eſt un hameau, qu'on appelle *Northend.* J'y ai quelques parens; mais ils ſont logés fort à l'étroit. Je ne ſuis pas ſûre qu'ils puiſſent accommoder une dame telle que vous.

(J'ai donné ces deux femmes au diable. Ne m'étois-je pas flatté de les avoir fait entrer un peu mieux dans mes intérêts ? Mais le ſexe aime l'intrigue, Belford ; l'intrigue & les intriguans).

Cl. Une grange, un grenier ſeront un palais pour moi, ſi j'y trouve un aſile contre ce perſécuteur.

(Ma foi ! ai-je dit en moi-même, elle eſt bien plus vive que moi dans ſes reſſentimens. Que diable lui ai-je donc fait, qui doive la rendre implacable ? Je ne t'ai rien caché, Belford. Mes crimes te paroiſſent-ils ſi noirs ? D'ailleurs, abandonner de ſi belles eſpérances de réconciliation ! Il faut que cette charmante perſonne ait le cœur infiniment ſenſible.)

Ses yeux ſont alors tombés ſur mon nouveau laquais, qui ſe promenoit ſous la fenêtre. Elle a demandé ſi cet homme n'étoit pas à moi. On lui a répondu que c'étoit un de mes gens. Je vois, a-t-elle dit, qu'il n'y a point d'eſpérance d'échapper ; à moins, mademoiſelle, en parlant ſans doute à miſs Rawlings, que vous ne m'ac-

cordiez un peu de protection pour ſortir. Je ne ſaurois douter que ce valet n'ait ordre d'obſerver mes pas. Mais ſon miſérable maître n'a pas droit de m'arrêter. Il ne m'empêchera point d'aller où je veux. S'il a l'audace de s'y oppoſer, je ſoulèverai tout le village contre lui. Mes chères dames; quoi! vous n'avez pas une porte de derrière, par laquelle je puiſſe ſortir, pendant que vous l'entretiendrez quelques momens?

Miſs R. Je prends la liberté de vous demander, madame, s'il n'y a donc aucun eſpoir d'accommodement. Ne feriez-vous pas mieux de conſentir à le voir? Il eſt certain qu'il vous aime. C'eſt un homme charmant. Vous pouvez l'irriter, & rendre votre ſituation plus fâcheuſe.

Cl. Ah! mademoiſelle; ah! madame Moore, vous ne connoiſſez pas ſon caractère..... Je ne veux ni le voir, ni lui parler de ma vie.

Madame Moore. Cependant, mademoiſelle Rawlings, je ne vois pas qu'il ait bleſſé la vérité ſur aucun article. Vous-même, madame, vous voyez combien il eſt reſpectueux, de ne pas ſe préſenter devant vous ſans votre permiſſion. Il vous adore aſſurément. De grâce, madame, permettez-lui, comme il le déſire, de vous parler un moment des lettres.

(Fort-bien, madame Moore. Madame Moore, ai-je penſé, eſt une fort bonne femme. J'ai ré-

tracté alors mes malédictions. Miſs Rawlings a dit quelque choſe, mais ſi bas, que n'ayant pu l'entendre, je n'en ai jugé que par la réponſe.)

Cl. Mon embarras eſt extrême. Je ne ſais à quoi me réſoudre. Mais, madame Moore, ayez la bonté de lui rendre ſes lettres. Les voici. Prenez la peine de lui dire que je lui ſouhaite une heureuſe entrevue avec ſa tante & ſa couſine. Les excuſes ne lui manqueront pas plus pour ce qui s'eſt paſſé, que les prétextes pour ceux qu'il veut tromper. Dites-lui qu'il m'a ruinée dans l'eſtime de mes amis; & que cette raiſon me rend plus indifférente pour celle des ſiens.

(Madame Moore eſt venue à moi; mais, craignant que dans ſon abſence, mes intérêts ne fuſſent pas aſſez ménagés entre les deux autres, j'ai pris les lettres, & je n'ai pas fait difficulté d'entrer dans la chambre. Les deux dames s'étoient retirées dans le cabinet; & je n'ai eu beſoin que d'un coup d'œil, pour remarquer que ma charmante étoit attachée à quelque diſcours que miſs Rawlings écoutoit avec la dernière attention. Elle avoit le dos vers moi. Miſs Rawlings l'a tirée doucement par la manche, pour lui faire appercevoir que j'étois déjà près d'elle. Quoi! monſieur, m'a-t-elle dit, en ſe tournant avec indignation, je ne ſerai nulle

part libre & tranquille ? Qui vous appelle ici ? Qu'avez-vous à démêler avec moi ? On vous a rendu vos lettres, n'eſt-ce pas ?

Lovel. Je les ai, ma chère. Souffrez que je vous ſupplie de réfléchir ſur vos propres réſolutions. J'attends à chaque moment le capitaine; j'en prends le ciel à témoin. Il m'a promis de cacher cette malheureuſe aventure à votre oncle : mais que pourra-t-il penſer, s'il vous trouve obſtinée dans vos reſſentimens ?

Cl. J'aurai la patience, monſieur, de vous ſouffrir ici quelques momens, pour vous faire un petit nombre de queſtions devant ces deux dames, que vous avez prévenues en votre faveur par vos ſpécieux récits. Aurez-vous le front de dire que nous ſommes mariés ? Mettez la main ſur votre cœur, & répondez-moi : Suis-je votre femme ?

(Lovelace, me ſuis-je dit à moi-même, tu es trop avancé pour reculer, quelque ferme que ſoit ici l'attaque.)

Lovel. Mon très-cher amour ! comment une telle queſtion peut-elle vous venir à l'eſprit ? Seroit-il de votre honneur ou du mien qu'elle parût douteuſe ? Je le vois, ma chère, je le vois; vous n'avez pas fait attention à la lettre du capitaine.

(Elle a témoigné plus d'une fois dans le cours

de cette ſcène, qu'elle ſentoit ſes eſprits abattus, & que la douleur affoibliſſoit ſes forces : mais je te jure, Belford, qu'elle ne devoit pas être trop foible pour me repouſſer auſſi vivement qu'elle a fait ; j'en ai eu pluſieurs fois de l'inquiétude pour elle.)

Cl. Vous & moi, ô le plus vil de tous les hommes !...

Lovel. Mon nom eſt Lovelace, madame.

Cl. Et par conſéquent celui du plus vil de tous les hommes. (Cet emportement eſt-il pardonnable, Belford ?) Vous & moi nous connoiſſons la vérité ; nous la connoiſſons toute entière. Je n'ai pas beſoin de purger ma réputation devant ces deux dames, elle eſt déjà perdue dans l'eſprit de ceux dont j'ai le plus de raiſon de regretter l'eſtime ; mais je veux avoir cette nouvelle preuve de vos noirceurs : dis, miſérable ; dis, Lovelace, ſi tu l'aimes mieux, es-tu réellement mon mari ? Parle, réponds ſans héſiter.

(Elle tremblоit d'impatience & d'indignation; mais elle avoit dans les yeux quelque choſe d'égaré, dont j'ai cru pouvoir tirer avantage pour parer à cette maudite attaque, qui ne me cauſoit pas peu d'embarras. Si je lui avois ſoutenu que nous étions mariés, jamais elle ne m'auroit cru ſur le moindre point : ſi j'avois fait

l'aveu qu'elle déſiroit, j'aurois détruit toutes mes eſpérances, du côté des deux femmes comme du ſien, & je me ſerois ôté tout prétexte pour ſuivre ſes traces ou pour arrêter ſa fuite. Tu t'imagineras bien que ce n'eſt pas la honte qui m'auroit retenu, ſi la politique me l'avoit permis.)

Lovel. Mon cher amour ! quel étrange déſordre dans votre langage ! Quelle réponſe me demandez-vous ? quelle néceſſité de la faire ? Ne dois-je pas vous rappeler ici à votre propre cœur, à la lettre & au traité du capitaine Tomlinſon ? Vous ſavez vous-même de quoi nous ſommes convenus ; & le capitaine.....

Cl. O miſérable impoſteur ! eſt-ce là répondre à ma queſtion ? Parle ; ſommes-nous mariés ou non ?

Lovel. Ce qui fait le mariage, nous le ſavons tous. Si c'eſt l'union de deux cœurs (voilà un tour, Belford), je dois dire avec une extrême douleur, que nous ne ſommes pas mariés, puiſqu'il eſt trop clair que vous me haïſſez : ſi c'eſt la conſommation, je dois avouer encore, avec une confuſion égale à mon regret, que nous ne ſommes pas mariés. Mais, ma chère, ayez la bonté de conſidérer quelle réponſe une demi-douzaine de perſonnes, dans la maiſon dont vous ne faites que ſortir, pourroient faire

à votre queſtion; & dans le petit déſordre où vous êtes, ne traitez pas de douteux, devant ces dames, un point que vous avez reconnu devant d'autres témoins, qui nous connoiſſent mieux.

Je voulois m'approcher pour lui repréſenter plus bas le traité avec ſon oncle, & la lettre du capitaine; mais, ſe retirant en arrière, & me rejetant de la main : Demeure à la diſtance qui te convient, m'a dit cette chère inſolente : puiſque tu as la baſſeſſe de te ſauver par de ſi pitoyables évaſions, j'en appelle à ton propre cœur, & je ne reconnois aucun mariage avec toi. Soyez-en témoins, meſdames. Ceſſe donc de me tourmenter; ceſſe de me ſuivre. Toute coupable que je ſuis, je n'ai pas mérité cette cruelle perſécution..... Mais je reprends mon premier langage. Vous n'avez aucun droit de me pourſuivre; vous ſavez que rien ne vous en donne ſur moi; ainſi retirez-vous, & laiſſez-moi le ſoin de ma triſte deſtinée. O mon père! père cher & cruel! s'eſt-elle écriée dans un tranſport de douleur, en tombant à genoux, & levant ſes deux mains jointes vers le ciel, ton imprécation eſt accomplie ſur ta malheureuſe fille! *je ſuis punie*, cruellement punie *par le miſérable en qui j'ai placé ma criminelle confiance.* (*)

(1) Termes de la malédiction de ſon père.

Par ma foi, Belford, la petite enchantereſſe, avec ſes expreſſions, & plus encore avec le ton dont elle les a prononcées, m'a touché juſqu'au fond du cœur. Ne ſois donc pas ſurpris que ſon action, ſa douleur, ſes larmes aient arraché aux deux femmes des marques de compaſſion fort vives. Comprends-tu quelle maudite corvée pour moi ? Ces deux créatures ſe ſont retirées au fond de la chambre pour raiſonner ſur le ſpectacle. » Voilà une étrange aventure ! Il n'y a point là » de frénéſie, » ai-je entendu dire à l'une. La charmante fille a jeté ſon mouchoir ſur ſa tête & ſur ſon cou, ſans ceſſer d'être à genoux, le dos tourné vers moi, & le viſage appuyé ſur un fauteuil, en pouſſant des ſanglots avec un torrent de pleurs.

J'ai pris le parti de rejoindre les femmes pour ſoutenir leur fermeté. Vous voyez, meſdames, leur ai-je dit, d'une voix baſſe, ſi je ne ſuis pas le plus malheureux de tous les hommes ; vous voyez de quelles idées cette chère épouſe eſt remplie : tout a ſa ſource dans la dureté de ſes implacables parens, & dans l'imprécation de ſon père. Qu'ils ſoient tous maudits du ciel ! Ils ont fait tourner la tête à la plus charmante de toutes les femmes.

Ah ! monſieur, monſieur, m'a répondu la Rawlings, quelque reproche qu'il y ait à faire

à ſa famille, tout n'eſt pas tel qu'il devroit être entr'elle & vous : il paroît clairement qu'elle ne ſe croit pas mariée. Si vous avez un peu de conſidération pour elle, & ſi vous ne voulez pas lui renverſer tout-à-fait l'eſprit, vous feriez mieux de vous retirer, & de laiſſer au tems ou à des réflexions plus tranquilles, la diſpoſition des évènemens.

Elle m'y forcera, miſs Rawlings, elle m'y forcera ; c'eſt tout ce que j'appréhende ; & vous pouvez croire alors que nous ſommes perdus tous deux ; car je ne ſaurois vivre ſans elle ; elle le ſait trop bien : &, de ſon côté, elle n'a pas un ami qui ſoit diſpoſé à la recevoir ; elle le ſait bien auſſi. Notre mariage ſera prouvé inconteſtablement à l'arrivée de l'ami de ſon oncle ; mais je ſuis confus de lui avoir donné lieu de croire qu'il n'y en a point de réel entre nous. Voilà, voilà ſur quoi ſon humeur s'exerce.

Dans toutes les ſuppoſitions, le cas eſt fort étrange, a répliqué miſs Rawlings. Elle alloit continuer, lorſque ma déeſſe irritée, s'approchant de la porte, a dit à madame Moore qu'elle ſouhaitoit de l'entretenir un moment. Elles ſont paſſées toutes deux dans une autre chambre. J'avois remarqué, une minute auparavant, qu'elle mettoit un petit paquet dans ſa poche. La crainte qu'elle ne s'échappât furtivement m'a

fait aller juſqu'à l'eſcalier, d'où j'ai appelé Will à haute voix, quoique je l'euſſe employé d'un autre côté. Elle eſt venue alors vers moi, d'un air aſſez ferme : Appelez-vous votre valet, monſieur, pour m'ôter enſemble la liberté d'aller où je veux ? Ah ! ma chère vie, lui ai-je répondu, n'interprêtez pas ſi mal toutes mes actions. Pouvez-vous me croire aſſez lâche, aſſez indigne, pour employer un valet à vous contraindre ? Je l'appelle dans la ſeule vue de l'envoyer à toutes les hôtelleries du village, pour s'informer du capitaine Tomlinſon, qui eſt peut-être deſcendu quelque part, & qui perd apparemment à s'ajuſter, des momens dont il ignore le prix : je ſuis impatient de le voir arriver, dût-il venir nud, dieu me pardonne ! car votre cruauté m'a percé le cœur.

On m'a répondu d'en-bas qu'aucun de mes gens n'étoit dans la maiſon. Où ſont donc ces chiens-là ? ai-je repris d'un ton furieux. Ah ! monſieur, m'a-t-elle dit d'un air mépriſant, ils ne ſont pas loin, j'en réponds : vous en aviez à ce moment un ſous ma fenêtre, avec ordre ſans doute de veiller ſur mes pas : mais apprenez que je n'ai ici que mes volontés à conſulter, & qu'à vos propres yeux j'irai où je le juge à propos. Me préſerve le ciel, ai-je répondu, de vous faire la moindre violence ſur tout

ce que vous pouvez désirer avec sûreté !

Je suis persuadé à présent que son dessein étoit de s'évader, en conséquence du court entretien qu'elle avoit eu avec miss Rawlings, & de prendre peut-être la maison de cette fille pour retraite.

Elle est retournée vers madame Moore, à laquelle je l'ai vue donner quelque chose, en lui disant d'une voix libre, comme dans la vue de me braver, qu'elle laissoit ce gage entre ses mains pour ce qu'elle lui devoit, parce qu'ayant peu d'argent sur elle, il pouvoit arriver qu'elle en eût besoin avant qu'elle pût s'en procurer davantage. J'ai su que c'étoit son diamant. Madame Moore vouloit s'excuser de le prendre, mais elle l'a désiré absolument. Alors s'étant essuyé les yeux, elle a mis ses gants. Personne n'a droit de m'arrêter, a-t-elle dit; je veux partir. Qui craindrois-je ici ? Charmante fille ! tandis que sa question même témoignoit ses craintes.

Pardon, madame, a-t-elle continué, en faisant une révérence à madame Moore : pardon, mademoiselle, (à miss Rawlings) de tout l'embarras que je vous ai causé. Vous aurez de mes nouvelles dans un tems plus heureux, s'il en arrive jamais pour moi. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités. Elle s'efforçoit de retenir

ses

ſes larmes ; mais, finiſſant par un ſanglot, elle eſt deſcendue vers la porte.

Il ne m'a pas été difficile d'y arriver plutôt qu'elle ; je l'ai fermée, &, le dos appuyé contre la ſerrure, j'ai pris ſes mains malgré elle : Ma très-chère vie ! mon ange ! lui ai-je dit, pourquoi me tourmenter ſi cruellement ? Eſt-ce là le pardon que vous m'avez promis ?

Quittez mes mains, monſieur ; je ne vous connois plus ; vous n'avez aucun droit ſur ma liberté : monſieur, quittez mes mains.

Mais où, où, mon très-cher amour, où prétendez-vous aller ?

Ne ſongez-vous pas que je ſuivrai vos traces juſqu'au bout du monde ? Où voudriez-vous aller ?

Il eſt vrai que vous pouvez me faire cette queſtion, vous qui ne m'avez pas laiſſé au monde un ſeul ami : mais dieu, qui connoît mon innocence, ne m'abandonnera point entièrement, lorſque je ſerai hors de votre pouvoir. Auſſi long-tems que j'aurai le malheur d'être avec vous, je ne puis eſpérer que le moindre rayon de la faveur du ciel arrive juſqu'à moi.

Quelle dureté ! quelle rigueur ! Loin de vous, ma cruelle Clariſſe, je renonce à tout eſpoir dans cette vie & dans l'autre : vous êtes mon guide ; vous êtes l'aſtre qui doit éclairer mes pas : ſi

je dois être heureux, c'eſt par vous & dans vous.

Elle a tenté de me faire quitter la place où j'étois; j'ai réſiſté d'un air reſpectueux. Quoi? vous oſez m'arrêter! (avec une impatience qui éclatoit dans ſes yeux.) Je chercherai un paſſage par la fenêtre, ſi vous me le refuſez par la porte. Encore une fois, vous n'avez aucun droit de me retenir.

Vous me voyez prêt, ma très-chère vie, à confeſſer que tous vos reſſentimens ſont juſtes; je me reconnoîtrai coupable: c'eſt à genoux que je vous demande grâce (& j'ai plié en effet un genou). Pouvez-vous oublier ce que vous devez à votre promeſſe? Jetez les yeux ſur l'heureuſe perſpective qui s'ouvre devant nous. Ne voyez-vous pas milord M.....& miladi Sadleir, qui brûlent de vous embraſſer, en vous comblant de bénédictions? Etes-vous inſenſible à l'amitié de miladi Lawrance & de ma couſine Montaigu, qui ſe mettent en chemin pour vous voir? N'avez-vous pas de confiance à leur protection, ſi vous n'en avez plus à la mienne? Vous ne ſouhaitez donc pas de voir l'ami de votre oncle? Attendez du moins l'arrivée du capitaine Tomlinſon; recevez de ſa propre bouche l'agréable nouvelle du conſentement que votre oncle donne à tout ce que nous avons déſiré l'un & l'autre.

Elle m'a paru tout-à-coup fort affoiblie, & prête même à s'évanouir. Elle s'eſt appuyée contre le mur. Je me ſuis mis à deux genoux devant elle. Un ruiſſeau de larmes eſt ſorti à la fin de ſes yeux moins indignés. Dieu tout-puiſſant ! a-t-elle dit en levant ſon aimable viſage, & joignant ſes mains avec une action triſte & paſſionnée, délivres-moi du plus dangereux de tous les hommes, & donnes-moi ta lumière pour guide : je ne ſais ni ce que je fais, ni ce que je puis ou ce que je dois faire.

Dans toute cette ſcène, les femmes n'avoient rien entendu qui fût ouvertement contraire au récit que je leur avois fait : elles ont cru démêler dans l'affoibliſſement de ſon tranſport, & dans cette eſpèce d'incertitude, le retour d'une tendreſſe que l'indignation avoit juſqu'alors étouffée ; & joignant leurs inſtances pour lui perſuader d'attendre l'arrivée du capitaine, & d'écouter ſes propoſitions, elles lui ont repréſenté les dangers auxquels ſon départ pouvoit expoſer une perſonne de ſa figure, ſans garde & ſans protection. D'un autre côté, elles ont fait valoir mon repentir & mes promeſſes, juſqu'à s'offrir pour caution de ma fidélité, tant elles avoient été touchées de mon diſcours & de mon humiliation. Les femmes, Belford, reconnoiſſent tacitement l'infériorité de leur

ſexe, par le plaiſir orgueilleux qu'elles prennent à voir un amant à leurs pieds.

La charmante fille s'eſt avancée vers une chaiſe qui ſe trouvoit dans le paſſage, & s'eſt aſſiſe d'un air languiſſant. Je me ſuis levé; je me ſuis approché d'elle avec la contenance la plus humble: Ma très-chère Clariſſe !..... J'allois continuer; mais, trouvant dans ſon cœur la force de ranimer ſa langue & ſes yeux, elle m'a interrompu: Ingrat, inſenſible Lovelace! vous ne connoiſſez pas, m'a-t-elle dit, le prix du cœur que vous avez outragé: vous ne comprenez pas non plus combien mon ame eſt au deſſus de votre baſſeſſe. Mais la baſſeſſe doit être néceſſairement le partage de celui qui eſt capable d'une action baſſe.

Les deux femmes commençant à croire que nous étions dans de meilleurs termes, ont voulu ſe retirer. La chère perverſe s'y eſt oppoſée. Mais elles ſe ſont apperçues que je déſirois leur abſence, & j'ai été fort ſatisfait de leur promptitude à ſortir. Je me ſuis jeté encore une fois aux pieds de mon opiniâtre beauté; j'ai reconnu mes offenſes, j'en ai imploré le pardon, & pour cette fois ſeulement, avec promeſſe d'obſerver plus de circonſpection à l'avenir.

Il lui étoit impoſſible, m'a-t-elle dit, de me pardonner, auſſi long-tems qu'elle ſe ſouvien-

droit de mes outrages. Qu'avois-je vu dans ſa conduite qui eût été capable d'exciter mon audace ? Quelle injurieuſe idée devois-je avoir d'elle, pour m'être flatté du pardon, après m'être rendu ſi coupable ?

Je l'ai ſuppliée de relire la lettre du capitaine Tomlinſon, parce qu'il me paroiſſoit impoſſible qu'elle y eût donné l'attention qu'elle méritoit.

Je l'ai lue, a-t-elle repliqué; j'ai lu auſſi les autres lettres avec une attention ſuffiſante; ainſi je ne dis rien qu'avec délibération. Et qu'ai-je à craindre de mon frère & de ma ſœur ? Ils ne peuvent qu'achever la ruine de ma fortune, du côté de mon père & de mes oncles : qu'ils me dépouillent; j'y conſens volontiers. Ne vous ai-je pas auſſi, monſieur, l'obligation d'avoir diminué la fortune qui m'étoit deſtinée ? Mais, grâces au ciel, mon ame ne ſe reſſent pas de cette ruine; elle s'élève au contraire au deſſus de la fortune & de vous. Qu'on me diſe un mot, je ſuis prête à renoncer, en faveur de mon frère & de ma ſœur, à la terre qui excite leur envie, & même à toutes les eſpérances qui leur cauſent de l'inquiétude.

J'ai levé les mains & les yeux au ciel, avec un ſilence d'admiration.

Mon frère, a-t-elle continué, peut me regarder comme une fille perdue. Grâces à votre carac-

tère, qui vous a fait parvenir à m'arracher de ma famille, il peut croire qu'il eſt impoſſible d'être avec vous & de conſerver de l'innocence: vous n'avez que trop juſtifié leurs plus amères cenſures, dans cette partie de votre conduite. Mais à préſent que j'ai ſu vous échapper, & me mettre hors des atteintes de vos myſtérieux ſtratagêmes, je m'envelopperai dans mon innocence, & je me repoſerai ſur le tems & ſur ma conduite du rétabliſſement de mon caractère. Laiſſez-moi donc, monſieur; ne vous obſtinez pas à me pourſuivre.....

Juſtice du ciel! ai-je interrompu. Et pourquoi tant de chaleur & d'emportement? Si je n'avois pas cédé à vos inſtances.... Pardon, madame; mais vous n'auriez pu pouſſer le reſſentiment plus loin.

Miſérable! n'eſt-ce pas un aſſez grand crime de m'avoir réduite à ces inſtances? Voudrois-tu te faire un mérite de n'avoir pas ruiné tout-à-fait celle à qui tu devois de la protection? Vas,..... fuis ma préſence (avec un nouveau tranſport qui lui a rendu l'éclat naturel de ſon teint); ne me vois jamais: je ne puis te ſouffrir devant mes yeux.

Très-chère, très-chère Clariſſe!

Si je te pardonne jamais..... Elle s'eſt arrêtée à ce terrible exorde. S'efforcer, a-t-elle repris,

s'efforcer de jeter l'effroi dans l'eſprit d'une fille de mon âge, par des ruſes préméditées, par de lâches inventions, par des alarmes d'incendies! d'une fille qui s'étoit déterminée à ſubir un malheureux ſort avec toi !

Chère Clariſſe ! au nom de dieu.... (en tâchant de ſaiſir ſa main, tandis que, pour s'éloigner de moi, elle s'avançoit vers une ſalle voiſine).

Tu oſes nommer dieu ! tu oſes l'invoquer ! O le plus noir & le plus ténébreux de tous les hommes ! Enſuite s'étant eſſuyé les yeux, & tournant à demi la tête vers moi : Dans quel horrible embarras m'as-tu jetée ? Mais ſi tu connois Clariſſe Harlove, tu chercheras ton prétendu bonheur avec toute autre qu'elle. Combien de fois m'as tu forcée de te dire que j'ai l'âme ſupérieure à toi !

Madame ! au nom de dieu, & par compaſſion pour un malheureux que vous pouvez ſauver du plus affreux déſeſpoir, pardonnez-moi cette dernière offenſe. Que je ſois exterminé, ſi je l'ai prévue ! Cependant je n'ai pas la préſomption de m'excuſer. Je m'abandonne à votre pitié. Je n'ai que mon repentir à faire valoir. Mais voyez le capitaine Tomlinſon. Voyez ma tante & ma couſine. Qu'ils plaident pour moi. Qu'ils ſe rendent garans de mon bonheur.

Si M. Tomlinſon, m'a-t-elle dit alors, paroît

ici tandis que j'y ſerai, je pourrai le voir; mais pour vous, monſieur....

Chère Clariſſe! (en l'interrompant) je vous demande en grâce de ne pas groſſir mes fautes aux yeux du capitaine; de ne pas....

Quoi? je prendrois parti contre moi-même! j'excuſerois....

Non, madame. Mais ne me chargez point d'une odieuſe préméditation. Ne donnez pas, à ma faute, une couleur qui puiſſe affoiblir les favorables diſpoſitions de votre oncle, fortifier la haine & les eſpérances de votre frère....

Elle s'eſt éloignée de moi juſqu'à l'extrêmité de la ſalle. (Je l'aurois défiée d'aller plus loin.) Au même moment, madame Moore eſt venue l'avertir qu'on avoit ſervi, & qu'elle avoit engagé miſs Rawlings à lui tenir compagnie à dîner. Je vous demande un peu d'indulgence, a-t-elle répondu. Je demande la même grâce à miſs Rawlings. Je ne puis rien prendre; je ne ſuis point en état de manger. Pour vous, monſieur (en ſe tournant vers moi), je ſuppoſe que vous prendrez le parti de vous retirer, du moins juſqu'à l'arrivée de la perſonne que vous attendez.

Je ſuis ſorti reſpectueuſement de la ſalle, mais pour laiſſer à madame Moore le tems de lui apprendre que j'avois droit à ſa table comme

au logement. Je m'étois approché d'elle pour l'en prier. Miſs Rawlings s'étant trouvée dans le paſſage : Très-chère miſs, lui ai-je dit, ſoyez de mes amies. Joignez-vous à madame Moore pour ramener l'eſprit de ma femme, ſi ſes tranſports recommencent en apprenant que j'ai ici mon appartement & la table. Je la crois trop généreuſe, pour vouloir empêcher qu'une honnête femme ne loue une partie de ſa maiſon dont elle n'a pas d'uſage à faire.

Je ſuppoſe que madame Moore, qui étoit reſtée ſeule avec ma charmante, lui a communiqué cette importante nouvelle avant que miſs Rawlings ſoit rentrée; car j'étois encore avec cet oracle d'Hamſtead, lorſque j'ai entendu de ſa bouche : Non, aſſurément. Il ſe trompe. Il eſt impoſſible qu'il me croie capable d'y conſentir.

Elles lui ont fait toutes deux des reproches, autant que j'en ai jugé par quelques mots échappés. Elles parloient ſi bas, que je n'ai pu recueillir une phraſe entière; à l'exception de ma cruelle, dont la colère lui permettoit moins de modérer ſa voix. Ainſi, je n'ai compris les diſcours des autres que par ſes réponſes.

« Non, chère madame Moore; non, miſs » Rawlings : ne me preſſez pas davantage. Vous » ne me verrez point à table avec lui ».

Elles lui ont dit apparemment quelque choſe en ma faveur.

« O le malheureux ſéducteur ! Que faire pour » ma défenſe, contre un homme qui, dans » quelque aſile que je puiſſe choiſir, a l'art de » faire tourner tous les ſuffrages en ſa faveur, » & ceux même des perſonnes vertueuſes de » mon ſexe ? »

Après quelques mots encore, que je n'ai pu entendre diſtinctement, elle a répondu : « Ruſe » exécrable ! Si vous connoiſſiez ſa noirceur, » vous jugeriez qu'il n'eſt pas ſans eſpérance » de vous engager toutes deux à ſeconder le » plus lâche de ſes complots ».

Comment ſe peut-il, ai-je penſé à l'inſtant, qu'elle arrive à ce dégré de pénétration ? Ce n'eſt pas aſſurément mon démon qui me trahit. Si je l'en croyois capable, je me marierois à l'inſtant, pour le trahir à ſon tour.

Je ſuppoſe que les deux femmes lui ont repréſenté alors ce que j'avois dit à miſs Rawlings en la quittant ; qu'elle ne voudroit pas s'oppoſer à l'avantage de madame Moore. « Vous ſerez maîtreſſe du prix, n'en doutez » pas, a-t-elle répondu. Ce n'eſt pas de ſa » libéralité que je vous exhorte à vous défier. » Mais nous ne pouvons habiter ſous le même » toit. Si je le pouvois, pourquoi l'aurois-je

» quitté, pour chercher une retraite parmi » des étrangers ? »

Enſuite pour répondre à quelque repréſentation en ma faveur : « C'eſt une erreur, meſ- » dames. Je ne ſuis pas réconciliée avec lui. Je » ne crois pas un mot de tout ce qu'il me dit. » Ne vous a-t-il pas fait connoître de quoi il » eſt capable, par le déguiſement où vous l'avez » vu ? Si mon hiſtoire étoit moins longue, ou » ſi je devois être ici plus long-tems, je vous » convaincrois que tous mes reſſentimens ne » ſont que trop juſtes ».

Elles l'ont preſſée apparemment de ſouffrir du moins que je dînaſſe avec elles ; car elle leur a dit : « Je n'ai pas d'objection ſur ce point. » Vous êtes chez vous, madame Moore. C'eſt » votre table. Le choix de vos convives dépend » de vous. Mais laiſſez-moi la liberté de choiſir » les miens ». Et puis, à l'offre qu'elles faiſoient ſans doute de lui envoyer quelques plats dans ſa chambre : « Un morceau de pain, s'il » vous plaît, & un verre d'eau ; c'eſt tout ce » que je puis prendre à préſent. Je ſuis réelle- » ment aſſez mal. N'avez-vous pas remarqué » combien j'étois foible ? L'indignation ſeule » m'a ſoutenue.

» Je ne vous condamne point de le faire dîner » avec vous, » a-t-elle ajouté, ſur quelque

autre objection de la même nature; « mais ſi je » n'y ſuis forcée, je ne paſſerai point une ſeule » nuit ſous le même toit ».

Je ſuppoſe que miſs Rawlings lui a dit que, n'ayant pas l'honneur de dîner avec elle, il n'y avoit point de raiſon qui l'obligeât elle-même de dîner chez madame Moore; car elle lui a répondu : « Que je ne prive pas madame Moore » de votre compagnie. Il ne vous déplaira point » à table; ſon entretien eſt amuſant ». Enfin, elles doivent lui avoir repréſenté que je pourrois abuſer de ſon abſence pour donner une bonne couleur à ma conduite, puiſqu'elle leur a repliqué : « Rien ne m'importe moins que ce » qu'il dit ou ce qu'il penſe. Le repentir eſt le » ſeul mal que je lui ſouhaite, de quelque ma- » nière que le ciel diſpoſe de moi ». Le ſon de ſa voix m'a fait juger qu'elle pleuroit en prononçant ces derniers mots.

Les femmes ſont ſorties toutes deux en s'eſſuyant les yeux; & leur zèle s'eſt tourné à me perſuader de rendre l'appartement que j'ai loué, & de me retirer juſqu'à l'arrivée du capitaine. Mais je connois trop bien mes intérêts. Malgré toute la bonne intelligence que miſs Howe me ſuppoſe avec le diable, je ne juge point à propos de me fier à lui pour retrouver ma belle, ſi j'avois le malheur de la perdre encore

une fois. Ma plus grande crainte eſt qu'elle ne ſe jette dans ſa famille ; & je ſuis perſuadé que ſes parens ne réſiſteroient pas au charme de ſon éloquence. Mais, comme tu le verras, la lettre de Tomlinſon eſt propre à me raſſurer de ce côté-là, ſur-tout lorſqu'il me dit que ſon oncle ne ſe croit pas libre lui-même d'entretenir une correſpondance directe avec elle.

Tous mes ſermens de vengeance ne m'empêcheront pas de t'avouer que je ſouhaiterois de pouvoir lui faire un mérite, dans mon cœur, du retour volontaire de ſon affection, & d'avoir le moins d'obligation qu'il ſera poſſible à la médiation du capitaine. Mon orgueil y eſt intéreſſé. C'eſt une des raiſons qui ne m'ont pas permis de l'amener d'abord avec moi. J'ai fait réflexion auſſi que, ſi j'étois obligé d'avoir recours à ſon aſſiſtance, il étoit à propos que j'euſſe vu la belle ſans lui, pour me trouver en état de le diriger dans ſa conduite & dans ſes diſcours, ſuivant l'humeur & la diſpoſition où j'aurois laiſſé cette implacable déeſſe.

Au fond je n'ai pas été fâché d'entendre de madame Moore que le dîner étoit ſervi, & cet intermède eſt venu fort à propos. Nous étions tous hors d'haleine. Le parti que ma charmante a pris de remonter à ſa chambre, lui a donné le tems de ſe refroidir, & à moi celui de me

fortifier & d'attendre le capitaine. Je ſuis entré, avec les femmes, dans la ſalle à manger. Madame Moore a commencé par envoyer un plat d'entrée à ſa belle cliente. Mais elle s'eſt obſtinée à ne prendre qu'un morceau de pain & un verre d'eau. Je m'y étois attendu. N'eſt-elle pas une Harlove ? Il ſemble qu'elle veuille s'endurcir à la fatigue, quoiqu'elle n'en ſoit jamais fort menacée. Quand elle refuſeroit abſolument de m'avoir obligation, ou, pour m'exprimer dans des termes plus convenables à mes ſentimens, quand elle refuſeroit de m'obliger, n'eſt-elle pas sûre de l'amitié & du ſecours de tous ceux qui auront le bonheur de la voir ?

Mais j'ai une queſtion à te faire, Belford. N'as-tu pas quelque inquiétude pour moi, ſur la lettre que cette beauté chagrine a dépêchée par un homme à cheval, & ſur la réponſe de ſon amie ? Ne crains-tu pas auſſi que miſs Howe, apprenant la fuite de ſa chère Clariſſe, ne ſoit alarmée pour le ſort de ſa dernière lettre, qui, n'étant ſortie des mains de Wilſon qu'après cet événement, doit être tombée apparemment dans les miennes ? Si tes réflexions vont ſi loin, je n'ai pas mauvaiſe opinion de ta tête. Apprends donc qu'on a pourvu à toutes ces circonſtances, avec autant d'habileté que la

prudence humaine en eſt capable. Je t'ai déjà dit que Will eſt aux aguets pour le meſſager. C'eſt un ivrogne du village, qui ſe nomme le vieux *Grimes*. Que Will parvienne ſeulement à le joindre, je te réponds du reſte. Ne ſais-tu pas qu'il y a plus de ſept ans que ce coquin eſt à mon ſervice ?

LETTRE CCXXVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

AVEC miſs Rawlings, nous avions à dîner une jeune veuve, nièce de madame Moore, qui eſt venue paſſer un mois chez ſa tante. Elle ſe nomme *Bevis :* une petite femme, vive, étourdie, & déjà je t'aſſure, pleine d'admiration pour moi ; qui paroît écouter, avec étonnement, tout ce qui ſort de ma bouche, & prête à m'approuver avant que j'aie parlé. Nous n'étions pas ſortis de table, qu'avec le ſecours de ce qu'elle avoit pu recueillir avant le dîner, elle étoit auſſi bien inſtruite de notre hiſtoire que les deux autres.

Comme il étoit important pour moi de les diſpoſer en ma faveur contre tout ce qui pouvoit venir de miſs Howe, j'ai ſoigneuſement

commenté quelques mots, que j'avois déjà lâchés ſur le caractère de cette malicieuſe fille. Je l'ai repréſentée comme une créature arrogante, vindicative, artificieuſe, entreprenante, qui, ſi le ciel l'avoit fait naître homme, auroit juré, maudit, commis des viols, & fait le diable, (je n'en doute pas, Belford) : mais qui, grâces néanmoins à l'éducation de ſon ſexe, à beaucoup d'orgueil, & même à beaucoup d'inſolence, joint la réputation d'une fille vertueuſe.

Madame Bevis eſt convenue que l'éducation y contribuoit beaucoup, & que la fierté même n'y nuiſoit pas; tandis que miſs Rawlings s'eſt écriée d'un air prude : A dieu ne plaiſe que la vertu ne ſoit qu'un effet de l'éducation! Sans prendre parti ſur la queſtion, j'ai aſſuré que miſs Howe étoit l'eſprit le plus fécond & le plus ſubtil en méchancetés que j'euſſe jamais connu; qu'elle avoit toujours été mon ennemie; que j'ignorois ſes motifs; mais qu'elle mépriſoit l'homme que ſa mère vouloit lui donner pour mari, un nommé Hickman, du meilleur caractère du monde : que je ne pouvois m'imaginer qu'elle me crût préférable à lui; mais que bien des gens, néanmoins, ne donnoient pas d'autre cauſe à l'animoſité qu'ils lui connoiſſoient contre moi, & plaignoient une jeune

jeune perſonne auſſi aimable que ma femme, de ne pas mieux lire dans le cœur de cette amie prétendue. Cependant, ai-je ajouté, perſonne ne devoit connoître mieux qu'elle la force d'une haine qui a ſa racine dans l'envie. Je vous ai dit, madame Moore, & à vous, miſs Rawlings, quelle triſte expérience elle en a faite dans ſa ſœur Arabelle.

J'ai reçu ici quantité de complimens ſur ma figure & ſur mon eſprit, qui ont donné à ma modeſtie, une occaſion ſingulière de ſe déployer, en déſavouant tout le mérite qu'on avoit la bonté de m'attribuer. Non, en vérité, meſdames.... Il y auroit trop de vanité à me l'imaginer. Je ſuis votre ſerviteur.... Mais tous les efforts que j'ai faits n'ont ſervi qu'à donner une haute idée de ce caractère modeſte & généreux que tu me connois, Belford, & qu'on a joint au compte, par deſſus toutes les vertus que j'avois l'injuſtice de me dérober.

Et pour te parler de bonne foi, elles m'ont preſque perſuadé à moi-même, que miſs Howe eſt réellement amoureuſe de moi. J'ai été plus d'une fois tenté de m'en flatter. Qui ſait s'il n'en eſt pas quelque choſe? Je ſuis convenu avec le capitaine qu'il ne manquera pas de l'inſinuer dans l'occaſion. Mais qu'en penſes-tu toi-même, Belford? Il eſt certain qu'elle hait

Hickman : & les filles qui n'ont pas le cœur engagé, ne haïſſent guère, quoiqu'elles puiſſent ne pas aimer. S'il eſt vrai qu'elle en aimeroit mieux un autre, pourquoi ne ſeroit-ce pas moi ? Je ſuis homme de bonne mine. Je ſuis un libertin. N'eſt-ce pas ce qu'il faut à nos dames du bel air ? Où ſeroit la merveille qu'un homme capable d'engager les affections de Clariſſe Harlove, eût obtenu celles d'une fille qui ſe croiroit honorée, avec elle, de tenir le ſecond rang ?

Ne m'accuſe pas ici d'un excès de vanité. Chacun doit avoir la ſienne, au degré qui lui convient. Je me ſouviens d'avoir été modeſte, & de ne m'en être pas mieux trouvé. Mais pour revenir à ma narration, après avoir ſi bien préparé mon *auditoire* contre les lettres de miſs Howe, & pour le retour du meſſager de ma charmante ; j'ai jugé à propos de faire entendre que ma femme ne pouvoit ſouffrir la moindre réflexion ſur le caractère de miſs Howe, & je n'ai pas manqué d'ajouter, avec un profond ſoupir : Combien de fois me ſuis-je vu malheureux par la mauvaiſe volonté de bien des femmes que je n'avois jamais offenſées ? Madame Bevis a répondu qu'elle n'avoit pas de peine à ſe le perſuader.

Ces ouvertures, jointes à celles qui vien-

dront de la part de Will, dans l'intérieur de la maiſon (car je prétends qu'il devienne amoureux de la ſervante de madame Moore, & qu'il ſe vante d'avoir épargné cent guinées à mon ſervice), avanceront beaucoup mes deſſeins, ſuivant la diſpoſition des circonſtances.

LETTRE CCXXVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

A PEINE étions-nous ſortis de table, que mon cocher, qui avoit l'œil attentif à l'arrivée du capitaine Tomlinſon, comme Will à celle du vieux Grimes, a conduit ici ce digne officier, ſuivi d'un laquais; l'un & l'autre à cheval. Il a mis pied à terre. Je me ſuis empreſſé d'aller au-devant de lui juſqu'à la porte. Tu connois la gravité de ſa contenance, & ce viſage qui ne rougit de rien : cependant tu aurois peine à t'imaginer quel air de dignité le *maraud* a pris dans ce moment, & combien j'ai paru reſpectueux devant lui.

Je l'ai conduit dans la ſalle voiſine, & je l'ai préſenté aux dames. Il m'a paru d'une importance extrême de diſſiper entièrement quelque

défiance qui pouvoit leur reſter encore de notre mariage, & je ne pouvois y parvenir plus ſûrement qu'en nouant devant elles un petit dialogue avec lui.

Cher capitaine, je vous accuſois de lenteur. J'ai eu ce matin un terrible débat avec ma femme.

Le Capit. Je ſuis extrêmement fâché que ma diligence n'ait pu répondre à mon intention. Un compte que j'avois à faire avec mon banquier, (qu'en dis-tu, Belford ?), m'a retenu plus long-tems que je n'ai pu le prévoir (la tête à demi tournée en même-tems, pour ajuſter de la main un côté de ſa perruque).... Une bagatelle, cinquante piſtoles ſeulement, qui avoient été oubliées dans le premier calcul.... (Le pauvre diable n'a pas eu, depuis dix ans, cinquante piſtoles à lui).

Nous ſommes tombés tout d'un coup ſur le caractère des Harlove, à l'occaſion de quelque plainte qui m'eſt échappée, & qui a fait prendre parti au capitaine pour ſon cher ami M. Jules, avec un *doucement, doucement, jeune homme*, & d'autres termes auſſi libres. Il a trouvé la cauſe de leur animoſité dans mes bravades. Jamais, a-t-il dit, une bonne famille, qui ſe voit une fille charmante, ne recevra volontiers des bravades, au lieu des civilités qu'elle ſe

croit en droit d'attendre. Il me prioit de ne pas m'offenſer de ce reproche; mais la nature lui avoit donné un cœur ouvert, qui ne lui permettoit pas de déguiſer ſes ſentimens. D'ailleurs, il demandoit aux dames, ſi la raiſon ne parloit pas pour lui. (C'étoit les mettre tout d'un coup dans ſes intérêts.) La leçon que mon épée avoit faite au frère, lui a-t-il plu d'ajouter, avoit aggravé l'offenſe.

Quelle idée de ma vaillance cette réflexion a fait prendre aux femmes! Ce ſexe nous aime à la folie, nous autres braves.

Le capitaine étoit libre dans ſon eſtime, ai-je répondu. Moi, de toute cette famille, je n'aimerois jamais que ma femme; &, n'ayant aucun beſoin d'eux, je n'aurois pas fait, ſans elle, tant d'avances pour une réconciliation.

C'eſt le propre d'un bon caractère, a dit madame Moore : & très-bon même, a dit miſs Rawlings. Si bon! très-bon; dites d'un très-généreux caractère, a dit madame Bevis.

Le Capit. Oui, je ſuis obligé d'en convenir, car je n'ignore pas que M. Lovelace a été fort mal traité : je dis, plus mal qu'avec ſa naiſſance & ſon courage, on ne l'auroit cru capable de le ſupporter. Mais il me ſemble, monſieur, (ſe tournant vers moi) qu'une femme telle que la vôtre eſt une abondante récom-

penſe; & qu'en faveur de la fille, il doit vous être aiſé de pardonner au père.

Mad. M. C'eſt ma penſée.

Miſs R. Ce ſera la penſée de tous ceux qui auront eu l'honneur de voir madame Lovelace.

Mad. B. Je n'ai rien vu de ſi beau, aſſurément : mais elle eſt d'un caractère violent, & même un peu capricieux, autant que je l'ai pu comprendre. On ne connoît ce que vaut un bon mari, qu'après l'avoir perdu. Elle a fini cette réflexion par un ſoupir.

Lovel. De grâce, meſdames, rien qui puiſſe réjaillir ſur mon ange. Ma femme en eſt un. Peut-être ſes vertus ſont-elles mêlées de quelques petites taches, telles qu'un peu d'emportement & trop de répugnance à pardonner. C'eſt en quoi elle tient des Harlove ; pouſſée d'ailleurs par cette miſs Howe.... Mais ſes innombrables vertus ſont uniquement d'elle.

Le Capit. Oh ! pour la chaleur d'eſprit, vous avez raiſon de nommer miſs Howe. C'eſt elle que vous pouvez accuſer d'en avoir trop. Cependant (avec un regard malicieux) elle mérite auſſi quelque pitié.

(Je l'ai fort bien conduit, comme tu vois, à confirmer ce que j'avois dit de cette fille mâle ; & nous étions convenus de lui imputer un amour ſecret pour moi, comme le plus ſûr

moyen d'affoiblir tout ce qu'elle étoit capable d'écrire.)

Le Capit. Monſieur Lovelace, ſi je ne connoiſſois votre modeſtie, vous pourriez donner une fort bonne raiſon.....

Lovel. (Ici, j'ai baiſſé les yeux, d'un air tout-à-fait modeſte.) C'eſt ce que j'ai peine à me perſuader, capitaine. Mais paſſons là-deſſus, s'il vous plaît.

Le Capit. J'y conſens. Venons à la ſituation de vos affaires.... Seulement, il y auroit peut-être de l'indiſcrétion.... (en jetant les yeux ſur moi & ſur les trois femmes.)

Lovel. Ha! de ce côté-là, capitaine, vous n'avez rien à redouter dans cette compagnie. Mais vous, André (me tournant vers mon nouveau laquais, qui me ſervoit à table), ſortez. Cette bonne fille, en regardant la ſervante de la maiſon, ſuffira pour les beſoins qui nous reſtent.

(André eſt ſorti. Il avoit ſes inſtructions: & la ſervante a paru fort ſenſible à la préférence que je faiſois d'elle.)

Le Capit. La ſituation de vos affaires, monſieur, eſt d'une nature qui me paroît capable d'arrêter le ſuccès de tous mes ſoins. Si M. Jules en étoit malheureuſement informé, il douteroit de la vérité de votre mariage, comme

tout le reſte de la famille. (Les femmes ont prêté ici l'oreille avec une ſingulière attention). Je vous en ai déjà demandé les circonſtances, & je ne vous ai pas vu d'empreſſement à me répondre. Cependant, il ſeroit à propos que je fuſſe un peu mieux inſtruit. Je vous avoue qu'il n'entre point aiſément dans mon eſprit, ſi l'on ne ſuppoſe une haine ouverte, qu'une femme ſe reſſente aſſez vivement de ce qui peut arriver entr'elle & ſon mari, pour ſe croire autoriſée à *s'évader.*

Lovel. Capitaine..... Monſieur..... Je vous aſſure que je m'offenſerai.... que vous m'affligerez extrêmement, ſi vous employez des termes...

Le Capit. Votre délicateſſe & votre amour, monſieur, peuvent vous rendre trop prompt à vous offenſer; mais c'eſt ma méthode, de donner leur nom aux choſes; s'en offenſe qui voudra. (Tu ne te figurerois pas, Belford, avec quel air d'aſſurance & de liberté le maraud m'a fait cette réponſe.) Lorſque vous nous aurez éclairçis, monſieur, nous trouverons quelque nom qui vous plaira davantage, pour cette téméraire démarche d'une jeune perſonne ſi digne d'admiration à tout autre titre. Comprenez que, repréſentant ici mon cher ami M. Jules Harlove, je dois parler auſſi

librement qu'il parleroit lui-même. Mais vous rougiſſez, monſieur! Pardon, M. Lovelace. Je ſens qu'il ne convient point à un homme modeſte de vouloir pénétrer des ſecrets qu'un homme modeſte ne peut révéler.

(Je n'avois pas rougi le moins du monde; mais loin de rejeter ce compliment, j'ai baiſſé auſſi-tôt les yeux. Les femmes ont paru charmées de ma modeſtie, à l'exception de madame Bevis, que j'ai cru voir plus diſpoſée à rire qu'à m'admirer.)

Le Capit. De quelque ſource que ſoit venue cette démarche, je ne la nommerai plus une évaſion, puiſque ce terme bleſſe votre amour; mais vous me permettrez du moins d'exprimer ma ſurpriſe, lorſque je me rappelle les témoignages mutuels d'affection dont j'ai été témoin la dernière fois que je vous ai vus. *Un excès d'amour*, monſieur; je me ſouviens que vous m'avez dit quelque choſe d'approchant. Mais, en vérité (avec un ſourire), un excès d'amour eſt une étrange cauſe de querelle.... Peu de femmes....

Lovel. Cher capitaine! (J'ai tâché ici de rougir. Les femmes ont tâché de rougir auſſi, & comme tu penſes, avec plus de ſuccès, parce qu'elles y ſont plus accoutumées. Madame Bevis a le teint haut en couleur; elle rougit continuellement.)

Miſs R. Ces explications ne mènent à rien. La jeune dame paroît déſavouer ſon mariage (& ſe tournant vers moi) : Vous ſavez, monſieur, qu'elle le déſavoue.

Le Capit. Elle déſavoue ſon mariage ! Juſte ciel ! combien en ai-je donc impoſé à mon cher ami M. Jules Harlove ?

Lovel. Chère & incomparable femme ! Mais que perſonne, je vous prie, ne doute de ſa ſincérité. Pour un empire, elle ne voudroit pas ſe rendre coupable d'un menſonge volontaire. (J'ai reçu ici des louanges de tout le monde.) Cette chère perſonne croit avoir de juſtes raiſons pour ſon déſaveu. Vous ſavez, madame Moore, vous ſavez, miſs Rawlings, ce que je vous ai raconté de mon ſerment.

(Ici, j'ai baiſſé la vue, & j'ai tourné mon diamant autour de mon doigt. Madame Moore a porté les yeux ſur miſs Rawlings, comme ſon aſſociée au myſtère. Miſs Rawlings a baiſſé la vue comme moi, les paupières à demi fermées. La veuve Bevis a levé la tête, au contraire, avec toute l'avidité d'une femme pour entendre un ſecret. Le capitaine a paru content de lui-même, comme s'il en eût déjà pénétré la moitié. Enfin, madame Moore a rompu ce funeſte ſilence. Il me paroît, a-t-elle dit, que rien n'explique mieux la ſituation de M. Love-

lace, que les mauvais offices de cette miſs Howe, & que les rigueurs de la famille, qui ont peut-être un peu affecté, dans certains momens, la tête de ſa charmante épouſe : & je le trouve extrêmement généreux d'avoir cédé au mal, dans ces occaſions, plutôt que de l'avoir irrité. Aſſurément, a dit madame Bevis, c'eſt de quoi l'on ne trouveroit pas d'exemple entre mille maris.

J'ai demandé en grâce que ma femme ne sût jamais rien de cette converſation, & j'ai affecté encore plus de modeſtie. Je devois convenir, ai-je ajouté, que ſon plus grand défaut étoit un excès de délicateſſe.

Le capitaine, après avoir promené ſes yeux autour de lui, s'eſt écrié que, ſur ce que j'avois laiſſé échapper à Londres, & ſur ce qu'il venoit d'entendre, il croyoit pouvoir conclure que notre mariage n'étoit pas conſommé.

Ah, Belford ! quel air niais tu aurois vu prendre à ton ami, ou tu l'aurois vu tâcher de prendre ! Que de minauderies ſur le viſage de madame Moore ! Que d'affectations ſur celui de miſs Rawlings, tandis que l'honnête Bevis ouvroit de grands yeux effrontés, & que ſes lèvres ne faiſant que ſourire, ſes yeux rioient de toute leur force, & ſembloient inviter les yeux de tous les aſſiſtans à rire auſſi !

Le capitaine s'eſt hâté d'obſerver que, s'il avoit deviné juſte, j'étois un phénix entre les hommes, & qu'il commençoit à ſe flatter que dans un jour ou deux, tous les différens prendroient une heureuſe fin. Alors, a-t-il ajouté, il auroit le plaiſir d'aſſurer M. Jules qu'il avoit comme aſſiſté à notre véritable mariage.

Toutes les femmes ſe ſont jointes à lui dans cette eſpérance.

Ah, capitaine! ah, meſdames! que je ſerois heureux de pouvoir amener ma femme à penſer comme moi!

Ce ſeroit un dénoument très-agréable, a dit madame Bevis; & je ne vois rien qui nous empêche de paſſer fort gaiement cette nuit. Le capitaine a majeſtueuſement ſouri. « Il » voyoit, m'a-t-il dit, que nous avions fait » les enfans. Un homme de mon caractère » devoit avoir une prodigieuſe eſtime pour » une femme, lorſqu'il étoit capable de ſe » prêter à des caprices de cette nature. Je l'ai » prié de ne pas pouſſer plus loin ſes réflexions » devant les dames, en confeſſant, d'un air » embarraſſé, que ma tendre folie me coûtoit » aſſez cher ». Enfin les trois femmes m'ont paru ſi bien diſpoſées, que j'ai commencé à m'applaudir d'avoir changé la maiſon de madame Sinclair pour celle de madame Moore.

Nous ſommes tous d'accord ſur le point principal, ſans en excepter ma charmante. La différence entre nous n'eſt que ſur les moyens de parvenir à la fin propoſée.

LETTRE CCXXIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORT.

IL étoit tems de faire ſavoir à ma femme que le capitaine Tomlinſon étoit arrivé, d'autant plus qu'elle avoit déjà demandé à ſa ſervante ſi ce n'étoit pas lui qu'elle avoit entendu à cheval, & qui étoit entré dans la maiſon.

Madame Moore eſt montée à ſa chambre pour la ſupplier, en mon nom, de nous accorder audience; mais elle eſt revenue nous dire auſſitôt que madame Lovelace prioit le capitaine de l'excuſer pour le préſent; qu'elle ſe trouvoit fort mal; que, dans l'abattement où elle étoit, elle craignoit de ne pouvoir ſoutenir une longue converſation, & qu'elle étoit forcée de ſe mettre au lit.

Cette réponſe m'a cauſé d'abord aſſez de chagrin, & je n'étois pas même ſans alarmes pour la ſanté d'une femme ſi chère. J'avoue qu'elle avoit eſſuyé beaucoup de fatigue, &

qu'après avoir porté le reſſentiment ſi loin, il n'étoit pas ſurprenant qu'elle ſe trouvât très-abattue, lorſque ſes eſprits commençoient à ſe calmer. Ils devoient être fort bas, je dois le dire, ſi l'abaiſſement eſt proportionné à l'élévation ; car elle s'étoit élevée dans pluſieurs momens au deſſus du caractère d'une mortelle.

Cependant le capitaine lui a fait dire que s'il lui étoit permis ſeulement de lui faire la révérence, il regarderoit cette permiſſion comme une grande faveur, & qu'il retourneroit à la ville pour achever quelques affaires, après leſquelles il ſeroit libre de lui donner demain toute la matinée; mais elle s'eſt défendue de le recevoir ſur le champ, ſous prétexte d'un violent mal de tête ; & madame Moore nous a confirmé qu'elle n'étoit pas bien.

J'aurois ſouhaité de pouvoir engager le capitaine à loger cette nuit dans la maiſon. Son tems, m'a-t-il dit, lui étoit trop précieux ; ſes affaires même ne s'accommodoient pas trop de la néceſſité de revenir le lendemain : mais il étoit réſolu d'apporter tous ſes ſoins à rétablir la paix entre nous, autant par conſidération pour ma femme & pour moi, que pour ſon cher ami M. Jules Harlove, qui devoit ignorer que notre méſintelligence eût été ſi loin. Ce qu'il pouvoit m'offrir uniquement, c'étoit de prendre le thé

avec la compagnie. On s'eſt conformé à ſes intentions. J'ai eu avec lui quelques momens d'entretien particulier, après leſquels il s'eſt hâté de remonter à cheval. Son laquais, dans l'intervalle, avoit fait prendre une haute idée de lui aux gens de la maiſon; & madame Bevis, qui, n'étant point une femme fière, vit très-familièrement avec les domeſtiques de ſa tante, eſt venue dire aux deux autres femmes que c'étoit un homme de naiſſance, & d'un mérite extraordinaire, auquel il étoit étrange qu'on fît négliger toutes ſes affaires, & qu'on donnât la peine de revenir. Je parierois ma vie, a-t-elle ajouté aſſez haut pour me le faire entendre, qu'il eſt entré autant d'humeur que de mal de tête dans le refus qu'on a fait de voir un homme ſi reſpectable. Mon dieu! que de gens qui ſe plaignent d'autrui, dont le bonheur dépend d'eux-mêmes! Comme elle n'avoit parlé que pour être entendue, j'ai pouſſé gravement un profond ſoupir, & j'ai fait quelques réflexions morales ſur le cœur humain, qui veut être heureux, & qui ſe trompe preſque toujours dans le choix des moyens qui lui conviennent. Les deux veuves ont admiré mon eſprit; & miſs Rawlings, les regardant avec un ſourire obligeant, m'a fait connoître que, dans le fond de ſon cœur, elle me nommoit un charmant homme.

A peine avois-je fini mes obſervations, que l'honnête Will a paru, & m'a fait appeler d'un air empreſſé. J'ai jugé, par les libertés qu'il a priſes avec moi, qu'il m'apportoit d'heureuſes nouvelles. Après m'avoir cauſé une mortelle impatience par ſes tranſports de joie & ſes ennuyeux récits, il m'a déclaré enfin qu'il tenoit le vieux Grimes dans un cabaret, où il l'avoit déjà preſque enivré; & tirant une lettre de ſa poche : La voilà, monſieur, la voilà; mais ne perdez pas un moment : Grimes ne ſait pas que je l'ai; il faut que je retourne avant qu'il s'en apperçoive. J'ai feint de le quitter pour une ou deux minutes : il ſera obligé d'attendre que j'aille payer l'écot.

J'ai pris cette importante pièce avec toute l'ardeur que tu peux t'imaginer, & j'ai penſé donner vingt ſoufflets au coquin, pour avoir fini par où il devoit commencer. Ce n'étoit qu'un billet aſſez court. Je l'ai préſenté au jour, de tous les ſens, pour m'efforcer de le lire ſans rompre le cachet, tandis que mon impertinent valet ne ceſſant point de rire, de plier les jambes, de lever les mains, & de faire cent grimaces de la bouche & des yeux, s'écrioit de tems en tems : Dieu ! Dieu ! quelle joie ! Ce miſérable trouve plus de plaiſir à faire du mal, que je n'en eſpère du ſuccès de tous mes déſirs.

Qu'on

Qu'on me diſe que ces coquins-là ne ſont pas plus heureux que leurs maîtres.

Il m'eſt venu à l'eſprit de chiffonner aſſez la lettre pour en mettre le cachet en poudre : on auroit pu ſuppoſer qu'il ſe ſeroit broyé par haſard dans la poche du meſſager. Cependant je n'ai pas voulu m'expoſer au ſoupçon d'y avoir eu part, ſur-tout lorſque je ſuis parvenu, ſans ce ſecours, à ſatisfaire mes yeux avides, excepté ſur quelques mots qui m'étoient dérobés par le pli des lignes, mais auxquels il m'étoit facile de ſuppléer. Voici à-peu-près ce que j'ai lu. Tu te ſouviens que ma charmante avoit déjà changé ſon nom pour celui de *miſs Lætitia Beaumont* ; elle s'en donne un autre à préſent. Eſt-ce de moi qu'elle tient l'art de ces petites fripponneries ? Ce billet lui étoit adreſſé ſous le nom de madame *Henriette Lucas*.

» C'eſt de tout mon cœur & de toute mon » ame que je vous félicite, ma chère, d'être » enfin délivrée de votre infame ſcélérat : je » brûle d'en apprendre les circonſtances. Ma » mere n'eſt pas au logis ; mais attendant ſon » retour à chaque minute, je me hâte de dépê- » cher votre meſſager. Le plus preſſant de mes » ſoins ſera de faire chercher madame Towſend ; » & ſi je la vois dans un jour ou deux, je vous » écrirai auſſi-tôt avec plus d'étendue. Vous

» exprimerai-je toute l'inquiétude où je ſuis, » pour une lettre que je vous envoyai hier par » Collins, & qu'il doit avoir laiſſée chez Wilſon » depuis votre départ ? Elle eſt aſſez importante » pour me faire craindre extrêmement qu'elle ne » ſoit tombée entre les mains de l'infame. Ne » tardez point à l'envoyer prendre, ſi vous le » pouvez, ſans faire découvrir votre retraite; & » s'il l'avoit déjà, prenez quelque occaſion de » me le faire ſavoir. A vous, à vous pour tou- » jours ».

ANNE HOWE.

O Belford ! que l'interception de cette lettre m'a mis le cœur à l'aiſe ! Je l'ai rendue à mon valet, en lui défendant de boire davantage. Il m'a confeſſé qu'il avoit déjà beaucoup bu. Comment, coquin ! lui ai-je dit, ne dois-tu pas faire l'amour ce ſoir à une des ſervantes de madame Moore ? Il l'avoit oublié, m'a-t-il répondu ; mais il me promettoit d'être ſobre. Je l'ai chargé de faire ſa leçon à Grimes : recommande-lui, ſur ſa vie, de ne pas dire qu'il ſe ſoit arrêté, ni qu'il ait parlé à perſonne, & qu'il vienne à cheval juſqu'à la porte. La difficulté, m'a-t-il dit, étoit de le remettre ſur ſa ſelle. Il eſt parti, & j'ai rejoint tranquillement les femmes.

Un quart-d'heure après, j'ai vu paroître

l'ivrogne à cheval, chancellant ſur ſa ſelle, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & ſa tête joignant quelquefois celle de ſa monture. Les femmes ont paru fort ſatisfaites de ne me voir aucun empreſſement de lui parler, quoique j'euſſe quelque regret, leur ai-je dit, de ne pouvoir approfondir le myſtère de ſa commiſſion. Au contraire, je les ai priées de faire avertir auſſitôt ma femme du retour de ſon meſſager. Son mal de tête n'a point empêché qu'elle ne ſoit deſcendue ſur le champ. Elle s'eſt avancée juſqu'à la porte, pour recevoir la lettre des propres mains de Grimes; elle s'eſt retirée à l'écart pour la lire; & revenant bientôt au meſſager, qui avoit beaucoup de peine à ſe ſoutenir ſur ſon cheval: » Voilà votre argent, » mon ami. Je me plains un peu de votre len- » teur. Mais comment ferois-je pour trouver » quelqu'un qui puiſſe partir ſur le champ pour » Londres? Je vois que c'eſt ce qu'il ne faut pas » attendre de vous. » Grimes a pris ſon argent, » a laiſſé tomber ſon chapeau, qu'il a fallu ramaſſer pour lui, & s'eſt retiré, en pouvant à peine articuler quelques mots. Will n'auroit pas dû le pouſſer juſqu'à ce point; mais le coquin étoit dans ſes états, avec un ivrogne tel que lui-même.

Ma charmante s'eſt adreſſée à madame Moore:

» Pouvoit-on lui procurer un homme à cheval ?
» Elle ne s'arrêtoit point au prix. Il n'étoit
» queſtion que d'aller prendre dans *Pall mall*,
» chez M. Wilſon, une lettre qu'on y avoit
» laiſſée pour elle.» Il n'a pas été difficile de lui trouver un nouveau meſſager, qui eſt venu prendre ſes ordres.

C'eſt inutilement que j'ai fait mes efforts pour l'arrêter en bas. Je ſuppoſe que le mal de tête eſt revenu. Clariſſe, comme le reſte de ſon ſexe, peut ſe porter bien ou mal, à ſon gré. Je pénètre ſes vues, ai-je penſé; c'eſt de recevoir de miſs Howe toutes les lumières dont elle a beſoin, avant que de prendre ſes réſolutions.

Elle eſt remontée avec les marques d'une inquiétude exceſſive pour la lettre qu'elle envoyoit prendre à Londres. Elle a prié madame Moore de l'avertir ſi je faiſois partir quelqu'un de mes gens pour la ville, dans la crainte ſans doute que je ne miſſe les mains ſur cette précieuſe lettre. Elle auroit été plus tranquille, ou peut-être auſſi l'auroit-elle été moins, ſi quelqu'un avoit pu lui apprendre que le capitaine Tomlinſon, qui ne peut manquer d'être à Londres avant ſon meſſager, y laiſſera une lettre ſi importante, dont j'eſpère beaucoup d'utilité pour notre réconciliation.

Belford, Belford ! peux-tu croire que j'aurai

pris tant de peine, & reçu tant de fois le nom d'infame, pour n'en tirer aucun fruit ? Je m'imagine que tu trembles à préſent pour moi. Quoi ! Lovelace, laiſſeras-tu tomber entre ſes mains une lettre qui va te perdre, & perdre ta Sinclair avec toutes ſes nymphes ? Tu penſes donc à te réformer ? Tu penſes ſans doute au mariage ?

Patience, pauvre eſprit. Ne ſaurois-tu te fier un peu à ton maître ?

LETTRE CCXXX.

M. LOVELACE au même.

JE n'ai pas fait difficulté de monter dans l'appartement ſur lequel j'avois de juſtes droits, & j'ai employé le tems à t'écrire. Mes quartiers commençoient à me paroître bien établis. Mais la cruelle fille, apprenant que je comptois de loger ſi près d'elle, s'eſt déclarée contre ce deſſein avec tant de violence, que je me ſuis vu forcé à la ſoumiſſion. J'ai accepté un autre logement, que madame Moore m'a procuré à dix ou douze portes de la ſienne. L'unique faveur que j'ai obtenue ſans la participation de ma femme, c'eſt que, dans la crainte de quelque

nouvelle aventure, Will couchera dans la maiſon. A la vérité, madame Moore ſembloit craindre également de nous déſobliger tous deux : mais la prudente Rawlings a jugé qu'on ne devoit rien m'accorder de plus. Je ſuis extrêmement tenté de l'en faire repentir. Viens, Belford ; charge-toi de ma vengeance : l'entrepriſe eſt un badinage pour nous. Je ſuis plus content de la veuve Bévis ; elle a pris vivement mes intérêts. Un homme innocent, a-t-elle dit, un mari offenſé trouvera par-tout des amis. J'ai répondu, avec un ſoupir, que les caractères auſſi doux que le mien étoient toujours expoſés à la tyrannie ; & j'ai renouvelé en même-tems au fond de mon cœur mes ſermens de vengeance contre cette altière & perverſe beauté.

Le ſecond meſſager eſt revenu vers neuf heures, avec la lettre de miſs Howe. Il a rapporté que Collins en la laiſſant chez Wilſon, avoit recommandé qu'elle fût remiſe en mains propres à miſs Lætitia Beaumont, avec autant de diligence que de ſûreté ; mais que Wilſon ayant ſu que nous n'étions point à Londres elle & moi, (comment auroit-il pu deviner notre querelle ?) avoit pris le parti de la garder juſqu'à l'occaſion de la remettre lui-même dans les mains de l'un ou de l'autre. C'eſt ce que Wilſon a fait dire à ma femme en livrant la lettre au

meſſager. Cette fidélité n'aura pas manqué de l'avancer beaucoup dans ſes bonnes grâces.

Elle a pris la lettre avec un extrême empreſſement; elle l'a ouverte de même devant madame Moore & madame Bévis; car miſs Rawlings s'étoit retirée. Je ſuis bien aiſe qu'elle n'ait pas fait plus d'attention au cachet, quoique je me flatte qu'il n'y manquât rien. Avant que de ſe mettre à la lire, elle a dit que pour tout au monde elle n'auroit pas voulu que cette lettre eût tombée entre mes mains, & que ſa chère amie lui en avoit témoigné beaucoup d'inquiétude.

Sa chère amie! a répété madame Bévis lorſqu'elle m'a fait ce récit: ces mauvais caractères ſont toujours regardés comme de chers amis, juſqu'à ce qu'on ait appris à les connoître.

Je ſuis extrêmement content de cette veuve, Belford: elle prétend que je ſuis le plus aimable homme qu'elle ait jamais vu. Je lui donne quelquefois un baiſer, qu'elle reçoit de fort bonne grâce. En vérité, je ſerois bien méchant ſi je faiſois tout le mal qui dépend de moi: mais mon uſage a toujours été d'abandonner une proie trop aiſée aux libertins du bas ordre. Malgré toutes les perfections de ma Clariſſe, rien ne m'engage tant ici que la difficulté. Mais il eſt queſtion à préſent de vaincre ou de périr.

Je viens de quitter ma complaiſante veuve : elle m'a fait l'honneur de me viſiter dans mon nouveau logement. Je lui ai dit qu'autant que je pouvois le prévoir, je lui aurois d'autres obligations dans le cours de cette fâcheuſe aventure ; qu'elle me permettroit de lui faire un préſent digne d'elle lorſque mes embarras ſeroient heureuſement terminés ; mais que je la ſuppliois de ne communiquer à perſonne ce qui ſe paſſeroit entr'elle & moi, pas même à ſa tante, qui me paroiſſoit trop dépendante de miſs Rawlings, fort honnête fille à la vérité, mais qui n'étoit pas au fait des matières conjugales comme ma chère veuve.

J'avois raiſon, m'a-t-elle dit. Où miſs Rawlings auroit-elle pris ces lumières ? De l'orgueil..... fondé ſur rien ; c'eſt tout ce qu'elle lui connoiſſoit. A l'égard du préſent, elle n'en deſiroit pas : c'étoit aſſez pour elle de pouvoir contribuer à la réconciliation d'un mari avec ſa femme, & faire avorter de méchans deſſeins : elle ne doutoit pas qu'un eſprit auſſi envieux que miſs Howe ne triomphât de l'évaſion de madame Lovelace : la jalouſie & l'amour étoient capables de bien des noirceurs. Vois, Belford, ſi je n'ai pas quelque choſe à me promettre de cette nouvelle connoiſſance. Lorſque nous ſerons un peu plus familiers, qui ſait ſi, tout

banni que je ſuis de la maiſon pendant les nuits, je ne trouverai pas, avec ſon ſecours, le moyen de rendre une viſite nocturne à ma cruelle ? Compte qu'il n'y a pas de retraite ſûre pour une femme qui eſt une fois aux priſes avec un amant ferme & entreprenant.

Mais tu brûles de me voir revenir à la lettre de miſs Howe : je ſavois que tu en ſerois alarmé pour moi. Cependant ne t'ai-je pas dit que j'avois pourvu à tout ? J'ai toujours ſoin de garder les cachets entiers, & de conſerver les enveloppes. Etoit-il donc ſi difficile de copier une lettre, en prenant ſoin de l'alonger un peu ? Compte ſur l'habileté de ton ami. Tout étoit en ſi bon ordre, que, ne pouvant être ſoupçonné d'avoir eu le paquet entre les mains, j'aurois défié tout le monde d'y reconnoître mes traces. Si c'étoit l'écriture de ma charmante qu'il m'eût fallu contrefaire, j'en aurois déſeſpéré pour une ſi longue lettre. La délicateſſe & l'égalité de ſon ame ſe font remarquer juſques dans la forme de ſes caractères. Miſs Howe n'a pas la main mauvaiſe ; mais elle eſt fort éloignée d'être ſi régulière. L'impatience naturelle de ce petit démon précipite l'action de ſes doigts, comme tous ſes autres mouvemens, & communique à ſon écriture je ne ſais quel air convulſif qu'il n'eſt pas plus difficile d'imiter à la plume

qu'au pinceau de repréſenter certains gros traits maſculins du viſage.

Es-tu curieux de lire ce que j'ai permis à miſs Howe d'écrire à ſa charmante amie ? Tu peux te ſatisfaire ici. J'ai pris ſoin de ſouligner mes changemens & mes additions(1).Si tu es capable de ſentir tout ce que j'y ai mis d'art, tu admireras preſque autant que moi-même ma profonde ſageſſe, & la fécondité de mon invention. J'y fais entrer miſs Lardner, madame Sinclair, Tomlinſon, madame Fretcheville, Mennell, ſur-tout *mes libertés* : & pourquoi, je te prie, cette ſurabondance de ſoins ? Pourquoi ? C'eſt qu'il peut arriver à l'avenir qu'il m'échappe quelque lettre du démon Howe, dans laquelle ma charmante ſoit comme diroit ici milord M.... pour avoir négligé des circonſtances, qui paroîtroient légères néanmoins à tout autre que moi.

Que de peines ! Que d'embarras ! dont je puis dire que je n'ai l'obligation qu'à moi-même : & pour obtenir..... quoi ? me demandes-tu ? Ah ! Belford, pour un triomphe que je mets au-deſſus de la couronne impériale. Ne

(1) On ſupprime cette lettre contrefaite ; & l'on ſupprimeroit l'action même, ſi des traits ſi révoltans ne ſervoient à prouver que l'ouvrage n'eſt pas une fiction.

me demandes pas ce que j'en penſerai un mois après. La couronne même impériale, qu'eſt-elle pour celui qui s'eſt fait une habitude de la porter?

L'inquiétude de miſs Howe n'étoit pas mal fondée pour ſa lettre. Ce que j'y ai laiſſé ſuffira pour rendre ſa chère amie très-contente, de la penſée qu'elle n'eſt pas tombée entre mes mains.

Mais c'eſt à préſent qu'il faut mettre toutes mes inventions en œuvre, pour intercepter celle qu'on attend de miſs Howe, & qui contiendra ſans doute le nom & les circonſtances d'une retraite que je dois ignorer. Madame Towſend ſe propoſe apparemment de m'enlever ma belle en contrebande. J'eſpère que, renvoyée à quelqu'un de ces noms, & s'il ne ſe trouvoit pas dans celle-ci, je ſerois en déroute, *infanterie & cavalerie*; l'infame, comme je ſuis nommé ſi ſouvent dans les lettres des deux amies, ſaura tirer parti de ce grand évènement.

Mais n'eſt-il pas à craindre qu'avec le ſecours de miſs Rawlings, ma charmante ne quitte Hamſtead pendant la nuit?

J'y ai penſé, Belford : Will ne couche-t-il pas dans la maiſon? & la veuve Bevis n'eſt-elle pas une amie sûre?

LETTRE CCXXXI.

M. LOVELACE, au même.

Samedi, 10 de juin, à ſix heures du matin.

MA charmante donna, hier au ſoir, à la ſervante dont Will entreprend de ſe faire aimer, une lettre pour miſs Howe, ſous l'adreſſe de M. Hickman, pour la porter à la poſte. J'oſe aſſurer qu'on ne s'appercevra point, que ni l'enveloppe ni la lettre aient été ouvertes. Je n'y ai trouvé que huit ou neuf lignes, par leſquelles « on raſſure miſs Howe ſur le ſort de ſa lettre, » en lui promettant une plus longue réponſe » lorſqu'on aura le cœur plus tranquille & les » doigts moins tremblans. On parle en général » d'un nouvel incident, » (du bonheur, apparemment, que j'ai eu de découvrir ſes traces) « dont on reſſent beaucoup de chagrin, & qui » cauſe de nouvelles incertitudes; mais dont » on attendra le ſuccès », (voilà quelque motif d'eſpérance, Belford) « avant que d'expoſer » une ſi chère amie à de nouveaux embarras. » On ſera dans une mortelle impatience juſ- » qu'à l'arrivée de la première lettre qu'on attend, &c. »

Là-deſſus, Belford, j'ai cru qu'il étoit d'un homme généreux, d'épargner à miſs Howe l'inquiétude qu'elle peut concevoir de ces ouvertures imparfaites, qui ſont capables d'alarmer prodigieuſement un eſprit ſi vif. Ainſi, avec tant de facilité pour imiter ce que j'ai devant les yeux, j'ai écrit un autre billet, que j'ai mis ſous la même enveloppe, à la place de celui que j'y avois trouvé, ſans y faire d'autre changement que celui qui convenoit à mes idées. Le voici, puiſque tu es bien aiſe de tout lire.

Hamſtead, vendredi au ſoir.

MON ÉTERNELLE AMIE,

Quelques lignes ſeulement (juſqu'à ce que mes eſprits ſoient plus calmes & mes doigts plus tranquilles, & juſqu'à ce que je ſois aſſez remiſe du trouble où m'ont jeté vos informations) pour vous apprendre que votre lettre eſt venue heureuſement juſqu'à moi. Au retour de mon meſſager, j'ai envoyé ſur le champ chez Wilſon. Grâces au ciel, elle y étoit encore. Puiſſe le ciel vous récompenſer de toutes les peines que je vous ai cauſées, & de vos tendres intentions pour une amie qui ſera toujours entièrement à vous.

Il m'en a coûté aſſez de peine pour rendre

mon imitation ſi exacte, que je me flatte de ne pouvoir être ſoupçonné. D'ailleurs, j'eſpère que miſs Howe accordera quelque choſe au trouble des eſprits & au tremblement des doigts. J'ai fait réflexion auſſi que ce billet ne pouvoit arriver trop tôt, & je l'ai dépêché par un des gens de Mowbray. Le moindre délai, comme tu penſes, auroit cauſé de l'inquiétude à miſs Howe, qui l'auroit communiquée à ſon amie; &, peut-être, elle à moi, d'une manière qui ne m'auroit pas plu.

Tant de peine, répéteras-tu, pour une ſimple fille! Oui, Belford; mais cette fille, n'eſt-ce pas Clariſſe? Et qui ſait ſi, pour me récompenſer de ma perſévérance, la fortune ne m'amènera pas ſon amie? On a vu des événemens moins vraiſemblables. Ne doute pas du moins que, ſi je l'entreprends, je ne la faſſe tomber dans mes filets.

LETTRE CCXXXII.

M. LOVELACE, au même.

Samedi, à huit heures du matin.

JE reviens de chez madame Moore, où j'étois allé pour recevoir les ordres de ma charmante; mais ſa porte ne s'eſt pas ouverte pour moi. Elle a paſſé une fort mauvaiſe nuit.

Il ne faut pas douter qu'elle ne regrette d'avoir pouſſé trop loin ſes reſſentimens, comme je dois regretter de n'avoir pas fait un meilleur uſage de la nuit du mercredi.

Faiſons, Belford, une petite revue de ma ſituation, & des nouveaux ſoins de ma prudence. J'ai vu ce matin les femmes, & je les trouve moitié incertaines, moitié réſolues.

Le frère de miſs Rawlings lui reproche de n'avoir plus d'autre maiſon que celle de madame Moore.

Madame Moore ne peut faire un pas ſans miſs Rawlings.

Quoiqu'il ne me ſoit pas permis de loger dans cette chère maiſon, j'en ai loué tous les appartemens juſqu'aux greniers, pour un mois certain, au prix qu'on a voulu, table & loge-

gement pour ma femme & pour tout ce qui m'appartient. Mais j'ai mis, pour condition, qu'elle n'en ſeroit pas informée dans ces circonſtances. Ainſi, je crois avoir lié madame Moore par l'intérêt. C'eſt proportionner, comme Lucifer, les tentations aux penchans.

Miſs Rawlings balance alternativement, lorſqu'elle entend notre hiſtoire de la bouche de ma femme ou de la mienne. Cette miſs Rawlings n'a pas l'air crédule. Je ne me ſuis pas encore attaché à connoître ſon foible. La première fois que je la verrai, je veux étudier ſes inclinations & ſes défauts. Les conſéquences & les applications ſuivront bientôt.

La veuve Bévis, comme je te l'ai déja dit, eſt entièrement à moi.

Mon valet Will couche dans la maiſon. Mon autre coquin ne me quitte pas; & par conſéquent ne ſauroit être tout-à-fait ſtupide.

Will eſt déjà paſſionnément amoureux d'une des ſervantes de madame Moore. Il a ſenti le pouvoir de ſes charmes, au premier moment qu'il a jeté les yeux ſur elle. C'eſt une groſſe payſanne d'aſſez bonne façon. Mais, depuis la ducheſſe juſqu'à la fille de cuiſine, il n'y a point de femme qui ne ſoit contente d'elle-même, lorſqu'elle fait la conquête d'un homme à la première vue. La plus laide ne l'eſt jamais à

ſes

ſes propres yeux. Elle trouve vingt raiſons pour juſtifier l'opinion d'un amant, ſoit avec le ſecours, ſoit en dépit de ſon miroir. Le coquin s'attribue cent cinquante livres ſterling de ſes épargnes. C'eſt cinquante de plus que je ne lui avois ordonné. Il pourroit les avoir ſans doute, quoique je ne lui croie pas quatre ſous à lui. Le meilleur des maîtres, c'eſt moi. Un peu d'emportement peut-être, mais qui s'appaiſe auſſitôt.

Cette fille le traite déjà fort humainement. La ſeconde ſervante eſt auſſi fort civile pour lui. Il a dans la tête un mari qui lui convient. M. André, dit-elle, (c'eſt le nom de mon autre laquais; & les idées vagues ne plaiſent pas à *Jenny*) eſt un jeune homme qui lui paroît fort aimable. Mais ne crois pas que mes précautions ſe réduiſent-là. Quel beſoin, Belford, avec mes talens pour l'invention, quel beſoin avois-je de la Sinclair?

Ma femme peut avoir de nouvelles occaſions d'employer les meſſagers dont elle s'eſt ſervie pour miſs Howe & pour Wilſon. Will eſt déjà lié parfaitement avec l'un. Il le ſera bientôt avec l'autre, s'il ne l'eſt déjà. Boire enſemble, c'eſt jurer amitié entre les gens de cette eſpèce. Le laquais du capitaine a ſes inſtructions & ſes emplois. Il ſert un maître très-humain &

très-reſpectable. J'aime l'ordre & la ſubordination.

La poſte générale & particulière (1) ſera obſervée de près.

J'ai donné diverſes deſcriptions : celle du Collins de miſs Howe, celle des livrées, ſoit des Harlove, ſoit de miſs Howe & d'Hickman, &c. James Harlove & Singleton n'ont pas été oubliés. Je dois être averti de toutes les informations qu'on pourroit prendre ſur la marche de ma femme, ſoit ſous ſon nom de mariage, ou ſous ſon nom de fille. Le prétexte eſt d'éviter toutes ſortes de déſaſtres.

J'ai donné ordre à Mowbray, à Tourville, & même à Belton, ſi ſa ſanté le permet, de prendre leur quartier pour huit jours à Hamſtead, avec les plus fidelles de leurs gens. Tes affaires particulières me portent à t'épargner actuellement. Mais ne laiſſe pas de te tenir prêt à remplir ton devoir dans l'occaſion.

A l'égard de ma femme, n'a-t-elle pas lieu d'être très-contente de moi, qui lui ai permis de recevoir la lettre de miſs Howe des mains de Wilſon ? Elle voit clairement que je ne ſuis

(1) Celle qu'on nomme ainſi, & que les Anglois appellent *penny-poſt*, ou poſte d'un ſou, ne regarde que la banlieue de Londres.

pas dangereux, & que je ne penſe qu'à faire ma paix avec elle, pour une légère offenſe qui n'eſt que l'effet du haſard. Miſs Howe prétend, dans une de ſes lettres, quoiqu'avec un hélas! que ſa charmante amie a le cœur touché en ma faveur. Il faut, par conſéquent, qu'elle devienne plus traitable après cette réconciliation. Si j'étois traité avec moins de rigueur & plus de politeſſe, ſi je recevois d'elle quelque témoignage de compaſſion, ſi je lui voyois un peu de penchant à m'épargner, & à juger favorablement de mes vues, je ne dis pas que j'euſſe le cœur impitoyable. Mais ſe voir inſulté, bravé par une rebelle dont on eſt le maître, qui ſeroit capable de le ſupporter ?

Je vais retourner à la ſcène de l'action. Il faut que je tienne les femmes en haleine. Je n'ai pas eu d'aujourd'hui occaſion d'entretenir en particulier madame Bévis. Que dire de ce miſérable Tomlinſon, qui n'eſt pas encore arrivé.

LETTRE CCXXXIII.

M. LOVELACE, au même.

De mes appartemens, chez madame Moore.

MISS Rawlings eſt chez ſon frère. Madame Moore s'occupe de ſon ménage. Madame Bévis eſt à s'habiller. Il ne me reſte que ma plume pour reſſource. Maudit Tomlinſon, qui ne paroît point encore ! que faire ſans lui ?

Je me figure qu'il va ſe plaindre, avec aſſez de hauteur, du traitement qu'il reçut hier. « Que lui importent nos affaires ? Peut-il avoir » d'autres vues que celle de nous ſervir » ? En effet, quelle cruauté de renvoyer ſans audience un homme de cette conſidération, qui a tant d'affaires ſur les bras ! Le capitaine Tomlinſon ne remue pas le pied ſans quelque motif d'importance. N'eſt-ce pas une choſe inſupportable, que le caprice d'une femme lui faſſe perdre tant de momens précieux ?

Après tout, Belford, j'ai beſoin d'avoir l'eſprit & le cœur agités par cette variété de ſcènes, pour goûter mieux, quelque jour, la douceur du repos, & réfléchir avec plus de ſatisfaction ſur les dangers paſſés, & ſur les peines que je me ſouviendrai d'avoir eſſuyées.

J'ai l'eſprit tourné à la réflexion, tu le ſais; mais ſuppoſer que le paſſé m'occupera ſeul, tandis que je ſerai capable de réfléchir, n'eſt-ce pas une véritable contradiction ?

Dans quelle forêt d'épines & de ronces un malheureux ne ſe jette-t-il pas, au riſque inévitable de ſe déchirer le viſage & les habits, lorſque, entreprenant de s'ouvrir des routes nouvelles en amour, il abandonne un vieux ſentier, battu de tout tems par ceux qui l'ont précédé !

Changement de ſcène. J'ai reçu, dans mon propre appartement, une viſite de la veuve Bévis. Elle m'apprend que la nuit dernière, lorſque j'eus quitté la maiſon, ma femme fut tentée de l'abandonner auſſi. En vérité, je regretterois volontiers qu'elle ne l'ait point entrepris.

Il paroît que miſs Rawlings, dont elle a pris conſeil, l'en a détournée. Madame Moore, ſans lui faire connoître que Will couche dans la maiſon, lui a repréſenté, qu'entre les ſujets de ſes peines, il y en a pluſieurs qu'elle doit ſouhaiter d'éclaircir ; & que, d'ailleurs, juſqu'à ce qu'elle ait fixé le lieu de ſa retraite, elle ne peut être plus ſûrement que chez elle. Ma

belle s'eſt rappelée auſſi qu'elle attend une lettre de miſs Howe, qui doit ſervir de direction à toutes ſes démarches futures. Je ne doute pas qu'avec tous ces motifs, elle n'ait la curioſité de ſavoir ce que l'ami de ſon oncle eſt chargé de lui dire, quelque mépris qu'elle ait hier marqué pour un homme de cette importance; & je ne puis croire qu'elle ſoit abſolument déterminée à ſe mettre hors d'état de recevoir la viſite de deux des principales dames de ma famille, & à rompre tout-à-fait avec moi. D'ailleurs, que deviendroit-elle? J'ajoute que l'heureuſe arrivée de la lettre de miſs Howe doit lui avoir donné un peu plus de confiance pour moi & pour tout ce qui l'environne, quoiqu'elle ait peine à l'avouer ſitôt. La charité eſt une vertu ſi rare! les meilleures ames ne reviennent point aiſément, lorſqu'elles ſont une fois prévenues au déſavantage d'autrui.

Samedi, à une heure.

Enfin ce Tomlinſon eſt arrivé. Je ne manquerai point d'attribuer ſon retardement à ſes grandes & importantes affaires; mais il m'apprend que, pour cacher ſa marche à deux ou trois miſérables tels que lui, dont il n'a pu ſe défaire autrement, il s'eſt vu obligé de

faire un tour de cinq ou ſix milles. Il me ſert avec zèle. Je crois que, s'il continue de me plaire dans cette occaſion, je le mettrai en état de vivre à ſon aiſe.

J'ai fait annoncer auſſitôt ſon arrivée. On a répondu qu'on ne peut recevoir ſa viſite avant quatre heures après midi. Hauteur inſupportable ! Ce ſexe eſt ſans aucun égard, lorſque l'humeur s'en mêle. Mais le jour, ou plutôt l'heure de la vengeance arrivera.

Le capitaine s'emporte. Qui peut le blâmer ? Les trois femmes conviennent elles-mêmes que c'eſt traiter durement un homme de cette conſidération, qui abandonne généreuſement ſes affaires pour les nôtres. Plût au ciel qu'elle eût tenté de s'évader cette nuit ! Toutes ces créatures n'étant pas mes ennemies, qui ſait ſi, dans une ſi belle occaſion d'exercer mon autorité de mari, je n'aurois pas trouvé aſſez de faveur pour la reconduire à ſon premier logement, ou pour me mettre en poſſeſſion de tous les droits du mariage, en dépit des exclamations, des évanouiſſemens, des injures, & de tous les emportemens de ſon ſexe ?

De tout le jour, elle ne s'eſt encore montrée qu'à madame Moore. « Elle eſt extrême-» ment abattue, peu capable, dit-elle, de » l'intéreſſante explication qu'elle a remiſe à

» l'après-midi. Son impatience eſt extrême de » recevoir des nouvelles de ſa chère miſs Howe, » quoiqu'elle n'en puiſſe eſpérer que dans un » jour ou deux ». Elle a mauvaiſe opinion de tout le genre humain..... Je ne m'en étonne point. L'excellente fille ! avec un père, des oncles, un frère, tels qu'elle a le malheur d'en avoir !

Mais comment paroît-elle ? Mieux qu'on ne pouvoit s'y attendre, après ſes fatigues d'hier & le peu de repos qu'elle a pris cette nuit. Ces tendres colombes ne connoiſſent toutes leurs forces, que dans l'occaſion de les employer, ſur-tout dans les occaſions d'amour, dont le propre eſt de les occuper entièrement. Elles aiment les ſcènes intriguées. La vie uniforme eſt leur averſion. Une femme créera plutôt un orage, que de voir toujours le tems ſerein. Pourvu qu'elles préſident à l'ouragan, & qu'elles aient le pouvoir de le diriger, il ne manque rien à leur ſatisfaction. Mais le malheur de ma charmante, c'eſt qu'elle eſt condamnée à vivre dans le trouble, ſans l'avoir excité, & ſans être capable d'y rien changer.

LETTRE CCXXXIV.

M. LOVELACE, au même.

Samedi au ſoir, 20 de juin.

JE me donne au-diable, ſi je devine quelle ſera la concluſion de tous mes complots & de toutes mes ruſes.

A quatre heures, qui étoit le tems aſſigné, j'ai fait demander, pour le capitaine & pour moi, la permiſſion de monter : on a répondu qu'on étoit prête à recevoir le capitaine (ſans parler de moi le moins du monde) ; mais dans une ſalle d'en bas, s'il y en avoit quelqu'une de libre.

L'anti-chambre d'en haut étant à moi, peut-être n'a-t-on pas eu d'autre raiſon pour nommer une ſalle d'en bas. Nouvelle délicateſſe, ſi ma conjecture eſt vraie. Cet air de rigueur, ai-je penſé auſſi-tôt, n'eſt pas d'un excellent préſage.

Madame Moore, miſs Rawlings & madame Bévis, qui étoient dans la ſalle avec le capitaine & moi, ont propoſé de ſe retirer lorſque madame ſeroit deſcendue. Non, meſdames, leur ai-je dit, à moins que ma femme ne le

déſire elle-même. Une cauſe auſſi juſte que la mienne ne demande pas d'être traitée en ſecret. D'ailleurs, nous n'avons point d'affaire, à préſent, dont vous ne ſoyez parfaitement informées.

Le capitaine m'a prié d'obſerver qu'il ſe propoſoit d'avoir, avec ma femme, quelques explications pour leſquelles elle ne ſouhaiteroit peut-être la préſence de perſonne, ſans excepter la mienne; parce que je n'étois pas auſſi bien avec la famille, qu'il ſeroit à déſirer pour l'avantage commun.

Eh bien, eh bien, capitaine, je me ſoumets à tout. Vous nous ferez ſigne de ſortir, & nous ſortirons. (J'ai penſé qu'effectivement l'excluſion des femmes ſeroit plus naturelle de ſa part que de la mienne).

Il m'a promis de nous avertir par une inclination de tête & par un ſigne de main, lorſqu'il ſouhaiteroit de demeurer ſeul avec madame. « Son oncle, nous a-t-il dit, avoit pour » elle une tendreſſe incroyable. Il eſpéroit que » je n'abuſerois pas de l'ardeur avec laquelle » ſon cher ami ſe portoit à la réconciliation, » pour la rendre plus lente ou plus difficile. » Mais il craignoit, comme il me l'a dit plu» ſieurs fois, qu'en lui expliquant la cauſe de » notre méſintelligence, je ne l'euſſe beaucoup plus adoucie que je ne l'aurois dû ».

Je me flatte, capitaine, que vous ne vous défiez pas de ma bonne foi.

Non, monſieur, a-t-il répliqué d'un air inquiet; mais cent choſes qui nous paroiſſent légères, à nous autres hommes, prennent une autre couleur aux yeux d'une femme délicate. D'ailleurs, ſi vous êtes lié par un ſerment, ne devez-vous pas.... ? Il s'eſt arrêté.

Miſs Rawlings a marqué, par un ſourire d'approbation, qu'elle applaudiſſoit à la délicateſſe du capitaine. Madame Moore, ſans donner ſi clairement ſon ſuffrage, n'a pas laiſſé de confirmer celui de l'autre par un mouvement de tête. Pour moi, je ſais ce que je ſais, a dit la jolie veuve en ouvrant de ſort grands yeux; mais on eſt homme & femme, ou on ne l'eſt pas. J'ai peine à concevoir les délicateſſes de cette nature.

Elle vient ! elle deſcend ! s'eſt écriée l'une des trois femmes, au bruit de la porte d'en haut, qui s'ouvroit. Oui, c'eſt elle-même ! a dit une autre, entendant la porte qui ſe fermoit après elle. En effet, la divine fille eſt entrée auſſitôt dans la ſalle. Nous l'avons reçue tous avec une profonde révérence; & de l'air majeſtueux dont elle s'eſt préſentée, ce mouvement n'étoit pas libre. Cependant le capitaine a pris une contenance fort grave.

Ici, Belford, la néceſſité m'oblige de revenir à la méthode du dialogue.

Clar. Que je ne dérange perſonne. Ne ſortez pas, meſdames, je vous le demande en grâce. (Elles paroiſſoient diſpoſées à ſortir; mais, s'il avoit fallu ſe retirer, miſs Rawlings en ſeroit morte de regret). Vous avez eu le tems d'être informées de mon hiſtoire, & je ne doute pas que vous ne le ſoyez parfaitement, ou du moins de celle de M. Lovelace. Demeurez, je vous prie.

(Un petit exorde, ai-je penſé, aſſez bizarre, & même aſſez impertinent).

M. Tomlinſon, (en s'adreſſant à lui avec ſon air inimitable de dignité) je ſuis votre ſervante. Vous ne vous ſerez pas offenſé du refus que je fis hier de vous voir. J'étois réellement hors d'état de vous parler avec un peu d'attention.

Le cap. Je ſuis charmé, madame, de vous voir aujourd'hui beaucoup mieux. C'eſt le jugement que je porte de votre ſanté.

Clar. Non, je ne ſuis pas trop bien. Je ne me ſerois pas excuſée de vous recevoir il y a quelques heures, ſi je n'avois eu l'eſpérance de me trouver mieux. Pardon, monſieur, de la peine que je vous ai cauſée. Vous ſerez d'autant plus diſpoſé à me la pardonner, qu'elle finira, j'eſpère, aujourd'hui.

(Si réſolue ! ſi déterminée ! ai-je dit en moi-même. Cependant une nuit entière qui s'eſt paſſée ſur ſes reſſentimens ! mais comme ces quatre mots pouvoient recevoir une explication favorable, je n'ai pas voulu les prendre dans le mauvais ſens).

Lovel. Le capitaine s'eſt repenti, ma chère, de n'avoir pas demandé hier à vous voir au premier moment de ſon arrivée. Il a craint que vous ne l'ayez pris en mauvaiſe part.

Clar. Peut-être devois-je m'attendre que l'ami de mon oncle eût ſouhaité de me voir en arrivant. (T'attendois-tu, Belford, à cette réponſe?) Mais vous avez eu, monſieur, (en s'adreſſant à moi) vos raiſons pour le retenir.

(Diable ! ai-je penſé. Il y avoit donc du reſſentiment avec le mal de tête, comme ma bonne Bévis l'obſerva fort bien, dans le refus qu'on fit hier de voir cet honnête ami de M. Jules).

Le capit. C'eſt votre faute, M. Lovelace. Je voulois rendre mes devoirs à madame, au moment que je ſuis arrivé.....

Clar. C'eſt aſſez, monſieur; en l'interrompant, pour abréger les réponſes; je ne veux pas que vous me croyez choquée d'une bagatelle. S'il ne vous a pas été trop incommode de revenir, je ſuis fort ſatisfaite.

Le capit. (Un peu déconcerté). Je ne vous

dirai pas, madame, que mes affaires....., qui ſont en fort grand nombre....., n'aient pas un peu ſouffert..... Mais le déſir que j'ai de vous ſervir, vous & M. Lovelace, & celui d'obliger M. Harlove, votre cher oncle & mon cher ami, me font juger les plus grandes incommodités, dignes d'un meilleur nom.

Clar. Rien de ſi obligeant, monſieur. Vous voyez les circonſtances fort changées, depuis la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir.

Le capit. Extrêmement changées, madame. J'en fus très-ſurpris, jeudi au ſoir, lorſque M. Lovelace me conduiſit à votre logement, où nous eſpérions de vous trouver.

Clar. Avez-vous quelque choſe à me dire qui demande un entretien particulier ? (Les trois femmes ont fait alors un mouvement pour ſe retirer.) Ne ſortez pas, meſdames. Si M. Lovelace demeure, aſſurément rien ne vous oblige de ſortir.

(J'ai ridé le front. Je me ſuis mordu la lèvre. J'ai regardé les femmes, & j'ai ſecoué la tête.)

Le capit. Je ne ſuis chargé de rien qui ne regarde en partie M. Lovelace, &, par conſéquent, de rien qu'il ne puiſſe entendre, à l'exception d'un mot ou deux, qui peuvent être remis à la fin.

Clar. Je vous prie, meſdames, ne penſez point à ſortir. Tout eſt changé, monſieur, depuis la derniere fois que je vous ai vu. Dans tout ce qui me concerne à préſent, il n'y a plus rien à quoi M. Lovelace puiſſe prendre part.

Le capit. Vous me ſurprenez, madame. Je ſuis affligé de ce que j'entends : affligé pour l'intérêt de votre oncle, affligé pour le vôtre & pour celui de M. Lovelace. Il faut qu'il vous ait donné d'autres ſujets de plainte que ceux dont il m'a fait l'aveu ; ſans quoi....

Lovel. En vérité, capitaine, en vérité meſdames, je vous ai raconté une grande partie de mon hiſtoire ; & ce que je vous ai dit de l'offenſe n'a pas reçu le moindre déguiſement dans ma bouche. Si j'ai ſupprimé quelque choſe, c'eſt uniquement ce que vous ne pouviez entendre ſans accuſer cette chère perſonne d'un excès de rigueur.

Clar. Fort bien, fort bien, monſieur. Vous pouvez me noircir & vous juſtifier à votre aiſe. Je ne ſuis plus en votre pouvoir. Cette penſée me conſole de tout.

Le capit. Le ciel me préſerve de prendre la défenſe d'un crime qu'une perſonne de vertu & d'honneur ne peut pardonner ! Mais sûrement, sûrement, madame, c'eſt aller trop loin.

Clar. Ne me blâmez pas, M. Tomlinſon. J'ai

bonne opinion de vous, comme d'un ami de mon oncle. Mais ſi vous êtes celui de M. Lovelace, mes idées changent ; car ſes intérêts & les miens ne doivent plus rien avoir de commun.

Le capit. De grâce, madame, que j'aie l'honneur de vous dire un mot en particulier.

Clar. Rien ne vous empêche, monſieur, de vous expliquer librement devant ces dames. M. Lovelace peut avoir des ſecrets ; je n'en ai aucun. Il ſemble que vous me jugiez coupable ; je ſerois charmée que tout le monde connût le fond de mon cœur. Que mes ennemis paroiſſent ; qu'ils m'interrogent ; je ſuis prête à leur révéler mes plus ſecretes penſées.

Le capit. Ame noble ! Quelle femme au monde pourroit tenir ce langage ?

(Chacune des trois femmes a levé les mains & les yeux, comme pour dire : ce n'eſt pas moi.)

Il n'y a rien ici qui ſente le déſordre, a dit miſs Rawlings : mais, en jugeant par ſon propre cœur, elle y a dû trouver peu de vraiſemblance.

Langage admirable ! a dit madame Bévis, en ſerrant les épaules.

Madame Moore a ſoupiré.

Moi, j'ai dit en moi-même : l'ami Belford connoît

connoît mon cœur. A cet égard, au moins, je ſuis plus ingénu qu'aucune de ces trois créatures, & ſeul comparable ici à cette divine fille.

Clar. Je ne m'informe pas comment M. Lovelace a pu découvrir mes traces. Mais tant de mépriſables inventions, tant de ruſes & de vils déguiſemens pour s'introduire dans cette maiſon, tant de menſonges hardis & choquans.....

Le capit. Un mot ſeulement en particulier....

Clar. Pour ſoutenir des droits qui n'ont aucun fondement! Ah! monſieur! ah! capitaine Tomlinſon! que de raiſons n'ai-je pas de dire, que cet homme eſt capable de toutes ſortes de baſſeſſes?

(Les femmes ont jeté les yeux l'une ſur l'autre, & de-là ſur moi, pour voir apparemment comment je ſoutiendrois l'attaque. Je t'avouerai, Belford, que j'ai ſenti à ce moment, dans ma tête un bouleverſement qui m'a fait craindre de devenir fou. Mon cerveau me ſembloit tout en feu. Que n'aurois-je pas donné pour me trouver ſur le champ ſeul avec elle? J'ai traverſé la chambre, en tenant le poing ſerré ſur mon front. Oh! que n'ai-je à préſent quelqu'un, ai-je penſé en moi-même, que je puiſſe déchirer & mettre en pieces!

Le capit. Chère madame ! Ne voyez-vous pas combien le pauvre M. Lovelace.... Bon Dieu ! que j'ai trompé votre oncle, à ce compte ! Quelle peinture ne lui ai-je pas fait de votre bonheur ? Combien de fois lui ai-je répété que vous ſeriez heureux l'un & l'autre ?

Clar. Ah ! monſieur, vous ne ſavez pas combien d'offenſes préméditées j'avois eu à pardonner la dernière fois que je vous ai vu ; pour être capable de paroître devant vous, telle que je ſouhaitois alors le pouvoir être à l'avenir. Mais à préſent, vous pouvez dire à mon oncle que je ne puis plus eſpérer ſa médiation. Dites-lui que la faute dont je me ſuis rendue coupable, en donnant à M. Lovelace l'occaſion de m'arracher à mes vrais amis, à mes amis éprouvés, mes amis naturels ; avec quelque rigueur qu'ils m'aient traitée, ſe préſente ſans ceſſe à moi, avec d'autant plus de force pour m'effrayer, que mon ſort ſemble toucher à ſa criſe ; ſuivant la malédiction d'un père offenſé. (Ici elle a verſé un ruiſſeau de larmes, qui ont produit leur effet juſques ſur mon honnête ſuppôt, & qui en ont fait pendant quelques momens un *Belford.* Les trois femmes, accoutumées à pleurer ſans douleur, comme à rire ſans raiſon, par la ſeule force de l'exemple, n'ont pu manquer de tirer leur mouchoir : ce qui devoit, au

fond, me ſurprendre d'autant moins que, partagé moi-même entre la ſurpriſe, la confuſion & l'attendriſſement, je n'ai pas eu peu de peine à réſiſter. Qu'un cœur tendre eſt un mauvais préſent du ciel ! Quel moyen d'être heureux avec un cœur ſenſible ? Cependant tu oſes ſoutenir qu'un cœur dur eſt un cœur de tigre).

Le capit. Quoi, madame ! je n'obtiendrai pas un moment d'entretien particulier ? Je vous le demande par rapport à moi ſeul.

Les femmes ont voulu ſe retirer. Elle s'eſt obſtinée à ne pas permettre qu'elles ſortiſſent ſans moi. Le capitaine m'a prié d'y conſentir. Il me ſemble, ai-je penſé, que je puis me fier quelques momens à un coquin que j'ai ſi bien inſtruit. Elle ne le ſoupçonne de rien. Je ne lui laiſſerai que le tems dont elle a beſoin pour jeter ſon premier feu. Cette réflexion m'a fait prendre le parti de ſortir avec les femmes. En me retirant, d'un air ſoumis, j'ai fait à ma déeſſe une révérence qui m'a gagné tous les cœurs, à l'exception de celui qu'il m'importoit de toucher ; car cette fille hautaine n'a pas plié le genou pour me répondre.

La diſpoſition de la porte m'a permis de me placer aſſez favorablement pour ne pas perdre un mot de ſa converſation avec le capitaine : mais j'ai pris ſoin qu'aucun autre que moi ne

pût les entendre. Ils ont parlé tous deux assez haut ; elle, par le mouvement de sa colère ; lui, dans le dessein de m'obliger. Et pour diminuer l'admiration que pourroit te causer ma mémoire, je t'apprens que j'avois à la main mes tablettes & mon crayon. Si la belle furieuse s'en étoit défiée, peut-être m'auroit-elle épargné quelques notes ; & peut-être aussi n'auroit-elle fait qu'en grossir le nombre.

Le capitaine s'est d'abord excusé, par diverses raisons, d'avoir donné devant les femmes une sorte de confirmation au rapport de notre mariage. Elle n'ignoroit pas, lui a-t-il dit, que, pour entrer dans les vues de son oncle, il en avoit déja semé le bruit ; & que cette nouvelle ayant été jusqu'à milord M..... & miladi Lawrance, il avoit été obligé de la soutenir par un nouveau témoignage. Son frère étant résolu de la voir à toutes sortes de prix, pouvoit découvrir sa retraite, & s'adresser aux femmes de la maison, pour se faire expliquer la vérité de mes engagemens. Elle voyoit parfaitement qu'il n'avoit pu se dispenser de tenir ici le même langage. Son embarras n'avoit pas été médiocre, parce qu'il n'auroit pas voulu, pour tout l'or du monde, qu'on le crût capable de duplicité ou de mauvaise foi : & c'étoit le motif qui lui avoit fait souhaiter si vivement une conversation particulière avec elle.

Il étoit vrai, a-t-elle répondu, qu'elle avoit consenti à cet expédient, dans l'opinion qu'il venoit de son oncle, &, s'imaginant peu qu'il dût l'engager dans un si grand nombre d'erreurs. Cependant elle auroit dû ne pas ignorer qu'une erreur en amène toujours d'autres à sa suite. M. Lovelace lui avoit fait vérifier cette maxime, dans plus d'une occasion ; & c'étoit une remarque du capitaine même, dans une des lettres qu'on lui avoit fait lire hier.

Il se flattoit, a-t-il répliqué, qu'elle n'avoit aucune défiance de lui, aucun doute de son honneur. Si je vous suis suspect, madame, si vous me croyez capable..... quelle idée ! dieu tout-puissant ! quelle idée vous auriez de moi !

Non, monsieur. Dans une occasion de cette nature, il n'y a pas d'homme au monde que je puisse soupçonner. Vous ne m'êtes pas suspect. S'il étoit possible qu'il y eût un tel homme au monde, ce ne seroit pas M. Tomlinson, le père de plusieurs enfans, un homme d'âge, de sens & d'expérience.

(Le coquin m'a confessé qu'en recevant cet injuste éloge, il s'étoit senti comme percé jusqu'au fond du cœur, par un trait des yeux de ma déesse, & qu'il n'avoit pu se défendre de trembler. Le remords d'une conscience foible, Belford, & rien de plus. J'ai fait plus d'une

fois la même expérience, dans quelques-uns de mes entretiens avec cette pénétrante fille).

Son oncle, a-t-elle continué, n'étoit pas accoutumé à ces malheureux expédiens; mais elle avoit attribué sa conduite à la singularité de l'occasion, & à ses égards forcés pour l'honneur d'une nièce.

Cette explication a mis le capitaine à l'aise, & lui a rendu le courage.

Elle lui a demandé s'il croyoit que miladi Lawrance & miss Montaigu pensassent à lui rendre une visite. Il a protesté qu'il n'en doutoit pas. Et M. Lovelace peut-il s'imaginer, a-t-elle repris, que je me laisse engager à confirmer devant ces dames le bruit que vous avez répandu ?

(Mon espérance, Belford, avoit été de l'y engager en effet, sans quoi je ne lui aurois pas fait voir leurs lettres : cependant j'avois dit au capitaine que je croyois devoir abandonner ce point).

Il a répondu qu'il me croyoit fort éloigné de cette pensée, & que mon dessein, comme il le savoit de moi-même, étoit de leur déclarer en confidence le fond de la vérité. Ensuite, revenant sans affectation à M. Jules, il lui a dit que ce digne oncle & ce cher ami avoient déjà fait quelques démarches pour une récon-

ciliation générale. Auſſitôt, madame, qu'il ſera informé de votre mariage réel, il ſe hâtera d'entrer en conférence avec votre père; car il n'a pas attendu juſqu'aujourd'hui à verſer les tendres ſentimens de ſon cœur dans le ſein de votre mère.

Et qu'a dit ma mère? qu'a dit ma chère mère? a-t-elle interrompu avec une vive émotion, le viſage levé, l'oreille ouverte, comme pour abréger le chemin que la réponſe avoit à faire juſqu'à elle.

Votre mère, madame, s'eſt noyée dans ſes larmes; & votre oncle, pénétré de ſa tendreſſe, n'a pu continuer le diſcours qu'il avoit commencé. Mais il ſe propoſe de le reprendre dans les formes, lorſqu'il ſera sûr de la célébration.

Le ſon de ſa voix m'a fait juger qu'elle pleuroit. Cette chère perſonne, ai-je dit en moi-même, commence à ſe ralentir. Mais j'ai porté envie à l'éloquence du maraud. Je ne pouvois ſupporter l'idée qu'aucun homme eût le pouvoir que je n'avois pas eu, de perſuader cette ame hautaine, quoiqu'en ma faveur; &, ce que tu auras peine à croire, j'en ai reſſenti plus de peine, que ſon ralentiſſement ne me cauſoit de plaiſir. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a des charmes. Il y a de la beauté dans ſa

colère, de la beauté dans ſes pleurs. Si le capitaine étoit un jeune homme, & s'il étoit un peu plus relevé par ſon rang ou ſa fortune, il n'auroit pas été en sûreté contre ma jalouſie, & je n'aurois pas jugé trop avantageuſement d'elle-même.

Ah ! monſieur, lui a-t-elle dit, vous ne ſavez pas tout ce que j'ai ſouffert des étranges procédés de M. Lovelace. C'eſt par une vile trahiſon qu'il m'a fait tomber d'abord entre ſes mains ; &, depuis qu'il m'a tenue dans ſon pouvoir... Elle s'eſt arrêtée un moment ; &, reprenant auſſi-tôt : Ah ! monſieur, vous ne ſavez pas quelle conduite il a tenue avec moi, quelle eſt ſa dureté, ſon impoliteſſe, à la honte de ſa naiſſance, de ſon éducation & de ſes lumières.

(La première femme qui ait jamais fait cette plainte de moi. C'eſt ma conſolation, ai-je penſé. Mais ce langage tenu dans mon abſence, à l'ami de ſon oncle, comble une meſure déjà trop pleine, ma très-chère ame. Ecrivons, écrivons).

Clar. Mercredi dernier... (Elle s'eſt encore arrêtée, & je ſuppoſe qu'elle a détourné le viſage. Il me paroît bien ſurprenant qu'elle ait voulu toucher à ce qui lui paroît ſi bas & ſi honteux, ſur-tout devant un homme, & tête à tête avec lui).

Le capit. Je me garderai bien, madame, de vous demander des explications ſur un ſujet ſi délicat. Il reconnoît la juſtice de votre colère. Mais il proteſte ſolemnellement que l'offenſe n'étoit pas préméditée.

Cl. Rien n'eſt capable de le juſtifier, M. Tomlinſon. Les gens de la maiſon doivent être auſſi mépriſables que lui. Je ſuis convaincue qu'il y avoit entr'eux une ligue déteſtable.... Mais éloignons cette odieuſe idée.

Le capit. Je n'ajoute qu'un mot, madame. Il m'aſſure qu'il vous a marqué l'empire qu'il a ſur lui-même, par une ſoumiſſion ſans exemple, & que vous avez promis de lui faire grâce.

Cl. Il ne m'auroit pas arraché cette promeſſe, s'il n'avoit ſu qu'il ne la méritoit pas; & je ne l'ai faite que pour me garantir du dernier outrage.

Le cap. Tout inexcuſable qu'il eſt, je ſouhaiterois, madame, puiſqu'il peut alléguer du moins en ſa faveur la confiance qu'il a eue dans votre promeſſe, que, pour ſauver les apparences aux yeux du monde, & pour éviter les malheurs qui peuvent arriver ſi vous êtes abſolument réſolue de rompre avec lui, vous vous fiſſiez de nouveaux droits ſur ſa reconnoiſſance, en excitant votre généroſité naturelle à lui pardonner.

Elle eſt demeurée en ſilence.

Le capit. Votre père & votre mère, madame, déplorent la perte d'une fille que votre généroſité peut leur rendre. Ne les expoſez pas au double malheur qu'ils ont à redouter ; celui de perdre, avec leur fille, un fils qui eſt capable de leur cauſer ce nouveau ſujet d'affliction par ſa propre violence.

Elle a paru méditer. Elle a pleuré. Elle eſt convenue qu'elle ſentoit la force de cet argument. (Ce maraud-là ſera mon ſauveur, ai-je dit en moi-même).

Le capit. Permettez-moi, madame, de vous faire remarquer qu'il ne me ſeroit pas difficile, ſi vous l'exigiez abſolument, d'engager votre oncle à ſe rendre ſecrétement à Londres, pour vous donner à M. Lovelace de ſa propre main. Je ſuppoſe cependant que ce fâcheux démêlé n'ait point été juſqu'à lui.

Clar. Mais qu'ai-je tant à redouter de mon frère ? Je me plains de ſes injures : peut-il ſe plaindre des miennes ? Implorerai-je la protection de M. Lovelace contre mon frère ? Et qui me protègera contre M. Lovelace ? Le cruel ! l'ingrat ! d'inſulter une malheureuſe fille qu'il a privée lui-même de tous ſes protecteurs & de tous ſes amis ! Non, non, il ne m'eſt plus poſſible de le voir du même œil ; il n'aura plus

rien à démêler avec moi. Qu'il me quitte. Que mon frère me découvre. Je n'ai pas le cœur assez foible pour craindre la vue d'un frère qui n'a pas cessé de m'injurier.

Le capit. Si votre frère ne paroissoit que pour conférer avec vous, pour vous faire des reproches, pour éclaircir des difficultés, j'en jugerois fort différemment. Mais quel succès devez-vous attendre d'une entrevue (M. Solmes présent) dans laquelle votre frère apprendra que vous n'êtes pas mariée, & que vous êtes résolue de ne jamais prendre M. Lovelace ? Encore faut-il supposer que M. Lovelace ne troublera pas votre conférence; ce que vous ne sauriez vous promettre.

Clar. Ce que je puis dire, ce que je vois de plus clair, c'est que je suis très-malheureuse. Je dois me soumettre aux dispositions de la providence, & supporter patiemment des maux que je ne puis éviter. Mais j'ai pris mes mesures: M. Lovelace ne peut jamais faire mon bonheur, ni espérer de moi le sien. Je n'attends ici qu'une lettre de miss Howe, qui achèvera de me déterminer.

De vous déterminer à l'égard de M. Lovelace? a interrompu le capitaine.

Clar. Je suis déterminée par rapport à lui.

Le capit. Si ce n'est pas en sa faveur, madame,

j'ai fini mon rôle. Envain chercherois-je des raiſons plus puiſſantes que celles dont je viens de vous entretenir; il y auroit de l'indiſcrétion à les répéter. Si vous ne vous ſentez pas diſpoſée à pardonner, il faut que l'offenſe ait été plus grave que M. Lovelace ne le reconnoît. Mais, dans cette ſuppoſition, madame, ayez la bonté de me dicter la réponſe que je dois faire à votre oncle. Vous avez eu celle de me dire que ce jour finiroit ce que vous nommez mes peines : je les aurois crues dignes d'un meilleur nom, ſi j'avois pu ſervir à réconcilier des perſonnes que j'honore du fond du cœur.

(Ici, mon cher Belford, je ſuis entré d'un air grave.)

Lovel. Capitaine, je viens d'entendre une partie de vos explications avec cette adorable perſonne, dont l'unique défaut eſt d'avoir un cœur implacable; je ſuis pénétré de ſon obſtination. Non, je n'aurois pas cru poſſible qu'avec des vues auſſi proches, auſſi clairement avouées, elle m'eût accordé ſi peu de part à ſon eſtime. Cependant je me dois quelque juſtice par rapport à l'offenſe dont j'ai eu le malheur de me rendre coupable, lorſque je vous vois tant de penchant à la croire beaucoup plus grave que je ne vous l'ai déclaré.

Clar. Monſieur, je n'écoute pas vos récapi-

tulations ; je ſuis & je dois être ſeule juge des inſultes qui me regardent perſonnellement. Je ne veux aucune diſcuſſion avec vous, & je ne vous écoute pas ſur un ſujet ſi choquant.

Elle s'eſt miſe en mouvement pour ſortir. Je me ſuis placé entr'elle & la porte. Vous pouvez m'entendre, madame ; ma faute n'eſt pas d'une nature qui s'y oppoſe : je m'accuſerai moi-même avec juſtice, mais ſans bleſſer vos oreilles.

J'ai proteſté alors que le feu de mercredi avoit été réel (il l'étoit en effet) : j'ai déſavoué (avec un peu moins de bonne foi), que l'aventure fût préméditée : j'ai reconnu que je m'étois laiſſé emporter par la violence de ma paſſion, & par un tranſport ſoudain, que peu de jeunes gens, dans la même ſituation, euſſent été capables de réprimer ; mais j'étois ſorti ſur ſes ordres, ſur ſes inſtances, ſur la promeſſe du pardon, ſans m'être échappé à d'autres libertés, à d'autres indécences que celles dont les perſonnes les plus délicates, ſurpriſes dans une attitude ſi charmante, auroient fait moins un ſujet d'offenſe que de badinage & de raillerie, ſur-tout lorſque ſes alarmes pour le feu m'excitoient à la raſſurer par toutes les expreſſions de la tendreſſe, & qu'étant ſi proche de l'heureux jour, je pouvois me regarder comme un amant reconnu. Cette excuſe, ai-je ajouté, juſtifioit auſſi les femmes de

la maiſon, qui, nous croyant actuellement mariés, pouvoient ſuppoſer leur intervention moins néceſſaire dans une ſi tendre occaſion. Sens-tu, Belford, la hardieſſe de cette inſinuation en faveur des femmes ?

(Ses yeux ſe ſont remplis de la plus haute indignation ; elle en a lancé contre moi traits ſur traits : ſon ame s'eſt montrée toute entière dans chaque ligne de ſon viſage. Cependant elle n'a pas dit un ſeul mot. Peut-être a-t-elle cru trouver dans cette apologie pour les femmes, l'explication du parti auquel je m'étois attaché malgré elle de nous faire paſſer pour mariés en arrivant dans cette maiſon.)

Le capit. En vérité, monſieur, je ne puis approuver que vous ayez augmenté l'effroi de madame, lorſque la crainte du feu l'avoit déjà trop alarmée.

(Elle a voulu forcer ici le paſſage pour ſortir ; je me ſuis mis le dos contre la porte, & je l'ai conjurée de m'accorder un moment.)

Ce n'eſt pas mon intérêt ſeul, très-chère Clariſſe, qui me fait ſouhaiter que le capitaine Tomlinſon ne me croie pas plus coupable. Je n'ajouterai pas un mot ſur ce malheureux ſujet, lorſque j'en aurai appelé à votre propre cœur, lorſque je vous aurai demandé ſi cette explication n'étoit pas néceſſaire devant le capitaine.

Il auroit emporté de moi une trop mauvaiſe opinion, s'il n'avoit jugé de ma faute que par la violence de votre reſſentiment.

Le capit. Oui, j'en conviens, & je ſuis très-ſatisfait, M. Lovelace, que vous en puiſſiez dire tant pour votre défenſe.

Clar. Admirable jugement que celui d'une cauſe où l'offenſeur eſt aſſis entre les juges! Je ne ſoumets pas la mienne à la déciſion des hommes, pas même à la vôtre, M. Tomlinſon. Vous me permettrez de le dire, quoique je veuille conſerver la bonne opinion que j'ai de vous; ſi M. Lovelace ne s'étoit pas cru ſûr de vous avoir fait entrer dans ſes intérêts, il ne vous auroit point engagé à faire le voyage de Hamſtead.

Le capit. Si je me ſuis laiſſé engager à quelque choſe, madame, je le dis hardiment devant M. Lovelace, c'eſt pour l'intérêt de votre oncle & pour le vôtre, beaucoup plus que pour le ſien. Je l'ai blâmé dans le premier moment, & je le blâme encore d'avoir ajouté chagrin ſur chagrin, terreur ſur terreur..... dans le tems, monſieur, (me regardant d'un œil fier) que madame étoit prête à s'évanouir devant vous.

Lovel. Je ne diſconviens pas, capitaine, qu'il n'y ait beaucoup de fautes, beaucoup de lé-

gèretés à me reprocher, & que ſi cette chère perſonne m'a jamais honoré de quelque affection, je ne ſois même un ingrat; mais je n'ai que trop de raiſon d'en douter. N'ai-je pas une preuve actuelle que jamais elle n'a eu pour moi l'eſtime dont ma fierté me rendoit jaloux, dans la facilité avec laquelle je la vois renoncer à moi pour une offenſe légère, renoncer à l'eſpérance d'une réconciliation dont ſon oncle ſe fait le médiateur, & riſquer les plus funeſtes ſuites? Dans quelles circonſtances encore? à la vue du terme, lorſque les articles ſont dreſſés & prêts à ſigner, lorſque je ſollicite une médiation que nulle autre conſidération que la ſienne n'a pu me faire déſirer. Par ma foi! capitaine, cette chère perſonne ne doit avoir eu que de la haine pour moi, pendant le tems même qu'elle a voulu m'honorer de ſa main; & j'imagine qu'à préſent qu'elle eſt réſolue de m'abandonner, c'eſt une préférence décidée dans ſon cœur pour le plus odieux de tous les hommes, pour ce Solmes, qui doit, dites-vous, accompagner ſon frère: & dans quelles eſpérances, dans quelles vues l'accompagner? Ciel! comment ſuis-je capable de ſoutenir cette idée?

Clar. Vous jugeriez mieux de l'eſtime que j'ai eue pour vous, ſi vous vouliez vous ſouvenir que vous ne l'avez jamais méritée..... Elle a fait

fait ici quelques pas vers la fenêtre ; & retournant vers nous : M. Tomlinſon, a-t-elle dit au capitaine, je veux bien vous avouer qu'en donnant ma main, je n'étois pas capable de me borner à ce don. Ne l'ai-je pas aſſez prouvé aux meilleurs de tous les parens ? & n'eſt-ce pas ce qui m'a jetée dans un abîme dont l'homme que vous voyez n'a fait qu'augmenter la profondeur, lorſque l'honneur & la reconnoiſſance l'obligeoient également de me ſoutenir dans ma chûte. Je n'ai pas même été ſans inclination pour lui ; ma peine n'eſt pas à l'avouer. J'ai ſupporté long-tems les variétés inexplicables de ſa conduite : j'attribuois ſes erreurs ſoit à la légèreté de ſon âge, ſoit au défaut de cette pure & généreuſe délicateſſe qui intéreſſe le cœur aux diſgraces d'autrui. Aujourd'hui, ce ne peut être qu'une véritable méchanceté qui lui fait ſoutenir que ſa dernière & cruelle inſulte n'a pas été préméditée. Mais quel beſoin d'en parler davantage, puiſqu'elle eſt d'une nature qui a tout-à-fait changé cette inclination que j'avois en ſa faveur, & qu'elle m'a fait renoncer à toutes mes eſpérances, pour me délivrer abſolument de ſon pouvoir ?

Lovel. O ma très-chère Clariſſe ! que nous ſerions heureux l'un & l'autre ſi j'avois pu découvrir cette inclination, comme vous daignez

l'appeler, au travers d'une froideur dont jamais amant n'a fait une ſi cruelle expérience !

Clar. Comptez, capitaine, qu'il avoit ſu la découvrir : il a ſu me conduire plus d'une fois à lui en faire l'aveu ; aſſez inutilement, je puis le dire, parce que ſa vanité lui apprenoit ſeule à n'en pas douter, & parce que mon ſeul motif, dans la lenteur que j'apportois à m'expliquer, étoit la juſte crainte de ne pas lui trouver un retour de généroſité. En un mot, capitaine Tomlinſon, je n'aurois eu que du mépris pour moi-même, ſi je m'étois trouvée capable de tyrannie ou d'affectation pour l'homme dont je me propoſois de faire mon mari. J'ai toujours blâmé la plus chère amie que j'aie au monde, pour une faute de cette nature. En un mot,.....

Lovel. Quoi ! mon ange auroit eu pour moi ce favorable penchant ? Très-chère Clariſſe ! faites grâce à mes remords ; rendez-moi votre eſtime : mon crime n'eſt pas au delà de toute rémiſſion. Je vous ai arraché, dites-vous, la promeſſe du pardon : mais cette promeſſe, je n'en aurois pas fait la condition de mon obéiſſance, ſi je n'avois eu l'eſpérance d'être pardonné : laiſſez reparoître à mes yeux, je vous en conjure, cette agréable perſpective qui commençoit ſi heureuſement à s'ouvrir devant nous. J'irai à la ville ; j'en apporterai les permiſſions,

Tous les obſtacles ſont ſurmontés. M. Tomlinſon nous ſervira de témoin ; il ſera préſent à la cérémonie, au nom de votre oncle. Que dis-je ? il m'a fait eſpérer que votre oncle même....

Le capit. Je le répète, monſieur, & je ne vous diſſimulerai pas le fondement de cette eſpérance. J'ai propoſé, à mon cher ami (votre oncle, madame,) de publier qu'il penſoit à faire un petit voyage avec moi dans la terre qui me reſte près de Northampton. Ce cher M. Jules ! il y a long-tems qu'il ne s'eſt pas écarté de chez lui. Sa ſanté décline viſiblement : on pourroit répandre que le changement d'air eſt utile à ſa ſanté.... Mais je m'apperçois, madame, que je touche un ſujet trop tendre.

La chère Clariſſe a pleuré. Elle a cru comprendre, ſuivant l'intention du capitaine, à quelle occaſion la ſanté de ſon oncle alloit en décadence.

Le capit. Nous pourrions fort bien, lui ai-je dit, feindre de partir pour Northampton, mais prendre tout-d'un-coup vers Londres. Il pourroit voir de ſes propres yeux la célébration, être tout-à-la-fois le père qu'on déſire, & l'oncle qu'on aime.

Ma charmante s'eſt tournée pour s'eſſuyer les yeux.

Le capit. Au fond, comme M. Jules n'a pas

rejetté ce projet, je ne vois à préſent que deux objections ; l'une eſt votre fâcheuſe méſintelligence, dont je ſerois au déſeſpoir qu'il fût inſtruit, parce qu'elle pourroit le faire entrer dans les injuſtes ſoupçons de M. James Harlove : l'autre, que ce ſeroit encore une occaſion de délai pour la cérémonie, qu'il me ſemble qu'on pourroit terminer dans un jour ou deux, ſi.... (Il a fait ici une profonde révérence à ma déeſſe. Charmant perſonnage ! Mais combien de fois n'ai-je pas maudit mon étoile, qui me fait avoir tant d'obligation à ſon adreſſe ?)

Elle alloit parler ; ſon air ne m'a pas plu, quoique ſa rigueur & ſon indignation paruſſent un peu diminuées : je l'ai prévenue ; mais il m'en a coûté cher. Voici l'expédient qui me vient, ai-je dit.....

Clar. Gardez vos expédiens, monſieur ; j'abhorre vos expédiens & vos inventions ; je ne les connois que trop.

Lovel. Voyez, capitaine ; voyez, M. Tomlinſon ! il ne manque rien à la confiance avec laquelle nous nous ouvrons devant vous. Vous ne penſiez guère, j'oſe le dire, que nous euſſions vécu juſqu'aujourd'hui avec ſi peu d'intelligence ; mais votre amitié ſaura couvrir tout d'un voile : nous pouvons encore être heureux. Ah ! ſi j'avois pu me flatter que ce cher objet de mes

tranſports eût pour moi la centième partie de l'amour que j'ai pour elle ! Nos défiances ont été mutuelles : cette divine perſonne pouſſe la délicateſſe à l'excès. Peut-être en ai-je manqué. Delà toutes nos peines. Mais, cher capitaine, je trouve dans mon cœur l'eſpérance d'obtenir ſon amour, parce que j'y trouve la réſolution de le mériter.

Clar. La mienne eſt de ſuivre mes meſures.

Le capit. Quoi, madame ! rien ne peut changer....

Clar. Non, monſieur.

Le capit. Que vais-je dire à M. Jules Harlove ? Malheureux oncle ! Quelle ſurpriſe pour lui ! Et ſe tournant vers moi : Vous voyez, M. Lovelace. Mais c'eſt à vous-même que vous en avez l'obligation.

(Il a raiſon, ſur ma foi, ai-je penſé. J'ai traverſé la chambre, en mordant ſucceſſivement de dépit mes deux lèvres, qui avoient perdu le pouvoir de perſuader.)

Le capitaine a fait une révérence à la belle, & s'avançant vers la fenêtre, où étoient ſon fouet & ſon chapeau, il les a pris. Il a ouvert la porte : Mon enfant, a-t-il dit à quelqu'un qui s'eſt préſenté, ordonnez, je vous prie, à mon laquais d'amener mon cheval à la porte.

Lovel. Vous ne partirez pas, monſieur ; j'eſ-

père de votre bonté que vous ne partirez pas. Je ſuis le plus malheureux de tous les hommes ! Demeurez de grâce..... Cependant, hélas ! ..... Mais demeurez, monſieur. On peut eſpérer encore que miladi Lawrance fera plus d'impreſſion.

Le capit. Cher monſieur Lovelace ! eh ! ne devois-je pas eſpérer que mon digne ami, un oncle affectionné en feroit un peu plus ſur ſa chère nièce ? Mais pardon. Une lettre me trouvera toujours diſpoſé à ſervir madame, autant par conſidération pour elle-même que pour mon cher ami.

Elle s'étoit jetée dans un fauteuil, où, les yeux baiſſés, & comme immobile, elle paroiſſoit méditer profondément. Le capitaine lui a fait une ſeconde révérence. Elle n'y a pas répondu. Monſieur, m'a-t-il dit avec un air d'égalité & d'indépendance, je ſuis votre ſerviteur. La chère *inexplicable* a continué de demeurer ſans mouvement. Je n'ai jamais vu d'image d'une ſi profonde rêverie, ſur le viſage néanmoins d'une perſonne éveillée. Il a paſſé devant elle avec une nouvelle révérence. Elle ne s'eſt pas remuée. Je ne veux pas troubler madame dans ſes méditations, m'a-t-il dit d'une voix plus haute. Adieu, monſieur. Vous ne me conduirez pas plus loin, je vous en ſupplie.

Elle a paru ſe réveiller en ſoupirant : Partez-vous, monſieur ?

Le capit. Oui, madame. J'aurois fait mon bonheur de pouvoir vous être utile ; mais je vois que cette entrepriſe ſurpaſſe mes forces.

Elle s'eſt levée avec un air inimitable de dignité & de douceur : Je ſuis fâchée de vous voir partir, monſieur ; mais je ne puis vous arrêter. Vous me voyez ſans un ſeul ami de qui je puiſſe prendre conſeil. M. Lovelace a l'art ou le bonheur de s'en faire un grand nombre. Si vous partez, monſieur, je ne vous arrête point.

Le capit. Je pars à la vérité, madame ; mais ſi je pouvois vous ſervir ou vous plaire en ſuſpendant mon départ.... Eh bien, monſieur, en ſe tournant vers moi, quel étoit donc votre expédient ? Peut-être, madame, a-t-il quelque choſe....

(Elle a ſoupiré, ſans faire aucune réponſe. Vengeance ! ai-je dit en moi-même, garde tes droits dans mon cœur : ſi l'amour te chaſſe encore une fois, tu n'y rentreras jamais.)

Lovel. Voici ce que j'ai penſé, ce que j'aurois voulu propoſer (& j'ai pouſſé moi-même un ſoupir) ; que ſi cette chère perſonne me refuſe le pardon qu'elle m'a promis, elle eût du moins la bonté de ſuſpendre ſes reſſentimens juſqu'à l'arrivée de miladi Lawrance ; que cette

dame ſe rendît notre médiatrice ; que la chère perſonne ſe mît ſous ſa protection, & ſe retirât avec elle dans ſon château d'Oxfordshire. Une des vues qui amènent ma tante, eſt de propoſer à madame de faire ce petit voyage avec elle. On peut laiſſer tout le monde, excepté miladi Lawrance, vous, capitaine, & votre ami M. Jules, comme il le déſire, dans l'opinion que nous ſommes mariés. Lorſque ma chère Clariſſe ſe trouvera dans le ſein de ma famille, il n'en pourra reſter le moindre doute à ſon frère; & notre mariage étant bientôt célébré ſecrètement, votre rapport, capitaine, deviendra une heureuſe vérité.

Le capit. Sur mon honneur, madame, (en portant la main ſur ſa poitrine) l'expédient me charme ; il répond à toutes les difficultés.

Elle eſt retombée dans ſes méditations. Son embarras m'a paru extrême. Enfin, levant les yeux aux ciel, comme pour implorer ſes lumières, je ne ſais ce que je dois faire, a-t-elle dit.... Une jeune fille ſans amis.... De qui puis-je attendre des conſeils ? Je ſouhaiterois de me retirer un moment, ſi j'en ai la liberté.

Elle eſt ſortie d'un pas tremblant, & nous l'avons entendue monter à ſa chambre.

Au nom de dieu ! m'a dit auſſitôt le coquin de Tomlinſon, les mains levées dans un tranſ-

port d'admiration & de pitié, prenez compaſſion de cette admirable fille : je ne puis, je ne puis ſoutenir plus long-tems mon rôle ; elle mérite les adorations de toute la terre.

Parle bas, ai-je répondu. Le diable t'emporte ! N'entends-tu pas les femmes qui reviennent ?

En effet, elles ſont rentrées toutes trois, la curieuſe Rawlings à leur tête. Je leur ai dit que ma femme avoit demandé quelques momens pour ſes réflexions ; que nous étions remplis d'eſpérance ; & je leur ai repréſenté une partie de la ſcène avec des couleurs qui leur ont fait trouver dans le caractère de cette jeune dame un excès de dureté & de délicateſſe. La veuve Bévis a témoigné particulièrement, par ſes geſtes & par quelques mots lâchés au haſard, qu'elle lui croyoit un grand fond de bizarrerie & d'affectation ; & j'ai obſervé dans ſes regards que ſes idées de cenſure ſe changeoient quelquefois en compaſſion pour moi. L'indulgence, a-t-elle dit, étoit louable. L'amour l'étoit auſſi. Mais trop étoit trop. Miſs Rawlings, après avoir reproché, d'un air prude à madame Bévis de parler toujours un peu trop librement, a dit qu'après tout il y avoit dans notre hiſtoire des obſcurités qu'elle ne pouvoit pénétrer ; & là-deſſus elle eſt allée s'aſſeoir dans un coin de la chambre, comme fâchée d'avoir la vue ſi courte.

LETTRE CCXXXV.

M. LOVELACE, au même.

MA charmante ſe faiſant attendre un peu long-tems, je me ſuis figuré qu'elle ſouhaitoit d'être invitée à revenir; & j'ai prié la veuve Bévis, au nom du capitaine, que ſes affaires rappeloient à Londres, de lui aller demander cette faveur de la part de M. Tomlinſon & de la mienne. Je n'ai pas voulu charger de cette commiſſion miſs Rawlings, ni madame Moore, de peur qu'elle ne ſe trouvât dans une diſpoſition trop communicative, ſur-tout avec une fille auſſi curieuſe que miſs Rawlings.

Madame Bévis eſt revenue nous dire auſſitôt, en me faiſant un ſigne particulier de l'œil, que madame alloit deſcendre. Miſs Rawlings n'a pu ſe diſpenſer d'offrir, comme les autres, de ſe retirer; mais on liſoit dans ſes yeux qu'elle ſeroit demeurée beaucoup plus volontiers; & voyant qu'on faiſoit peu d'attention à ſes déſirs, elle s'eſt retirée d'un pas plus lent que les deux autres. A peine étoit-elle ſortie, que ma charmante eſt entrée par l'autre porte, avec une dignité mélancolique dans ſa marche & dans ſon air.

Elle s'eſt aſſiſe, en priant M. Tomlinſon de s'aſſeoir auſſi.

Il s'eſt placé vis-à-vis d'elle. Je me ſuis tenu debout, derrière le fauteuil de la belle, pour être en état de faire au capitaine les ſignes dont nous étions convenus. Un clignement de l'œil gauche devoit ſignifier, *pouſſe ce point, capitaine.* L'œil droit, avec une inclination de tête, devoit marquer mon approbation. Le doigt levé, en mordant ma lèvre, étoit pour dire : *éloigne cette queſtion.* La tête baiſſée directement, en ridant le front, *jure ici, capitaine.* Ma main tout ouverte : *prends garde d'en dire trop ſur ce point.* Et tous ces mouvemens, je les pouvois faire, même ceux de la main, quand les femmes auroient été dans la chambre, ſans lever les bras, & ſans remuer le poignet. Les paupières ſerrées, avec un mouvement d'affirmation, étoient pour lui ordonner de ſe mettre en colère.

Ma belle a touſſé. J'allois parler, pour lui épargner un peu de confuſion. Mais jamais la préſence d'eſprit ne lui manque lorſqu'elle en a beſoin pour l'intérêt de ſon honneur, ou pour le ſoutien de cette dignité qui la diſtingue de toutes les femmes que j'ai connues dans ma vie.

J'ai conſidéré, nous a-t-elle dit, avec toute l'attention dont je ſuis capable, ce qui s'eſt

paſſé aujourd'hui dans ce lieu, & les malheureuſes circonſtances de ma ſituation. Je ne ſuis pas portée à la défiance, M. Tomlinſon; je ne juge mal de perſonne; au contraire, j'ai toujours pris plaiſir à tirer des concluſions plus favorables que déſavantageuſes, quoique trompée ſouvent par de fort mauvais cœurs. La malignité n'eſt pas un de mes défauts; mais, dans l'état où je ſuis, traitée comme j'ai le malheur de l'être, indignement traitée par un homme rempli d'inventions, & qui en fait gloire....

Lovel. Ma très-chère vie... Mais je ne veux pas vous interrompre.

Clar. Dans cet état, il me convient de douter. Mon honneur m'oblige de douter, de craindre, de ne fermer les yeux ſur aucun ſujet d'alarme. Votre intervention, monſieur, eſt ſi favorable, arrive ſi à propos pour M. Lovelace, l'expédient de mon oncle, qui eſt ſans doute le premier de cette nature, qu'un homme ſi droit & ſi ſimple ait jamais employé; votre rapport, ſes ſuites, l'alarme que mon frère en a conçue; le téméraire deſſein qu'elle lui a fait former; l'inquiétude de miladi Lawrance & de toute ſa famille; les lettres ſoudaines que M. Lovelace a reçues à cette occaſion, & qu'il a pris ſoin de me montrer avec la vôtre: l'air de cérémonie

entre des perſonnes qui ſont nées à la vérité pour en obſerver beaucoup, & qui ont droit de faire valoir leur diſtinction; toutes ces circonſtances ne paroiſſent raſſemblées ſi vîte, & quelques-unes ſi favorablement pour l'occaſion....

Lovel. Vous avez vu, madame, dans la lettre de ma tante, qu'elle veut ſe diſpenſer des cérémonies, par le ſeul motif de la conſidération qu'elle a pour vous. Miſs Charlotte fait la même déclaration. Bon Dieu! eſt-il poſſible que vous interprétiez ſi mal les marques de reſpect que mes proches auroient voulu vous donner, quoique aſſez pointilleux, je l'avoue, dans tout autre cas. Ils ont été charmés d'avoir l'occaſion de vous faire une politeſſe à mes dépens. Chacun, dans ma famille, prend plaiſir à rire un peu ſur mon compte. Mais leur joie fut le premier bruit de notre mariage....

Clar. Puis-je douter, monſieur, que vous n'ayez toujours quelque réponſe prête pour juſtifier toutes vos idées? Je parle au capitaine Tomlinſon, monſieur. Vous me feriez plaiſir de vous retirer, ou, du moins, de ne pas vous tenir derrière ma chaiſe.

Comme elle regardoit le capitaine, en m'adreſſant ces derniers mots, je n'ai pas douté qu'elle n'eût ſurpris ſes yeux, tandis qu'ils

prenoient leçon des miens. Il ma paru déconcerté. Depuis dix ans il ne lui étoit pas monté tant de rougeur au viſage. J'ai mordu mes lèvres de dépit. J'ai fait un tour dans la chambre; mais je n'ai pas laiſſé de reprendre mon poſte; &, faiſant ſigne des yeux au capitaine d'obſerver un peu mieux les ſiens, j'ai ſerré enſuite mes paupières, avec le mouvement convenu, comme ſi je lui avois dit : *de l'action, ici, du reſſentiment, capitaine.*

Le capit. Je ne m'imagine pas, madame, que vous me croyiez capable....

Clar. Ne vous offenſez pas, capitaine, je vous ai dit que je ne ſuis pas d'un caractère ſoupçonneux. Pardonnez ma ſincérité. Il n'y a pas dans le monde, j'oſe le dire, un cœur plus ſincère que le mien.

Elle a tiré ſon mouchoir, & l'a porté à ſes yeux. J'étois prêt, à ſon exemple, de vanter l'honnêteté de mon cœur; mais un mouvement de conſcience m'a fermé les lèvres. Le coquin de Tomlinſon m'a regardé d'un viſage attendri, comme s'il m'eût demandé la permiſſion de pleurer avec elle. Je crois qu'il n'auroit pas mal fait de pleurer. Cette marque d'un cœur ſenſible auroit été d'un grand ſecours dans l'occaſion. Cependant je t'avouerai très-ſérieuſement que vingt fois, dans cette fatiguante con-

verſation, je me ſuis dit à moi-même que, ſi j'avois pu prévoir qu'il dût m'en coûter tant de peine, & que je duſſe me rendre ſi coupable, j'aurois pris le parti de l'honnêteté dans l'origine. Mais pourquoi, me ſuis-je demandé auſſi, cette chère perſonne eſt-elle ſi charmante, & tout à la fois ſi difficile à vaincre ?

Le capit. Si vous doutez de mon honneur, madame, ayez.... ayez la bonté....

(L'infame flatteur ! il devoit paroître furieux. Je lui avois fait abſolument le ſigne de la colère. Il devoit ſe lever, marcher bruſquement vers la fenêtre, reprendre ſon fouet & ſon chapeau.)

Clar. Mes ſeules obſervations ſont celles que mon âge, mon défaut d'expérience & ma fâcheuſe ſituation me ſuggèrent. J'avoue que pluſieurs circonſtances, dont vous ne pouvez avoir été informé que par mon oncle, doivent vous mettre à couvert de tous mes ſoupçons. Mais l'homme qui eſt devant vous feroit ſoupçonner un ange qui ſe chargeroit de ſa défenſe.

Le capitaine a dit quelques mots en ma faveur; doucement néanmoins, en homme qui n'eſt pas tout-à-fait sûr de paroître innocent lui-même. Il a repris, avec de nouveaux tours, quelques-unes des raiſons ſur leſquelles nous avions déjà inſiſté l'un & l'autre; & baiſſant le ton, avec un air de pitié : vous ne le voyez

pas, madame; mais je ſuis touché de ſa douleur. Malgré toutes ſes fautes, on découvre aiſément ſur ſon viſage l'effet de vos reproches, & le pouvoir que vous avez ſur lui.

Clar. Je ne veux chagriner perſonne, pas même celui qui m'a cauſé de ſi mortels chagrins. Mais ſoyez sûr, capitaine, que M. Lovelace n'a pas rempli avec moi les devoîrs d'un homme généreux & reconnoiſſant. Il n'a jamais connu, lui dis-je hier, le prix du cœur qu'il a cruellement inſulté.

Ah Belford! Belford! Comment ſe fait-il qu'il y ait des momens où mon propre cœur ſe déclare contre moi? Ce traître de Tomlinſon avoit deviné trop juſte, en croyant faire une fauſſe peinture de mon attendriſſement. Je me ſuis ſenti porté tout d'un coup à lui demander pardon. Je lui ai promis que l'étude de toute ma vie ſeroit de le mériter. Mes fautes, lui ai-je dit, de quelque nature qu'elles fuſſent, n'avoient eu de réalité que dans ſes craintes. Je l'ai ſuppliée de conſentir à l'expédient que j'avois propoſé. Le capitaine a ſecondé mes efforts, & nous les avons renouvellés enſemble, pour le bonheur commun, pour l'intérêt des deux familles, pour éviter à l'avenir toutes ſortes de déſaſtres.

Elle a pleuré. Elle a chancelé dans ſes réſolutions,

lutions : elle a détourné la tête. J'ai parlé de la lettre de milord M.... je l'ai priée d'abandonner tous nos différens à la médiation de miladi Lawrance, s'il lui étoit impoſſible de me pardonner avant que de l'avoir vue.

Elle s'eſt tournée vers moi. Elle alloit parler; mais ſon cœur étoit plein. Elle a détourné encore une fois le viſage : & le tenant à demi vers moi, ſon mouchoir aux yeux : « Et » croyez-vous véritablement, m'a-t-elle dit, » que votre tante & votre couſine doivent » venir ? Croyez-vous.... Elle s'eſt encore » arrêtée ».

J'ai répondu, dans les termes les plus ſolemnels.

Elle a détourné entièrement le viſage. Elle a paru méditer quelques momens. Mais, Belford, (qu'il eſt difficile aux Harloves de pardonner !) ſe tournant encore vers moi, & prenant le ton de la colère : « Que miladi vienne » ou non, m'a-t-elle dit, je ne puis ſouhaiter » de la voir; & ſi ſon deſſein eſt de plaider » pour vous, je ne puis ſouhaiter de l'entendre. » Plus j'y penſe, moins je me ſens diſpoſée à » pardonner une inſulte méditée pour ma *ruine*. » (En ſuppoſant qu'elle ait raiſon, Belford, » l'expreſſion eſt aſſez juſte.) Par où ma con- » duite avoit-elle mérité des outrages de cette

» nature ? Le pardon ſeroit une foibleſſe. Je » ſuis avilie à mes propres yeux. Comment » recevrois-je une viſite qui m'humilieroit » encore plus ? »

Le capitaine l'a preſſée avec plus de chaleur que jamais. Nous avons pouſſé les inſtances juſqu'aux cris, pour demander grâce & miſéricorde. (N'as-tu jamais entendu de bonnes ames, qui parlent d'emporter le ciel d'aſſaut ?) Les *actes de contrition* ont été répétés; la réformation totale, ouvertement promiſe; l'heureux expédient, repréſenté avec une nouvelle force.

Clar. Mes meſures ſont priſes. Je ſuis trop avancée pour reculer. Mon ame eſt préparée à l'infortune. Je n'ai pas mérité les maux qui m'aſſiègent; c'eſt ma conſolation. J'ai marqué mes intentions à miſs Howe. Mon cœur eſt révolté contre vous, M. Lovelace. Je ne vous aurois pas écrit dans les termes de ma dernière lettre, ſi je n'avois pas été réſolue de renoncer à vous, quelque ſort qui puiſſe m'attendre.

(J'ai repris ici toutes mes eſpérances. Malgré la dureté de ſes expreſſions, j'ai vu qu'elle craignoit l'impreſſion qui pouvoit me reſter de ſa lettre. En effet, cette lettre eſt la violence même. Apprends, Belford, par cet exemple,

qu'on ne doit jamais rien écrire de ſérieux dans la colère.)

Lovel. La rigueur que vous m'avez marquée, madame, & de bouche & par écrit, ne ſera jamais rappelée que pour vous en faire honneur. Dans le jour où vous avez pris les choſes, elle étoit juſte, & l'effet d'un vertueux reſſentiment. J'adore juſqu'aux tourmens que vous m'avez cauſés.

Elle eſt demeurée ſans répondre. Elle étoit aſſez occupée de l'exercice que ſes yeux donnoient à ſon mouchoir.

Lovel. Vous vous plaignez quelquefois de n'avoir pas une amie de votre ſexe à conſulter. J'avoue que miſs Rawlings n'eſt pas une fille à qui vous puiſſiez prendre confiance. Je juge bien de ſes intentions; mais elle eſt d'une curioſité extrême, & j'ai remarqué toute ma vie, qu'il y a peu de fond à faire ſur une perſonne qui cherche ſi fort à pénétrer les ſecrets d'autrui. (Es-tu content de mon adreſſe, Belford? Je n'aurois pas aimé, comme tu crois, ſes appels à miſs Rawlings.) Les perſonnes de ce caractère, ai-je ajouté, ſont gouvernées par leur orgueil, qui n'eſt ſatisfait qu'après avoir communiqué un ſecret à l'oreille juſqu'à ce qu'il devienne public, pour ſe faire honneur de leur importance ou de leur pénétration. Mais vous

pouvez vous fier aux dames de ma famille. Toute leur ambition eſt de vous en voir au nombre. Continuez ſeulement, pour ſeconder l'expédient de votre oncle, & pour éloigner toutes ſortes de déſaſtres, à paſſer quelque tems pour mariée. Miladi Lawrance ſaura la vérité nue. Vous pourrez l'accompagner dans ſa terre, comme elle ſe flatte de vous y trouver diſpoſée; &, s'il le faut, regardez-moi comme un homme qui a beſoin d'être éprouvé, que vous rejeterez, ou que vous daignerez recevoir, comme vous m'en reconnoîtrez digne.

Le capitaine a porté encore une fois la main à ſa poitrine, en déclarant, ſur ſon honneur, que dans le cas de ſa propre fille, & ſuppoſé qu'elle ne ſe déterminât pas immédiatement pour le mariage, ce qui lui paroîtroit encore à préférer, il auroit un véritable chagrin qu'elle refuſât une propoſition de cette nature.

Clar. Si j'étois dans la famille de M. Lovelace, avec le nom de ſa femme aux yeux du public, je ne ſerois plus libre dans mon choix : & quelle chimère que cet état d'épreuve ! Ah ! M. Tomlinſon, vous êtes trop de ſes amis, pour pénétrer toutes ſes vues.

Le capit. De ſes amis, madame, comme je vous l'ai déjà dit ; pour votre propre intérêt, pour celui de votre oncle, & pour celui

d'une réconciliation générale, qui doit commencer entre vous par une meilleure intelligence.

Lovel. Promettez ſeulement, mon cher amour, d'attendre l'arrivée & la viſite de ma tante. Elle ſera notre arbitre.

Le capit. Cette propoſition eſt très-innocente. Il ne peut en arriver aucun mal. Si l'offenſe de M. Lovelace eſt d'une nature qui paroiſſe indigne de grâce, au jugement d'une dame de ce caractère, alors, pour moi....

Clar. (L'interrompant, & s'adreſſant à moi); ſi vous ne m'aſſiégez pas dans ma chambre, monſieur, ſi je ſuis auſſi libre que je dois l'être, mon deſſein eſt de m'arrêter dans cette honnête maiſon, juſqu'à l'arrivée d'une lettre que j'attends de miſs Howe. Elle ne ſauroit tarder plus d'un jour ou deux. Dans cet intervalle, ſi les dames arrivent, & ſi leur deſſein eſt de voir la perſonne que vous avez rendue malheureuſe, je ſaurai ſi je puis recevoir leur viſite.

Elle a tourné ſur le champ vers la porte; & ſortant, ſans ajouter un ſeul mot, elle eſt remontée à ſon appartement.

Ah! monſieur, m'a dit le capitaine, auſſitôt qu'il s'eſt vu ſeul avec moi, quel ange que cette femme! J'ai été & je ſuis un fort méchant homme. Mais s'il arrivoit quelque mal, par ma

faute, à cette admirable perſonne, je me le reprocherois plus que toutes les mauvaiſes actions de ma vie jointes enſemble.

Quelque mal ? infame que tu es. Et quel mal peut-il arriver ? Sommes-nous obligés de régler nos idées par les principes romaneſques d'une fille qui regarde comme le plus grand de tous les maux celui qui nous paroît le plus léger ? Ne t'ai-je pas fait le récit de toute notre hiſtoire ? N'a-t-elle pas violé ſa promeſſe ? Ne l'ai-je pas généreuſement épargnée, lorſqu'elle étoit en mon pouvoir ? Jamais amant, dans les mêmes circonſtances, n'a marqué plus d'empire ſur ſa paſſion ; & tu vois néanmoins quelles ſont mes récompenſes.

Ici, Belford, ce miſérable à voulu jouer ton pauvre rôle, & n'a pas été plus heureux que toi. Ses argumens n'ont ſervi qu'à me confirmer dans les réſolutions qu'il vouloit combattre. S'il m'avoit laiſſé à moi-même, à la tendreſſe naturelle de mon caractère, ému comme je l'étois lorſque la belle s'eſt retirée ; s'il s'étoit aſſis, continuant ſes odieuſes grimaces, & qu'il eût pris le parti de ſe taire, il eſt très-poſſible que j'euſſe pris vis-à-vis de lui la chaiſe qu'elle venoit de quitter, & que j'euſſe paſſé une demi heure entière à pleurer avec lui. Mais entreprendre de convaincre un homme qui ſait dans

ſon cœur qu'il a tort ! Il devoit juger que c'étoit me mettre dans la néceſſité de chercher ce que je pouvois dire en ma faveur ; & lorſque la componction paſſe du cœur aux lèvres, il faut qu'elle s'évapore en paroles.

Je me doute qu'à ſa place, tu m'aurois fait le même ſermon. Ainſi ce que je lui ai répondu peut ſuffire pour toi, & doit t'épargner la peine de m'écrire, ou à moi celle de lire un tas de nouvelles impertinences.

Le capit. Vous m'aviez dit, monſieur, que votre unique vue étoit de mettre ſa vertu à l'épreuve, & que vous étiez perſuadé que votre mariage n'étoit pas éloigné.

Lovel. Je l'épouſerai aſſurément ; il en faudra venir là. Je ne doute nullement que je ne l'épouſe. Mais, ſi tu parles d'épouſer, n'eſt-elle pas actuellement au plus haut point de l'épreuve ? Son reſſentiment n'eſt-il pas prêt à ſe relâcher, pour une entrepriſe qu'elle a cru indigne de pardon ? Et s'il ſe relâche, ne ſera-t-elle pas capable de me pardonner auſſi la dernière offenſe ? Peut-elle, en un mot, ſe reſſentir plus vivement qu'elle n'a fait dans cette occaſion ? Les femmes gardent ſouvent le ſecret pour leur honneur ; au lieu qu'elles affectent de troubler les dieux & les hommes par leurs plaintes, après une entrepriſe qui n'a pas réuſſi. C'eſt ma folie, ma

foibleſſe, d'avoir donné lieu à des violences ſi peu ménagées.

Le capit. Ah! monſieur, vous ne réduirez jamais cette vertueuſe perſonne, ſans y employer la force.

Lovel. Eh bien! pauvre eſprit, ne dois-je pas chercher le tems & le lieu?

Le capit. Pardon, monſieur; mais pouvez-vous penſer à vaincre, par la force, une fille de cet admirable caractère?

Lovel. A la vérité, l'idée de la force me fait horreur. Pourquoi te figures-tu que j'aie pris tant de peine, & que j'aie engagé tant de perſonnes dans ma cauſe, ſi ce n'eſt pour éviter la néceſſité d'employer ce que tu nommes la force? Cependant peux-tu croire auſſi que j'attende un conſentement ouvert, d'une eſclave de la bienſéance & des formalités? Ami *Donald* (1), je t'apprends que ton maître Belford a défendu le parti que tu embraſſes, avec autant de force que tu en puiſſes mettre dans tes raiſons. Ai-je donc la conſcience de tous les ſots à tranquilliſer avec la mienne? Sur mon ame, capitaine, elle a ici (en me frappant la poitrine) un ami qui plaide pour elle avec plus de chaleur & d'éloquence qu'elle n'en peut attendre de tous

(1) Nom de baptême du prétendu capitaine.

les autres hommes. N'eſt-elle pas échappée d'entre mes mains? Et qu'avois-je fait encore pour l'exécution de mon premier deſſein, qui étoit de mettre ſa vertu à l'épreuve, & dans la ſienne, celle des plus vertueuſes de ſon ſexe? Toi, foible cerveau, tu voudrois me faire abandonner un projet qui ne peut tourner qu'à la gloire de ce beau ſexe, dont nous ſommes tous idolâtres.

Le capit. (d'un air encore plus triſte) Ainſi, monſieur, vous ne penſez nullement au mariage.

Lovel. J'y penſe, pauvre imbécille; mais laiſſe-moi réduire auparavant ſon orgueil, pour ſatisfaire le mien. Laiſſe-moi voir ſi je ſuis aſſez aimé pour obtenir grâce en faveur de moi-même. N'a-t-elle pas regretté juſqu'à préſent de n'être pas demeurée chez ſon père, quoique la conſéquence infaillible pour elle eût été de ſe voir la femme de l'odieux Solmes? Si je la fais conſentir aujourd'hui à devenir la mienne, ne vois-tu pas que j'en ſerai moins redevable à ſon amour, qu'au déſir de ſe réconcilier avec une famille que je déteſte: & ſa vertu & ſon amour demandent également la dernière épreuve. Mais ſi ſa réſiſtance & ſa douleur répondent aux apparences; ſi j'apperçois, dans ſon reſſentiment, moins de haine pour moi que pour ma faute, elle ſera ma femme, alors, aux con-

ditions qu'il lui plaira de m'impoſer. Alors, je l'épouſe, malgré toute l'averſion que j'ai pour le mariage.

Le capit. Hé bien, monſieur, je ſuis un morceau de cire entre vos mains, prêt à recevoir la forme que vous jugerez néceſſaire à vos étranges vues. Mais, comme j'ai pris la liberté de vous le dire....

Lovel. Laiſſe ce que tu m'as dit. Je m'en ſouviens, & je ſais tout ce que tu peux dire encore. Tu cherches, comme Pilate, à te laver les mains. Ne te connois-je pas ? Mais il eſt trop tard pour conſulter ton hypocriſie. Toutes nos machines ne ſont-elles pas diſpoſées ? Sèche tes ridicules pleurs. Reprends ton air majeſtueux : tu as fait des merveilles. Ne te déments pas ; la récompenſe t'attend. Et lui frappant ſur l'épaule : va, je te réponds de l'évènement.

Il m'a fait une révérence muette, qui m'a répondu de ſon conſentement & de ſon zèle. Enſuite, s'approchant du miroir, il a compoſé ſon viſage ; il a redreſſé ſa perruque, comme ſi l'agitation de ſon cœur s'étoit communiquée juſqu'à ſa tête ; & j'ai reconnu encore une fois le vieux *ſatan* ſous ſa véritable forme.

Mais aurois-tu penſé, Belford, qu'il y eût tant..... de quoi dirai-je ? dans un homme tel que ce Donald Patrick. Lui aurois-tu cru

des entrailles ? Comment la nature, après avoir été ſi long-tems morte & enſévelie dans un cœur de cette eſpèce, revit-elle juſqu'à s'y faire ſentir avec cet aſcendant ? Mais pourquoi te fais-je cette queſtion, à toi qui ne m'as pas moins ſurpris, dans la même occaſion, par tes bizarres ſenſibilités ?

A l'égard de ce Tomlinſon, il paroît que la pauvreté en a fait le méchant homme qu'il eſt, comme l'abondance nous a fait ce que nous ſommes. Ce n'eſt pas le juſtifier ; car la néceſſité, après-tout, eſt l'épreuve des principes. Mais qu'y a-t-il donc, dans ce mot aſſez plat, ou, ſi tu veux, dans cette *choſe* à laquelle on donne le nom d'*honnêteté*, qui fait que moi-même, lorſqu'aſſurément elle ne peut ſervir à mes vues préſentes, je ne puis me défendre d'en trouver les moindres émanations aimables, dans un Tomlinſon, & de prendre une meilleure opinion de lui, depuis que je l'en ai reconnu capable ?

LETTRE CCXXXVI.

M. LOVELACE, au même.

A PEINE avois-je fini avec Tomlinſon, que les femmes, conduites par miſs Rawlings, ſe ſont préſentées à la porte, dans l'eſpérance, m'ont-elles dit, de ne pas bleſſer la diſcrétion, mais fort curieuſes, a confeſſé miſs Rawlings, de ſavoir s'il y avoit quelque apparence d'accommodement.

Ah ! je commence à m'en flatter, leur ai-je répondu. Vous ſavez, meſdames, que votre ſexe aime les formalités. Il faut faire ſa cour aux femmes, pour les faire conſentir à leur propre bonheur. Nous avons imaginé un expédient fort heureux. L'oncle a ſes doutes ſur notre mariage. Il a peine, & tout le monde en auroit comme lui, à ſe perſuader que l'homme étant ſi amoureux, la femme ſi aimable....

Elles ont ſaiſi toutes trois ma penſée. Le cas eſt en effet des plus extraordinaires, ont dit les deux veuves. Je t'ai déjà fait obſerver, Belford, que les femmes ont une haute idée de ce qu'elles peuvent faire pour nous. Miſs Rawlings faiſant connoître, d'un regard, que

je n'avois pas beſoin d'achever ma phraſe, m'a prié de paſſer à l'expédient. Je leur ai demandé en grace de ne pas dire à ma femme qu'elles l'euſſent appris de moi. Elles me l'ont promis.

C'eſt, ai-je repris, que, pour obliger & pour ſatisfaire M. Harlove, la cérémonie ſoit recommencée ; qu'il y ſoit préſent ; & que je reçoive ſa nièce de ſes propres mains. Elle s'eſt retirée pour faire là-deſſus ſes réflexions.

Tu vois, Belford, que je me ſuis préparé une excuſe pour remettre ma ſincérité à couvert dans cette maiſon, ſi ma charmante ſe laiſſoit engager au mariage, & ſouhaitoit que miſs Rawlings fût préſente à la cérémonie. Les femmes ont applaudi à cet expédient. C'eſt encore un foible de ce beau ſexe, d'aimer à ſe marier deux fois ; quoiqu'à la vérité ce ne ſoit pas avec le même homme. Elles ont béni le capitaine, qu'elles ont regardé comme l'auteur d'une ſi charmante ouverture ; tandis que, d'un air de triomphe, il a proteſté qu'il ſe croiroit trop heureux de pouvoir ſervir d'inſtrument à la réconciliation générale. Mais il étoit tems, nous a-t-il dit, qu'il reprît le chemin de Londres, où il avoit une multitude d'affaires à diſpoſer pour demain. Il ne pouvoit même nous promettre de revenir à Hamſtead, avant que de retourner à ſa terre.

Mon deſſein n'étoit pas qu'il nous quittât cette nuit, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'affaire touchoit à ſa criſe : cependant j'ai feint d'entrer dans ſes vues, & j'ai prié madame Moore de monter, pour faire à ma femme les complimens du capitaine, & lui offrir ſes ſervices auprès de ſon oncle. En même tems, j'ai fait entendre aux femmes que, ſi quelqu'heureux mouvement la portoit à deſcendre, il étoit à propos qu'elles ſe retiraſſent, pour lui laiſſer la liberté de s'expliquer ſur la propoſition dont elle étoit occupée. La bonne Moore eſt venue nous aſſurer que madame alloit la ſuivre. Elles ſont ſorties toutes trois, & ma charmante eſt entrée.

Le capitaine, après lui avoir répété ce qu'elle avoit entendu de madame Moore, lui a demandé ſes ordres ſur le rapport qu'il devoit faire à M. Jules Harlove. Je ne ſais, monſieur, lui a-t-elle dit, ni ce que je dois vous répondre, ni ce que vous devez rapporter à mon oncle. Si vos affaires pouvoient vous arrêter à Londres, peut-être ne ſeroit-il pas beſoin que vous viſſiez mon oncle avant que j'aie reçu des nouvelles de miſs Howe, avant que miladi Lawrance..., Je ne ſçais en vérité ce que je dois vous répondre.

« Ici, Belford, je l'ai conjurée de m'accor-

» der le retour de cette eſtime dont elle avoit » eu la généroſité d'avouer qu'elle s'étoit ſentie » prévenue pour moi. Je me flattois, lui ai-je » dit, que miladi Lawrance la ſuppliant au nom » de toute ma famille, & lui garantiſſant ma » conduite, obtiendroit grace en ma faveur: » mais quelle obligation n'aurois-je pas à ſa » généroſité, ſi je pouvois ne tenir ce bon- » heur que d'elle-même! combien ne ſeroit-il » pas plus agréable auſſi pour elle, que ſa pre- » mière connoiſſance avec mes proches, ne » commençât point par des plaintes & des ap- » pels? Ma tante devant arriver inceſſamment, » il n'étoit pas impoſſible que leur entrevue » ne ſe fît de part & d'autre avec un viſage » ſerein; que notre méſintelligence ne paſſât » pour une bagatelle, pour un mal-entendu » heureuſement éclairci.... »

Elle m'écoutoit, mais le viſage à demi tourné, & portant ſouvent ſon mouchoir à ſes yeux. J'ai redoublé tout d'un coup l'ardeur de mes expreſſions; & pour les ſeconder par celle de mon tranſport, je me ſuis jeté à genoux devant elle, les mains jointes, verſant des larmes; oui, Belford, des larmes, & ſi chaudes qu'elles me brûloient les joues. Le capitaine a pris le moment où l'haleine a ſemblé me manquer, pour revenir à la charge, avec toutes les armes

qu'il a pu tirer de l'attente & des eſpérances de ſon oncle. Enfin, mettant lui-même un genou à terre : « Très-chère madame, lui a-t-il dit, per-» mettez que je prenne auſſi cette poſture de-» vant vous. Quoique je n'aie point d'autre » intérêt, dans mes inſtances, que le plaiſir de » pouvoir vous être utile à tous, permettez » que je vous demande à genoux l'occaſion » d'aſſurer votre oncle, que j'ai vu l'heureux » lien formé devant mes propres yeux. Tous » les ſujets de plainte, les doutes, les défiances » s'évanouiront tout d'un coup. »

Et que peuvent, madame, ai-je interrompu, que peuvent vous faire eſpérer vos nouvelles meſures, qui réponde plus heureuſement, plus honorablement à toutes les difficultés ?

Et miſs Howe même, a repris le capitaine, miſs Howe, ſi votre bonheur & votre réputation lui ſont chers, ne vous félicitera-t-elle pas d'une ſi agréable concluſion ?

Elle s'eſt tournée ici vers nous; & voyant en effet le capitaine à ſes pieds : O monſieur ! ô capitaine Tomlinſon ! s'eſt-elle écriée, en allongeant le bras juſqu'à ſon épaule pour le relever; pourquoi cette extrême bonté ?.... voilà ce que je ne puis ſoutenir. Enſuite, jetant un regard ſur moi : Levez-vous, levez-vous M. Lovelace. Ne vous humiliez pas devant une

malheureuſe

malheureuſe fille que vous avez inſultée.....
« Non, non, mon très-cher amour, je ne
» quitte pas cette poſture que vous n'ayez
» prononcé mon pardon. »

Nous nous ſommes levés néanmoins, par ſoumiſſion pour un ſecond ordre. Je n'ai pas douté que ma grâce ne fût renfermée dans ſes derniers termes, & j'ai excité le capitaine des yeux & des mains. Qui empêche, madame, a-t-il repris avec une nouvelle chaleur, que miladi Lawrance ne ſoit informée du fond des circonſtances, au moment de ſon arrivée, & qu'elle n'aſſiſte à la célébration? Je demeurerai moi-même, j'abandonnerai toutes mes affaires, pour être témoin de ce doux évènement; & c'eſt alors que je partirai content, avec une nouvelle qui rendra la vie à mon cher ami M. Jules.

Il faut que je reçoive une lettre de miſs Howe, a répondu mon adorable Clariſſe, d'une voix un peu tremblante. Je ne puis rien changer à mes nouvelles meſures ſans ſon avis. Tout le bonheur du monde ne vaut pas pour moi ſon eſtime; & je le ſacrifierois à la crainte de paſſer à ſes yeux pour une inconſtante ou pour une étourdie. Ce que je puis dire à préſent, c'eſt qu'après avoir reçu ſa réponſe, je lui expliquerai l'état des choſes dans une autre lettre.

Je dois donc renoncer à toute eſpérance!

me ſuis-je écrié. O capitaine Tomlinſon ! Miſs Howe me hait. Miſs Howe....

Le capitaine s'eſt efforcé de me raſſurer. Miſs Howe, m'a-t-il dit, prendra d'autres ſentimens pour vous. Elle ſera informée de votre repentir. Avec de ſi belles apparences de réconciliation, elle ne conſeillera jamais à ſa chère amie de tromper l'eſpoir de tant de perſonnes reſpectables dans les deux familles. On aura beſoin, comme madame l'a fait entendre elle-même, de quelque tems pour examiner & pour ſigner les articles. La réponſe de miſs Howe ſera venue dans l'intervalle. L'arrivée de miladi Lawrance achèvera de diſſiper les doutes de madame, & ne manquera point d'avancer le jour. Mon étude ſera de tranquilliſer M. Jules. Si le retardement me laiſſe quelque crainte, c'eſt du côté de M. James Harlove : ce qui montre la néceſſité de ſe conduire avec beaucoup de prudence & de ſecret..... comme votre oncle, madame, l'a toujours recommandé.

Elle gardoit le ſilence. J'en ai reſſenti de la joie. La chère perſonne, penſois-je en moi-même, m'a pardonné actuellement au fond de ſon cœur. Mais pourquoi ne veut-elle pas s'en faire un mérite, en me le déclarant avec une généreuſe franchiſe? Cependant, comme cette déclaration n'avanceroit rien, pendant que la

permiſſion eccléſiaſtique n'eſt pas entre mes mains, je dois la trouver moins blâmable de prendre un peu plus de tems pour revenir.

J'ai propoſé de me rendre à Londres demain au ſoir, avec l'eſpérance d'en apporter la permiſſion lundi matin. Mais je l'ai priée de me promettre qu'elle ne quitteroit pas la maiſon de madame Moore juſqu'à mon retour. Elle a répété qu'elle demeureroit chez madame Moore, juſqu'à ce qu'elle eût reçu la réponſe de miſs Howe. Je lui ai dit que je me flattois du moins de ſon conſentement tacite, pour obtenir la permiſſion. Sa contenance m'a fait juger que je n'aurois pas dû lui faire cette queſtion. Loin d'un conſentement tacite, elle a déclaré qu'elle n'y prenoit aucune part.

Comme je ne penſois pas, ai-je dit, lui propoſer jamais de retourner dans la maiſon qu'elle avoit quittée, & qu'elle avoit priſe en averſion, vouloit-elle donner des ordres pour ſe faire apporter ſes habits à Hamſtead; ou ſouhaitoit-elle de faire venir Dorcas, pour la charger de ſes ordres?

De ſa vie, a-t-elle répondu, elle ne vouloit voir perſonne qui appartînt à cette maiſon. Peut-être prieroit-elle madame Moore, ou madame Bévis d'y aller pour elle avec ſes clés.

Je ne doutois pas, ai-je repris, que miladi

Lawrance n'arrivât dans l'intervalle. J'eſpérois qu'il me ſeroit permis d'amener, à mon retour, cette dame & ma couſine Montaigu.

Elle n'a fait aucune réponſe.

Aſſurément, monſieur Lovelace, m'a dit le capitaine, madame ne peut condamner ce deſſein.

Son ſilence a continué. Je l'ai pris pour un conſentement.

Vouloit-elle bien ſe ſouvenir d'écrire à miſs Howe.....

Monſieur, monſieur, a-t-elle interrompu d'un air impatient, finiſſez les queſtions. Je n'ai point de loix à recevoir. Vous exécuterez vos volontés, & moi les miennes. M. Tomlinſon, votre ſervante. Recommandez-moi, je vous prie, à la bonté de mon oncle. Elle ſe retiroit. J'ai pris ſa main malgré elle; & je lui ai demandé, pour unique grâce, la permiſſion de la voir demain matin. « Me voir? & dans quelle » intention? Vous reſte-t-il quelque choſe à » dire? Je n'ai entendu de vous que trop de » ſermens & de proteſtations, M. Lovelace. » Pourquoi me voir? » J'ai répété ma demande, dans les termes les plus ardens, & je lui ai nommé ſept heures du matin. « Vous ſçavez, » m'a-t-elle dit, que dans cette ſaiſon je ſuis » levée de fort bonne heure. » C'eſt le demi-

conſentement que j'ai arraché. Elle s'eſt recommandée encore une fois à la faveur de ſon oncle; & nous quittant, elle eſt remontée auſſi-tôt.

Ainſi, Belford, *elle a rendu ſon marché plus avantageux*, diroit milord M..... & le mien l'eſt devenu beaucoup moins. La première lettre de miſs Howe eſt à préſent le gond ſur lequel le deſtin de l'un & de l'autre doit tourner. Je ſuis perdu, ſi je ne trouve pas le moyen de l'intercepter.

LETTRE CCXXXVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, à minuit.

NUL repos pour les méchans, dit un texte ſur lequel je me ſouviens d'avoir entendu prêcher. Il m'eſt impoſſible de fermer les yeux, quoique je n'ai cherché qu'à me procurer une heure de ſommeil dans un fauteuil. Ainſi je n'ai que ma plume pour reſſource.

J'ai congédié le capitaine, après un nouveau débat avec lui ſur le ſort de ma charmante. Comme il a la tête excellente, & qu'il auroit fait une figure diſtinguée dans toutes ſortes

d'états, s'il ne s'étoit perdu de bonne heure par une lâcheté dans laquelle il fut ſurpris, il m'a cauſé d'autant plus d'embarras qu'il avoit la raiſon de ſon côté. A la fin, il m'a conduit à lui promettre que, ſi je puis obtenir de la belle un pardon généreux, je me dégagerai le plus heureuſement qu'il me ſera poſſible de mes inventions, à la réſerve du voyage de ma tante & de Charlotte, qui doit avoir ſon effet; & qu'alors, le faiſant paſſer pour le député de l'oncle Jules, je plierai le cou de bonne grâce ſous le joug du mariage.

Cependant, Belford, ſi je lui tiens parole, avec la plus grande averſion qu'on ait jamais eue pour cet état, quelle figure ferai-je dans les annales des libertins? Il ſera donc vrai que j'aurai pris inutilement tant de peine; ou que, pour unique fruit, je me trouverai le ſeigneur d'une femme que j'aurois pu obtenir avec moins de difficulté & beaucoup plus d'honneur: d'une femme excellente, à la vérité; mais y en a-t-il une que je ne puiſſe rendre bonne, moi qui ai le double talent de me faire craindre & de me faire aimer? D'ailleurs, n'as-tu pas vu que cette fille hautaine ne ſait pas ce que c'eſt que pardonner de bonne grâce? Eſt-il vrai même qu'elle m'ait pardonné? Et ne me tient-elle pas en ſuſpens, avec une rigueur dont je ſuis perſuadé qu'elle ſouffre la première?

Dans ce moment de ſilence, je fais réflexion que, ſi je reprenois mon ſyſtême, & la réſolution d'éprouver ſi je ne puis pas faire ſervir une plus grande faute à lui en faire oublier une petite, en remettant enſuite à trouver les moyens de me faire pardonner la dernière, je pourrois facilement *me juſtifier à mon propre tribunal*: &, ſuivant les maximes de la belle implacable, c'eſt l'eſſentiel, c'eſt avoir tout obtenu.

Quoique l'état de la queſtion n'ait pas beaucoup varié, mon deſſein, dans toutes mes réflexions, eſt de ne pas me répéter, ou du moins de ne pas m'arrêter trop ſur les points que je crois avoir déjà traités. Ainſi je voudrois que tu priſſes la peine de relire mes anciens raiſonnemens, ſur-tout ceux par leſquels j'ai pleinement répondu à tes dernières abſurdités. Joins-y ceux que tu vas lire, à meſure qu'ils tomberont de ma plume; & je me croirai invincible, du moins dans une diſpute de libertin à libertin.

Je ſuppoſe que la conquête de cette beauté eſt eſſentielle à mon bonheur. N'eſt-il pas naturel, pour tous les hommes, d'aſpirer à la poſſeſſion de ce qui peut les rendre heureux, quelqu'idée qu'aient les autres de l'objet de leurs déſirs?

A l'égard des moyens de l'obtenir, par de

faux ſermens & des vœux frivoles, les poëtes ne nous apprennent-ils pas, depuis deux mille ans, *que Jupiter rit des parjures d'un amant* ?

Réponds, ſi tu peux, à deux ou trois queſtions. Les mères, les tantes, les grand'mères, les gouvernantes ceſſent-elles, depuis le berceau, de prêcher à leurs jeunes innocentes, que les hommes ſont des trompeurs, & qu'ils n'ont aucun égard à leurs plus ſaintes promeſſes ? Quelle opinion faudroit-il prendre de la bonne foi de toutes ces révérendes matrones, ſi, de tems en tems, leurs prédications n'étoient vérifiées par l'exemple de quelque petite folle, qui ſert de preuve à cette doctrine pour l'utilité des autres ?

Ne m'avoueras-tu pas que plus une jeune *pécheresſe* eſt diſtinguée par les grâces de ſa perſonne, & par les avantages du mérite & de la fortune, plus l'exemple a d'éclat & de force ?

Ces demandes une fois accordées, dis-moi, je te prie, ſi, pour tous ces avantages, ce ſexe a quelque choſe d'égal à ma charmante. Dis-moi, par conſéquent, quelle femme eſt plus propre pour l'exemple ? Au pis aller, j'aurai penſé, avec mon ami *Mandeville* (1), *que les*

(1) Auteur connu.

vices particuliers ſont un bien pour le public.

Quelle eſt donc la concluſion ? C'eſt que, ſi la chûte de cette chère fille doit être utile à toutes le jolies folles de ſon ſexe, elle doit tomber. Ainſi la diſpute me paroît finie. Et que trouveroit-on de ſi rare dans l'aventure, ſi l'on excepte la longueur du tems que j'employe ? Qu'il ne ſoit donc plus queſtion de raiſonnemens & de diſcuſſion ſur un point ſi clair. Je t'impoſe là-deſſus un ſilence éternel dans tes lettres.

LETTRE CCXXXVIII.

M. LOVELACE, au même.

Dimanche, 11 de juin, à quatre heures du matin.

QUELQUES mots ſur la nouvelle que tu me donnas hier au ſoir, du départ de ton malade, & je quitte auſſitôt mon fauteuil, je me ſecoue, je me rafraîchis, je renouvelle ma parure, & je vole aux pieds de ma charmante, que j'eſpère engager, malgré toutes ſes réſerves, à faire un tour de promenade avec moi ſur la colline, pour goûter la fraîcheur d'une ſi belle matinée. Les oiſeaux doivent déjà l'avoir éveillée. J'entends leurs concerts. Elle fait gloire de

s'être accoutumée à voir lever le ſoleil, qu'elle appelle le plus beau ſpectacle de la nature.

Mais il me ſemble que cette préface eſt bien gaie, pour le ſujet ſombre auquel je reviens. Ma joie eſt extrême de voir enfin tes eſpérances remplies par la mort du vieillard. Ton laquais ne laiſſe pas de me dire que tu en es fort affligé. Je m'imagine en effet que tu dois avoir l'air aſſez triſte, c'eſt-à-dire, haraſſé d'avoir paſſé tant de jours & de nuits près d'un mourant, pour attendre ſa dernière heure; obligé, par décence, de t'attendrir ſur ſes maux; de répondre à cent queſtions impertinentes ſur la ſanté d'un homme que tu ſouhaitois de voir mort; de prier à ſon côté : car je me ſouviens que tu me l'as écrit; de lire près de lui; de te joindre en conſultation avec un tas de graves docteurs, d'officieux apothicaires, & de chirurgiens carnaſſiers, tous réunis pour jouer leur farce, c'eſt-à-dire, pour emporter des lambeaux de ſa chair & de ſon bien; troublé d'ailleurs par la crainte de voir paſſer une partie de ſa ſucceſſion à d'autres parens avides, qui l'ont obſédé avant toi, & qui peuvent avoir influé ſur ſon teſtament : au milieu de ces circonſtances, je ne ſuis pas ſurpris que tu paroiſſes auſſi conſterné que s'il t'étoit arrivé quelque malheur conſidérable, ſur-tout aux yeux des

domeſtiques, qui ne ſont pas plus affligés que toi dans leur cœur, & qui attendent un legs auſſi impatiemment que tu déſires un héritage.

J'ai ſouvent penſé auſſi, qu'à la vue d'un objet auſſi mortifiant que la mort d'un homme avec qui l'on a vécu, & que les douleurs & les grimaces dont elle eſt accompagnée, il eſt difficile de ne pas faire réflexion que l'on ſe trouvera quelque jour dans le même cas; ce qui ſuffit pour répandre du moins ſur le viſage une apparence de triſteſſe. Cette raiſon explique fort bien l'air ſincère des veuves, des héritiers, & des légataires de toutes les eſpèces, dans leurs regrets & leurs gémiſſemens paſſagers, puiſqu'avec un peu d'effort pour renfermer leur joie dans leur cœur, ces intéreſſantes réflexions doivent rendre leur contenance triſte, & leur faire joindre aſſez naturellement le maſque de la douleur à celui d'un habit noir & des ornemens lugubres.

Mais enfin, à préſent que tu es parvenu à la récompenſe de tes veilles, de tes inquiétudes, & de tes ſoins empreſſés, apprends-moi de quoi il eſt queſtion, & s'il te revient, pour ta peine, une compenſation qui réponde à ton attente?

Pour moi, tu dois voir, à la gravité de mon ſtyle, combien le ſujet m'attriſte. Cependant

la néceſſité où je ſuis de me déterminer promptement entre le viol & le mariage, n'a pas laiſſé de changer quelque choſe à ma gaité naturelle, & contribue plus que ton accident à me faire partager ta joyeuſe triſteſſe. Adieu, Belford. Nous ſerons bientôt hors de peine, ma Clariſſe & moi; car il n'y a plus rien à ſe promettre du délai.

LETTRE CCXXXIX.

M. LOVELACE, au même.

Samedi matin.

J'AI eu l'honneur de paſſer deux heures entières dans la délicieuſe compagnie de ma charmante. Elle a ſouffert que je lui aie rendu ma viſite à ſix heures, dans le jardin de madame Moore. La promenade ſur la colline m'a été refuſée.

Sa contenance tranquille & la complaiſance qu'elle a eue de me ſouffrir, ont relevé mes eſpérances. Je lui ai remis devant les yeux, avec beaucoup de force, toutes les raiſons que le capitaine fit hier valoir en ma faveur; & j'ai ajouté qu'il étoit parti dans l'eſpoir d'engager M. Jules Harlove à venir en perſonne, pour me faire de ſa main le plus céleſte préſent

qu'un mortel puiſſe recevoir. Cependant je n'ai pu obtenir qu'une nouvelle promeſſe d'attendre la réponſe de miſs Howe pour prendre ſes réſolutions.

Je ne te répéterai pas les argumens que j'ai employés. Mais il faut, pour ton inſtruction, que je te communique une partie de ſes réponſes.

Elle avoit tout conſidéré, m'a-t-elle dit. Toute ma conduite étoit préſente à ſes yeux. La maiſon où je l'avois logée ne pouvoit être une maiſon d'honneur. Les gens qui l'habitoient s'étoient fait aſſez-tôt connoître, s'efforçant de lui faire partager ſon lit avec miſs Partington, & de concert avec moi, comme elle n'en doutoit pas. (Sûrement, ai-je penſé, elle n'a pas reçu le double du charitable avis de ſa miſs Howe). Ils avoient entendu ſes cris. Elle ne pouvoit douter que mon inſulte n'eût été préméditée. Elle en trouvoit la preuve dans le ſouvenir de tout ce qui l'avoit précédée. J'avois eu les plus lâches intentions; ce point n'étoit pas douteux pour elle; & l'outrage que je lui avois fait, portoit ſa certitude à l'évidence.

Cette divine fille eſt toute ame, Belford! Elle paroît avoir ſenti des libertés auxquelles l'excès de ma paſſion m'a rendu moi-même inſenſible.

Elle m'a conſeillé de renoncer pour jamais à

elle. Quelquefois, m'a-t-elle dit, elle croyoit avoir été cruellement traitée par ſes plus proches & ſes plus chers parens. Dans ces inſtans, elle avoit peine à ſe défendre d'une ſorte de reſſentiment ; & la réconciliation, qui faiſoit dans d'autres tems l'objet de tous ſes vœux, étoit moins le déſir favori de ſon cœur, qu'un ſyſtême dont elle s'étoit autrefois entretenue ; c'étoit de prendre ſa bonne Norton pour guide de ſa conduite, & de vivre dans ſa terre, ſuivant l'intention de ſon grand-père. Elle ne doutoit point que ſon couſin Morden, qui étoit un de ſes curateurs pour cette ſucceſſion, ne la mît en état de s'y établir ſans le ſecours des loix. S'il le peut & s'il le ſait, a-t-elle ajouté, je vous demande, monſieur, ce que j'ai vu dans votre conduite, qui doive me faire préférer à ce parti une union d'intérêts avec vous, lorſqu'il y a ſi peu de rapport entre nos eſprits.

Ainſi tu vois, Belford, qu'il entre de la raiſon, comme du reſſentiment, dans la préférence qu'elle fait de ſa terre à moi. Tu vois qu'elle ſe donne la liberté de penſer qu'elle peut être heureuſe ſans moi, & qu'elle eſt menacée de ne pas l'être avec moi.

Je l'avois priée, en finiſſant mes repréſentations, de ne pas attendre la réponſe de miſs Howe pour lui écrire ; &, ſi ſa réſolution étoit

de s'en rapporter à elle, de la mettre en état de juger, par une pleine explication, des circonſtances préſentes.

Je le ferois, monſieur, (c'eſt ſa réponſe) ſi j'avois quelque doute ſur le choix auquel je ſuis portée, entre le mariage & le ſyſtême que vous venez d'entendre. Vous devez comprendre que c'eſt pour le dernier que je me déclare..... Au reſte, monſieur, je ſouhaite que notre ſéparation ſe faſſe ſans emportement. Ne me mettez pas dans la néceſſité de répéter....

Notre ſéparation, madame! ai-je interrompu. Je ne puis ſoutenir de ſi cruelles expreſſions. Cependant, je ne vous ſupplie pas moins d'écrire à miſs Howe avant l'arrivée de ſa réponſe. J'eſpère que ſi miſs Howe n'eſt pas ennemie.....

Miſs Howe eſt déjà informée du ſujet de mes délibérations. La réponſe que j'attends ne vous regarde pas, monſieur. Elle n'a rapport qu'à moi. Le cœur de miſs Howe eſt trop ardent ſur les intérêts de l'amitié, pour me laiſſer en ſuſpends un moment de plus qu'il n'eſt néceſſaire. Sa réponſe ne dépend point abſolument d'elle-même; il faut qu'elle voie quelqu'un, qui ſera peut-être obligé de voir pluſieurs autres perſonnes.

C'eſt cette maudite contrebandière, Belford, la Towſend de miſs Howe; je n'en doute pas

un moment. Complot, ruſe, intrigue, ſtratagême ! J'ai à me défendre d'une multitude de *taupes*, qui marchent ſous terre autour de moi. Mais que je ſois abymé dans leurs ſouterrains, & *taupe* moi-même, ſi leurs projets renverſent les miens, & ſi ma belle m'échappe à préſent !

Elle m'a confeſſé ingénument qu'elle avoit penſé à s'embarquer pour quelques-unes de nos colonies d'amérique ; mais qu'ayant été forcée de me voir, ce qu'elle auroit ſouhaité de pouvoir éviter au péril de ſa vie, elle commençoit à croire qu'il ſeroit plus heureux pour elle de reprendre ſon ancien ſyſtême favori ; du moins ſi miſs Howe pouvoit lui trouver quelque aſile honorable, juſqu'à l'arrivée de ſon couſin Morden. Mais s'il tardoit trop, ou s'il étoit impoſſible à miſs Howe de lui trouver une retraite aſſurée, elle reviendroit peut-être au deſſein de quitter l'Angleterre : car, après avoir mis ſon imagination à toutes les épreuves, elle ne ſe ſentoit pas capable de retourner au château d'Harlove, où la fureur de ſon frère, les reproches de ſa ſœur, la colère de ſon père, l'affliction encore plus touchante de ſa mère, & les tourmens de ſon propre cœur, lui rendroient la vie inſupportable.

O Belford ! je ſuis preſque au déſeſpoir. Je languis,

languis, je meurs pour cette réponſe de miſs Howe. Je ſerois capable d'attaquer, de battre, de dérober, de tout commettre, à l'exception du meurtre, pour l'intercepter.

Mais, déterminée comme je te repréſente ma cruelle déeſſe, il ne m'en a pas paru moins évident qu'elle conſerve encore quelque tendreſſe pour moi. Il lui eſt ſouvent échappé des larmes en me parlant. Elle a pouſſé pluſieurs ſoupirs. Elle m'a regardé deux fois d'un œil de tendreſſe, & trois fois d'un œil de compaſſion. Mais ces rayons de bonté ſe ſont autant de fois repliés, ſi tu me paſſes cette expreſſion, & ſon viſage s'eſt détourné, comme ſi elle s'étoit défiée de ſes yeux, ou qu'elle n'eût pu ſoutenir l'ardeur des miens, qui cherchoient dans ſes regards un cœur perdu, & qui s'efforçoient de pénétrer par cette voie juſqu'à ſon ame. J'ai pris plus d'une fois ſa main. Elle ne s'eſt pas beaucoup défendue contre cette liberté. Je l'ai preſſée une fois de mes lèvres; ſa colère n'a pas été fort vive, & j'ai remarqué ſur ſon viſage, plus de triſteſſe que d'indignation. Comment concevoir que des dehors ſi doux puiſſent couvrir tant de fermeté?

J'eſpérois, lui ai-je dit, qu'elle conſentiroit ſans répugnance à la viſite des deux dames que je lui avois tant de fois annoncées. Elle étoit

dans une maiſon étrangère, m'a-t-elle répondu; elle m'avoit vu moi-même; elle ne pouvoit ſe défendre de rien. Cependant elle avoit toujours eu la plus parfaite conſidération pour les dames de ma famille, ſur la réputation de leur mérite & de leur vertu.

Je me ſuis mis à genoux devant elle, dans une allée de verdure où nous étions. J'ai ſaiſi ſa main. Je l'ai conjurée, avec un tranſport qui m'a fait abandonner un moment la conduite de ma langue, de me rendre, par ſon pardon & par ſon exemple, plus digne de deux chères tantes qu'elle eſtimoit, plus digne de ſa propre bonté. Sur mon ame, ai-je ajouté dans la même ivreſſe de ſentimens, cette bonté, madame, cet excès de bonté que je ne mérite point, me perce juſqu'au fond du cœur. Je ne puis la ſoutenir.

Pourquoi, pourquoi, ai-je penſé alors, n'a-t-elle pas la généroſité de prendre cet inſtant pour me pardonner? Pourquoi veut-elle me mettre dans la néceſſité d'appeler à mon ſecours ma tante & ma couſine? La forteresſe qui ne ſe rend point aux ſommations d'un conquérant peut-elle eſpérer une capitulation auſſi avantageuſe que s'il n'avoit pas eu la peine d'amener ſa groſſe artillerie contr'elle?

Mais la divine fille, qui avoit été frappée

de l'air de mon visage & du ton de mon discours, a retiré sa main, en me regardant avec une sorte d'admiration. Etrange composé ! a-t-elle dit. Et poussant un soupir : « Que de bons » & de vertueux sentimens ne dois-tu pas avoir » étouffés ? Quelle terrible dureté de cœur » doit être la tienne, pour être capable des » émotions que tu laisses voir quelquefois, » des sentimens qui sortent quelquefois de tes » lèvres, & pour l'être aussi de les vaincre, » jusqu'à te livrer aux excès les plus opposés » !

Elle s'est arrêtée. Je lui ai répondu, pour réveiller tout ce que j'avois jamais excité de favorable dans son cœur, que j'espérois de cette généreuse inquiétude qu'elle avoit témoignée pour moi lorsque je m'étois trouvé si mal.... (l'aventure de l'ipécacuanha, Belford) Mais elle m'a interrompu : j'en suis bien récompensée, m'a-t-elle dit. Finissons cet entretien. Il est tems de rentrer. Je veux aller à l'église. (Diable ! ai-je dit tout bas). Les impertinentes femmes, qui l'ont vue faire quelques pas vers la maison, se sont avancées pour l'avertir que le déjeûner l'attendoit. Je n'ai eu que le tems de la supplier, en levant les mains, de me donner l'espérance d'une nouvelle conversation après le déjeûner. Non. Elle étoit résolue d'aller à l'église. La cruelle personne m'a quitté pour

remonter droit à ſa chambre, & ne m'a pas même accordé la permiſſion de prendre le thé avec elle.

Madame Moore a paru s'étonner de ne pas nous voir en meilleure intelligence, après un ſi long entretien; ſur-tout dans l'opinion où je l'avois hier laiſſée, que ma femme conſentoit au renouvellement de la cérémonie. Mais j'ai levé l'embarras des deux veuves, en leur diſant qu'elle vouloit ſe tenir dans cette réſerve juſqu'à ce qu'elle sût du capitaine Tomlinſon ſi ſon oncle aſſiſteroit perſonnellement à la célébration, ou s'il ſe contenteroit de nommer ce digne ami pour le repréſenter. Je leur ai recommandé encore le ſecret ſur ce point. Elles me l'ont promis, pour elles-mêmes, & pour miſs Rawlings, dont elles m'ont aſſez vanté la diſcrétion, pour me faire connoître que c'eſt la dépoſitaire générale de tous les ſecrets des femmes d'Hamſtead. Ciel! Belford, que de méchancetés cette miſs Rawlings doit ſavoir! Quelle boëte de Pandore que ſon ſein! Si je n'avois rien qui méritât mieux mon attention, je m'engagerois à l'ouvrir bientôt: & quel uſage ne ferois-je pas de mes découvertes!

A préſent, mon ami, tu comprends que toute ma reſſource eſt dans la médiation de ma tante & de ma couſine Montaigu, & dans

l'eſpérance d'intercepter la réponſe de miſs Howe.

La belle inexorable eſt allée à l'égliſe avec madame Moore & madame Bévis. Mais Will obſerve de près tous ſes mouvemens, & j'ai reglé les moyens de recevoir ſur le champ tous ſes avis. Elle m'a déclaré qu'elle ne ſouhaitoit pas que j'y paruſſe avec elle. *Qu'elle ne ſouhaitoit pas*, expreſſion favorite des femmes; comme ſi nous étions obligés de ſuivre toujours leurs volontés. Je ne l'ai pas fort preſſée, dans la crainte qu'elle ne me ſoupçonnât de quelque doute ſur ſon retour volontaire.

Il m'eſt venu à l'eſprit d'arrêter madame Bévis, & de lui offrir une autre occupation. Je crois qu'elle auroit paſſé auſſi volontiers le tems avec moi qu'à l'égliſe. Elle a paru incertaine, lorſque je lui ai repréſenté que, pour l'édification publique, deux perſonnes ſuffiſoient d'une maiſon. Mais, étant habillée, & ſa tante Moore l'attendant, elle a cru devoir partir.... de peur que cela ne parût affecté, m'a-t-elle dit en paſſant, à moi qui en aurois aſſurément mieux jugé.

LETTRE CCXL.

M. LOVELACE, au même.

Dimanche, après midi.

O BELFORD! de quel danger je ſuis échappé! ton ami tremble encore d'un mêlange de crainte & de joie! A quelle étrange fille ai-je donc à faire, qui oſe lutter contre ſon deſtin, quoiqu'elle ait tant de fois éprouvé que ſa propre étoile combat pour moi? Je ſuis le plus heureux des hommes. Mais la reſpiration me manque, lorſque je réfléchis à quel petit fil mon ſort a comme été ſuſpendu. Pour ne te point tenir en ſuſpens, je ſuis en poſſeſſion, depuis une demi-heure, de cette réponſe ſi long-tems attendue, & par le plus bizarre accident! Mais je joins ce billet à ma lettre précédente, parce que ton meſſager attend mes dépêches.

LETTRE CCXLI.

M. LOVELACE, au même.

VOICI l'aventure. Ma charmante eſt retournée cette après-midi à l'égliſe, avec madame Moore. J'avois été fort preſſant pour obtenir l'honneur de dîner avec elle ; mais en vain. Je lui avois demandé enſuite la faveur d'une nouvelle conférence au jardin. Elle s'eſt obſtinée dans la réſolution d'aller à l'égliſe ; & quelles raiſons n'ai-je pas de m'en réjouir ?

Ma digne amie madame Bévis a jugé qu'un ſermon ſuffiſoit dans un jour. Elle eſt demeurée pour me tenir compagnie.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que ma charmante & madame Moore étoient ſorties, lorſqu'un jeune payſan, à cheval, eſt venu demander à la porte madame Henriette Lucas. Nous étions, la veuve & moi, dans le parloir voiſin, indéterminés encore ſur le ſujet de notre amuſement. J'ai entendu le diſcours du meſſager. O ma chère madame Bévis ! ai-je dit à la veuve, je ſuis perdu, perdu ſans reſſource, ſi vous ne me prêtez pas votre ſecours. Voilà certainement un exprès de cette implacable miſs Howe,

avec une lettre. Si madame Lovelace la reçoit, nous perdons le fruit de toutes nos peines.

Que demandez-vous de moi ? m'a-t-elle répondu, de la meilleure grâce du monde. Je l'ai conjurée d'appeler à l'inſtant la ſervante, pour lui donner mes inſtructions. Cette fille eſt venue. *Peguy* (1), lui ai-je demandé, quelle réponſe avez-vous faite à la porte ? J'ai demandé ſeulement, monſieur, de quelle part ; car votre valet de chambre m'a dit de quoi il étoit queſtion, & je ſuis venue à la voix de madame, avant que le garçon m'ait répondu. Fort bien, ai-je repris. Si vous ſouhaitez jamais, mon enfant, d'être vous-même heureuſe en mariage, & qu'on s'oppoſe aux méchans qui voudroient ſemer la diſcorde entre vous & votre mari, il faut que vous tiriez de ce garçon ſa lettre ou ſon meſſage, que vous me l'apportiez ici, & que madame Lovelace n'en ſache rien à ſon retour. Voilà une guinée pour vous.

Peguy a reçu ma guinée, quoiqu'elle fût prête à me ſervir pour rien, m'a-t-elle dit, parce que M. Will l'avoit aſſurée que j'étois un bon maître. Elle eſt retournée à la porte. Elle a demandé au meſſager quelle affaire il avoit avec madame Henriette Lucas ; & j'ai en-

(1) Petit nom pour Marguerite.

tendu ce garçon qui lui répondoit : je veux lui parler à elle-même.

Ma très-chère veuve, ai-je dit auſſitôt à madame Bévis, faites-vous paſſer pour madame Lovelace ; je vous en prie, au nom du ciel. Paſſez pour madame Lovelace.

Vous n'y penſez pas, m'a-t-elle répondu. Madame Lovelace eſt d'une blancheur éclatante; j'ai le teint brun. Elle a la taille menue, & je ſuis aſſez replète.

N'importe, n'importe, madame. Le meſſager peut être un nouveau domeſtique. Je vois qu'il n'a pas de livrée. Vraiſemblablement il n'a jamais vu ma femme. Vous vous direz malade, menacée de l'hydropiſie. Peguy, Peguy, ai-je crié doucement, en prenant la voix d'une femme. Peguy m'eſt venue parler à la porte de la chambre. Je lui ai donné ordre de dire au meſſager que madame Lucas ſe portoit mal, & qu'elle s'étoit aſſoupie ſur un lit de repos. Tirez, ai-je ajouté, tout ce que vous pourrez de lui. Peguy n'a pas manqué de m'obéir. A préſent, ma chère veuve, étendez-vous ſur le lit de repos; couvrez-vous le viſage de votre mouchoir, afin que, s'il s'obſtine à vouloir vous parler, il ne puiſſe voir vos yeux ni vos cheveux. Bon, fort bien. Je paſſerai dans le cabinet.

Peguy nous eſt revenu dire qu'il refuſoit de lui confier ſa lettre, & qu'il vouloit parler à madame Lucas elle-même. J'ai ouvert le cabinet. Faites-le venir : dites-lui que voilà madame Henriette Lucas. S'il marque du doute, ajoutez qu'elle eſt aſſez mal, & qu'on craint pour elle une véritable hydropiſie. Peguy nous a quittés. Voyons, chère veuve, comment vous allez faire une charmante madame Lovelace. Demandez-lui s'il eſt envoyé par miſs Howe ? s'il lui appartient ? comment elle ſe porte ? N'oubliez pas de la nommer, à chaque mot, votre chère miſs Howe. Offrez de l'argent. Prenez cette demi-guinée. Plaignez-vous d'un mal de tête, pour avoir occaſion de la tenir baiſſée ; & couvrez d'une main la partie de votre viſage qui ne ſera pas cachée de votre mouchoir. Oui, fort bien ; on ne ſauroit mieux. J'entends le coquin. Hâtez-vous de le congédier.

Il eſt entré, en écorchant le plancher de ſes réyérences, & tenant des deux mains ſon chapeau devant lui. Mais il faut, Belford, que tu entendes les demandes & les réponſes, ſuivant la méthode que tu as goûtée dans quelques-unes de mes lettres.

Le meſſ. Je ſuis fâché, madame, de vous trouver malade.

La veuve. Que demandez-vous de moi, mon enfant ?

Le meſſ. Je ſuppoſe que vous êtes madame Henriette Lucas.

La veuve. Oui, mon enfant. Ne venez-vous pas de la part de miſs Howe ?

Le meſſ. Oui, madame.

La veuve. Savez-vous mon vrai nom ?

Le meſſ. Je m'en doute aſſez, mais ce n'eſt pas mon affaire.

La veuve. Quelle eſt donc votre commiſſion ? Ma chère miſs Howe eſt-elle en bonne ſanté ?

Le meſſ. Fort bonne, madame, grâces à dieu. Je ſouhaiterois que la vôtre le fût auſſi.

La veuve. J'ai trop de chagrin, pour me bien porter.

Le meſſ. C'eſt ce que j'ai entendu dire à miſs Howe.

La veuve. Ma tête eſt dans un triſte état. J'ai peine à la ſoutenir. Ne me faites pas trop attendre le ſujet de votre commiſſion.

Le meſſ. J'aurai bientôt fini. C'eſt une lettre que je ſuis chargé de vous donner en main propre : la voici.

La veuve. (Prenant la lettre.) De ma chère miſs Howe ?.... Ha, ma tête !

Le meſſ. Oui, madame. Mais je ſuis fâché de vous voir ſi mal.

La veuve. Appartenez-vous à ma chère miſs Howe ?

Le meſſ. Non, madame. Je ſuis fils d'un de ſes fermiers. Sa mère ne doit pas ſavoir qu'elle m'ait chargé de ce meſſage. Mais je ſuppoſe que la lettre vous dira tout.

La veuve. Comment vous récompenſerai-je de ce ſervice ?

Le meſſ. Point du tout, madame : ce que je fais eſt pour obliger miſs Howe. Mais vous paroiſſez ſi mal, que peut-être aurez-vous peine à lui faire réponſe.

La veuve. Avez-vous ordre de l'attendre ?

Le meſſ. Non pas abſolument. Mais j'ai ordre d'obſerver votre ſanté & votre ſituation ; &, ſi vous faites un mot de réponſe, de me garder bien de la perdre, & de la rendre en ſecret à notre jeune maîtreſſe.

La veuve. Vous voyez que je n'ai pas le viſage fort bon, & tel que je l'ai ordinairement.

Le meſſ. Je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vue plus d'une fois ; c'étoit au paſſage d'une barrière, où je vous rencontrai avec notre jeune maîtreſſe ; mais j'ai trop de ſavoir vivre pour regarder les dames en face, ſur-tout au paſſage d'une barrière.

La veuve. Avez-vous beſoin de vous rafraîchir, mon enfant ?

Le meſſ. Ce qu'il vous plaira, madame.

La veuve. Peguy, conduiſez ce jeune-homme à la cuiſine, & préſentez-lui ce qui ſe trouvera dans la maiſon.

Le meſſ. Votre ſerviteur, madame. Je me ſuis arrêté en chemin, ſur la hauteur, ſans quoi je ſerois arrivé plutôt. (Grâces à mon étoile, ai-je penſé). J'y ai fort bien dîné, à l'enſeigne du château d'or, où je me ſuis informé de cette maiſon. Ainſi, je me contenterai de boire un coup, parce que la viande que j'ai mangée étoit fort ſalée.

Il eſt ſorti, en recommençant ſes révérences. Le diable t'emporte, ai-je penſé, maudit babillard! & ſortant du cabinet, j'ai retenu un moment Peguy, pour lui recommander de nous défaire de cet importun, avant que les deux dames puſſent être revenues de l'égliſe. Il paroît que le coquin a bu largement. Peguy lui trouvant de l'inclination à parler, n'a pas manqué de lui en fournir l'occaſion. Il lui a recommandé, à l'oreille, de ſe défier d'un certain M. Lovelace, qui, pour lui avouer la vérité, n'étoit qu'un franc vaurien. Eh! pourquoi? lui a demandé Peguy, prête, s'il faut l'en croire, à lui jeter ſon verre à la tête. Pourquoi? a-t-il répondu; parce qu'il diſtribue des baiſers à toutes les femmes dont il approche; & paſſant les bras

autour de Peguy, le ruſé payſan lui en a donné un fort paſſionné. Reconnois-tu la nature humaine, ami Belford ? elle opère dans toutes les conditions. C'eſt ainſi que les payſans, comme ceux qui ſont au-deſſus d'eux, pratiquent ce qu'ils cenſurent, & cenſurent ce qu'ils pratiquent. Un autre payſan, qui l'auroit vu, ſans pénétrer plus loin, le traiteroit de vaurien, comme le coquin a traité ton ami Lovelace.

Il a dit à la ſervante, qu'autant qu'il avoit pu découvrir le viſage de la jeune dame, il l'avoit jugée plus haute en couleur, qu'il ne ſe ſouvenoit de l'avoir vue, & qu'il lui trouvoit auſſi plus d'embonpoint, la taille plus courte. Toute femme, Belford, eſt née pour l'intrigue. Cette groſſe & vive créature a commenté à ſa mode ſur les ouvertures que je lui avois données : l'embonpoint apparent de madame Lucas venoit d'une diſpoſition à l'hydropiſie ; ſa couleur enflammée, d'un furieux mal de dents ; & ſa taille ſembloit raccourcie, parce que, dans la ſituation où elle étoit, comme il devoit l'avoir obſervé, ſon mal de dents lui faiſoit retirer les pieds. Il s'eſt reproché de n'avoir pas fait cette dernière réflexion ; mais il étoit fort ſatisfait d'avoir rendu la lettre en mains propres, & de pouvoir en aſſurer miſs Howe.

Avant ſon départ, il a ſouhaité abſolument

de voir encore une fois la bonne amie de ſa jeune maîtreſſe La veuve a repris la même poſture. Il lui a demandé *ſes ordres particuliers*. Elle n'en avoit point à lui donner, lui a-t-elle dit ; & ſon chagrin étoit de ſe trouver ſi mal, qu'il lui étoit impoſſible d'écrire. Il a offert de repaſſer le jour ſuivant, parce qu'il alloit voir à Londres un de ſes couſins, qui demeuroit dans Fetterſlane.

Non. Elle attendroit, pour écrire, qu'elle fût un peu mieux, & ſa lettre partiroit par la poſte.

Tant mieux pour lui, s'il n'étoit chargé de rien. Il pourroit s'arrêter un jour ou deux à Londres, parce qu'il n'avoit jamais vu les lions de la tour, ni Bedlam (1), ni les tombes de Weſtminſter. Il prendroit un ou deux jours de congé, comme on lui en avoit donné la permiſſion, ſuppoſé qu'il ne reçût aucun meſſage.

Il a refuſé la demi-guinée, avec de grandes proteſtations de déſintéreſſement & de zèle pour miſs Howe, dont la volonté le feroit aller au bout du monde, & même juſqu'à Conſtantinople.

Enfin, l'inſupportable coquin eſt parti, &

(1) Hôpital des fous.

j'ai été fort ſoulagé en le voyant diſparoître ; dans la crainte où j'étois qu'il ne demeurât juſqu'au retour des dames.

C'eſt ainſi, Belford, que je me ſuis ſaiſi d'une lettre qui me rend le cœur tranquille, & par une ſuite d'incidens qui me font dire que l'étoile de ma charmante combat contre elle. Cependant je dois attribuer une partie du ſuccès à la juſteſſe de mes meſures. Si je ne m'étois pas aſſuré de la veuve par mes careſſes, & de la ſervante par celles de mon valet, à quoi n'étois-je pas expoſé ? Il ne m'en a coûté qu'une guinée pour l'une, & pour l'autre, une demi-douzaine de baiſers, qui, joints à l'averſion qu'elles ont toutes deux pour les méchans eſprits, dont toute la joie conſiſte à mettre le trouble dans un ménage, les ont attachées à mes intérêts, juſqu'à me promettre que ni madame Moore, ni miſs Rawlings, ni madame Lovelace, ne ſauront pas de huit jours ce qui s'eſt paſſé. La veuve s'eſt réjouie de voir entre mes mains la lettre dont il y avoit tant de mal à redouter. Je me ſuis retiré pour la lire, & j'ai employé auſſi-tôt ma plume à t'informer de ma bonne fortune. Les dames m'ont laiſſé tout le tems dont j'avois beſoin ; car, au lieu de revenir après le ſervice, elles ſe ſont arrêtées chez miſs Rawlings, qu'elles vouloient engager

à

à venir prendre le thé avec elles ; & cette fille affairée les a fait attendre assez long-tems.

Mais je les entends toutes trois, & je me hâte de les rejoindre.

LETTRE CCXLII.

M. LOVELACE, au même.

JE t'avois commencé une autre lettre, qui devoit contenir la suite de ma narration ; mais celle-ci partira, suivant toute apparence, avant que je puisse finir l'autre. Celle de miss Howe, que j'y joins, t'obligera de convenir qu'aucune des deux correspondances ne mérite ma pitié. Aussi suis-je résolu de finir avec l'une, & de commencer sérieusement avec l'autre.

Lis ici, si tu veux, cette mémorable pièce. Tu n'es pas mon ami, si tu plaides pour l'une ou l'autre des deux impertinentes filles, après l'avoir lue.

A madame Henriette Lucas, chez madame Moore, à Hamstead.

Après les découvertes que je vous ai communiquées dans ma longue lettre de mercredi dernier, sur les infames pratiques du plus

abandonné de tous les hommes, vous jugerez facilement, ma très-chère amie, que ma ſurpriſe, en liſant votre billet d'Hamſtead, n'a pas été ſi grande que mon indignation. Si le miſérable avoit entrepris de brûler une ville, au lieu d'une maiſon, je n'en ſerois point étonnée. Ce que j'admire, c'eſt qu'il n'ait pas découvert plutôt ſes griffes; & je ne trouve pas moins étrange, qu'après l'avantage qu'il s'étoit procuré ſur vous, & dans cette horrible maiſon, vous ayez trouvé le moyen de ſauver votre honneur, & de vous dérober à cette troupe infernale.

Je vous ai donné, dans la même lettre, pluſieurs raiſons qui doivent vous inſpirer de la défiance de ce Tomlinſon. Il n'y a que trop d'apparence, ma chère, que cet homme eſt un autre vilain. Puiſſe la foudre écraſer le ſcélérat qui l'a ſuſcité, & lui, & tout le reſte de ſa déteſtable bande, pour conſpirer la ruine de la vertu la plus conſommée. Le ciel ſoit loué! vous êtes échappée à leurs pièges, & je vous vois hors de danger. Ainſi, je ne vous troublerai point à préſent par de nouveaux détails que j'ai recueillis ſur cette abominable impoſture.

La même raiſon me fait remettre à d'autres tems quelques nouvelles aventures du miſé-

rable même, qui ſont venues depuis peu juſqu'à moi; une, en particulier, qui eſt d'une nature ſi choquante ! En vérité, ma chère, cet homme eſt un diable.

Toute l'hiſtoire de madame Fretchville & de ſa maiſon, je l'aſſure hardiment, n'eſt auſſi qu'une fable. L'infâme caractère ! Quelle horreur j'ai pour lui !

Il vous eſt venu à l'eſprit de quitter l'Angleterre, & les raiſons que vous en apportez m'ont touchée ſenſiblement. Mais prenez courage, ma chère. J'eſpère que vous ne ſerez pas dans la néceſſité de renoncer à votre patrie. S'il arrivoit que vous y fuſſiez cruellement forcée, j'abandonnerois toutes mes eſpérances, & vous me verriez bientôt près de vous. Je vous accompagnerois, dans quelque lieu du monde que vous choiſiſſiez pour aſile. Je partagerois votre fortune avec vous. Il me ſeroit impoſſible d'être heureuſe, ſi je vous ſavois expoſée, non-ſeulement aux périls de la mer, mais encore aux entrepriſes de ce dangereux ſexe. Vos grâces perſonnelles attireront toujours les yeux ſur vous, & vous jetteront dans mille dangers que d'autres éviteroient, avec moins de ces éclatantes faveurs de la nature. C'eſt à quoi ſert preſque uniquement la beauté, cet avantage ſi déſiré, ſi vanté !

O ma chère ! ſi je prenois jamais le parti du mariage, & ſi je devenois mère d'une Clariſſe, (car, pour peu qu'une fille promît, elle n'auroit pas d'autre nom), combien de fois le cœur me ſaigneroit-il en la voyant croître, lorſque je ferois réflexion qu'une prudence & une diſcrétion ſans exemple dans une femme, n'ont pas été dans vous une protection ſuffiſante pour cette beauté qui excite tant de regards & d'admiration ? Que j'appréhenderois peu les attaques de cette maladie qu'on nomme cruelle, parce qu'elle eſt l'ennemie des beaux viſages !

Samedi, après midi.

Madame Towſend me quitte à ce moment. Je croyois me ſouvenir que vous l'aviez vue anciennement avec moi. Mais elle m'aſſure qu'elle n'a jamais eu l'honneur de vous connoître perſonnellement.

Elle a l'eſprit mâle. Elle ſait le monde : & ſes deux frères étant actuellement au port de Londres, elle garantit leurs ſervices pour une ſi bonne cauſe, & ceux même des deux équipages, s'ils deviennent néceſſaires. Conſentez-y, ma chère. Votre infame aura du moins les bras caſſés, pour récompenſe de toutes ſes baſſeſſes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que madame Towſend ne peut-être à vous avant jeudi prochain, ou mercredi au plutôt. Etes-vous sûre de votre retraite juſqu'à l'un ou l'autre de ces deux jours ? Je vous crois trop près de Londres. Vous ſeriez mieux dans la ville même. Si vous changez de lieu, faites-le-moi ſavoir au même inſtant.

Que mon cœur eſt déchiré, lorſque je penſe à la néceſſité où vous êtes de ſuivre le torrent qui vous pouſſe, & de cacher juſqu'à votre nom & vos charmes ! Le diabolique perſonnage ! Il faut qu'il ſe ſoit fait un amuſement de ſes inventions. Cependant ce cruel & barbare amuſement eſt ce qui vous a ſauvée des violences ſubites, auxquelles il n'a eu que trop ſouvent recours avec des jeunes perſonnes de fort bonne famille ; car c'eſt dans cet ordre que le malheureux fait gloire de tendre ſes pièges.

La baſſeſſe de ce ſpécieux monſtre a plus ſervi que toute autre conſidération, à mettre Hickman en crédit auprès de moi. Il eſt le ſeul qui ſache de moi votre fuite, & les raiſons qui vous y ont déterminée. Si je ne les lui avois pas expliquées, il auroit pu juger encore plus mal de l'infame entrepriſe. Je lui ai communiqué votre billet de Hamſtead. Il a tremblé, en le liſant, & ſon viſage s'eſt couvert de rougeur.

Après cette lecture, il s'eſt jeté à mes pieds, il m'a demandé la permiſſion de ſe rendre auprès de vous, & de vous offrir un aſile dans ſa maiſon. Il avoit les larmes aux yeux, & ſes inſtances ne finiſſoient pas. Je mettrai ſix chevaux à mon carroſſe, me diſoit-il; & je ferai gloire, à la face du monde entier, d'aller ſervir de protecteur à l'innocence opprimée.

Son ardeur m'a plu, & je ne le lui ai pas caché. Je ne m'attendois pas à lui trouver tant de vivacité. Mais la ſoumiſſion d'un homme, pour un femme qu'il aime, n'eſt peut-être pas une preuve qu'il manque de courage. J'ai cru qu'en retour, je devois quelques égards à ſa ſûreté, car une démarche ouverte ne manqueroit pas d'attirer ſur lui la vengeance du plus hardi de tous les brigands, qui a toujours à ſes ordres une troupe de ſcélérats tels que lui, prêts à ſe ſoutenir mutuellement dans tous leurs attentats. Cependant, comme M. Hickman auroit pu ſe fortifier du ſecours de la juſtice, je ne me ſerois pas oppoſée à ſes deſſeins, s'ils avoient pû s'exécuter ſans un éclat ſcandaleux, qui auroit pu faire donner à votre aventure des explications choquantes pour votre délicateſſe: & ſi je n'avois cru voir, avec toute ſorte de vraiſemblance, que, par le moyen de madame Towſend, tout peut être ménagé avec moins de bruit & plus de certitude.

Madame Towſend ſe rendra elle-même auprès de vous; & dès mercredi, ſuivant ſes eſpérances. Ses frères & quelques-uns de leurs gens ſeront diſperſés aux environs, comme s'ils ne vous connoiſſoient pas; non-ſeulement pour vous eſcorter à Londres, mais pour vous conduire enſuite juſqu'à ſa maiſon de Depfort. C'eſt l'arrangement que nous avons pris enſemble. Elle a, dans le même bourg, une proche parente, qui recevra vos ordres, s'il arrive qu'elle ſoit forcée de vous quitter. Vous pourrez attendre, dans cette retraite, que la première furie de votre miſérable ſe ſoit rallentie, & qu'il ait fini ſes recherches. Il ne tardera point à ſe rendre coupable de quelque nouvelle infamie, qui comblera peut-être la meſure, & qui le fera condamner au ſupplice. On pourra publier que vous êtes allée réclamer la protection de votre couſin Morden à Florence; & s'il peut ſe le perſuader, *il ſera capable* de prendre le chemin de l'Italie, pour ſuivre vos traces. Enſuite je n'aurai pas de peine à vous procurer un logement dans quelqu'un de nos villages voiſins, où j'aurai le bonheur de vous voir tous les jours; & ſi cet Hickman continue d'être moins inſupportable, ou ſi ma mère ne fait pas des choſes étonnantes, je penſerai d'autant plutôt au mariage, que je ſerai libre alors de recevoir

& d'entretenir à mon aiſe les délices de mon cœur. Que de jours heureux nous paſſerons enſemble ! & comme c'eſt ma plus douce eſpérance, je me flatte auſſi que ce ſera votre conſolation.

A l'égard de votre terre, puiſque vous êtes réſolue de ne pas employer l'autorité des loix, nous prendrons patience juſqu'à l'arrivée du colonel Morden, ou juſqu'à ce que la honte rappelle certaines gens à la juſtice.

Tout conſidéré, je ſuis portée à vous croire beaucoup plus heureuſe dans vos nouvelles vues, que vous n'auriez jamais pu l'être en épouſant votre monſtre. Ainſi je vous félicite d'être échappée, non-ſeulement à un horrible libertin, mais au plus vil des maris, tel qu'il le ſera pour toute femme au monde, ſur-tout pour une perſonne de votre délicateſſe & de votre vertu. Vous le haïſſez à préſent, & du fond du cœur ; je n'en doute plus ma chère. Il ſeroit bien étrange qu'un cœur auſſi pur que le vôtre n'abhorrât point ce qui lui eſt le plus oppoſé.

Dans votre billet, vous me parlez d'un autre que vous ne m'avez écrit que par feinte. Je ne l'ai pas reçu ; d'où vous devez conclure qu'il eſt tombé entre ſes mains : & s'il s'en eſt ſaiſi, nous ſommes fort heureuſes qu'il n'ait pas intercepté de même ma longue lettre de mercredi. Remercions-en le ciel, & de ce qu'elle eſt allée ſi heureuſement juſqu'à vous.

Vous recevrez celle-ci par les mains d'un jeune-homme, fils d'un de nos fermiers, à qui j'ai recommandé de ne la remettre qu'à vous. Il doit revenir ſur le champ, ſi vous le chargez de quelque choſe pour moi : ſinon, il paſſera par Londres, qu'il n'a jamais vu. C'eſt un garçon ſimple, mais fort honnête, à qui vous pouvez parler librement. Si vous ne pouvez m'écrire par cette occaſion, ne tardez point à me donner de vos nouvelles par quelqu'autre voie. Ma mère ignore que je vous envoye ce meſſager. Elle n'eſt pas encore informée de votre heureuſe évaſion. J'attendrai, avec une extrême impatience, comment vous vous ſerez arrangée avec madame Towſend. Vous vous perſuaderez aiſément qu'il n'a pas dépendu de moi de vous l'envoyer plutôt. Je me repoſe ſur elle de tout ce que je pourrois vous dire ou vous conſeiller de plus; & je finis par des vœux ardens pour la ſûreté préſente & le bonheur futur de ma très-chère amie.

Ne manque point, Belford, de me renvoyer cette lettre auſſitôt que tu l'auras lue. Confeſſe à préſent que je ſuis dans le chemin de la juſtice.

*

LETTRE CCXLIII.

M. LOVELACE, au même.

Dimanche au ſoir, & lundi matin.

RAPPELLE-TOI les circonſtances. Je ſuis deſcendu avec la vengeance dans le cœur, uniquement rempli de la lettre de miſs Howe; mais le viſage néanmoins auſſi doux, auſſi tranquille, auſſi ſerein que j'avois pu le prendre dans mon miroir, & les manières auſſi polies qu'un homme auſſi impoli que moi, comme on me l'a ſouvent reproché, eſt capable de les avoir.

On étoit venu rappeler miſs Rawlings preſque auſſitôt qu'elle étoit arrivée, pour quelques perſonnes qui lui rendoient chez elle une viſite imprévue. J'ai remarqué, dans les yeux de ma charmante & dans les ſiens, que ce contre-tems leur déplaiſoit; & j'ai ſu qu'effectivement elles s'étoient propoſé d'aller prendre l'air ſur la colline, ſi je partois pour Londres, comme j'en avois marqué le deſſein: & dieu ſait quel auroit été le fruit de cette promenade, ſi la curioſité de l'une s'étoit rencontrée avec l'eſprit communicatif de l'autre. Miſs Rawlings a promis de revenir promptement. Mais enſuite elle a fait

faire ſes excuſes, parce que la viſite étoit pour toute la ſoirée. J'ai regardé ce meſſage comme un coup de fortune pour moi ; & j'ai tourné tous mes ſoins à me ménager quelques momens de converſation avec ma déeſſe.

Quoique je l'aie trouvée inébranlable dans ſes réſolutions, & qu'elle m'ait renvoyé conſtamment à la réponſe de miſs Howe, je n'ai pas tiré peu d'avantage de cette conférence. Elle a conſenti du moins à voir ma tante & Charlotte, ſi ces deux dames arrivoient dans un jour ou deux, c'eſt-à-dire, avant la lettre dont elle fait dépendre ſon ſort & le mien. J'en ai remercié le ciel. A préſent, ai-je dit en moi-même, je puis aller à Londres, avec l'eſpérance, ma chère, de te retrouver où je te laiſſe. Cependant je me fierai d'autant moins à ta parole, qu'il pourroit t'arriver, dans mon abſence, quelque bonne raiſon d'y manquer. Will, qui ne quittera pas la maiſon, & qui ſera informé de tes moindres démarches par la généreuſe bonté de madame Bévis, aura l'honnête André & un cheval prêt, pour me donner ſur le champ les avis néceſſaires; & de quelque côté que tu puiſſe tourner, je t'aſſure qu'il fera partie de ton cortège, ſans que tu ſaches, à la vérité, l'honneur que je lui procure.

Voilà, pour toute faveur, ce que j'ai pu

tirer de mon inexorable. Dois-je m'en réjouir ou m'en affliger ?

Ma foi ! je m'en réjouis. Cependant mon orgueil eſt furieuſement humilié, lorſque je ſonge combien j'ai peu de part à l'affection de cette fille des Harloves.

Ne me dis pas que, dans cette maiſon, la vertu eſt ſon guide. C'eſt l'orgueil qui la gouverne ; & je te garantis qu'il ſurpaſſe le mien. De l'amour, il eſt clair qu'elle n'en a pas, & qu'elle n'en a jamais eu, du moins dans un degré ſupérieur. Jamais l'amour n'a reconnu l'empire de la prudence ou du raiſonnement. Elle ne peut ſouffrir, vois-tu, qu'on la prenne pour une femme. Or, ſi, dans la dernière épreuve, je trouve en effet qu'elle n'en ſoit pas une, ceſſera-t-elle d'être ce qu'elle eſt réellement ? Qui la blâmera d'avoir ſouffert un mal dont elle n'aura pu ſe défendre ?

Un général d'armée qui, dans une rencontre inégale, auroit été dépouillé par un voleur de grand chemin, en ſeroit-il moins propre à commander ? A la vérité, ſi ce général, prétendant à la plus grande valeur, & s'étant vanté de ne pas redouter les brigands, n'avoit fait dans cette occaſion qu'une réſiſtance foible ; ou

s'il avoit donné ſa bourſe, tandis qu'il étoit maître de ſon épée, le voleur qui l'auroit dépouillé paſſeroit, avec raiſon, pour le plus brave.

Ces dernières conférences avec la belle m'ont fourni, en faveur de mon deſſein, un argument que je n'avois pas encore employé. Ah Belford! qu'il eſt difficile de vaincre une paſſion dominante, lorſqu'on a le pouvoir de la ſatisfaire: Commence par l'aveu de cette vérité: fais-y bien réflexion; & tu ſeras alors en état, je ne dis pas d'excuſer, mais de t'expliquer à toi-même ce que c'eſt qu'un crime projeté, qui a l'habitude pour lui, dans un cœur impatient, orgueilleux, ennemi de la contradiction.

Voici mon nouvel argument.

Suppoſe qu'elle ſuccombe dans l'épreuve; que je ſorte vainqueur; qu'elle refuſe enſuite de me laiſſer jouir de mes droits, ou même de ſe marier (ce qui n'a pas une ombre de vraiſemblance), & qu'elle dédaigne l'établiſſement que je ferois gloire de lui aſſurer, juſqu'à la moitié de mon bien: dans cette ſuppoſition même, elle ne peut jamais être abſolument malheureuſe. N'eſt-elle pas ſûre d'une fortune indépendante? & la qualité de curateur n'obligera-t-elle pas le colonel Morden de l'en mettre en poſſeſſion? Ne m'a-t-elle pas expliqué, dans notre première conférence, un plan de vie qu'elle a

toujours préféré à l'état du mariage ? « C'eſt de » prendre ſa bonne Northon pour guide, & » de vivre dans ſa terre, ſuivant l'intention de » ſon grand-père ».

Conſidère encore que, ſuivant ſes propres idées, quand elle prendroit le parti de m'épouſer, elle ne rétabliroit jamais plus *d'une moitié* de ſa réputation, tant elle croit en avoir perdu en prenant la fuite avec moi. Ne paſſera-t-elle pas le reſte de ſa vie à regretter, à pleurer l'autre moitié ? & s'il faut que ſes jours ſe paſſent triſtement dans le regret de *cette moitié*, ne vaut-il pas autant qu'elle ait à pleurer, à regretter le tout ?

Ajoute que, dans la ſuppoſition qu'elle réſiſte à l'épreuve, ſon propre ſyſtême de pénitence ne ſera pas auſſi parfait de la moitié, que ſi ſa vertu ſuccombe. Plaiſante pénitence, que celle d'une perſonne qui n'a rien à ſe reprocher ! Elle ſe vante, (tu le ſais, elle m'en a fait un ſujet de reproche), elle ſe vante de n'avoir pas fui volontairement avec moi, & d'avoir été trompée par mes inventions.

Et ne me fais pas un fantôme de la violation de mes ſermens. Tu vois qu'elle m'ôte le pouvoir de les remplir. Je puis dire, en ma faveur, que, ſi elle l'avoit voulu, j'en aurois exécuté le plus ſolemnel au moment que je l'ai

propoſé. Quel eſt le prince qui ſe croit obligé à l'obſervation des traités les plus ſaints, lorſque ſon intérêt ou ſon inclination change avec les circonſtances ?

Le réſultat de cette grande affaire n'eſt-il donc pas qu'après l'épreuve, miſs Clariſſe, ou ce ſera ſa faute, peut demeurer auſſi vertueuſe qu'elle l'ait jamais été; qu'elle peut devenir un exemple plus éminent pour ſon ſexe; & que, ſi elle ſuccombe, pour peu même qu'elle ſuccombe, il dépendra d'elle de paſſer pour un modèle de pénitence ? A l'égard de la fortune, elle n'en peut manquer que par un effet de ſa mauvaiſe volonté.

Ainſi je ne vois pas d'autre riſque pour elle que de mener, elle & ſa *vieille* nourrice, une vie conforme à ſon inclination, avec un *vieux* cocher & une paire de *vieux* chevaux de caroſſe, deux ou trois *vieilles* ſervantes, & peut-être deux ou trois *vieux* laquais (car tout doit être *vieux* & ſentir la pénitence autour d'elle); liſant de *vieux* ſermons & de *vieux* livres de prières, ſoulageant les *vieux* hommes & les *vieilles* femmes, donnant de *vieilles* leçons & de *vieux* conſeils, ſur de *nouveaux* ſujets comme ſur les *vieux*, aux jeunes perſonnes de ſon voiſinage, pour arriver ainſi au *bon vieil* âge, en répandant ſes bienfaits & l'odeur de ſes vertus dans toute ſa génération.

Et dira-t-on qu'une femme qui peut mener une vie ſi douce, avec la liberté d'y faire entrer tout ce qui eſt conforme à ſon propre plan, eſt perdue, ruinée, ou d'autres miſérables propos de cette nature? Je perds patience lorſque j'entends dans la bouche de ces jolies perſonnes des expreſſions ſi fortes pour décrire un mal paſſager, qui ceſſe d'en être un avec quelques formalités eccléſiaſtiques.

Mais après m'être ſatisfait moi-même ſur ce qui peut arriver de pis à cette charmante fille, & t'avoir fort bien prouvé qu'elle ne peut être malheureuſe que par ſa faute, je fais réflexion que je n'ai jamais penſé quel ſera vraiſemblablement mon propre partage.

Quoique miſs Howe nous juge indignes des femmes de mérite, & que ce qu'il y a de pire dans ſon ſexe lui paroiſſe trop bon pour nous, j'ai toujours eu pour principe que la femme d'un libertin doit être pure & ſans reproche. Que nous reviendroit-il d'avoir mené une vie libre, ſi nous n'avions pas appris à connoître le monde & les moyens d'en tirer avantage? Mais pour être tout-à-fait ſérieux, ce ſeroit un malheur pour le public que deux perſonnes à la tête d'une famille fuſſent également livrées au mal, parce qu'il ne pourroit ſortir d'elles qu'une méchante race, des Lovelace & des Belford, ſi tu veux, qui

qui commettroient des désordres affreux dans le monde.

Tu vois qu'au fond je ne suis pas aussi abandonné qu'on le pense, & qu'il y a dans mon caractère un mêlange de gravité. Cette bonne semence pourra fructifier avec l'âge, & je ne désespère pas, lorsque ma chaleur active aura commencé à se rallentir, qu'on ne m'entende dire, avec Salomon, de tous les plaisirs dont il ne me restera plus que le souvenir : *vanité des vanités !*

Ce qui est certain, c'est que je ne trouverai mais une femme aussi conforme à mon goût, [illegible] miss Clarisse Harlove. Je souhaite seulement, si je vis assez pour voir mes vœux remplis, d[illegible]ir une compagne comme elle, pour la co[illegible]tion & l'honneur de mon couchant. Il m'e[illegible]enu quelquefois à l'esprit qu'il est fort mall[illegible]eux pour l'un & pour l'autre qu'une si excell[illegible]te fille ait paru dans le monde un peu trop [illegible]l pour mon lever, & un peu trop tôt pou[illegible] tems de mon cours. Cependant comme j'ai [illegible]uvé dans mon chemin cette charmante [illegible], je voudrois qu'elle me tînt compagnie p[illegible]dant le reste de mon voyage, dût-elle se détourner de sa propre route pour m'obliger. Peut-être arriverions-nous le soir au même logement, & trouverions-nous notre bonheur

dans l'entretien l'un de l'autre, en nous racontant les difficultés & les périls que nous aurions eſſuyés.

Parle de bonne foi, Belford; je m'imagine que tu ſoupçonnes quelques endroits de cette lettre d'être écrits à Londres. Je ne déſavoue pas que l'air de la ville ne ſoit un peu plus épais que celui de Hamſtead, & la converſation de madame Sinclair & de ſes nymphes moins innocente que celle de madame Moore & de miſs Rawlings. Il me ſemble au fond du cœur que je puis écrire & parler dans une des deux maiſons comme je n'en ſerois pas capable dans l'autre.

Je ſuis arrivé à Londres ce matin, vers ſept heures, & j'ai commencé par diſtribuer mes ordres & mes inſtructions.

Avant que de quitter Hamſtead, j'avois fait demander la faveur d'un moment d'audience. J'étois curieux de voir laquelle de ſes aimables contenances ma charmante auroit priſe, après avoir paſſé tranquillement une ſeconde nuit; mais je l'ai trouvée réſolue de demeurer en querelle ouverte; elle ne m'a pas même accordé le pouvoir de ſolliciter encore une fois ma grâce avant l'arrivée de miladi Lawrance & de ma couſine. Cependant j'avois reçu avis de mon procureur, par un homme à cheval, que tous les obſtacles étoient levés depuis deux jours, &

que je pouvois aller prendre la permiſſion eccléſiaſtique. J'ai envoyé ſa lettre à ma charmante par madame Bévis. Cette nouvelle n'a pu me faire ouvrir l'entrée de ſa chambre.

Il eſt tems, Belford, de mettre en mouvement toutes mes machines.

LETTRE CCXLIV.

M. LOVELACE, au même.

A PRÉSENT que l'action s'échauffe, je ſerai bientôt délivré de l'engagement où je me ſuis mis de te rendre un compte ſi exact de toutes mes démarches. J'ai la permiſſion eccléſiaſtique. Madame Towſend, avec tous ſes matelots, doit être à Hamſtead mercredi ou jeudi prochain. Il peut arriver une autre lettre, ou peut-être un nouveau meſſager de miſs Howe, pour s'informer de la ſanté de ſon amie, ſur le rapport du payſan, & pour lui marquer ſon étonnement de n'avoir rien reçu d'elle. Tu vois qu'il n'y a plus d'inſtans à perdre : il faut que la belle ſaute, ou moi. Auſſi je me diſpoſe à partir pour Hamſtead avec miladi Lawrance & ma couſine Montaigu, dans une berline à quatre ou à ſix chevaux; car miladi ne feroit pas un voyage de

deux ou trois milles autrement ; c'eſt une partie aſſez connue de ſon caractere.

A l'égard des armes ſur la berline, ne ſais-tu pas que pendant que ma tante eſt à la ville, elle profite de l'occaſion pour faire redorer la ſienne, & qu'elle en prend une de remiſe ? On ne ſait rien à ſon gré dans les provinces. La livrée approche beaucoup de la ſienne.

Tu as vu pluſieurs fois miladi Lawrance, n'eſt-ce pas, Belford ?

Jamais, me réponds-tu.

Tu l'as vue, te dis-je, & tu as même eu part à ſes faveurs, ou la renommée te fait plus d'honneur que tu ne mérites. Ne connois-tu pas ſon autre nom ?

Son autre nom, t'entends-je répondre. En a-t-elle deux ?

Oui, Belford. Tu ne te ſouviens pas de miladi Barbe Wallis ?

Du diable ! t'écries-tu.

C'eſt elle-même. Tu ſais que Barbe Wallis, élevée dans une abondance dont il ne lui reſte que l'orgueil, ne paroît & ne ſe produit guères que dans les occaſions extraordinaires, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt queſtion, ſuivant le prix, de paſſer pour une femme de qualité. On a toujours admiré ſon air de grandeur, qui ne s'eſt jamais démenti dans tous les rôles qu'on lui a fait jouer.

Et qui crois-tu que ſoit ma couſine Montaigu ? Comment le deviner ? n'eſt-ce pas ? Eh bien, je t'apprends que c'eſt ma petite *Jeannette Golding*, une petite créature fort vive, qui ne laiſſe pas d'avoir le regard modeſte. Jeannette Golding eſt ma couſine Montaigu.

Voilà, graces au ciel, une tante & une couſine, toutes deux avec de l'eſprit, accoutumées à faire les perſonnes de qualité, maîtreſſes d'elles-mêmes, & fort bien élevées, revenues néanmoins de la tendreſſe de cœur & de la pitié; de vraies dames de Sparte, qui ne craignent que d'être connues pour ce qu'elles ſont, & par conſéquent ſi attentives à ſe déguiſer, qu'elles ſe croient réellement ce qu'elles imitent.

Et ſous quels habits crois-tu que je les préſente ? Je vais te l'apprendre. Miladi Barbe eſt en drap d'or, avec des joyaux d'un grand prix. Ma couſine Montaigu, en petit jaune à fleurs d'argent, qui ſont l'ouvrage de ſes propres mains. Elle n'eſt pas ſi bien en diamans que ma tante; mais les pendans d'oreille & le nœud ſont très-riches, & lui ſiéent à merveille. Jeannette, comme tu ſais, a le teint admirable, la gorge belle, & les oreilles d'une beauté ſinguliére. Charlotte a les mêmes avantages, & la taille à-peu-près la même. Je n'ai rien épargné pour les dentelles.

Tu ne t'imaginerois pas ce que me coûtent

les diamans, quoiqu'ils ne ſoient loués que pour trois jours. Cette chère perſonne me ruine. Mais ne vois-tu pas que ſon règne eſt court, & qu'il doit l'être ? Madame Sinclair a déjà tout préparé pour la recevoir une ſeconde fois.

LETTRE CCXLV.

M. LOVELACE, au même.

Lundi, après midi, chez madame Sinclair.

TOUT eſt diſpoſé au gré de mon cœur. En dépit de toutes les objections, en dépit d'une réſiſtance qui eſt preſque allée juſqu'à l'évanouiſſement, en dépit des précautions, de la vigilance, des ſoupçons, la maîtreſſe de mon ame eſt rentrée dans ſon premier logement.

C'eſt à préſent que toutes les artères me battent; c'eſt à préſent que mon cœur eſt dans une agitation continuelle. Mais le tems ne me permet pas de t'expliquer nos opérations. Ma bien-aimée eſt occupée actuellement à faire ſes malles pour ne remettre jamais le pied dans cette maiſon. J'oſe bien le dire, que jamais elle ne l'y remettra, lorſqu'une fois elle en ſera ſortie.

Cependant pas un mot, pas une condition d'amniſtie : l'impitoyable Harlove ne veut pas

mériter ma pitié ; elle eſt toujours réſolue d'attendre la lettre de miſs Howe ; & ſi elle trouve alors quelque difficulté dans ſes nouveaux ſyſtêmes (c'eſt me donner ſujet de ne la remercier de rien)..... alors, alors qu'arrivera-t-il ? Alors même elle prendra du tems pour conſidérer ſi je dois obtenir grâce, ou me voir rejeté pour jamais. Odieuſe indifférence, qui en fait revivre dans mon cœur cent de cette nature ! Cependant miladi Lawrance & miſs Montaigu déclarent que je dois être ſatisfait de cette fière ſuſpenſion. Ne ſeroit-on pas tenté de croire qu'elles ne veulent qu'irriter ma vengeance ?

Elles lui ſont extrêmement attachées : tout ce qu'elle dit eſt précieuſement recueilli de ſa bouche. Elles ſe ſont rendues caution pour ce ſoir de ſon retour à Hamſtead ; elles doivent y retourner avec elle. Miladi Lawrance a donné ſes ordres pour un ſouper chez madame Moore. Tous les appartemens de la maiſon doivent être remplis par les deux dames & par leur ſuite (avec ma permiſſion, comme tu te l'imagines ; car ils m'appartiennent pour un mois). Elles ſe propoſent d'y demeurer huit jours au moins, ou juſqu'à ce qu'elles aient obtenu de la charmante rebelle le pardon qu'elles lui demandent pour moi, & d'accompagner miladi Lawrance dans Oxforshire. La chère perſonne s'eſt laiſſée

amener à ces termes ; elle a promis d'écrire à miſs Howe pour l'informer de toutes les circonſtances de ſa ſituation. S'il ſort quelque lettre de ſes belles mains, tu ne doutes pas que mon génie ne m'apprenne ce qu'elle aura écrit. Mais je ſuis trompé s'il ne lui prépare pas d'autres occupations.

Miladi Lawrance répète à chaque moment qu'elle eſt sûre de ma grâce, quoiqu'elle oſe dire que je n'en ſuis pas digne. » Miladi eſt trop dé-
» licate pour ſouhaiter des détails ſur la nature
» de mon offenſe : mais une action qui excite
» de ſi vifs reſſentimens, doit être une offenſe
» contr'elle-même, contre miſs Montaigu,
» contre toutes les perſonnes vertueuſes de leur
» ſexe. Cependant elle ne ceſſera point de de-
» mander grâce pour moi : elle ne ſe relâchera
» point juſqu'à l'heureux jour où, pour mon
» honneur & pour celui de ma famille, elle nous
» verra recevoir ſecrètement la bénédiction du
» mariage. Juſqu'à ce tems, elle approuve l'ex-
» pédient de M. Jules Harlowe ; & devant les
» étrangers, elle traitera ſon incomparable nièce
» comme ma femme.

» *Stedman*, ſon ſolliciteur, peut venir prendre
» ſes ordres à Hamſtead pour l'affaire qu'elle
» plaide à la chancellerie ; elle ne ſe privera
» point une heure de la compagnie & de l'ai-

» mable entretien d'une ſi chère nièce : elle lui » propoſera même de monter en caroſſe pour » aller voir à Londres notre couſine miladi » *Leſſon*, qui eſt dans une mortelle impatience » de la connoître. Mais quels ſeront les raviſſe- » mens de Milord M.....lorſqu'il aura la ſatis- » faction de l'embraſſer, & de la nommer ſa » nièce ! Que miladi Sadleir va ſe croire heu- » reuſe ! La perte de ſa fille, qu'elle pleure ſi » amèrement, lui paroîtra bien avantageuſement » réparée. »

Miſs Montaigu s'arrête ſur chaque mot qui tombe de ſes lèvres. » Elle adore parfaitement » ſa nouvelle couſine ; car il faut qu'elle ſoit ſa » couſine, & rien ne l'empêchera de lui donner » ce nom. Elle répond d'une admiration égale » dans miſs Patty, ſa ſœur. »

Oui, dis-je, la larme à l'œil, (aſſez haut pour être entendu) que cette pauvre Patty va ſe trouver attendrie à la première entrevue ! Quel charme pour elle de voir paroître une couſine ſi long-tems promiſe, avec un air ſi gracieux ! ſi noble ! ſi naturel !

» Heureuſe, heureuſe famille ! nous écrions- » nous enſemble. »

En un mot, la joie & les tranſports règnent ici comme à Hamſtead : tout le monde eſt dans l'ivreſſe, à l'exception de ma *bien-aimée*, ſur le

viſage de laquelle on voit, au milieu de ſes charmes, un air d'inquiétude, & quelques traces de la répugnance extrême qu'elle a marquée pour venir prendre elle-même ſon linge & ſes habits dans cette maiſon.

Il me ſemble, Belford, que la pitié cherche à me ſurprendre. Mais loin, loin, mouvemens hors de ſaiſon, qui m'avez déja perdu plus d'une fois. Adieu, réflexion; adieu, remords, égards, compaſſion: je vous congédie tous au moins pour huit jours. Souviens-toi, Lovelace, de la parole qu'elle a violée, de ſa fuite dans un tems où ta folle tendreſſe t'inclinoit à la pitié: ſouviens-toi de la manière dont elle t'a traité dans ſa dernière lettre, & de tous les outrages qu'elle t'a fait eſſuyer à Hamſtead.

N'oublie pas la préférence qu'elle donne au célibat ſur ton amour; qu'elle te mépriſe; qu'elle va juſqu'à refuſer d'être ta femme. Ton cœur orgueilleux refuſé par une femme! refuſé, avec plus d'orgueil encore, par une fille des Harloves, tandis que deux dames de ta maiſon (c'eſt du moins l'opinion qu'elle en a,) la ſupplient en vain d'accorder le retour de ſon affection à leur parent mépriſé, & prennent la loi de ſon humeur hautaine!

Rappelle-toi, d'autre part, les imprécations de ſon audacieuſe amie, qui ne viennent que

de ſes repréſentations, & dont la peine doit retomber par conſéquent ſur elle-même : rappelle-toi plus particulièrement le complot de la Towſend, qui a pris naiſſance entre ces deux filles, qui doit éclater dans un jour ou deux ; & n'oublie pas les *humiliantes menaces* (1) de la petite furie.

L'heure de l'épreuve n'eſt-elle pas arrivée ? Ne ſuis-je pas au moment que je me ſuis efforcé d'annoncer, par tant de peines, de dépenſes & d'inventions ? Eſt-il beſoin de jeter les offenſes de ſa maudite famille dans la balance ?

J'abhorre la force. Je me ſouviens de l'avoir dit : il n'y a point de triomphe ſur la volonté dans la force. Mais ne l'aurois-je pas évitée, ſi je l'avois pu ? N'ai-je pas eſſayé toutes les autres méthodes ? Me reſte-t-il d'autre reſſource ? Son reſſentiment peut-il aller plus loin pour le dernier outrage, qu'elle ne le pouſſe pour une entrepriſe puérile ? A quelque excès que je le ſuppoſe, n'ai-je pas une réparation préſente dans l'offre du mariage ? Elle ne la refuſera pas ; j'en ſuis ſûr, Belford. La fière beauté ne refuſera rien lorſqu'elle verra ſon orgueil abattu, lorſ-

(1) De lui faire caſſer les bras par les matelots de madame Towſend.

qu'elle ſentira que ſes récits, ſes plaintes, & toutes ſes affectations de réſiſtance, ſeront ſuſpects à ſon propre ſexe, & lorſque ſa modeſtie, en rempliſſant ſon cœur de reſſentiment, n'en aura pas moins le pouvoir de lui fermer la bouche.

Mais qui ſait ſi toutes ces difficultés ne ſont pas autant de chimères que je me plais moi-même à former ? Clariſſe n'eſt-elle pas une femme ! Quel remède pour un mal commis ? Ne faut-il pas qu'elle vive ? Sa vertu eſt une ſûreté pour ſa vie : le tems ne fera-t-il pas le reſte ? En un mot, quel parti aura-t-elle à prendre ? Elle ne peut me fuir ; elle ſera forcée de me pardonner ; &, comme je l'ai ſouvent répété, être pardonné une fois, c'eſt l'être pour toujours.

Pourquoi donc mon foible cœur ſe laiſſeroit-il amollir par la pitié ? Non, non. J'aurai toutes ces idées préſentes ; je n'aurai qu'elles dans l'eſprit, pour ſoutenir une réſolution que les femmes dont je ſuis environné veulent parier encore que je n'exécuterai pas. Je t'apprendrai, ma chère & charmante perſonne, à me le diſputer en invention : je t'apprendrai à former des complots contre ton conquérant : je te forcerai de reconnoître que les ſyſtêmes de contrebande ne ſont pas ton partage, & que

c'eſt d'un Lovelace que toi, ta miſs Howe & ta Towſend doivent prendre des leçons.

Qu'allons-nous faire à préſent ? Nous ſommes plongés dans un abyme de douleur & de crainte. Que les femmes ſouffrent impatiemment qu'on leur manque ! On s'attendoit à partir pour Hamſtead, & à quitter pour jamais une maiſon où l'on n'étoit rentré qu'avec une mortelle répugnance. Les habits étoient rangés, les malles fermées, elle-même diſpoſée au départ, & moi prêt à l'accompagner. Elle commence à craindre que ce ne ſoit pas pour ce ſoir. Dans ſa douleur & ſon déſeſpoir, elle s'eſt jetée dans ſon ancien appartement ; elle s'y eſt renfermée, & Dorcas l'a vue à genoux par le trou de la ſerrure, priant ſans doute pour ſon heureuſe délivrance.

Et pourquoi ? D'où vient cette fâcheuſe agonie ?

Que veux-tu ? Cette miladi Lawrance ayant quelques ordres à donner avant que de partir pour Hamſtead, a repris le chemin de ſa maiſon dans ſon caroſſe ; & miſs Montaigu, qui devoit l'attendre ici, eſt montée avec elle, ſous prétexte d'aller prendre ſes habits de nuit, & d'autres commodités, ſans leſquelles on ne paſſe point la nuit hors de chez ſoi. Je ne ſuis pas

moins étonné que ma charmante de ne pas les voir revenir. J'ai envoyé ſavoir ce que ſignifie ce retardement.

Dans le trouble de ſes eſprits, miſs Clariſſe ſouhaiteroit que j'y fuſſe allé moi-même. J'ai beaucoup de peine à la calmer : cette fille eſt inſupportable. Je ne ſais d'où viennent ſes craintes.

Je maudis le délai de mes deux parentes, & la lenteur de mon laquais, qui ſe fait attendre auſſi. Que le diable les emporte ! ai-je déjà dit vingt fois. Qu'elles envoient leur carroſſe, & nous partirons ſans elles. J'ai même ordonné au meſſager de le dire à miladi Lawrance, & j'ai eu ſoin que ma charmante pût l'entendre. Je dis à préſent que peut-être s'arrête-t-il pour nous amener la voiture, s'il eſt ſurvenu quelque choſe qui ne permette point aux dames d'accompagner aujourd'hui ma charmante.

Je ne ceſſe point de les donner au diable. Elles avoient promis de ne pas s'arrêter, parce qu'il n'y a pas deux jours qu'un carroſſe fut volé au pied de la coline de Hamſtéad ; ce qui a fort alarmé ma chère Clariſſe lorſqu'on lui a fait ce récit.

Mais je vois revenir mon laquais, avec un billet de ma tante.

A M. LOVELACE.

Lundi au ſoir.

FAITES agréer nos excuſes, je vous en ſupplie, mon cher neveu, à ma très-chère & très-aimable nièce : une nuit ne changera rien à nos arrangemens. Depuis notre arrivée, miſs Montaigu s'eſt évanouie trois fois ſucceſſivement. L'excès de ſa joie, je m'imagine, d'avoir trouvé votre chère dame ſi ſupérieure à notre attente, & ſon empreſſement trop vif pour la rejoindre, ont cauſé ce fâcheux contre-tems. Pauvre Charlotte ! Malgré ſon air de ſanté, vous ſavez qu'elle eſt très-foible.

Si la force lui revient, nous irons certainement vous prendre demain, après notre déjeûner. Mais ſoit qu'elle ſoit mieux ou non, je ne perdrai pas le plaiſir de conduire votre chère dame à Hamſtead, & je ſerai demain chez vous, dans cette vue, avant neuf heures du matin. Mille complimens, tels que je les dois, au digne objet de vos affections. Je ſuis votre affectionnée, &c.

ELIZABETH LAWRANCE.

DE bonne foi, Belford, je ne ſais plus où

j'en ſuis moi-même; car, à ce moment, ayant fait porter ce billet en haut par Dorcas, ma chère Clariſſe eſt ſortie de ſa chambre, le billet à la main, dans un véritable accès de frénéſie. Elle s'étoit plainte aujourd'hui d'un grand mal de tête. Dorcas eſt venue me dire, hors d'haleine, que ſa maîtreſſe deſcendoit dans quelque étrange deſſein; mais elle n'a pas eu le tems d'achever. J'ai ſu depuis qu'après avoir lu le billet, elle s'étoit écriée d'un ton lamentable: *C'eſt à préſent que je ſuis perdue! O malheureuſe Clariſſe!* Dans le même tranſport, elle a déchiré ſa coëffure & ſes manchettes. Elle a demandé où j'étois; & ſe précipitant ſur l'eſcalier, elle eſt entrée dans le parloir, ſes beaux cheveux flottant ſur ſes épaules, ſes manchettes en pièces ſur ſes mains, les bras étendus, & les yeux ſi égarés, qu'ils paroiſſoient prêts à ſortir de leur orbe. Elle s'eſt jetée à mes pieds; & m'embraſſant les genoux : Cher Lovelace! m'a-t-elle dit, d'une voix tremblante! ſi jamais..... ſi jamais..... ſi jamais..... Là, ſans pouvoir ajouter un ſeul mot, & lâchant mes genoux, elle eſt tombée ſans mouvement ſur le plancher.

Je ſuis demeuré dans l'étonnement que tu peux te repréſenter. Tous mes projets ont été ſuſpendus quelques inſtans. Je ne ſavois ce que j'avois à dire ou à faire. Mais, après un peu de réflexion,

réflexion, ſuis-je prêt, ai-je penſé, à me trahir encore une fois? & me laiſſerai-je ici jouer ou vaincre? Si je recule, c'eſt fait de moi pour jamais.

Je l'ai ſoulevée; mais elle eſt retombée auſſitôt, les jambes lui manquant, comme s'il s'étoit fait une diſſolution dans ſes jointures. Cependant elle ne paroiſſoit pas évanouie. Je n'ai jamais vu ni entendu rien d'approchant. Preſque ſans vie, ou du moins ſans uſage de la voix pendant quelques momens. Quelle doit avoir été ſa terreur! Cependant à l'occaſion de quoi? Cette chère ame ſe fait de furieuſes idées des choſes! Ignorance pure ai-je penſé.

Cependant je ſuis parvenu à la lever. Je l'ai placée ſur une chaiſe; & je lui ai reproché de ſe livrer à de vaines alarmes. Je lui en ai marqué de l'étonnement. Je l'ai conjurée de ſe raſſurer; de ſe repoſer ſur ma foi & mon honneur. Je lui ai renouvelé tous mes anciens ſermens, & j'en ai prodigué de nouveaux. A la fin, ouvrant la bouche, avec un ſanglot capable de fendre le cœur, elle m'a dit en termes interrompus; je vois..... je vois, M. Lovelace, je vois..... je vois que je ſuis perdue..... ſi..... ſi votre pitié..... ah! j'implore votre pitié: & ſa tête, comme un lis ſurchargé de roſée, dont la tige eſt à demi rompue, s'eſt abaiſſée ſur ſon

ſein, avec un ſoupir qui m'a réellement pénétré l'ame.

Je lui ai repréſenté tout ce qui m'eſt venu à l'eſprit pour relever ſon courage. Lorſqu'elle s'eſt trouvé un peu plus de force, elle m'a demandé pourquoi je n'avois pas envoyé chercher le carroſſe, comme je l'avois propoſé. J'ai répondu qu'on y étoit allé ſur le champ, mais que miladi avoit envoyé chercher un médecin pour miſs Montaigu, dans la crainte qu'il ne ſe fît trop attendre. M. Lovelace ! m'a-t-elle dit, d'un air de défiance, & la douleur dans les yeux.

Miladi Lawrance, ai-je repris, pourroit trouver étrange qu'elle ſe fît une peine de demeurer une nuit, pour l'attendre, dans une maiſon où elle en avoit paſſé un ſi grand nombre. Elle m'a donné, là-deſſus, des noms injurieux. J'ai pris patience.

Elle a parlé de ſe rendre chez miladi Lawrance. Oui, elle y vouloit aller ſur le champ... du moins (en ſe reprenant avec un ſoupir) ſi la perſonne à laquelle je donnois ce nom, étoit miladi Lawrance en effet.

Si ! ma chère ; juſte ciel ! quelle horrible idée ce doute m'apprend que vous vous faites de moi !

Pourquoi l'y forçois-je ? m'a-t-elle dit, Mais,

ſi ſes ſoupçons étoient mal fondés, qu'il lui fût permis du moins d'aller chez miladi Leſſon. Alors, prenant un ton plus réſolu ; j'irai, a-t-elle repris. Je demanderai mon chemin. J'irai ſeule... & dans ce mouvement, elle a voulu forcer le paſſage. Je l'ai retenue, en paſſant mes deux bras autour d'elle. Je lui ai repréſenté l'état de miſs Montaigu, & combien ſon impatience alloit augmenter l'incommodité de cette pauvre couſine.

Elle a proteſté qu'elle ne me croyoit plus, qu'elle ne me croiroit jamais, ſi je ne faiſois venir ſur le champ un carroſſe du coin de la rue, puiſqu'il ne lui étoit permis d'aller, ni chez miladi Lawrance, ni chez miladi Leſſon ; & ſi je ne lui laiſſois la liberté de retourner à Hamſtead, quelque heure qu'il pût être. Elle partiroit ſeule. Tant mieux, ſi je la laiſſois partir ſeule. Tout lui paroiſſoit ſi révoltant, ſi inſupportable, dans une maiſon dont miladi Lawrance, qui s'en étoit informée, avoit elle-même une fort mauvaiſe opinion, qu'elle étoit réſolue de n'y pas demeurer la nuit. Remarque, Belford, que, pour éloigner ſes défiances, mes nouvelles parentes ne lui avoient pas parlé trop avantageuſement de madame Sinclair & de ſa maiſon.

La violence de ſes agitations m'a fait appré-

hender ſérieuſement quelque déſordre pour ſon eſprit; &, prévoyant qu'avant la fin de la nuit elle auroit d'autres aſſauts à ſoutenir, j'ai pris le parti de la flatter, en ordonnant à mon laquais d'amener ſur le champ, à quel prix que ce fût, un carroſſe pour la conduire à Hamſtead. J'ai tenté de l'effrayer par la crainte des voleurs. Elle a mépriſé le danger. Il m'a ſemblé que je faiſois le ſujet de ſes craintes, & que la maiſon cauſoit toute ſa terreur : car j'ai vu clairement que l'hiſtoire de miladi Lawrance & de miſs Montaigu ne lui paroiſſoit plus qu'une impoſture. Mais la confiance & la crédulité commencent à lui manquer un peu trop tard.

Que te dirai-je, Belford ? l'amour & la vengeance ont pris poſſeſſion de tous mes ſens ! Ils me déchirent tour à tour ! Les pas que j'ai déjà faits ! les inſtigations des femmes ! le pouvoir que j'ai de pouſſer l'épreuve à ſon dernier point, & de me marier enſuite, ſi je ne puis obtenir d'autre compoſition ! Que je périſſe ſi je laiſſe échapper l'occaſion !

Mon laquais ne paroît point encore. Il eſt près d'onze heures.

Enfin mon laquais eſt arrivé. On ne trouve

plus de carroſſe, à prix d'or ni d'argent. La nuit eſt trop avancée.

Elle me preſſe encore une fois, elle me conjure de la laiſſer aller chez miladi Leſſon : cher Lovelace ! bon Lovelace ! faites-moi conduire chez miladi Leſſon. L'incommodité de miſs Montaigu eſt-elle comparable à ma terreur ? Au nom du Tout-Puiſſant ! M. Lovelace ! les mains jointes, & les ſerrant l'une contre l'autre.

O mon ange ! dans quel déſordre je vous vois ! ſavez-vous, mon cher amour, quel air vos chimériques terreurs ont répandu ſur votre charmant viſage ? ſavez-vous qu'il eſt onze heures paſſées ?

Ah ! qu'importe l'heure ? Minuit, deux heures, quatre heures du matin. Si vos intentions ſont honorables, laiſſez-moi ſortir de cette odieuſe maiſon.

Obſerve, Belford, que ce détail, quoiqu'écrit après la ſcène, eſt recueilli auſſi fidèlement que ſi je m'étois retiré à chaque circonſtance, ou à chaque phraſe, pour l'écrire. J'aime cette manière vive de peindre les choſes, & je ſais que tu l'aimes auſſi.

A peine ma charmante avoit-elle prononcé ces derniers mots, que madame Sinclair eſt entrée avec beaucoup de chaleur. Quoi donc,

madame! Eh! que vous a fait cette maiſon? M. Lovelace, vous me connoiſſez depuis quelque tems. Si je n'ai pas l'honneur de plaire à une dame ſi délicate, je ne crois pas mériter non plus qu'elle me traite ſi mal. Et ſe tournant encore vers ma charmante, ſes deux gros bras appuyés à revers ſur ſes côtes : Ho! madame, je ſuis bien aiſe de vous le dire, vos diſcours m'étonnent. Vous pourriez ménager un peu plus mon caractère. Et vous, monſieur, (en me regardant fixement, & ſecouant la tête) ſi vous êtes un galant homme, un homme d'honneur....

Quelque dégoût que ma charmante eût pour cette femme, elle ne lui avoit jamais trouvé que des manières honnêtes & ſoumiſes. Son air mâle & ſes regards farouches l'ont fort effrayée. Juſtice du ciel! s'eſt-elle écriée; de quoi ſuis-je menacée? & tournant de côté & d'autre des yeux comme égarés, qui ſera mon protecteur? hélas! que vais-je devenir?

Comptez ſur moi, ai-je interrompu vivement. Mon cher amour, comptez ſur moi. Mais, au fond, vous traitez trop durement cette pauvre madame Sinclair. Elle eſt née demoiſelle; elle eſt veuve d'un homme de conſidération; & quoique ſa fortune l'oblige de louer des appartemens, elle n'eſt pas capable d'une baſſeſſe volontaire.

Peut-être.... peut-être me ſuis-je trompée, m'a répondu la tremblante Clariſſe; mais je crois.... je crois ne commettre aucun crime, en diſant que je n'aime pas ſa maiſon.

Le vieux dragon s'eſt avancé vers elle, les bras encore ſur ſes deux côtés, les ſourcils hériſſés, les yeux étincelans, la lèvre d'en bas aſſez remontée ſur l'autre pour ſouffler dans ſes narines, le menton allongé & courbé par la violence de ſa paſſion, & de deux *ho*, *madame*, prononcés avec le même air de furie, elle a cauſé tant d'épouvante à la timide Clariſſe, que cette chère perſonne a pris ma manche pour implorer mon ſecours. J'ai commencé à craindre qu'elle ne tombât dans un mortel évanouiſſement. Un regard d'indignation que j'ai jeté ſur la Sinclair a fini cette ſcène. Je lui ai dit, pour ſoutenir les apparences, que je ne comprenois pas quelles pouvoient être ſes intentions, ſoit en prêtant l'oreille à ce qui ſe paſſoit entre ma femme & moi, ſoit en paroiſſant devant nous ſans être appelée; & bien moins, d'où lui venoit l'audace de prendre des airs ſi violens. En effet, Belford, tu me blâmes peut-être d'avoir ſouffert que cette malheureuſe ait pouſſé ſi loin l'effronterie. Mais tu juges bien qu'elle eſt venue ſans mon ordre.

Elle n'a pas laiſſé de me continuer ſes ſer-

vices, en ſe jetant ſur une chaiſe, où, d'une voix mêlée de ſanglots, & ſon mouchoir aux yeux, elle a gémi de la dureté de madame & de la mienne. Les efforts que j'ai faits pour l'appaiſer, & pour la réconcilier avec ma femme, m'ont occupé juſqu'après minuit.

C'eſt ainſi que, moitié terreur & foibleſſe, moitié embarras de voir la nuit ſi avancée, elle a perdu l'idée d'aller chez miladi Leſſon, & bien-tôt celle d'aller dans tout autre lieu.

LETTRE CCXLVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi matin, 13 de juin.

MA foi! Belford, je n'ai plus rien à prétendre. Mes grandes vues ſont remplies. Clariſſe eſt vivante, & je ſuis ton très-humble ſerviteur,

LOVELACE.

LETTRE CCXLVII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

A Watford, mercredi, 14 de juin.

O monſtre! ô cœur ſauvage! Tu t'es donc préparé, dans une criminelle nuit, de la matière pour un ſiècle de repentir!

Je reſſens un chagrin inexprimable du ſort de cette incomparable fille. Dans toute la race humaine il n'y avoit que toi dont elle pût redouter la cruauté.

J'avois commencé une longue lettre, dans laquelle je tentois encore d'amollir, en ſa faveur, ton cœur de bronze; car je n'ai que trop prévu que tu réuſſirois à la faire rentrer dans cette maudite maiſon. Mais, quand je l'aurois finie, je vois qu'elle ſeroit arrivée trop tard. Cependant je ne puis m'empêcher de t'écrire, pour te preſſer du moins de réparer promptement ton crime, par un uſage convenable de la permiſſion que tu as obtenue.

Fille infortunée! Je regrette de l'avoir jamais vue. Avec ſon adoration pour la vertu, ſe voir ſacrifiée aux plus viles créatures de ſon ſexe! & toi, ſervir d'inſtrument aux puiſſances de

l'enfer, pour l'exécution d'un ſi barbare & ſi infâme deſſein ! O le plus cruel de tous les hommes ! Tire vanité, je te le conſeille, de cette action déteſtable. Fais gloire du triomphe que tu as remporté ſur une jeune perſonne, qui ſe voit abandonnée, pour toi, de tout ce qu'elle avoit d'amis au monde, & d'un triomphe dont tu n'as d'obligation qu'aux plus noirs artifices.

Je ne te diſſimule pas qu'il eſt heureux pour toi ou pour moi, que je ne ſois pas ſon frère. Si je l'étois, ton crime ſeroit ſuivi de ta mort ou de la mienne.

Pardonne, Lovelace; & que la malheureuſe Clariſſe ne ſouffre point du vif intérêt que je prends à ſa diſgrace. Au reſte, je n'ai qu'un motif pour te faire des excuſes; c'eſt que je dois à toi-même la connoiſſance de cette barbare lâcheté; ſans quoi tu aurois pu me la repréſenter comme une ſéduction ordinaire.

Clariſſe eſt vivante, dis-tu. C'eſt mon étonnement qu'elle vive; & ton expreſſion marque aſſez que toi-même, quoique rien n'ait été capable de t'arrêter, tu t'attendois peu qu'elle ſurvécût au dernier outrage. Quelle doit avoir été ſa déſolation, après tant de ſoins employés pour la garde de ſon honneur, lorſqu'une affreuſe certitude a pris la place d'une cruelle

crainte ! Mais n'eſt-il pas aiſé d'en juger par la peinture que tu fais de ſes tranſports, auſſitôt qu'elle a commencé à ſe croire jouée, abandonnée, trahie, par tes prétendues parentes ? Que tu aies pu, dans cette occaſion, voir ſa frénéſie, la voir proſternée à tes pieds, ſans force & ſans voix, & perſiſter dans ton horrible deſſein, c'eſt ce qui doit paroître incroyable à ceux même qui te connoiſſent, s'ils ont vu l'objet de tes outrages.

Ah, Lovelace ! Lovelace ! quand j'en aurois jamais douté, c'eſt à préſent que je ſerois convaincu qu'il exiſte un autre monde, où la juſtice ſera rendue au mérite injurié, & où de ſi barbares perfidies trouveront leur punition. Seroit-il poſſible, autrement, que le divin Socrate & la divine Clariſſe euſſent ſouffert ?

Mais je veux écarter un moment, ſi je le puis, des idées qui feront long-tems la guerre à mon repos.

J'ai des affaires qui me retiendront encore quelques jours, après leſquels je quitte à jamais cette maiſon. L'ennui m'y a fidèlement accompagné. Je n'aurois jamais découvert la moitié du reſpect que je me ſuis ſenti réellement pour mon vieil oncle, ſi je n'avois pas été auſſi attaché au chevet de ſon lit qu'il l'a déſiré, & ſans ceſſe témoin, par conſéquent, de tout ce qu'il

a ſouffert. Cette occaſion mélancolique peut avoir ſervi à m'inſpirer de l'humanité; mais il eſt certain que je n'aurois jamais été auſſi inſenſible que toi à tous les remords, pour une maîtreſſe auſſi excellente de la moitié que la tienne. Je te prie, cher Lovelace, ſi tu n'es pas moins homme que démon, de te laver ſur le champ du crime d'ingratitude, en t'accordant à toi-même le plus grand honneur auquel tu puiſſes aſpirer, qui eſt celui d'en faire ta femme légitime. Si tu ne gagnes pas ſur toi de lui rendre cette juſtice, ſi tu la ſacrifiois à tes maudites femmes, je crois que je ne ferois pas ſcrupule *de rompre une lance avec toi;* ou, du moins, tu dois t'attendre à une rupture éternelle.

Tu veux ſavoir ce qui me revient par la mort de mon oncle; je n'en ſuis pas encore certain; car je n'ai pas eu l'avidité de quelques autres perſonnes de la famille, qui devroient avoir obſervé un peu plus de décence, comme je leur en ai fait un reproche, & laiſſé du moins au corps le tems de ſe refroidir, avant que de commencer leurs faméliques recherches. Mais, autant que j'ai pu le recueillir de quelques diſcours du défunt, qui a touché ce point plus ſouvent que je ne l'aurois ſouhaité, je compte ſur quarante mille écus d'argent en caiſſe ou dans les fonds publics, outre le bien réel,

qui eſt de cinq cents livres ſterlings par an.

Combien ne ſouhaiterois-je pas que ta paſſion fût pour l'argent ? La ſucceſſion montât-elle au double, je t'abandonnerois juſqu'au dernier ſchelling, à cette ſeule condition, que tu me permiſſes de ſervir de père à la pauvre orpheline le jour de la célébration.

Penſe à ce que je t'écris, mon cher Lovelace. Sois honnête. Accorde-moi la ſatisfaction de te préſenter le plus précieux tréſor que jamais un homme ait poſſédé. Alors je ſuis à toi, corps & ame, juſqu'au dernier moment de ma vie.

BELFORD.

LETTRE CCXLVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Jeudi, 15 de juin.

LAISSE-MOI, grand vaurien que tu es ! laiſſe-moi te dis-je, avec tes jérémiades. N'ai-je pas vu de petits garçons qui ſe couvroient timidement la tête & le viſage du bras, tandis qu'un plus grand les maltraitoit à coups de poing, pour s'être enfuis avec ſa pomme ou ſon orange ?

Je te dois ce reproche, lorſque tu traites ſi ſévérement ton pauvre ami, qui, tout injuſte que tu es, t'a fourni, comme tu l'avoues, les armes que tu emploies ſi terriblement contre lui. Et pourquoi tout ce bruit, je te le demande, lorſque le mal eſt fait; lorſque, par conſéquent, il eſt impoſſible qu'il ne le ſoit pas; & lorſqu'une Clariſſe n'a pas eu le pouvoir de me toucher?

Cependant j'avoue qu'il y a quelque choſe de très-ſingulier dans l'aventure de cette belle perſonne; & dans certains momens je ſuis tenté de regretter mon entrepriſe, puiſque le corps & l'ame ont été d'une inſenſibilité tout-à-fait égale; & puiſque, ſuivant l'expreſſion d'un philoſophe dans une occaſion plus grave, il n'y a point de différence remarquable entre le crâne du roi Philippe & celui d'un autre homme.

Mais apprends, Belford, que les extravagantes notions des gens ne changent rien à la réalité des faits. Il demeure vrai, après tout, que miſs Clariſſe Harlove n'a ſubi que le ſort commun de mille autres perſonnes de ſon ſexe; excepté qu'elles n'ont pas attaché des idées ſi romaneſques à ce qu'elles nomment leur honneur. Voilà tout.

Je ne laiſſerai pas de convenir que, ſi quelqu'un attache un grand prix à la moindre baga-

telle, le vol qu'on lui a fait n'en eſt pas une pour elle. Je conviendrai que j'ai fait un tort extrême à cette admirable fille. Mais n'ai-je pas connu vingt perſonnes du même ſexe, qui, malgré leurs hautes notions de vertu, ont rabattu de leur ſévérité dans l'occaſion? & comment ſerions-nous convaincus de la force de leurs principes avant l'épreuve?

J'ai répété mille fois que jamais je n'ai vu de femme comparable à miſs Harlove. Sans cette raiſon, ſi glorieuſe pour elle, peut-être n'aurois-je pas entrepris de la vaincre. Juſqu'aujourd'hui, c'eſt un ange: n'eſt-ce pas ce que j'ai voulu vérifier dans l'origine. D'ailleurs, ma vue favorite étoit un commerce libre; & ne ſuis-je pas enfin dans la route qui peut m'y conduire? Il eſt vrai que je n'ai à me vanter d'aucun triomphe ſur ſa volonté. Malheureuſement c'eſt le contraire..... Mais nous allons ſavoir s'il eſt poſſible de l'amener à quelque douce compoſition ſur un mal irréparable. Si le premier parti qu'elle prend eſt celui des exclamations, je reconnoîtrai qu'elles ſont juſtes; je m'aſſiérai avec patience, pour les entendre, juſqu'à ce qu'elle ſoit fatiguée de l'exercice. Peut-être alors paſſera-t-elle aux reproches. J'en concevrai de l'eſpérance. Les reproches m'apprendront qu'elle ne me hait point; & ſi ſon cœur eſt ſans haine,

il eſt ſûr qu'il me pardonnera. Si j'obtiens le pardon, tout prend une nouvelle face. Elle eſt à moi. Je deviens maître des conditions ; & toute l'étude de ma vie eſt alors de la rendre heureuſe.

Ainſi, Belford, tu vois que je n'ai pas marché au haſard, quoiqu'au travers d'une infinité de peines & de remords. Dès le commencement de ma courſe, je me ſuis propoſé un point de vue fixe. Lorſque tu me preſſes de lui rendre une généreuſe juſtice par le mariage, je te fais la réponſe qu'un de nos amis faiſoit à ſon miniſtre. Obſerve la loi, lui diſoit le ſaint homme. *Sans doute, ſans doute ; mais ce ne ſera point aujourd'hui.* Tu vois, Belford, que je ne fais pas de réſolution contraire à la juſtice que tu me demandes pour elle ; quand je réuſſirois même dans ce que j'ai nommé ma vue favorite. Voici de quoi tu peux être ſûr, ſi je prends jamais le parti du mariage : ce ne ſera qu'avec Clariſſe Harlove. Son honneur n'a pas reçu d'altération à mes yeux. Je lui trouve au contraire un nouvel éclat. Seulement, s'il arrive à la fin qu'elle me pardonne, elle doit apporter tous ſes ſoins à me perſuader que Lovelace eſt le ſeul, dans l'univers, à qui elle pût faire la même grace.

Mais, hélas ! Belford, tu ne ſais pas tous mes embarras. Que ferai-je actuellement de cette admirable

admirable fille ? Je ſuis fâché de le dire ; mais actuellement elle eſt comme tout-à-fait *ſtupéfiée*. J'aimerois bien mieux qu'elle eût conſervé toutes ſes facultés actives, au riſque d'avoir été maltraité par ſes dents & ſes ongles, que de la voir plongée, comme elle eſt depuis mardi matin, dans une eſpèce d'inſenſibilité abſolue. Cependant, comme elle paroît commencer un peu à revivre, & que, par intervalles, on entend ſortir de ſa bouche des exclamations & des noms injurieux, je tremble preſque de me livrer à ſes premiers tranſports. Ne m'aideras-tu pas à deviner ce qui peut avoir ſtupéfié une jeune perſonne ſi charmante, dans la fleur de l'âge & du tempérament ? Un excès de douleur, un excès de crainte a fait quelquefois dreſſer les cheveux ſur la tête ; & nous avons lu même, que ces grandes révolutions en ont changé la couleur. Mais qu'on puiſſe être abſolument ſtupéfié juſqu'à l'inſenſibilité, c'eſt ce qui doit cauſer beaucoup d'étonnement (1). J'abandonne un ſujet qui pourroit me rendre trop grave.

J'allai hier à Hamſtead, où je m'acquittai libéralement de toutes mes obligations. Je n'y ai pas reçu peu d'applaudiſſemens. Il a fallu

(1) Ce cruel badinage ſera expliqué. On avoit fait avaler de l'opium à miſs Clariſſe.

publier que ma chere épouſe étoit à préſent auſſi heureuſe que moi-même : & ce n'étoit pas m'éloigner beaucoup de la vérité ; car je ne ſais pas trop ce que c'eſt que mon bonheur, lorſque je m'accorde la liberté d'y faire un peu de réflexion. Madame Towſend, avec ſon cortége marin, n'avoit point encore paru. J'ai dit ce qu'il falloit lui répondre lorſqu'elle ſe préſentera.

Fort bien. Mais, après tout, (combien d'*après tout* me ſont échappés l'un ſur l'autre !) je pourrois être fort grave, ſi je me livrois à cette diſpoſition. Le diable emporte le fou ! de quoi s'agit-il avec moi-même ? Je m'admire. Il faut que j'aille reſpirer, pendant quelques jours, un air un peu plus frais.

Cependant, que ferai-je de cette chère fille, dans l'intervalle ? Que je ſois damné, ſi je le ſais ! M'éloigner d'un pas, c'eſt l'abandonner aux dangereuſes créatures de cette maiſon, qui triomphent plus que moi de l'événement, & qui ſe glorifient déjà d'être ſur la même ligne. Je ne penſerai point à la quitter de deux jours.

LETTRE CCXLIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

J'AI eu, dans l'inſtant, un petit eſſai de ce que je dois attendre du reſſentiment de cette chère perſonne, lorſqu'elle ſera tout-à-fait rétablie. Il m'en reſte encore de l'émotion. Etant entré dans ſa chambre après Dorcas, je l'ai trouvée dans l'aſſoupiſſement que je t'ai décrit, quoiqu'il ait commencé à diminuer par intervalles; & je me ſuis efforcé, par les plus tendres diſcours, d'adoucir & de calmer ſon eſprit. A peine croyois-je être entendu. Cependant, au milieu de mes flatteries, elle a levé au ciel, ſans prononcer une parole, la permiſſion épiſcopale que j'avois eu ſoin de lui laiſſer, comme les malheureux catalans levèrent leur traité anglois, dans les plus preſſantes extrêmités du ſiège; pour demander apparemment vengeance au ciel, ou pour arrêter de nouvelles hardieſſes dont elle me ſoupçonnoit. Heureuſement le *dieu du ſommeil*, par pitié pour le tremblant Lovelace, a ſecoué ſes pavots ſur les yeux à demi noyés de la belle, qui l'ont replongée dans un profond ſommeil, avant qu'elle ait pu

achever la prière ou l'imprécation qu'elle méditoit.

Cette circonſtance, jointe à celles que je t'ai déja marquées, te fera juger qu'on a fait uſage d'un peu d'art. Mais c'étoit dans une vue *généreuſe*, ſi le terme ne te choque pas à cette occaſion, & pour diminuer le ſentiment d'une douleur trop vive. C'eſt une invention que je n'avois jamais employée, & qui ne me ſeroit pas venue à l'eſprit, ſi madame Sinclair ne me l'avoit propoſée. Je lui en ai laiſſé le ménagement, & je n'ai fait que la maudire depuis, dans la crainte qu'une exceſſive quantité n'ait abruti pour jamais un eſprit dont j'adore les agrémens & les lumières. Voilà mon inquiétude; car je conviens que cette *malheureuſe fille* ne devoit pas être traitée ſi cruellement. *Malheureuſe*, n'ai-je pas dit? Je crois que je me laiſſe gagner par ton *pitoyable* ſtyle. Mais ne ſuis-je pas, au fond, le plus à plaindre, puiſque ſon inſenſibilité m'a dérobé juſqu'à préſent toutes mes joies?

Mon deſſein n'étoit pas de t'avouer ce *petit tour innocent*, ou du moins *qui l'étoit dans mes intentions*; mais je ſuis l'ami de l'ingénuité, ſurtout avec toi: & comme je ne puis m'empêcher de t'écrire d'un ton plus ſérieux que je n'y ſuis accoutumé, peut-être ſi je ne t'apprenois la

vérité, t'imaginerois-tu que je ſuis fâché de l'action même, & t'aviſerois-tu de prendre beaucoup de peine à me faire de plates exhortations en faveur du mariage, qui m'ennuieroient auſſi par leur peſanteur & leur inſipidité. D'ailleurs, ſi je ne t'avois pas fait cet aveu, il pouvoit arriver, un jour ou l'autre, qu'on eût fait quelque récit aggravé de l'avanture; & je te connois une ſi haute opinion de la vertu de ma charmante, que tu aurois été tout-à-fait déconcerté, ſi tu avois eu raiſon de penſer qu'elle ſe fût laiſſée vaincre de ſon conſentement, ou qu'elle eût eu la moindre foibleſſe de volonté. Ainſi tu vois qu'elle m'a quelque obligation, lorſqu'aux dépens de mon honneur, je t'ai donné des armes pour la défenſe du ſien. Ma foi! tu ſais à préſent tous mes ſecrets.

Tu diras que je ſuis un horrible perſonnage; comme les deux amies ſe plaiſent à dire que je ſuis un infame vilain, un Belzébuth déchaîné. Mais c'eſt ce que vous ne diſiez pas moins, les uns & les autres, avant cette dernière avanture; & je te prie de ne rien dire de plus, ſi tu ne veux pas me rendre tout-à-fait ſérieux avec toi, & me faire croire qu'en parlant de *rompre une lance* tu pouſſes l'idée plus loin que je ne veux me le perſuader. La faute n'eſt-elle pas faite? Se peut-il qu'elle ne le ſoit pas? & ne dois-je pas

en tirer à préſent le meilleur parti qu'il me ſera poſſible ? Je te demande d'autant plus d'attention pour ma prière, & un ſecret d'autant plus inviolable, que je commence à craindre que la punition ne l'emporte ſur la faute : ne fût-ce que par mes propres réflexions.

LETTRE CCL.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Vendredi, 16 de juin.

TON aventure me chagrine ; mais j'eſpère qu'elle ne te retiendra pas long-tems au lit. Je me ſuis fait raconter, par ton laquais, combien il s'en eſt peu fallu que tu ne te ſois caſſé le cou. Puiſſe ta chûte ne préſager rien de pis ! Il me ſemble que tu n'es plus d'une humeur auſſi entreprenante que tu en faiſois gloire autrefois. Cependant, gai ou mélancolique, tu vois que le cou d'un libertin eſt toujours en danger ; ſi ce n'eſt pas du côté de la juſtice, c'eſt de la part de ſon propre cheval. Cette bête me paroît vicieuſe, & je te conſeille de ne jamais remonter deſſus. C'eſt trop, que le cavalier & le cheval ſoient vicieux tout à la fois.

Tu me fais exhorter, par ton laquais, à con-

tinuer de t'écrire dans ta ſolitude forcée, & de diſſiper ton ennui par mes lettres. Mais comment ſerois-je amuſant pour les autres, lorſque le ſujet l'eſt ſi peu pour moi ? Céſar n'avoit jamais connu le poids de l'empire, juſqu'à ce qu'il fût parvenu au point où Pompée avoit été, c'eſt-à-dire, au dernier terme de l'ambition : & ton ami Lovelace n'a jamais ſu ce que c'eſt qu'humeur ſombre, avant que d'avoir rempli ſes déſirs ſur la plus charmante de toutes les femmes, comme Céſar ſur la plus puiſſante république du monde. Que dis-je, rempli ! lorſqu'il y manque le conſentement, la volonté, & que j'aſpire encore à ce bien ?

Cependant je ſuis prêt à me joindre à toi, dans le regret que tu as, me fais-tu dire, (quoique l'idée ne ſoit pas des plus obligeantes,) que ta diſgrace ne me ſoit pas arrivée à moi-même avant la nuit de lundi dernier ; car la pauvre Clariſſe eſt tombée dans un excès tout oppoſé à celui dont je t'ai fait le récit dans ma lettre précédente. Elle eſt trop vive à préſent, comme elle étoit auparavant trop ſtupide. S'il ne lui reſtoit pas quelques intervalles lucides, on la croiroit abſolument folle, & je ſerois obligé de la faire renfermer. Ce nouvel accident me jette dans un trouble affreux. Je crains réellement que ſa raiſon ne ſoit attaquée ſans

reſſource. Qui diable auroit appréhendé de ſi étranges effets d'une cauſe ſi légère ? Mais ces filles à grands ſentimens, ces ames diſtinguées, qui ſe ſont données comme en exemple à tout leur ſexe (je reconnois qu'il s'en trouve à préſent) ſont ſi difficiles à réduire au niveau commun, qu'un homme ſage, qui préfère ſon repos à la gloire de les vaincre, ne doit rien avoir à démêler avec elles.

Lorſque je me fais la violence de paroître devant elle, je n'épargne rien pour calmer ſes eſprits. Je lui demande pardon. Je lui fais des ſermens de bonne foi & d'honneur. Que n'ai-je pu lui perſuader, dans ma première viſite, que nous étions actuellement mariés, & confirmer, par des témoins, que la cérémonie avoit été célébrée la nuit du lundi ? Quoiqu'elle eût la permiſſion entre ſes mains, je m'imagine que, dans ſon déſordre, elle m'auroit cru, & les conſéquences en auroient été charmantes. Mais il eſt trop tard. J'abandonne cette eſpérance, & je lui proteſte à préſent que ma réſolution eſt de l'épouſer, au moment que j'apprendrai ſi ſon oncle veut nous accorder ſa préſence à la célébration.

Mais elle demeure ſans réponſe. Elle ne prête l'oreille à rien : &, ſoit dans ſes momens de trouble ou de raiſon, j'obſerve qu'elle ne ſup-

porte rien plus impatiemment que ma vue. Je ſuis pénétré de pitié juſqu'au fond du cœur. Je me maudis moi-même, lorſque je la vois dans ſes accès, & que j'appréhende la perte abſolue des charmantes facultés de ſon ame ; mais je tourne encore plus mes imprécations ſur les femmes, qui m'ont inſpiré ce fatal expédient. Dieu ! Dieu ! quels triſtes effets il a produits ! & quel avantage en ai-je tiré ?

La nuit paſſée, pour la première fois depuis lundi, elle a demandé une plume & du papier. Mais elle ne ceſſe pas d'écrire avec une précipitation qui marque le déſordre de ſon eſprit. Cependant j'eſpère que cet artifice pourra ſervir à le calmer.

Dorcas me dit à l'inſtant que tout ce qu'elle écrit, elle le déchire, & qu'elle jette les fragmens ſous ſa table, ſoit qu'elle ne ſache ce qu'elle fait, ou qu'elle ne ſoit pas contente de ſes premières idées. Enſuite, elle ſe lève, elle ſe tord les mains, elle pleure, elle cherche autour de la chambre une place pour s'aſſeoir ; & retournant à ſa table, elle ſe remet dans ſon fauteuil, où elle reprend ſa plume.

Dorcas m'a remis, de ſa part, une lettre aſſez

bizarre ; quel autre nom puis-je lui donner ? *Portez cette lettre*, lui a-t-elle dit, *au plus vil de tous les hommes.* L'impertinente Dorcas s'eſt hâtée de me l'apporter ſans autre adreſſe. J'ai commencé à la tranſcrire, dans le deſſein de t'envoyer la copie. Mais elle eſt en vérité ſi remplie d'extravagances, que je ne puis aller juſqu'à la fin ; & l'original eſt trop ſingulier pour ſortir de mes mains.

Je te tranſcrirai néanmoins quelques-uns des papiers qu'elle a mis en pièces, ou jetés par terre, pour la nouveauté du ſpectacle, & pour te faire voir combien ſon eſprit travaille, depuis qu'elle eſt dans ce triſte état. C'eſt te fournir de nouvelles armes contre moi. Mais épargne-toi les commentaires. Mes propres réflexions les rendent inutiles. Dorcas, craignant que ſa maîtreſſe ne demande ſes fragmens, ſouhaite de les remettre dans le lieu où elle les a pris.

Will, que j'avois chargé d'une commiſſion pour Hamſtead, & tu juges aiſément dans quelle vue, revient m'apprendre que madame Townſend alla hier chez madame Moore, accompagnée de trois ou quatre hommes de fort mauvaiſe mine. Elle parut entendre avec beaucoup d'étonnement, que je ſuis parfaitement récon-

cilié avec ma femme, & que deux belles dames de mes parentes, qui étoient venues la voir, l'ont engagée à retourner à Londres, où elle eſt extrêmement heureuſe avec moi. Elle ſoutint que nous n'étions pas mariés, à moins que la cérémonie n'eût été célébrée à Hamſtead; & les femmes étoient bien sûres qu'il n'y avoit pas eu de célébration dans leur bourg; mais, ne l'étant pas moins que madame Lovelace eſt heureuſe & tranquille, elles n'ont pas ménagé les auteurs du déſordre, lorſqu'elles ont ſu que madame Towſend eſt liée avec miſs Howe. Comme je ſuis sûr que ma belle ne peut écrire ni recevoir aucune lettre, j'ai peu d'inquiétude à préſent de ce côté-là. Je m'imagine que miſs Howe ſera fort embarraſſée de ce qu'elle doit penſer, & qu'elle ne ſe haſardera pas à chercher des éclairciſſemens par les anciennes voies. Peut-être ſuppoſera-t-elle que ſon amie a changé de diſpoſition en ma faveur, & qu'elle a honte de l'avouer. Quelle autre idée pourroit-elle prendre, lorſqu'elle ne reçoit rien de ſa part, & qu'elle eſt bien perſuadée que ſa dernière lettre lui a été remiſe en mains propres?

En attendant ce que l'avenir nous prépare, il m'eſt tombé dans la tête un petit projet d'une eſpèce nouvelle, ſans autre vue, je t'aſſure, que celle de me procurer un peu d'amuſement.

La variété a des charmes auxquels je ne réſiſte point. Je ne puis vivre ſans intrigue. Ma charmante n'a point à préſent de paſſions, c'eſt-à-dire, aucune de celles que je lui ſouhaiterois. Elle exerce uniquement mon reſpect. Je ſuis actuellement plus porté à regretter mes offenſes, qu'à les renouveller; & je conſerverai cette diſpoſition juſqu'à ſon rétabliſſement, parce que je ne puis ſavoir plutôt comment elle les aura priſes.

T'apprendrai-je mon projet ? Il n'eſt pas d'une profondeur extrême : c'eſt de faire venir ici madame Moore, miſs Rawlings & ma veuve Bévis, qui ſouhaitent beaucoup de rendre viſite à madame Lovelace, à préſent que nous menons enſemble une vie heureuſe : &, ſi je puis arranger les circonſtances à mon gré, Belton, Mowbray, Tourville & moi, nous enſeignerons à ces trois femmes un peu plus des allures de cette méchante ville, qu'elles ne paroiſſent en ſavoir. Pourquoi m'auroient-elles connu, ſans en devenir meilleures & plus ſages. Je voudrois bien qu'on s'avisât de diſputer aux libertins les lumières de l'expérience ! Deux de ces femmes m'ont cauſé aſſez d'embarras, & je ſuis sûr que la troiſième me pardonnera de lui avoir fait paſſer agréablement une ſoirée. Tiens, je me ſens dans le beſoin abſolu de quelque partie

folle, & celle-ci me promet de l'amuſement. Ces femmes me connoiſſent déjà pour un homme fort libre, & ne m'en aiment pas moins, ou je ſuis trompé. J'aurai ſoin qu'elles ſoient traitées aſſez librement, aux yeux l'une de l'autre, pour être obligées, en bonne politique, de tenir conſeil enſemble. N'eſt-ce pas leur rendre un très-bon office, puiſque c'eſt former un nouveau nœud d'union & d'amitié entre trois voiſines, qui n'ont eu juſqu'à préſent, l'une à l'autre, que des obligations communes ? Tu n'as pas beſoin qu'on t'apprenne, que les ſecrets d'amour, & ceux de cette nature ſont généralement le plus sûr lien du commerce entre les femmes.

Cependant, ſi la raiſon revenoit heureuſement à ma charmante, j'aurois aſſez de nouvelles affaires pour employer toutes mes facultés, ſans qu'il ſoit beſoin de leur chercher d'autres occaſions. Combien de fois t'ai-je fait obſerver qu'elle a ſervi, ſans le ſavoir, à ſauver de mes mains une prodigieuſe quantité d'autres filles ?

Samedi au ſoir.

Suivant le récit de Dorcas, la chère perſonne ſemble un peu revenue. Je me hâterai d'en

donner avis au digne capitaine Tomlinſon, afin qu'il en informe auſſi-tôt ſon oncle Jules. C'eſt de ce côté-là que je veux tirer mon principal ſecours pour calmer ſa furie, ou du moins pour en rabattre la première violence.

LETTRE CCLI.

M. LOVELACE, au même.

Dimanche, 18 de Juin, à ſix heures après midi.

J'ÉTOIS ſorti ce matin de ſort bonne heure, & ne faiſant que rentrer à ce moment, je viens d'apprendre que dans mon abſence ma belle a tenté de m'échapper par la fuite.

Elle eſt deſcendue, avec un petit paquet lié dans un mouchoir, ſa coëffe ſur la tête. Elle étoit déjà dans le paſſage qui conduit à la porte, lorſque madame Sinclair l'a très-heureuſement apperçue.

Je vous prie, madame, lui a-t-elle dit en ſe plaçant entr'elle & la porte, ayez la bonté de m'apprendre où vous allez. Elle a répondu, d'un ton aſſez ferme, que perſonne n'avoit droit de lui faire cette queſtion: pardonnez-moi, madame, a repris l'autre, je l'ai reçu de votre mari; & mettant les deux mains ſur ſes côtes,

avec l'air qui nous a ſi bien réuſſi, elle lui a conſeillé de remonter. La chère perſonne auroit voulu répliquer ; mais elle n'en a pas eu la force ; &, fondant en larmes, elle eſt remontée à ſa chambre. Dorcas a reçu les reproches qu'elle mérite, pour l'avoir perdue de vue.

On peut conclure de cet incident, que ſon charmant eſprit commence à revenir, comme Dorcas me le faiſoit eſpérer hier au ſoir. Cette fille dit qu'auparavant elle ne la laiſſoit approcher d'elle qu'une fois le jour, & qu'alors elle paroiſſoit fort grave & fort tranquille.

Je ſuis réſolu de la voir. Ce ſera, ſans doute, dans ſon appartement ; car je n'eſpère pas qu'elle veuille deſcendre dans la ſalle à manger. Si je la trouve tout-à-fait revenue, quel avantage la hardieſſe de notre ſexe ne me donnera-t-elle pas ſur la modeſtie du ſien ? Moi, le plus audacieux de tous les hommes ; elle, la plus réſervée de toutes les femmes. Chère ame ! je crois la voir devant moi, le viſage à demi tourné, chaque parole étouffée par ſes ſoupirs, humiliée, confuſe..... quel air de triomphe cette ſcène ne me donnera-t-elle pas, lorſque mes yeux s'attacheront ſur ſa contenance abattue ?

LETTRE CCLII.

M. LOVELACE, au même.

Dimanche au ſoir.

NE me blâme de ta vie, pour avoir employé un peu d'art avec cette admirable fille. Tous les princes de l'air & ceux d'en bas, joints à Lovelace, ne l'auroient jamais vaincue pendant qu'elle auroit eu l'uſage de ſes ſens.

Je n'anticiperai ſur mon récit, que pour te dire qu'étant trop éveillé par l'entretien dont je ſors avec elle, pour eſpérer de dormir quand je me mettrois au lit, je n'ai rien de mieux à faire que de te rendre compte de cette bizarre converſation, pendant que j'en ſuis ſi fortement rempli, qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper d'une autre idée.

Elle étoit en robe de chambre de damas blanc, un peu moins négligemment que ces derniers jours. J'étois aſſis, ma plume entre mes doigts. Je me ſuis levé, en l'appercevant, avec autant de complaiſance que ſi les dés étoient encore pour elle; & réellement il n'y a rien de changé à ſon déſavantage.

Elle eſt entrée avec un air de dignité dans toute ſa figure, qui lui a donné tout d'un coup de l'aſcendant ſur moi, & qui m'a préparé au *pitoyable* rôle que j'ai fait dans la ſuite de cette conférence. *Pitoyable*, en vérité. Mais je veux lui rendre juſtice.

Elle s'eſt avancée aſſez vîte, & fort près de moi, ſon mouchoir à la main, le regard, ni doux, ni fier, mais extrêmement grave, & le viſage dans une tranquillité qui paroiſſoit l'effet d'une profonde méditation. Elle m'a tenu auſſi-tôt ce diſcours, d'un air! avec une action! non, je n'ai jamais rien vu d'égal.

Vous voyez devant vous, monſieur, la miſérable fille que vous avez récompenſée comme elle le méritoit, de la préférence qu'elle vous a donnée ſur tout votre ſexe. La malédiction de mon père eſt accomplie à la lettre, pour cette vie; & ce n'eſt pas votre faute ſi la ſeconde moitié ne l'eſt pas encore par la perte de mon ame, comme la première par celle de mon honneur, que vous m'avez dérobé, lâche & infame que vous êtes! avec tant de baſſeſſe & d'inhumanité, qu'il ſemble que le courage vous auroit manqué à vous-même dans cette barbare entrepriſe, ſi, pour premier ſacrifice, vous ne m'aviez ôté l'uſage des ſens.

Ici, j'ai fait un effort pour parler, en héſi-

Clarisse

Tom 5 pag 301.

La malédiction de mon Père est accomplie a la lettre.

C.P. Marillier, Del.

M.me Ponce, Sculp.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

tant, & me tournant vers la table où j'ai posé ma plume. Mais elle a continué. Ecoute-moi jusqu'à la fin, malheureux scélérat ! homme abandonné ! homme, dis-je ; car quel autre nom puis-je te donner, lorsque les mortelles attaques des bêtes les plus féroces auroient été plus naturelles, & mille fois moins horribles que les tiennes. Ton cœur paroît trembler à présent. Ton cœur ! le seul au monde qui soit capable de tant de lâches inventions & d'un excès si cruel. Tremble. Tu as raison de trembler, & d'hésiter comme tu fais, lorsque tu te représentes ce que j'ai souffert pour toi, & l'horrible prix que j'en ai reçu.

Sur mon ame ! Belford, toutes mes facultés m'ont manqué. Non-seulement ses regards & son action, mais sa voix, si majestueuse, a porté le trouble jusqu'au fond de mon ame. D'un autre côté, ma maudite action, & son innocence, son mérite, son rang, la supériorité de ses perfections, se sont présentés à mon esprit avec des couleurs si formidables, que le compte imprévu auquel je me voyois appeler m'a paru ressembler à ce compte général dont on nous menace, où l'on dit que notre conscience sera la première à nous accuser.

Elle avoit eu le tems de rassembler toutes les forces de son éloquence. Sa tête, proba-

blement, avoit été tranquille pendant tout le jour. Et moi, je me trouvois d'autant plus déconcerté, que je m'étois attendu à la voir paroître avec un air de confuſion. Mais je conçois que la force de ſon reſſentiment avoit élevé cette femme incomparable au-deſſus de toutes les petites conſidérations.

Ma chère..... Mon amour, ai-je dit enfin; jamais, non jamais.... Je me ſentois les lèvres tremblantes, & les jambes affoiblies. Ma voix étoit intérieure, foible; mes paroles mal articulées. Jamais un coupable n'en eut plus viſiblement l'apparence : tandis qu'étendant ſa belle main, elle a repris avec toutes les grâces de l'éloquence la plus vive & la plus touchante.

Je ne prétends tirer aucune gloire de la confuſion où je te vois. J'ai employé tout le jour à demander au ciel que, ſi je ne pouvois m'échapper de cette vile maiſon, il me rendît capable de regarder encore une fois l'auteur de ma ruine avec la fermeté de l'innocence outragée. Je ne te reproche plus ton crime & mon malheur, parce qu'ils ſont au-deſſus de l'expreſſion. Tu me vois aſſez calme pour ſouhaiter que la force continuelle de tes remords puiſſe te conduire au repentir; afin que tu ne perdes pas tout droit à cette miſéricorde que tu n'as pas eue pour l'infortunée que tu vois

devant tes yeux; & qui avoit ſi bien mérité de trouver un ami fidelle où elle n'a trouvé que le plus cruel des ennemis. Mais apprends-moi; car tu n'es pas ſans doute à la fin de tes projets; apprends-moi, puiſque je ſuis priſonnière dans un lieu d'horreur, & que je n'ai pas un ami qui puiſſe me ſauver, ce que tu prétends faire du reſte d'une vie qui ne mérite plus d'être conſervée. Dis-moi ſi tu me deſtines à beaucoup d'autres maux, & ſi, de concert avec le maître de l'enfer ſous la forme de la maîtreſſe de cette maiſon, tu en veux à mon ſalut éternel, pour achever ton infame traité, en achevant d'accomplir l'imprécation de mon père. Réponds. Dis-moi, ſi tu as le courage de parler à celle dont tu cauſes la ruine, ce qui me reſte à ſouffrir de ta barbarie.

Elle s'eſt arrêtée; & pouſſant un ſoupir, elle a tourné la tête, pour eſſuyer des larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, & qu'elle ne pouvoit plus cacher à ma vue.

J'étois préparé, t'ai-je déjà dit, à l'emportement des plus violentes paſſions; aux cris, aux menaces, aux injures, aux exécrations. Ces tranſports paſſagers, effet d'une douleur ſoudaine, & la honte, & la vengeance, nous auroient mis de pair; & nous n'aurions rien dû l'un à l'autre. Encore une fois, je ſuis fait

à ces orageuſes douleurs; &, comme rien de violent n'eſt durable, c'eſt ce que j'aurois ſouhaité dans les empreſſemens de mon cœur. Mais une fureur ſi majeſtueuſe & ſi compoſée! Me chercher, lorſqu'il paroiſſoit clairement, par l'effort qu'elle avoit fait pour s'échapper, qu'elle regardoit comme un nouveau malheur de me voir! Nulle idée de vengeance ſur elle-même, à l'exemple de Lucrèce! Plongée néanmoins dans un ſi profond déſeſpoir, que ſuivant ſes propres termes, le pouvoir lui manquoit pour l'exprimer! & ſe trouver capable, après l'état d'où elle n'étoit ſortie que le même jour, de me pouſſer auſſi vivement que ſi quelque lumière d'en-haut lui avoit révélé toutes mes vues! Comment ne ſerois-je pas demeuré tout-à-fait interdit, & ne répondant, comme la première fois, que par des monoſyllabes ou des phraſes interrompues? Cependant j'ai parlé de dédommagemens & de réparations. O Belford! Belford! quel eſt le vainqueur à préſent? qui triomphe, d'elle ou de moi?

Des réparations! m'a-t-elle répondu. Miſérable! qui ne dois plus prétendre qu'à mon éternel mépris. Et levant les yeux au ciel; ô Dieu, juſte & bon! auras-tu pitié d'une malheureuſe dont la chûte eſt l'ouvrage d'une ame ſi baſſe? Cependant, (en jetant ſur moi un regard d'in-

dignation) tout lâche, tout mépriſable que tu es, je ne te hais pas autant que je me hais moi-même, pour n'avoir pas plutôt appris à te connoître, & pour avoir attendu de l'honnêteté, de la reconnoiſſance ou de l'humanité, d'un libertin, qui, pour faire gloire de cette indigne qualité, doit avoir foulé aux pieds tous les principes & tous les droits.

Elle a prononcé alors, avec un ſoupir, le nom de ſon couſin Morden ; comme s'il lui étoit venu de ſa part, quelques avis ou quelque exhortation qu'elle eût négligé : & s'avançant vers la fenêtre, elle s'eſt ſervie un moment de ſon mouchoir pour s'eſſuyer les yeux. Enſuite ſe tournant vers moi tout d'un coup, avec un mêlange de dédain & de majeſté, (que n'aurois-je pas donné dans ce moment pour ne l'avoir jamais offenſée ?) tu me propoſes des réparations ! m'a-t-elle dit ; & de quelles réparations es-tu capable, pour toute perſonne ſenſée que tu auras l'inſolence d'outrager ?

Auſſi-tôt, madame.... auſſi-tôt que votre oncle..... ou ſans attendre ſa réponſe.....

J'entends, je ſais. Mais penſes-tu que le mariage puiſſe réparer un crime tel que le tien ? Sans amis, ſans fortune, telle que tu m'as rendue, je mépriſe trop le lâche qui a pu ſe dérober à lui-même la vertu de ſa femme, pour te

recevoir ſous la qualité dont il ſemble que tu oſes te flatter. Ce que je veux ſavoir, c'eſt ſi, dans un pays de liberté tel que celui-ci, où le ſouverain ne ſauroit être complice de votre lâcheté, & où vous n'auriez pas eu l'audace de la commettre, ſi j'avois eu la protection du moindre de mes parens ou de mes anciens amis, je dois être retenue dans une priſon pour y ſouffrir de nouvelles injures? en un mot, ſi vous prétendez m'arrêter ici, & m'empêcher de ſuivre le cours de ma deſtinée?

Après s'être arrêtée, & me voyant encore muet; ne pouvez-vous répondre à une queſtion ſi ſimple? Je renonce à toute prétention ſur vous; je vous rends toutes vos promeſſes. Quel droit avez-vous de me retenir ici?

Il m'étoit impoſſible de parler. Que répondre à de telles queſtions?

O miſérable! a-t-elle repris; ſi je n'avois pas été privée de mes ſens par la plus honteuſe lâcheté, je n'aurois pas laiſſé paſſer une ſemaine, comme je m'apperçois qu'il s'en eſt paſſé une entière, ſans vous déclarer, comme je le fais à ce moment, que l'infame qui m'a trahie avec cette baſſeſſe, ne ſera jamais mon mari. J'écrirai à mon oncle qu'il peut renoncer à ſes obligeantes intentions en ma faveur; que toutes mes eſpérances ſont anéanties; que

je me regarde moi-même comme perdue pour ce monde. Mais ne m'empêchez pas de ſatisfaire le ciel, pour avoir continué ma correſpondance avec vous malgré les avis & la défenſe de ceux à qui je devois de la ſoumiſſion, & pour m'être expoſée témérairement à vos lâches artifices. Laiſſez-moi le ſeul eſpoir qui me reſte; c'eſt toute la réparation que je vous demande. Ainſi répondez; ſuis-je libre de diſpoſer de moi-même?

Il a fallu répondre; mais avec combien d'embarras & d'héſitation! Mon très-cher amour! Je ſuis confondu, abſolument confondu de la ſeule penſée.... de l'excès.... où je me ſuis emporté. Je vois, j'éprouve, qu'il eſt impoſſible de réſiſter à la force de vos diſcours. Dans toute ma vie, dans toutes mes lectures, je n'ai jamais vu de preuves ſi parfaites d'attachement à la vertu pour l'amour d'elle-même. Si vous pouvez faire grâce au repentir d'un miſérable, qui implore votre bonté à genoux, (je me ſuis jeté ici à ſes pieds, avec toute la vérité du ſentiment que j'exprimois) je jure, par tout ce qu'il y a de ſaint & de juſte, & puiſſe le tonnerre m'écraſer devant vous, ſi je ne ſuis pas ſincère! que demain, avant midi, ſans attendre votre oncle ni perſonne, je vous rendrai toute la juſtice qui eſt en mon pouvoir. Vous me

réglerez enſuite, vous me dirigerez par vos principes, juſqu'à ce que vous m'ayez rendu plus digne de vous que je ne le ſuis à préſent; & je n'aurai pas la préſomption de toucher même à votre robe, avant le bonheur où j'aſpire, de pouvoir vous nommer véritablement ma femme.

Lâche trompeur! s'eſt-elle écriée. Il exiſte, ce juſte dieu que tu invoques; & le tonnerre n'eſt pas deſcendu! & tu vis pour augmenter le nombre de tes parjures!

Ma très-chère vie.... (en me levant; car le tour de ſon exclamation m'avoit fait croire qu'elle commençoit à ſe ralentir : mais elle m'a interrompu).

Si tes offenſes, a-t-elle repris, ne paſſoient pas les bornes du pardon; ſi c'étoit la première fois que tu euſſes bravé le ciel en invoquant ſa vengeance contre toi-même, ma ſituation déſeſpérée pourroit m'engager à me ſoumettre au plus malheureux ſort, avec un homme auſſi mépriſable que toi. Mais, après ce que j'ai ſouffert par ta lâche cruauté, je ne puis me lier avec toi ſans crime. Encore une fois, je te demande ſi je ſuis libre.

J'ai voulu parler de miladi Lawrance, du capitaine Tomlinſon & de ſon oncle. Elle a refuſé de m'entendre. L'impoſture, m'a-t-elle

dit, éclatoit dans mes yeux & dans ma bouche. Elle étoit convaincue que j'avois proſtitué l'honneur de ma famille, en faiſant prendre le nom de ma tante & de ma couſine à deux femmes qu'elle n'oſoit nommer. Le capitaine Tomlinſon & M. Mennel étoient vraiſemblablement deux autres de mes complices. Mais qu'ils fuſſent des ſcélérats ou non, j'en étois un. Elle inſiſtoit ſur la liberté de pouvoir diſpoſer du reſte de ſa courte & malheureuſe vie. Enfin elle ne me voyoit qu'avec horreur, ſous toutes ſortes de titres, & particulièrement ſous celui que j'oſois lui propoſer.

Elle m'a quitté avec ce cruel adieu. Je t'avoue, Belford, que je ſuis demeuré confondu.

Il faut que je te communique ſérieuſement une partie de mes réflexions. Je n'ai pas encore touché au grand article du commerce libre; & la manière dont elle s'eſt expliquée ſur ſon oncle, marque aſſez qu'elle ne prend point encore la médiation pour une chimère. Cependant elle ſoupçonne mes nouveaux projets, & je lui vois des doutes ſur Mennel & Tomlinſon. Je dis que ſi c'eſt d'elle-même qu'elle tire ſes lumières, ſa pénétration eſt merveilleuſe; mais que ſi c'eſt de quelque autre qu'elle, ſon incrédulité, & ſon averſion pour moi, n'ont rien de ſurprenant.

Expliquons-nous ſans détour. Il eſt impoſſible, Belford, que tu joues le double avec moi. Non, ton imbécille pitié pour une femme ne t'aura pas fait trahir un ami, qui s'eſt ouvert à toi avec ſi peu de réſerve. Je ne puis te croire capable de cette baſſeſſe. Cependant raſſure-moi ſur ce point. Je dois faire une maudite figure à ſes yeux lorſque je prodigue les vœux & les ſermens, comme je ne ferai pas ſcrupule de recommencer dans l'occaſion, s'il eſt vrai qu'elle ſoit bien informée de ma perfidie. Je ſais que, lorſqu'il s'agit de fermeté, tu ne me redoutes pas plus que je ne te crains; & que, ſi tu étois coupable, tu dédaignerois un déſaveu, lorſque je te preſſe de t'expliquer.

Je ſuis tenté de m'arrêter ici. Oui : je ne t'écrirai plus, juſqu'à ce que j'aie reçu ta réponſe.

Lundi, à 3 heures du matin.

LETTRE CCLIII.

M. LOVELACE, au même.

Lundi, 19 juin, à cinq heures du matin.

IL faut que j'écrive ; je n'ai pas d'autre reſſource contre le trouble de mon cœur ; & je ne puis me perſuader que tu m'aies trahi.

Que n'ai-je pas fait pour inviter le ſommeil ? Il s'obſtine à ne pas s'arrêter ſur mes yeux. C'eſt à préſent que je ſouhaiterois, du fond de l'ame, de n'avoir jamais connu cette charmante perſonne. Mais qui ſe ſeroit imaginé qu'il y eût au monde une femme de ce caractère ? Pour tout ce que j'ai connu, entendu, lu de ſon ſexe, la règle eſt vraie : une fois ſubjugué, c'eſt pour toujours. Les premiers efforts ſont toujours les derniers ; ou du moins la réſiſtance qui les ſuit devient ſi foible par dégrés, qu'un homme regretteroit d'en trouver moins. Cependant que ſais-je encore ?

Il eſt à préſent ſix heures : le ſoleil éclaire depuis long-tems tout ce qui eſt autour de moi ; car cet aſtre impartial luit ſur la maiſon d'une

Sinclair comme ſur toutes les autres : mais ſa lumière ne pénètre pas au fond de mon cœur.

A la pointe du jour, je me ſuis approché de la porte de ma charmante ; j'ai jeté la vue ſur le paſſage de la clé. Elle a déclaré à Dorcas qu'elle ne quitteroit plus ſes habits dans cette maiſon. Je l'ai vue dans un doux ſommeil, qui ſervira ſans doute à rafraîchir ſes ſens troublés, aſſiſe dans un fauteuil, ſon tablier ſur le viſage, une main qui ſoutenoit ſa tête, l'autre étendue ſans mouvement ſur ſon genou ; la moitié ſeulement d'un de ſes pieds viſible. Quelle différence entr'elle & moi ! ai-je penſé. Elle dort tranquillement, elle qui a reçu l'injure, tandis que l'offenſeur ne peut fermer les yeux, & s'eſt efforcé inutilement toute la nuit de diſſiper ſon chagrin & de ſe fuir lui-même.

J'eſpère néanmoins que je prendrai le deſſus. Si je n'y parvenois pas, cette chère créature ſeroit bien vengée : je ſerois le plus malheureux de tous les hommes.

à ſix heures.

Dorcas vient m'avertir que ſa maîtreſſe ſe diſpoſe ouvertement à partir. Je n'en doute pas. L'humeur où je te la repréſentois hier au ſoir en me quittant m'a préparé à cette entrepriſe.

Qu'en dis-tu, Belford ? Etre haï, mépriſé ! Mais ſi j'ai paſſé les bornes du pardon, à quoi tient-il ?..... Je m'abyme dans mes triſtes réflexions.

Elle me fait dire par Dorcas qu'elle demande un moment d'entretien dans la ſalle à manger, &, ce qui eſt aſſez bizarre, qu'elle ſouhaite que cette fille ſoit préſente à notre converſation. Ce meſſage me donne quelque eſpérance.

A neuf heures.

Damnable artifice ! ruſe ! trahiſon ! il ne s'en eſt rien fallu qu'elle ne m'ait gliſſé au travers des doigts. Elle n'avoit pas d'autre vue dans ſon meſſage que d'éloigner Dorcas, & de nettoyer la côte. Une douleur imaginaire ſuffit-elle donc pour la diſpenſer de ſes principes ? Ne m'apprend-elle pas enfin qu'elle eſt auſſi capable de tromper que moi ?

Si nous occupions le premier corps de logis, & qu'il n'y eût point un paſſage pour arriver à la porte, elle m'échappoit ; mais ſa précipitation l'a trahie. Sally Martin, qui étoit dans un parloir du devant, frappée d'entendre une marche légère, & le frottement de quelque

étoffe de ſoie contre le mur, a jeté les yeux dehors, & s'eſt avancée auſſitôt entr'elle & la porte : » Vous ne ſortirez pas, madame ; per- » mettez que je m'y oppoſe : vous ne devez pas » penſer à ſortir. »

De quel droit ? Comment oſez-vous..... Car la chère perſonne prend quelquefois des airs impérieux. Sally s'eſt hâtée d'appeler ſa tante. Auſſitôt une demi-douzaine de voix ſe ſont jointes à la ſienne, pour me preſſer de deſcendre.

Je m'occupois gravement à donner mes inſtructions à Dorcas, dans l'embarras où j'étois ſur la matière d'une converſation dont elle devoit être témoin. Les cris redoublés m'ont fait voler plutôt que deſcendre. J'ai vu la charmante Clariſſe, l'aimable *trompeuſe*, appuyée contre la cloiſon, ſon paquet à la main, (les femmes, Belford, ne ſont jamais ſans paquet dans leurs exécutions) & plus bas, à quelque diſtance, Polly, Horton, Mabel & Peter, deux domeſtiques du logis. La Sinclair & Sailly étoient entr'elle & la porte. Dans ſa douce fureur, la chère ame répétoit : Je veux ſortir ; perſonne ici n'a droit de m'arrêter : le ſupplice, la mort ne me feroient pas remonter.

Auſſitôt qu'elle m'a vu paroître, elle a fait un pas ou deux vers moi : Monſieur Lovelace, m'a-t-elle

m'a-t-elle dit, je ſuis réſolue de ſortir. Eſt-ce de vous que ces femmes s'autoriſent ? Quel eſt leur droit, quel eſt le vôtre pour m'arrêter ?

Je lui ai demandé tendrement ſi c'étoit-là les préparatifs de l'entrevue qu'elle m'avoit fait eſpérer, & s'il lui avoit paru vraiſemblable que je puſſe conſentir ſi facilement à la perdre.

Dois-je être environnée, aſſiégée comme je le ſuis ? Eh ! quelle autorité ces femmes oſent-elles s'attribuer ſur moi ?

Je les ai priées toutes de ſe retirer, à la réſerve de Dorcas, qui m'avoit ſuivi. Alors j'ai cru devoir prendre un air ferme, après avoir éprouvé ſi long-tems qu'on triomphoit de ma douceur. Ayez la bonté, ma chère, lui ai-je dit d'un ton chagrin, & l'aidant par le bras à marcher, d'entrer avec moi dans le parloir ; ſi vous avez tant de répugnance à remonter, nous pouvons tenir ici notre conférence, & je ne refuſe pas que Dorcas en ſoit témoin. Je l'ai placée ſur une chaiſe ; & me tenant debout, les mains ſur mes côtés : Voyons, madame, quels ſont à préſent vos ordres ?

Inſolent ! s'eſt écriée la furieuſe ; &, ſe levant, elle a couru vers la fenêtre ; elle a levé le chaſſis, ſans ſavoir apparemment qu'il étoit défendu par des barreaux de fer ; & lorſqu'elle a reconnu l'impoſſibilité de ſe jeter dans la rue,

elle a levé au ciel ſes mains jointes ; après avoir abandonné ſon paquet ; &, d'une voix lamentable, elle s'eſt adreſſée à deux paſſans qui traverſoient la rue : Au nom de dieu, charitables perſonnes, ſecourez une malheureuſe à qui l'on ôte l'honneur & la vie.

Je l'ai enlevée dans mes bras, malgré ſa réſiſtance, pendant que le peuple commençoit à s'aſſembler autour de la fenêtre. Elle s'eſt miſe alors à crier : Au meurtre ! au ſecours ! Mais, redoublant mon effort, je l'ai emportée dans la ſalle à manger, en dépit de ſon petit cœur ulcéré, & de la force avec laquelle ſes mains s'attachoient à tout ce qu'elles pouvoient rencontrer. Là, j'ai voulu la placer ſur une chaiſe ; mais elle eſt tombée à terre, preſque ſans mouvement, & pâle comme la mort. Un torrent de larmes l'a ſoulagée fort à propos.

Dorcas en a paru attendrie juſqu'à pleurer à ſon exemple. J'ai admiré le pouvoir de la compaſſion. Pluſieurs évanouiſſemens ayant ſuccédé, je l'ai laiſſée avec Mabel, Dorcas & Polly ; avec la dernière, parce que de toutes les femmes de la maiſon, c'eſt celle qui lui déplait le moins.

Une entrepriſe ſi réſolue ne m'a pas cauſé peu d'inquiétude. Madame Sinclair & ſes nymphes en ſont encore plus alarmées, pour ce qu'elles appellent l'honneur de la maiſon, qui

a reçu quelque inſulte, avec des menaces de caſſer les vitres, ſi la jeune perſonne qui a crié ne paroiſſoit point. Dans la chaleur du mouvement populaire, les femmes ſont venues à moi, pour me demander ce qu'elles devoient répondre au connétable, (1) que le peuple avoit déjà fait appeler. Ne manquez pas, leur ai-je dit, de le faire entrer dans la maiſon, avec deux ou trois des mutins les plus ardens : produiſez une de vos filles, après lui avoir frotté les yeux d'un oignon; ſa coëffure & ſon mouchoir de cou un peu en déſordre : qu'elle ſe reconnoiſſe pour la perſonne offenſée, à l'occaſion d'une querelle de femme, mais contente de la juſtice qu'on lui a rendue. Vous donnerez quelques ſous au connétable, & comptez qu'il ſe retirera tranquillement.

A onze heures.

On a ſuivi mes inſtructions, & tout eſt rentré dans l'ordre. Madame Sinclair regrette amèrement d'avoir jamais connu une dame auſſi délicate que la mienne. Elle m'a propoſé, elle & Sally, de leur abandonner, pendant quelques jours, cette farouche beauté. Je leur ai bruſquement impoſé ſilence, & je les ai chargées

(1) Officier ſubalterne de police, au-deſſous des commiſſaires de quartier.

ſeulement de redoubler les précautions. L'attendriſſement de Dorcas lui a fait eſſuyer beaucoup de railleries : elle confeſſe que ſes larmes étoient réelles. Elle en a honte, dit-elle, mais elle n'a pu les retenir, tant il y a de force dans le ſentiment naturel de la douleur.

Pendant que les autres femmes rioient de ſa ſimplicité, je lui ai dit qu'elle n'avoit pas d'apologie à faire pour ſes larmes, & que j'étois bien aiſe d'apprendre qu'elle eût cette facilité à pleurer : on peut faire un bon uſage de ce talent, que perſonne ne lui connoiſſoit. En un mot, je voudrois qu'elle l'exerçât ſouvent, & qu'elle s'efforçât de gagner, s'il eſt poſſible, la confiance de ma charmante, par la ſenſibilité qu'elle témoigneroit pour ſes peines. Elle m'a répondu que ſa maîtreſſe avoit remarqué ſes larmes, & qu'elle lui avoit déjà fait compliment de cette preuve d'humanité. Fort bien, lui ai-je dit. Votre rôle ſera donc à l'avenir d'avoir le cœur tendre ; mais prenez garde de vous trahir par des affectations. Ainſi Dorcas va devenir une fille de fort bon naturel ; & ma charmante, qui eſt diſpoſée à bien juger de ſon ſexe, y ſera trompée facilement.

*

LETTRE CCLIV.

M. LOVELACE, au même.

JE reçois avis de Parſons, un des valets de chambre de milord M.... que mon vieil oncle eſt fort mal. Ce garçon, qui m'eſt abſolument dévoué, en qualité d'héritier préſomptif, me fait entendre dans ſa lettre que ma préſence au château de M... ne ſeroit pas inutile. Tu vois par conſéquent que je n'ai pas ici de tems à perdre. Si l'honnête pair avoit la bonté de ſe rendre, après tant d'invitations qu'il a reçues de ſa goutte, la perſpective n'auroit rien de déſagréable pour ma chère Clariſſe. Une ſucceſſion de huit mille livres ſterling de rente, & probablement la reverſion du titre, me rendroient peut-être un bon office auprès d'elle. Mais à quelle noble variété de méchantes actions ne ſerois-je pas en état d'aſpirer, avec cette augmentation de revenu ? Tu me diras peut-être que j'exécute déjà tout ce qui me tombe dans l'eſprit ; mais c'eſt une de tes erreurs. Sois perſuadé que je n'en fais pas la moitié ; & ne ſais-tu pas que les meilleures ames ſont charmées du pouvoir de faire le mal, ſoit qu'elles en faſſent uſage ou

non ? La reine Anne, qui étoit d'ailleurs une fort bonne femme, a toujours été jalouſe de cette prérogative. C'étoit un de ſes foibles, dont ſes miniſtres ont abuſé plus d'une fois en ſon nom.

On m'aſſure enfin que ma charmante conſent à me voir, après trois refus, à la vérité, & ſur la manière un peu ferme dont je lui ai fait dire, par Dorcas, que ſi je ne puis l'entretenir dans la ſalle à manger, je ſuis réſolu de monter à ſa chambre. Cependant elle a déclaré qu'elle ne me verroit de ſa vie, ſi le ciel lui rendoit la liberté. En même-tems elle s'eſt informée, ſans affectation, du caractère & de la profeſſion des voiſins. Je ſuppoſe qu'ayant retrouvé la voix, elle veut implorer leur ſecours, s'ils peuvent entendre ſes cris. Elle ne doute pas, dit-elle, qu'ayant formé, dès le premier moment, l'horrible deſſein de ſa ruine, je n'aie choiſi, dans cette vue, une maiſon ſi favorable pour le crime.

Dorcas emploie toute ſon adreſſe pour lui calmer l'eſprit : elle la conjure de me voir avec modération ; elle lui repréſente que je paſſe pour le plus déterminé de tous les hommes ; que la douceur a quelque pouvoir ſur les caractères

violens ; mais qu'il n'en faut rien attendre par d'autres voies. Que ſeroit-ce ſi j'avois rompu notre mariage, ou ſi je penſois à le rompre ? Ici, la chère perſonne a déclaré aſſez nettement qu'elle n'eſt pas mariée ; mais Dorcas a feint de ne pas l'entendre. Je conclus qu'elle eſt déterminée à ne plus garder de meſures.

Après deux heures d'un mortel combat, dont je n'ai pas remporté d'autre fruit qu'un renoncement ſolemnel à toutes mes offres, accompagné de mille témoignages de mépris & de haine, je me renferme dans ma chambre, pour maudire, comme madame Sinclair, l'heure & le moment où j'ai connu cette impitoyable beauté.

LETTRE CCLV.

M. LOVELACE, au même.

Mardi matin, 20 de juin.

JE t'apprends, Belford, que nous ſommes à préſent ſur le même pied ma charmante & moi : elle ne veut pas que je devienne honnête homme ; elle autoriſe mes complots par ſon exemple.

Tu dois être plus partial que je ne l'ai jamais ſuppoſé, ſi tu me blâmes à préſent de reprendre toutes mes réſolutions chancelantes. Ne t'imagine pas que j'explique ſes actions dans un ſens forcé, pour juſtifier les miennes. Le loup, à la vérité, n'employa pas de grands prétextes lorſqu'il lui prit envie de quereller l'agneau. Mais tu vas voir que le cas eſt bien différent.

Ma charmante (l'aurois-tu jamais cru?) prenant avantage du naturel pitoyable de Dorcas, & de quelques expreſſions vives que cette tendre créature a laiſſé échapper contre la cruauté des hommes, avec des regrets de ne pouvoir ſervir ſa maîtreſſe dans ſes afflictions, lui a donné le billet ſuivant, ſigné de ſon nom de fille; car elle a jugé à propos de l'aſſurer poſitivement que nous ne ſommes pas mariés.

Je promets qu'auſſitôt que je ſerai en poſſeſſion de mon bien, je prendrai ſoin honorablement de Dorcas Martindale; ou, ſi je meurs ſans avoir pu remplir cette promeſſe, j'oblige ici mes héritiers, mes exécuteurs & mes adminiſtrateurs, de lui payer annuellement, ou à ſon ordre, pendant tout le cours de ſa vie, la ſomme de vingt livres ſterling; à condition qu'elle m'aidera fidellement à m'échapper de l'injuſte priſon où je ſuis actuellement retenue; ladite obligation devant commencer, pour moi ou

pour mes héritiers, trois mois après le jour de ma délivrance. Je promets auſſi de lui donner, auſſitôt que je ſerai libre, la bague de diamant que je lui ai montrée, pour gage de mon honneur ſur le reſte de cet engagement, écrit de ma propre main, le 19 de Juin 17.....

CL. HARLOVE.

Eh bien ! Belford, les bras ne te tombent-ils pas d'étonnement ? Quelles promeſſes, quelles meſures ſuis-je obligé de garder avec cette chère perfide ? Ne vois-tu pas juſqu'où va ſa haine ? Ne vois-tu pas qu'elle eſt réſolue de ne me pardonner jamais ? Ne vois-tu pas néanmoins qu'elle ſe déshonore abſolument aux yeux du public, ſi ſa perfidie lui fait trouver le moyen de m'échapper, & qu'elle s'expoſe à toutes ſortes de chagrins & de fâcheuſes aventures ? Qui la recevra ? Qui la protègera ? Déterminée cependant à courir tous ces riſques ! &, pour mettre le comble à ſa noirceur, coupable des deux vices dominans de notre ſiècle, la perfidie & la corruption ! Ah Belford ! Belford ! ne me dis plus, ne m'écris plus un mot en ſa faveur.

Tu m'as blâmé de l'avoir logée dans cette maiſon. Mais ſi je l'avois menée dans toute autre maiſon d'Angleterre où il ſe fût trouvé

quelque domeſtique capable de pitié ou de corruption, qu'en ſeroit-il arrivé ?

A dix heures du matin.

Elle eſt fort mal, extrêmement mal, me dit Dorcas, dans la ſeule vue d'éviter apparemment de me voir. Cependant il ſe peut qu'elle ſoit fort mal d'eſprit. Mais n'eſt-ce pas une équivoque ? Dans tous les cœurs humains, une paſſion dominante renverſe les principes. La mienne eſt alternativement l'amour & la vengeance. Celle de ma charmante eſt la haine. Ma conſolation, Belford, c'eſt qu'après la haine, l'amour commence, ou plutôt ſe renouvelle ; du moins ſi l'amour a jamais eu quelque part aux mouvemens de ſon cœur.

Mais, réflexion à part, tu vois que ſon complot avance ; c'eſt demain qu'il doit s'exécuter. Je ſuis ſorti pour faire une nouvelle ligne de circonvallation. Mes ſoins me rendent tranquille.

J'ai fait demander inſtamment la permiſſion de voir ma chère malade, à l'occaſion du mauvais état de ſa ſanté. Dorcas m'a fait des excuſes officieuſes. J'ai maudit l'impertinence de cette créature, aſſez haut pour être entendu. J'ai

frappé du pied, je me ſuis emporté. Le bruit de mes menaces a fait aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit de ma belle pour lui faire appréhender que ſa fidelle confidente ne fût précipitée du haut des degrés en bas.

» Le miſérable eſt d'une violence extrême, » a-t-elle dit à Dorcas; mais tu as, ma chère, » une amie dans moi pour le reſte de tes jours.» C'eſt ſa chère Dorcas à préſent; & ce n'eſt plus Dorcas Wykes; c'eſt Dorcas Martindale, qui eſt en effet ſon véritable nom. Et par-deſſus le lien de l'intérêt, la chère perſonne ſe l'eſt attachée par des ſermens ſolemnels. Mais écoute un charmant dialogue :

Où vous propoſez-vous d'aller, madame, en quittant cette maiſon ?

» Je me jetterai dans la première que je trou- » verai ouverte, & j'y demanderai de la pro- » tection, juſqu'à ce que je puiſſe me faire ame- » ner un carroſſe, ou me loger dans quelque » honnête famille. »

Comment ferez-vous, madame, pour des habits ? je doute que vous puiſſiez en emporter d'autres que celui que vous avez ſur vous.

» Oh ! c'eſt ce qui m'importe peu, ſi je puis » ſeulement ſortir de cette maiſon. »

Que ferez-vous pour de l'argent, madame ? J'ai entendu dire à monſieur qu'il n'avoit jamais

pu vous faire consentir à lui avoir la moindre obligation, quoiqu'il ait appréhendé que vous fussiez sans argent.

» Oh ! j'ai des bagues & quelques bijoux de » prix. A la vérité, il ne me reste pas plus de » quatre guinées, dont j'avois même destiné » deux à quelque charitable usage : mais, hélas ! » la charité doit commencer à présent par moi- » même. Une chère amie que j'ai encore, si je » dois la croire en vie, ne me laissera pas » manquer absolument, lorsque je viendrai à » l'informer de mes besoins. Ah ! Dorcas, je » n'aurois pas été si long-tems sans entendre » parler d'elle, si je n'avois pas été trahie. »

Je vois, madame, que votre sort est fort triste ; j'en suis touchée jusqu'au cœur.

» Que je te remercie, Dorcas ! c'est un malheur » pour moi de n'avoir pas fait réflexion plutôt » que je pouvois me fier à la pitié de ton » sexe. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que j'ai senti de la compassion pour vos peines ; mais vous avez toujours paru vous défier de moi. D'ailleurs, je ne doutois pas que vous ne fussiez mariée, & j'ai toujours cru que vous traitiez monsieur avec un peu de dureté ; de sorte que m'ayant placée auprès de vous, je me suis fait un devoir de prendre ses intérêts.

Que n'ai-je ſu plutôt que vous n'étiez pas mariée ! Une dame telle que vous ! une fortune ſi conſidérable ! ſe voir ſi cruellement trompée !

» Ah ! Dorcas, avec quelle lâcheté m'a-t-il » attirée dans ſes piéges ! Ma jeuneſſe ! mon peu » d'expérience du monde ! & lorſque je tourne » les yeux derrière moi, j'ai auſſi quelque choſe » à me reprocher. »

Bon dieu, madame ! que les hommes ſont trompeurs ! les promeſſes, les ſermens..... j'en ſuis ſûre, j'en ſuis ſûre ! (& ſe frottant quatre ou cinq fois les yeux avec ſon tablier) je puis bien maudire le jour où je ſuis entrée dans cette maiſon !

(C'étoit fort bien expliquer d'où venoit l'effronterie de ſes yeux, que ma charmante lui avoit tant de fois reprochée. Je l'ai louée d'avoir paſſé ſi adroitement condamnation ſur le caractère de la maiſon. Elle ne pouvoit entreprendre de la juſtifier, ſans rendre ſon zèle fort ſuſpect.).

« Pauvre Dorcas ! Hélas ! à la campagne, » où j'ai toujours vécu, qu'on connoît peu la » dépravation de cette méchante ville ! »

Mon malheur, madame, eſt venu de ne pas ſavoir écrire. J'aurois pu communiquer mes embarras à quelques proches parens que j'ai dans le pays de Galles. Ils m'auroient ſauvée de ma ruine.

« Pauvre Dorcas ! (eſſuyant ſes yeux de ſon mouchoir ; car cette chère perſonne eſt la compaſſion même pour tous les malheureux, à l'exception de moi....) Une tante ne devoit-» elle pas protéger ſa nièce ? l'abominable » femme ! »

Je ne puis dire que ma tante y ait eu part. Elle m'a donné de bons conſeils. Elle a long-tems ignoré l'état....

« C'eſt aſſez, Dorcas ; c'eſt aſſez. Dans quel » monde nous vivons ! Dans quelle maiſon » ſuis-je ? Mais prenez courage. Ceſſez de » pleurer (quoiqu'elle ne pût s'en défendre » elle-même.) Mon infortune peut tourner » heureuſement pour vous ; & n'en doutez pas, » ſi je vis. »

Je vous remercie comme le ciel même, ma très-chère madame ! Je partage à préſent toutes vos peines, & je vois que le ſalut de mon ame dépend du ſervice que je ſuis prête à vous rendre. Si vous m'aviez dit ſeulement que vous n'étiez pas mariée, j'aurois perdu la vie, plutôt... plutôt....

Dorcas a pleuré. Ma charmante s'eſt miſe à pleurer auſſi.

Je t'en prie, Belford ; quelques réflexions ſérieuſes ſur ces bizarres événemens.

Comment les bonnes ames peuvent-elles

s'expliquer à elles-mêmes que Satan ait des miniſtres ſi fidèles, & que les liens du vice ſoient incomparablement plus forts que ceux de la vertu ? comme ſi le partage de la nature humaine étoit la corruption & la méchanceté : car ſi Dorcas avoit été honnête fille, & tentée auſſi fortement pour commettre le mal, je ne doute pas qu'elle n'eût cédé à la tentation. Et, pour ne pas chercher des exemples hors de nous, ne vois-je pas, dans notre aſſociation, cent preuves de l'aſcendant du vice ſur la vertu ? N'avons-nous pas fait plus, pour l'intérêt de notre vie déſordonnée, qu'un homme de bien ne fit jamais pour une bonne cauſe ? N'avons-nous pas bravé, dans l'occaſion, l'autorité des loix ? Avons-nous connu quelques dangers, lorſqu'il a fallu nous ſervir mutuellement dans nos folles entrepriſes ?

D'où peut venir cette différence ?

Je crois l'avoir deviné. Les libertins tels que nous, c'eſt-à-dire, vicieux d'habitude, ſont d'eux-mêmes auſſi méchans qu'ils le peuvent, & font ſans ceſſe l'ouvrage de Satan, ſans qu'il ait beſoin d'y contribuer beaucoup : au lieu qu'il eſt occupé continuellement à tendre ſes filets pour les autres ; & qu'en pêcheur habile, il proportionne l'amorce au poiſſon qu'il veut prendre.

Je ne vois pas même pourquoi l'on blâmeroit, dans Dorcas, ſa fidélité pour une mauvaiſe cauſe. Un général qui ſert l'ambition d'un prince dans ſes tyranniques entrepriſes, un avocat qui ſe charge de la défenſe d'un criminel ou d'une cauſe injuſte, te paroiſſent-ils bien différens de Dorcas? Les crois-tu réellement moins coupables? Cependant l'un obtiendra le nom de héros; l'autre, celui d'un modèle d'éloquence, à qui chacun voudra confier ſes intérêts; & leur habileté les élèvera tous deux aux premiers honneurs de leur profeſſion.

Fort bien, comme tu dis. Mais que faire, lorſque ma charmante eſt ſi déterminée à quitter cette maiſon? Seroit-il impoſſible de trouver quelque moyen de l'obliger, & de faire ſervir ce moyen même à mes propres vues? Je ſuis ſatisfait de cette ouverture. Il me ſemble qu'elle peut-être tentée. J'en vais faire mon étude.... Suppoſons qu'en effet, je ſouffre qu'elle m'échappe : tous les déſirs de ſon cœur tendent à ce point; le triomphe qu'elle ſera flattée d'avoir obtenu ſur moi, ſera une compenſation pour tout ce qu'elle a ſouffert.... Oui, je ſuis réſolu de l'obliger, lorſqu'elle s'y attend le moins.

L'éditeur ſupprime ici pluſieurs lettres qui contiennent de nouveaux complots de M. Lovelace, tels

tels que de procurer à la triſte Clariſſe une occaſion de s'évader par le ſecours apparent de Dorcas, pour la faire tomber dans une autre maiſon, qui ne lui eſt pas moins dévouée que celle de la Sinclair. Il eſpère qu'étant ſans prévention contre ſa nouvelle demeure, qu'elle regardera comme un aſile, elle donnera plus facilement dans ſes pièges. Ce projet ne lui réuſſit point. Clariſſe, à qui de nouvelles obſervations apprennent à ſe défier plus que jamais de Dorcas, ne paroît entrer dans la propoſition de cette fille que pour la tromper elle-même, en prenant la fuite d'un autre côté, tandis qu'elle feint de vouloir ſe dérober avec elle. Malheureuſement elle eſt arrêtée encore par la vigilance des autres femmes de la maiſon. Lovelace renouvelle ſes efforts pour ſe faire écouter. Il montre une lettre de Tomlinſon, qui fixe au mercredi de la ſemaine ſuivante le jour où M. Jules Harlove doit ſe rendre à Kentish-Town, pour la célébration du mariage. Rien ne perſuade Clariſſe. Rien n'affoiblit ſes réſolutions. Cependant la crainte de voir renouveler quelque entrepriſe contre ſon honneur, lui fait promettre d'attendre le jour marqué par ſon oncle. Sa vue, dans cette promeſſe, eſt d'employer ſon oncle même, &, s'il eſt poſſible, l'autorité des magiſtrats, pour ſe délivrer d'un homme qu'elle ne veut plus écouter ſous aucun titre. Dans l'intervalle, Lovelace intercepte une troiſième lettre de miſs Howe.

LETTRE CCLVI.

M. LOVELACE, au même.

Vendredi, 23 de juin.

J'ÉTOIS ſorti ce matin de fort bonne heure, dans un deſſein dont l'exécution eſt encore incertaine. A mon retour, j'ai trouvé un carroſſe à ſix chevaux, qui m'eſt envoyé par toute ma famille, à la prière de milord M.... pour recevoir les derniers ſoupirs de ce cher oncle. On déſeſpère de ſa vie. Sa goutte eſt remontée à l'eſtomac, pour avoir bu de la limonade avec excès. Un homme de deux cens mille livres de rente, préférer ſes goûts à ſa ſanté! Il mérite la mort. J'ai donné ordre à ſon bailli de Berkshire, qui m'amène la voiture, de me la tenir prête pour demain à quatre heures du matin. Il n'en coûtera qu'un peu plus de fatigue aux chevaux, pour réparer ce délai; & le repos qu'ils prendront dans l'intervalle augmentera leurs forces. D'ailleurs, au moment que je t'écris, peut-être m'appartiennent-ils déjà.

Je ſuis abſolument réſolu au mariage, ſi ma chère furie conſent à m'accepter. Si ſon obſtination eſt invincible, je vois bien qu'il faut me

rendre aux mouvemens, non de ma conſcience, mais des femmes de cette maiſon.

Dorcas l'a informée de l'arrivée du bailli & de ſa commiſſion. Elle a ſouhaité de le voir. Mon retour l'a privée de cette ſatisfaction. J'ai trouvé Dorcas qui faiſoit ſa leçon à l'honnête bailli ſur les queſtions auxquelles il ne devoit pas répondre. Mais j'ai fait demander auſſi-tôt la permiſſion de voir ma charmante. Elle m'eſt accordée; ſoit que la néceſſité de mon départ l'ait facilement diſpoſée à recevoir mes adieux; ſoit que la brillante ſucceſſion qui m'attend ait le pouvoir de la rendre plus traitable. Je l'entends qui entre dans la ſalle à manger.

Rien, rien, Belford, n'eſt capable de la toucher. Je n'ai pu rien obtenir d'elle; quoiqu'elle ait obtenu de moi le point qu'elle avoit le plus à cœur. Il faut que je te repréſente en peu de mots ce qui vient de ſe paſſer entre nous.

Je lui ai propoſé d'abord, & dans les termes les plus empreſſés, de l'épouſer ſur le champ. Elle m'a refuſé avec la même chaleur.

Je lui ai dit que, s'il lui plaiſoit de m'aſſurer ſeulement qu'elle ne quitteroit pas la maiſon de madame Sinclair juſqu'à mardi au ſoir, je ne

ferois qu'aller au château de M.... pour m'aſſurer de la ſituation de milord, & recevoir ſes dernières volontés, s'il étoit encore en état de me les expliquer; que peut-être ſerai-je de retour avant lundi.... Accordez-moi quelque choſe, madame; je vous en conjure; donnez-moi quelque légère marque de conſidération.

« Quoi, monſieur! n'eſt-ce que par vos » mouvemens que je dois me déterminer? » Croyez-vous que je ratifierai ma priſon par » un conſentement volontaire? Que m'importe » votre abſence ou votre retour? »

Ratifier votre priſon! eh! vous imaginez-vous, madame, que je redoute les loix? (J'aurois pu m'épargner cette folle bravade. Mais l'orgueil ne me l'a pas permis. J'ai cru, Belford, qu'elle me menaçoit.)

« Non, monſieur, c'eſt de quoi je ne vous » ſoupçonne pas. Vous êtes trop brave pour » reſpecter les loix divines ou humaines. »

Fort bien, madame. Mais exigez de moi tout ce qui peut vous plaire; je ſuis prêt à le faire pour vous, quoique vous ne ſoyez diſpoſée à rien pour m'obliger.

« Eh bien! monſieur, je vous demande la liberté d'aller à Hamſtead. »

Je ſuis demeuré en ſuſpens. Mais, à la fin: Oui, madame, j'y conſens de bon cœur. Je

vais vous y conduire de ce pas, & vous y laiſſer, ſi vous me promettez d'être à moi jeudi prochain, en préſence de votre oncle.

« Je ne promets rien. »

Madame, madame, gardez-vous de me laiſſer voir que je n'ai aucun fond à faire ſur le retour de votre affection.

« Vous m'avez accoutumée à ſouffrir vos » menaces, monſieur. Mais je n'en accepte pas » moins votre compagnie juſqu'à Hamſtead. Je » ſerai prête à partir dans un quart-d'heure. » Mes habits viendront enſuite. »

Vous ſavez, madame, à quelle condition. Jeudi prochain.....

» Quoi? vous n'oſez vous fier... » J'avoue, madame, que le paſſé m'inſpire de la défiance. Cependant je veux me fier à votre généroſité. Demain, s'il n'arrive rien qui doive me faire changer de réſolution, d'auſſi bonne heure qu'il vous plaira, vous pouvez partir pour Hamſtead.

Cette promeſſe a paru l'obliger. Cependant j'ai vu dans ſes yeux un air de doute.

Je vais retrouver les femmes. Comme je n'ai point à préſent de meilleurs juges, j'entendrai ce qu'elles penſent de ma critique ſituation avec cette fière beauté, qui rejette inſo-

lemment un Lovelace à genoux, offrant, du ton le plus tendre, de s'humilier à la qualité de mari, en dépit de toutes ſes préventions contre cet état d'eſclavage.

LETTRE CCLVII.

M. LOVELACE, au même.

JE ſors du conſeil. « Ai-je été ſi loin, pour » n'oſer faire un pas de plus ? N'eſt-il pas évi- » dent, par toute la conduite de ma belle, que » je ſuis abſolument perdu dans ſon cœur ? » Quelle autre défenſe a-t-elle, que ſon élo- » quence & ſes larmes ? Dans la première » épreuve, j'avois trop d'avantage. Elle étoit » inſenſible. Elle ne l'auroit pas été, s'il avoit » dépendu d'elle de ne pas l'être. Les méthodes » que j'ai employées avec elle, n'ont fait » qu'augmenter ſa gloire & ſon orgueil. Elle » peut faire avec honneur le récit de ſon aven- » ture. Pas un mouvement d'inclination qui » puiſſe l'avoir trahie. Elle peut me couvrir » de confuſion d'un ſeul regard, ſans avoir à » ſe reprocher la moindre penſée dont elle » doive rougir. » Voilà, Belford, le réſultat de ma conférence avec les femmes.

Ajoute que la chère perſonne voit à préſent la néceſſité où je ſuis de la quitter; qu'elle eſt réſolue de faire éclater ſes plaintes; que mes inventions ſont d'une nature qui doit me faire paſſer pour le plus odieux de tous les hommes, s'il arrive qu'elles ſoient découvertes avant le mariage.

Cependant j'ai promis, comme tu ſais, & ſans aucune condition de ſa part, qu'elle partira demain pour Hamſtead!

Veux-tu ſavoir le ſens de cette promeſſe? Elle eſt reſtreinte, ſi tu t'en ſouviens, par la ſuppoſition qu'il n'arrivera rien qui doive la faire changer. Or apprends qu'il arrivera quelque choſe.

Figure-toi que, par imprudence, Dorcas ait laiſſé tomber le billet qu'elle a reçu de ſa maîtreſſe. Les domeſtiques, ſur-tout ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, ſont la plus négligente race du monde pour toutes ſortes de papiers. Figure-toi que je l'ai trouvé; &, dans un tems où j'étois réſolu de laiſſer à ma chère Clariſſe, la diſpoſition abſolue d'elle-même. Cet incident ne te paroît-il pas *quelque choſe?* Un billet de cette nature ne porte-t-il pas toutes les apparences d'une véritable ingratitude? Le deſſein de m'en faire un ſecret prouve la crainte qu'il ne fût découvert; & cette crainte décèle un

cœur coupable. Quel prétexte plus juſte ? Si je tombe dans une violente colère après ma découverte, ne convient-on pas généralement que la colère eſt une excuſe pour la violence ? Chacun n'eſt-il pas obligé de faire grâce aux fautes d'autrui, lorſqu'il a reconnu, dans les mêmes occaſions, qu'il n'a pas été capable de prendre plus d'empire ſur lui-même ?

Suppoſe que, pour échauffer la ſcène, j'appelle les femmes à témoins, & que je les faſſe juges d'une vile ſervante qui s'eſt laiſſé corrompre. Le moindre avantage que j'en puiſſe tirer, ſi ce n'eſt pas une admirable occaſion pour renouveler l'épreuve, ſera du moins une excuſe pour faire durer, juſqu'à mon retour, ce qu'on nomme la *priſon*, pour ordonner que la vigilance ſoit redoublée, & pour me faire envoyer toutes les lettres qu'on pourroit écrire ou recevoir ; &, lorſque je ſerai revenu, le diable s'en mêlera ſi je ne trouve pas le moyen de faire choiſir à ma belle quelque logement qui réponde à mes vues, puiſque celui-ci lui déplaît, ſans qu'il paroiſſe néanmoins que j'y ai plus de part que la première fois.

Tu vas t'emporter ici contre moi. Tu me maudiras, j'en ſuis sûr. Mais crois-tu qu'après avoir mis tant d'inventions en uſage, je m'ex-

poſe à perdre cette incomparable femme pour quelques ruſes de moins ? D'ailleurs, ne ſuis-je pas déterminé au mariage ? N'eſt-ce pas aſſez pour me juſtifier aux yeux du public ? Une *cataſtrophe* ne paſſe-t-elle pas pour heureuſe, de quelques traverſes qu'elle ait été précédée, lorſqu'elle ſe termine par la célébration ?

Mais je me livre entièrement aux tendres ſoins de l'amour, tandis que mon pauvre cher oncle, comme ſon bailli m'en aſſure, eſt dans la plus mortelle agonie ! Quelles doivent être ſes ſouffrances ! Le ciel ait pitié de lui ! J'ai le cœur trop ſenſible, Belford ; & cette chère Clariſſe l'auroit éprouvé, ſi j'avois pu m'imaginer que ſes plus cruelles peines euſſent approché des plus légers tourmens de milord. Je parle des peines réelles ; car, pour celles qui viennent d'une exceſſive ſenſibilité, je ne les connois pas, & par conſéquent je ne ſuis pas obligé d'en répondre.

LETTRE CCLVIII.

M. LOVELACE, au même.

SECONDE audience que je viens d'obtenir. Mais on ne m'a pas permis d'expliquer la moitié des tendres ſentimens, des offres obligeantes, dont mon cœur étoit rempli. Maudite ſituation que celle d'un homme qui ſe ſent diſpoſé à dire les plus belles choſes du monde, & qui ne peut engager la maîtreſſe de ſon ſort à les entendre! Je comprends fort bien à préſent pourquoi les amans cherchent la ſolitude, lorſqu'ils gémiſſent ſous la tyrannie d'une cruelle, & pourquoi ils prennent les arbres & les rochers pour confidens de leurs peines : ne ſuis-je pas forcé de te confier les miennes ?

Ma charmante m'a demandé quel fond elle pouvoit faire ſur la permiſſion que je lui avois donnée (elle a prononcé ce mot avec affectation) de ſe rendre à Hamſtead auſſi-tôt que je ſerois parti pour Berkshire. J'ai renouvellé fort gaiement ma promeſſe. Elle m'a prié de donner mes ordres devant elle. J'ai appelé auſſi-tôt Will & Dorcas. Apprenez tous deux, leur ai-je dit, que vous devez obéir, dans mon ab-

ſence, à toutes les volontés de votre maîtreſſe. Elle ſe propoſe de retourner à Hamſtead lorſque je ſerai parti. Mais, ma chère, lui ai-je demandé, ne prenez-vous perſonne avec vous? Prenez Dorcas.

Elle m'a répondu que madame Moore, ayant deux femmes de ſervice, elle n'avoit pas beſoin d'autres domeſtiques; ou que, ſi Dorcas lui étoit néceſſaire, elle la feroit venir.

Oui, oui, Dorcas, ai-je dit à cette fille; il ſuffira, ſi votre maîtreſſe le permet, que vous vous rendiez près d'elle à mon retour. Voulez-vous, mon cher amour, que je faſſe appeler madame Sinclair, pour lui donner auſſi mes ordres devant vous?

Elle a refuſé de voir madame Sinclair, & rien de ce qui lui appartenoit. Les domeſtiques s'étant retirés, j'ai renouvelé mes inſtances pour lui faire promettre de recevoir jeudi prochain mes ſermens au pied de l'autel. Effort inutile. S'il arrive quelque choſe de mal, ne doit-elle pas s'en prendre à elle-même?

Je me ſuis réduit à une faveur, qu'elle n'a pu refuſer à l'air dont je l'ai demandée; c'eſt de paſſer une partie de la ſoirée avec elle. Je ſerai la douceur & la complaiſance même. Mon ame entière ſe répandra devant elle, pour obtenir l'oubli de mes offenſes. Si la ſienne eſt

inflexible, & que malheureuſement le billet ſe préſente ſur mes pas, je ne doute point que la vengeance ne me jette dans de furieux tranſports. Toute la maiſon eſt dans mes intérêts: ne ſeroit-ce pas ma faute, ſi je manquois l'occaſion?

Cette épreuve, néanmoins, ſera la dernière. Je te le jure, Belford. Si je vois qu'avec le plein uſage de ſes ſens elle ſe conduiſe auſſi noblement que dans la première, c'eſt un ange qui ſortira de la fournaiſe, pour recevoir à jamais mes adorations. Toutes ſes ſouffrances finiſſent. Je renonce à Satan, qu'elle aura vaincu, & je me livre à la réformation. S'il s'élève dans mon cœur quelque mouvement dépravé, je le réprimerai d'un coup de poignard, plutôt que de lui laiſſer prendre l'aſcendant.

Quelques heures vont décider de mon ſort. Mais, quel que ſoit l'évènement, je ſerai trop occupé, pour trouver le tems de t'écrire avant que je ſois au château de M....

En attendant, je t'avoue que je ſuis dans une étrange agitation. Je veux la calmer, s'il eſt poſſible, avant que de paroître devant elle. Mais il ſe paſſe dans mon cœur des mouvemens que je ne puis comprendre. Je quitte ma plume, & je m'abandonne à ma deſtinée.

LETTRE CCLIX.

M. LOVELACE, au même.

Vendredi au ſoir.

J'AVOIS cru que le tems & l'inclination me manqueroient également pour écrire avant que de me livrer aux ſix chevaux de mon oncle; mais je me trouve du tems; &, ne pouvant ni dormir, ni me diſtraire des noires idées qui m'aſſiègent, je n'ai pas d'autre reſſource que ma plume. Je ſuis d'une humeur inſupportable à moi-même. Elle va peut-être ſe mêler avec mon encre. N'attends pas de moi d'autre préparation.

Je me ſuis efforcé, par la douceur & par l'amour, d'amollir... quoi? le marbre; un cœur incapable d'amour & de douceur. Les offenſes paſſées ne ſortent pas de ſa mémoire; prête à recevoir des grâces, c'eſt-à-dire, la permiſſion de partir pour Hamſtead; mais auſſi éloignée de les mériter que d'en faire. Ainſi je me ſuis bientôt vu forcé de renoncer à mon ſyſtême de complaiſance & de ſoumiſſion.

J'aurois ſouhaité alors qu'elle eût excité ma colère. Comme un lâche écolier, qui attend le

premier coup de poing avant que de pouvoir ſe réſoudre au combat, je l'ai preſque défiée d'oſer me défier elle-même. Elle a paru s'appercevoir du danger; & n'ayant pas la hardieſſe de me braver directement, elle m'a tenu comme incertain entre l'eſpérance de la fléchir & le déſir de l'offenſer. Cependant elle croit la fable de Kentish-Town. Je la vois perſuadée que ſon oncle doit s'y rendre; & je ne m'apperçois pas qu'elle ſoupçonne Tomlinſon d'être un impoſteur.

Son inquiétude n'en étoit pas moins viſible pendant notre entretien. Elle a voulu plus d'une fois ſe retirer. Elle m'a ramené ſi ſouvent à ma promeſſe pour Hamſtead, que je me ſuis trouvé fort embarraſſé à répondre, quoiqu'aux termes où j'en étois avec elle, il me fût impoſſible de l'exécuter.

Dans cette ſituation, les femmes prêtes à m'aſſiſter, & ſans doute à m'accabler de railleries, ſi je demeurois en chemin, quel autre parti avois-je à prendre, que de ſuivre le plan concerté, & de faire naître un prétexte de querelle, pour me mettre en droit de révoquer ma permiſſion, & pour la convaincre que je ne voulois pas être, ſans raiſon, un brutal raviſſeur?

J'étois convenu avec les femmes, que, ſi je

ne pouvois trouver dans notre conférence l'occaſion de quereller, le billet ſe trouveroit ſous mes pas, & que je m'en ſaiſirois auſſi-tôt qu'elle m'auroit quitté. Mais, vers dix heures, l'empreſſement qu'elle a marqué pour ſe retirer, & le redoublement d'inquiétude que j'ai lu dans ſes yeux, m'ont fait craindre que, ſi je la laiſſois remonter à ſa chambre, il ne me fût difficile de me rapprocher d'elle. Je ne voulois pas m'expoſer à ce riſque. Je ſuis ſorti un moment, à dix heures, dans le deſſein de changer quelque choſe à mes diſpoſitions, après lui avoir dit que je la rejoindrois ſur le champ. A mon retour, je l'ai trouvée à la porte de la ſalle, prête à remonter, & je n'ai pu lui perſuader de retourner ſur ſes pas. Dans les ſentimens de complaiſance où je m'étois ſoutenu pendant toute la ſoirée, je n'ai pas eu la préſence d'eſprit d'employer la force pour l'arrêter. Elle s'eſt comme gliſſée d'entre mes mains, & je me ſuis vu rappelé malgré moi à mon premier ſyſtême.

Si j'étois capable de mettre un peu d'ordre & de liaiſon dans mon récit, j'aurois dû te dire d'abord, qu'entre huit & neuf heures du ſoir, il m'étoit venu un nouveau courrier de ma famille, pour me prier de prendre avec moi le docteur *Sawan*, dont mon oncle s'eſt ſouvenu

que les remèdes lui ont ſauvé la vie dans une autre occaſion. Je l'avois fait avertir de ſe tenir prêt pour quatre heures du matin ; car le diable auroit plutôt emporté l'oncle & le docteur, que de me faire remuer d'un pas avant la concluſion de mon entrepriſe.

Devine la ſuite, ſi tu veux, & maudis-moi d'avance. Mais tu dois me plaindre, au contraire, ſi tu es capable de prévoir le dénouement.

A peine ma charmante étoit-elle rentrée dans ſa chambre, qu'en me retirant dans la mienne, j'ai trouvé un petit papier, que j'ai ramaſſé. Je l'ai ouvert ; car il étoit ſoigneuſement plié dans un autre. Que pouvoit-ce être qu'une promeſſe de vingt livres ſterling de penſion, & d'un diamant, pour corrompre Dorcas, & l'engager à favoriſer la fuite de ſa maîtreſſe ?

Quelle révolution tout d'un coup dans mes eſprits ! J'ai ſonné avec aſſez de violence pour caſſer le cordon, comme ſi ma chambre eût été en feu. L'effroi s'eſt répandu dans la maiſon. Tout le monde s'eſt mis en mouvement. Will eſt accouru le premier : monſieur ! monſieur ! monſieur !..... Qu'on m'appelle Dorcas, me ſuis-je écrié du haut de l'eſcalier, dans une horrible fureur, & prêt à perdre la reſpiration. La malheureuſe s'eſt préſentée, mais tremblante,

blante, & ſe gardant bien de s'approcher trop, après le récit que Will lui avoit fait de mon emportement. J'ai tiré l'épée, que j'avois priſe dans le premier mouvement de ma rage; j'ai vomi cent imprécations contre une infame traîtreſſe. Elle s'eſt réfugiée à la porte de ſa maîtreſſe. Mon dieu! mon dieu! s'eſt écrié Will, en me retenant le bras, lorſque je voulois la frapper au paſſage. Je l'ai repouſſé de toute ma force; & lui donnant un grand coup du plat de mon épée : prends cela, maraud, pour avoir dérobé une perfide à ma vengeance.

Deux ou trois des femmes ſont montées en confuſion. Quoi donc? quoi? qu'eſt-il arrivé? (J'ai entendu ma charmante, qui, loin d'ouvrir ſa porte, pouſſoit un verrou de plus pour la fermer.) Ce qui eſt arrivé! Cette abominable Dorcas..... Qu'on m'appelle ſa tante. Qu'elle vienne voir à quelle traîtreſſe elle m'a livré. Je veux qu'elle me l'amène elle-même; qu'elle me faſſe juſtice d'une miſérable qui ſe laiſſe corrompre par des penſions, pour éterniſer les querelles entre un mari & ſa femme, & pour me faire perdre à jamais tout eſpoir de réconciliation.

Que je périſſe, Belford, ſi j'ai le courage de continuer les circonſtances de cette farce.

La tante eſt montée en ſoufflant. Sur ſa part

de paradis, m'a-t-elle dit en joignant les mains, elle n'avoit aucune part à ce qui s'étoit paſſé. De ſa vie, elle n'avoit connu une femme plus malicieuſe & plus intrigante que la mienne. Il n'étoit pas ſurprenant qu'il y eût ſi peu de domeſtiques fidelles, lorſque des dames de cette qualité ne faiſoient pas ſcrupule de les corrompre. Elle ne me demandoit pas grâce pour l'infame créature. Elle la renonçoit pour ſa nièce, s'il étoit vrai qu'elle fût capable d'une trahiſon. Mais quelle étoit la preuve ? Je lui ai fait voir le papier. Alors, devenant auſſi furieuſe que moi, il n'y a pas d'injures & de malédictions qui ne ſoient ſorties de ſa bouche.

Je ſuis rentré dans ma chambre, avec grand ſoin de tenir la porte ouverte, pour donner paſſage au bruit & aux voix dans le corridor. Qu'on me l'amène, ai-je dit (d'un ton que j'ai cru propre à me faire entendre de ma charmante); qu'elle paroiſſe devant ſon juge. Je veux tirer la vérité d'elle-même; je veux ſavoir qui a fait les premières avances.

Elle eſt venue entre deux femmes, qui l'ont arrachée de ſon aſile. En marchant, elle imploroit ma bonté, celle de ſa tante, & la pitié de toute la maiſon. Elle trembloit, diſoit-elle, de paroître devant moi. En effet, lorſqu'elle eſt entrée dans ma chambre, où la Sinclair m'avoit

ſuivi, ce vieux démon, qui avoit affecté de baiſſer un peu la voix dans le corridor, s'eſt livrée à toute ſa furie. Nous avons commencé une ſcène que j'ai honte moi-même de te repréſenter. Elle a duré plus d'une heure. Dorcas fondant en larmes, & refuſant d'expliquer le fond du myſtère, ſous prétexte que ſon honneur & ſon affection ne lui permettoient pas d'expoſer ſa chère maîtreſſe, je me flattois qu'une généreuſe compaſſion pourroit engager ma charmante à venir prendre ſa défenſe. Après avoir perdu cette eſpérance, Sally a propoſé audacieuſement de confronter la perfide avec ſa maîtreſſe. Sans doute, a interrompu la vieille Mégère, en applaudiſſant. Si madame eſt auſſi remplie d'honneur que nous l'avons toujours ſuppoſé, elle paroîtra pour juſtifier une malheureuſe fille qui s'eſt laiſſé ſéduire par la grandeur de ſes offres. Oui, monſieur, j'eſpère..... j'eſpère que, ſi madame ne vient pas volontairement, vous trouverez quelque moyen d'éclaircir cette affaire en ſa préſence. Je compte mes portes pour rien dans une occaſion de cette nature..... Je ſuis amie de la juſtice. Il faut que cette affaire ſoit éclaircie par le fond. Je commencerai par jurer que je n'ai pas eu la moindre part à cette noire corruption.

Elle n'avoit pas fini ce dernier mot, lorſque

nous avons entendu ma chère Clariſſe tirer ſes verroux, ouvrir ſa porte, & marcher d'un pas libre dans le corridor. Voici le moment, monſieur, m'ont dit toutes les femmes d'une ſeule voix.....

En vérité, Belford, je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

Cependant il faut que je t'achève la peinture de cette étrange ſcène.

Repréſente-toi notre conſeil aſſis, pour juger & pour punir la belle *corruptrice :* moi, la vieille, cette vieille ſi redoutée juſqu'alors ! Sally, Polly, Dorcas & Mabel, comme en garde, pour l'empêcher de fuir ou de ſe cacher ; tous déterminés à conſommer cette nuit une damnable entrepriſe ; réſolus même, ſur la dernière ouverture, de forcer le paſſage, & d'employer les dernières violences ; toutes les portes d'en-bas ſoigneuſement fermées, & les fenêtres bouchées ; Will au bas de l'eſcalier, pour veiller aux moindres mouvemens (car il ne manquoit rien à nos brutales précautions). C'eſt au milieu de ces circonſtances que nous l'entendons venir à nous volontairement, & que nous la voyons entrer avec un air incomparable de confiance & de majeſté. Toute l'aſ-

ſemblée demeure en ſilence à ſa vue. Chacun eſt glacé d'étonnement ou de crainte. Moi-même, je ſuis comme effrayé de ſa ſituation & de la mienne : le cœur me bat ; l'embarras & la confuſion me lient la langue, altèrent même mes forces.

Elle eſt muette auſſi quelques momens. Elle jette ſucceſſivement un regard ferme ſur moi & ſur chaque perſonne de l'aſſemblée. Cette préparation achève de nous rendre immobiles. Enſuite, faiſant quelques pas devant nous, dans la longueur de la chambre, & retournant ſur la même ligne, comme pour ſe donner le tems de chercher ſes termes, ou de modérer ſon indignation, elle s'arrête, en fixant les yeux ſur moi : Miſérable Lovelace ! commence-t-elle, avec une force incroyable ; ô le plus abandonné de tous les hommes ! crois-tu que je ne pénètre point ici ton infame & lâche complot ? Toi, femme, (en regardant la Sinclair) qui as ſu dans quelques momens m'inſpirer de la terreur, mais que je n'ai pas moins mépriſée, en te redoutant, & que je regarde aujourd'hui avec déteſtation, aurois-tu préparé quelque nouveau poiſon, pour me dérober encore une fois l'uſage de mes ſens ? car ce crime eſt peut-être ton ouvrage. Et ſe tournant vers moi : barbare ! une ſi noire invention rendroit aujourd'hui tes

ſuccès bien plus certains. Viles créatures (en s'adreſſant à toutes les femmes), qui avez peut-être cauſé la ruine de cent ames innocentes (& ce que je viens d'entendre me fait juger par quelle voie), apprenez donc, s'il eſt poſſible que vous l'ayez ignoré, que je ne ſuis point la femme de ce monſtre. Toute perdue que je ſuis par votre infernal ſecours, grâces au ciel, je ne ſuis pas ſa femme. Apprenez que j'ai une famille qui vous demandera compte de mon honneur; une famille puiſſante, dont mes cris réveilleront la tendreſſe & la protection. Conſidérez deux fois à quels nouveaux outrages vous me deſtinez. Je ne ſerai jamais la femme du ſcélérat que vous ſervez. J'ai de la naiſſance & du bien. Je trouverai des amis qui ne me laiſſeront pas ſans vengeance; & depuis les preuves que j'ai de votre lâche intelligence, par tous les diſcours que j'ai entendus, n'eſpérez de moi aucun ſentiment de pitié.

Que te dirai-je, mon cher Belford? perſonne n'a pu rire de la pitoyable figure qu'il a vu faire à ſon voiſin. Quel abattement la conſcience eſt capable de répandre entre des coupables! Combien le vice ſeroit timide & tremblant, s'il étoit toujours donné à l'innocence de ſe faire reſpecter avec cette nobleſſe!

Pour toi, vile Dorcas! a repris mon ange, toi

qui, ſous le voile de l'affection, es parvenue à me jouer par tes gémiſſemens & tes feintes larmes, n'appréhende rien de ta double perfidie. Tu as rempli trop fidellement ton rôle, pour avoir ici d'autres reproches à craindre que les miens. Ta fidélité te met à couvert avec de tels maîtres. Fuis de mes yeux, miſérable ! On ne demandera plus qui de toi ou de moi a fait les premières avances.

Te l'imaginerois-tu, cher ami ? l'impudente, l'audacieuſe Dorcas, effrayée juſqu'à la pâleur, a pris la fuite auſſi promptement qu'elle en a reçu l'ordre. Sa frayeur s'eſt communiquée à Mabel, qui a diſparu après elle. J'ai rappelé Dorcas; je me ſuis efforcé de rallier les troupes. Mais quel diable auroit pu les arrêter, lorſqu'un ange les forçoit à tourner le dos ?

Madame, ai-je dit à l'impérieuſe divinité, en m'avançant vers elle d'un air aſſez fier, quoique mêlé de confuſion, permettez-moi de vous aſſurer..... Elle s'eſt reculée de quelques pas. Arrête, monſtre ! s'eſt-elle écriée; arrête où tu es, & n'entreprends pas de me toucher, ſi tu ne veux me voir tomber ſans vie à tes pieds. Au même inſtant, elle m'a glacé d'horreur & de crainte, en portant ſur ſon cœur la pointe d'un grand canif, dont elle tenoit le manche ferré dans ſon poing; de ſorte que n'en voyant

que le fer, il n'y avoit aucune eſpérance de pouvoir la déſarmer. Je ne menace ici que moi-même, a-t-elle continué. Vous, monſieur, vous, femmes, ſoyez ſans crainte. C'eſt aux loix que je remets ma vengeance; aux loix, a-t-elle ajouté avec une ſorte d'emphaſe, qui ſont la terreur du crime, & dont je vois déjà le pouvoir dans les marques de votre confuſion.

L'infâme Sinclair, baiſſant la tête vers moi, m'a dit d'une voix baſſe, qu'il valoit mieux compoſer avec cette étrange dame, & lui laiſſer la liberté de partir. Sally, prenant un ton modeſte, a déclaré que ſi M. Lovelace les avoit trompées en parlant de ſon mariage, le cas devenoit fort différent. Polly Horton a reconnu que ſi madame n'étoit pas mariée, elle avoit été fort outragée. J'ai cru devoir parler à mon tour : Eh bon dieu ! me ſuis-je écrié, ce n'eſt pas de quoi il eſt ici queſtion. Nous ſavons, vous & moi, madame..... Oui, j'en remercie le ciel, a-t-elle interrompu ; nous ſavons tous deux que je ne ſuis pas ta femme. Je lis quelque nouveau crime dans tes lâches intentions. Mais je jouis de mes ſens, Lovelace; je brave ton infame deſſein; je te mépriſe du fond du cœur. Comment peux-tu ſoutenir ma préſence, opprobre de l'humanité ? toi, qui,....

Ha ! madame, n'ai-je pu m'empêcher d'in-

terrompre avec un vif reſſentiment, ces injures paſſent les bornes; & j'ai fait un mouvement pour m'approcher d'elle. Elle s'eſt retirée juſqu'au mur, contre lequel elle s'eſt appuyé le dos, tenant la pointe du canif ſur ſon ſein, qui paroiſſoit y toucher en ſe ſoulevant. Les femmes m'ont retenu. Elles m'ont conjuré, pour l'intérêt de leur maiſon, de ne pas irriter une dame ſi violente. Elles m'ont repréſenté qu'elles étoient perdues, s'il arrivoit quelque ſcène ſanglante. J'aurois péri mille fois ſans doute, avant que de pouſſer mon adorable Clariſſe à cette fatale extrêmité. Mais, quoiqu'elle ne pût être sûre de mes diſpoſitions, elle n'a pas laiſſé de me braver avec un courage véritablement héroïque. Approche, m'a-t-elle dit, approche, barbare. J'oſe mourir. C'eſt pour la défenſe de mon honneur. Dieu prendra pitié de mon ame. Je n'en eſpère point de toi. Si je me ſuis éloignée, c'eſt pour te jurer qu'au premier pas que je te vois faire, j'offre au ciel le ſacrifice d'une malheureuſe vie.

Laiſſez-moi, ai-je dit aux femmes; ah! je vous prie de me laiſſer à moi-même & à la maîtreſſe de ma vie. Elles ſe ſont retirées à quelque diſtance. O ma chère Clariſſe! que vous m'épouvantez! me ſuis-je écrié, en mettant un genou à terre, & tendant les bras. Non,

non, je ne fais pas un pas de plus, ſi ce n'eſt pour recevoir la mort de cette main injuriée, qui me menace de la ſienne. Je ſuis un malheureux ! le dernier des malheureux ! Dites que vous plongerez cette arme dans le ſein de l'offenſeur, & non dans le vôtre ; je ne m'approcherai de vous qu'à cette condition.

La Sinclair s'eſt paſſé la main ſous le nez. Sally & Polly ont tiré leur mouchoir d'aſſez bonne grâce, & l'ont porté à leurs yeux. Elles m'ont avoué que de leur vie, elles n'avoient rien vu de comparable à cette ſcène ; c'eſt-à-dire, apparemment, que jamais elles n'ont vu l'innocence triomphante, & le vice humilié.

Sans attention ſur moi-même, j'ai fait un nouveau mouvement vers l'objet de tous mes deſirs. Crois-tu, crois-tu, s'eſt-elle écriée, que tes artifices puiſſent me ſurprendre ? Arrête, ou j'oſe... Sa main paroiſſoit ſe roidir pour l'action. Je ne ferai rien témérairement, a-t-elle ajouté. Mon cœur abhorre l'attentat dont tu me fais une cruelle néceſſité. Dieu tout-puiſſant ! (en levant les yeux & les mains au ciel) je m'abandonne à ta miſéricorde infinie !

Je me ſuis jeté à l'extrêmité oppoſée de la chambre, plus déchiré de mes craintes, qu'elle n'auroit jamais pu l'être par mille bleſſures. Toute ſon ame étant livrée alors à quelque

prière ſecrète, Polly raconte qu'on ne lui voyoit que le blanc des yeux; & dans l'inſtant qu'elle étendoit la main, pour ſe donner ſans doute le coup mortel (quel frémiſſement j'éprouve à cette ſeule idée!), un regard qu'elle a laiſſé tomber ſur moi, & quelques mots entrecoupés que je prononçois d'une voix foible dans l'égarement de ma raiſon, lui ont fait connoître que je m'étois éloigné. Son viſage, qui avoit paru enflammé dans ſon tranſport, eſt devenu pâle auſſi-tôt, comme ſi ſon propre deſſein lui eût cauſé de l'épouvante. Elle a levé encore une fois les yeux, pour s'écrier: Grâces te ſoient rendues, dieu de bonté! Tu me ſauve pour cette fois de moi-même; & s'adreſſant à moi: Demeurez, monſieur, demeurez à cette diſtance; elle me fait conſerver une vie.... que le ciel réſerve peut-être à de nouveaux malheurs.

J'étois proſterné alors ſur le plancher, la tête baiſſée contre terre, & le cœur percé de mille poignards. Je ne laiſſois pas de prêter avidement l'oreille. Pour être heureuſe, madame, ai-je répondu, en ſuivant la première partie de ſa penſée, & pour faire le bonheur des autres. Ah! donnez-moi l'eſpérance de vous voir demain à moi. Je ne partirai qu'après la célébration; & puiſſe le ciel...

N'atteſtez pas le ciel, monſieur; vous ne l'avez que trop irrité par vos parjures.

Si ce n'eſt pas demain, madame, nommez du moins jeudi; jeudi, qui eſt l'anniverſaire de la naiſſance de votre oncle.

Elle m'a proteſté que jamais, jamais elle ne ſeroit à moi. Cependant elle a renouvelé ſes inſtances pour obtenir la liberté de ſe rendre à Hamſtead dès la pointe du jour. Mais je lui ai déclaré nettement que, ma mort y fût-elle attachée, je ne pouvois y conſentir, ſans être raſſuré par des conditions; & j'eſpérois, ai-je ajouté, qu'elle ne m'épouvanteroit plus par de funeſtes menaces; car je redoutois encore le canif. Non, m'a-t-elle dit, ſi je ne lui faiſois rien craindre de beaucoup plus terrible. Il n'y avoit qu'un attentat contre ſon honneur, qui pût la pouſſer au déſeſpoir. Elle ne penſoit qu'à le défendre. Elle n'avoit pas eu d'autre vue dans ſon traité avec l'infâme Dorcas. Le ciel, en qui elle plaçoit ſa confiance, lui rendroit le même courage dans la même occaſion; mais elle ne lui demandoit pas cette grâce pour un intérêt plus léger. Et ſe tournant vers les femmes : Vous, leur a-t-elle dit d'un ton de reine, ſouvenez-vous que je ne ſuis pas la femme de cet homme-là. Avec quelque baſſeſſe qu'il m'ait traitée, il n'a jamais eu d'autorité ſur moi. S'il part demain,

& ſi vous vous croyez autoriſées, par ſes ordres, à me retenir contre mon intention, ſongez à votre propre ſûreté.

Après cette fière déclaration, elle a pris un des flambeaux qui étoient ſur ma table, & ſans ajouter un ſeul mot, elle s'eſt retirée dans ſon appartement. Perſonne n'eſt ſorti du reſpect qu'elle nous avoit impoſé. Perſonne n'a fait un pas, ni pour l'arrêter, ni pour la ſuivre.

Voilà, cher Belford, le fruit que j'ai tiré d'une invention dont j'avois conçu de ſi grandes eſpérances ! Ma ſituation en eſt dix fois plus miſérable.

Tu n'as jamais vu d'air plus ſot que le nôtre, c'eſt-à-dire le mien, & celui de la Sinclair & de ſes nymphes, pendant les premiers momens qui ont ſuccédé à cette ſcène. A la fin les deux nièces m'ont fait des railleries outrageantes de ma foibleſſe ; & la vieille furie a marqué beaucoup d'inquiétude pour l'honneur & la ſûreté de ſa maiſon. Je les ai données toutes au diable ; & me retirant dans ma chambre, je m'y ſuis enfermé à double tour.

Il eſt tems de partir pour aller fermer les yeux à mon oncle ; j'emporte une riche matière de méditation. Tout ce qui me revient de mes

profonds complots, eſt la honte de les voir découverts ; le regret de m'être inutilement chargé d'une infinité de nouveaux parjures ; le déſeſpoir d'être mépriſé par une femme dont je ſuis idolâtre ; & ce qui eſt bien plus inſupportable pour un cœur fier, celui de l'être par moi-même. C'eſt le ſuccès, Belford, dans tous les événemens humains, c'eſt le ſuccès qui juſtifie. Quelle admiration n'ai-je pas eu juſqu'aujourd'hui pour mes inventions ? & combien me ſuis-je applaudi, ſur-tout de la dernière ? Elle me paroît à préſent ſi folle, ſi puérile, que j'en ſuis avili à mes propres yeux. Efface, brûle, garde-toi de lire jamais toutes les parties de mes lettres où je m'en ſuis ridiculement vanté ; & n'aie jamais la cruauté de m'en faire de mauvaiſes plaiſanteries ; car je te déclare que je ne les pourrois pas ſupporter.

A l'égard de cette divine fille, je me ſens pour elle plus d'amour, plus d'amiration que jamais. Elle ſera ma femme, en dépit du ciel & de la terre. Il faut qu'elle ſoit à moi : avec honneur, ſans honneur notre ſort commun eſt d'être l'un à l'autre. Toutes mes offenſes, ou, ſi tu veux, tous mes forfaits contre une fille adorée, ſont autant de nouvelles chaînes qui m'attachent pour jamais à elle. Si c'étoit ſur moi qu'elle eût fait tomber ſes menaces, j'aurois été bien-

tôt maître de ſon bras, & je n'aurois pas eu de peine à la faire tomber dans les miens. Mais tourner ſon reſſentiment contre elle-même; raſſurer les offenſeurs; diſtinguer avec tant de préſence d'eſprit, dans la chaleur même de ſa défenſe, ce qu'elle croit devoir à l'occaſion, & promettre de ſi bonne foi moins d'emportement pour tout autre intérêt que celui de ſon honneur; cette délibération, ce choix, ces principes; ce ſoin de me tenir aſſez éloigné pour ne pouvoir être auſſi prompt à lui ſaiſir la main, qu'elle à ſe porter le coup fatal: comment ſeroit-il poſſible de ſe défendre contre une ſi véritable & ſi magnanime vertu?

Mais elle n'eſt pas partie. Elle ne partira point. Je la preſſerai par mes lettres, de ſe laiſſer fléchir pour jeudi. Elle ſera ma femme, par les ſeules voies qu'elle puiſſe goûter. Je la recevrai des mains du capitaine, qui repréſentera ſon oncle. Cette innocente ruſe ne changera rien à la réalité de nos engagemens. Mon oncle rendra l'ame. Ma fortune ſecondera mes intentions, & me mettra tout d'un coup au-deſſus de tout le monde & de tous les événemens.

Mais elle me mépriſe, Belford! Qui pourroit ſouffrir d'être mépriſé, ſur-tout par ſa femme? O Dieu! Dieu! quel fruit, quel maudit fruit j'ai tiré de ce complot!

Ici finit l'hiſtoire *de la dame incomparable & du canif.* Le diable emporte le canif ! Je n'oſe ſouhaiter, au contraire, que toutes les bénédictions du ciel à la dame ; cependant, n'eſt-ce pas faire des vœux contre moi ?

Samedi, vers cinq heures du matin.

LETTRE CCLX.

M. LOVELACE, à miſs CLARISSE HARLOVE(1).

Au château de M..., ſamedi au ſoir, 24 de juin.

SI ma très-chère Clariſſe ne regarde pas comme un effet de l'amour, & d'une terreur inſpirée par l'amour, la miſérable figure qu'elle m'a vu faire cette nuit, elle eſt fort éloignée de me rendre juſtice. J'ai voulu eſſayer, juſqu'au dernier moment, ſi ma ſoumiſſion pourroit me faire obtenir d'elle la promeſſe d'être à moi jeudi prochain, puiſque cette faveur m'étoit refuſée plutôt, & ſi j'avois eu le bonheur de l'obtenir, elle auroit été libre de partir pour Hamſtead, ou pour tout autre lieu qu'il lui auroit plu de choiſir. Mais, après avoir perdu l'eſpérance de la fléchir, comment pouvois-je

(1) L'adreſſe eſt à madame Lovelace.

lui

lui laiſſer cette liberté, ſans m'expoſer à la perdre pour toujours ?

Je vous avouerai, madame, qu'ayant trouvé hier, après midi, le papier que Dorcas avoit perdu, je fis confeſſer auſſi-tôt à cette fille qu'elle s'étoit engagée à favoriſer votre évaſion. Si mes inſtances avoient pu vous déterminer pour jeudi, je n'aurois fait aucun uſage de cette découverte, & je me ſerois repoſé ſur votre parole, avec une parfaite confiance. Mais vous trouvant inflexible, j'ai pris la réſolution de tenter en me reſſentant de la trahiſon de Dorcas, ſi je ne pourrois pas obtenir ma grâce, pour condition de la ſienne; ou de prendre occaſion de cet incident, pour révoquer le conſentement que j'avois donné à votre départ, puiſque je n'en pouvois attendre que des ſuites fatales à mon amour.

Ce deſſein, à la vérité, ſent l'artifice. Auſſi vous êtes-vous apperçue que je n'ai pu me défendre d'une vive confuſion, lorſque vous me l'avez reproché avec tant de force & de nobleſſe.

Mais j'oſe me flatter, madame, que vous ne punirez pas trop ſévérement un projet dont je reconnois la baſſeſſe. Il ne menaçoit pas votre honneur; &, dans le cours de l'exécution, vous avez dû reconnoître tout à la fois, que je

ne ſuis pas capable de déſavouer mes fautes, & que vous avez ſur moi plus de pouvoir qu'une femme n'en eut jamais ſur un homme. En un mot, vous m'avez vu fléchir également ſous le joug de la conſcience & de l'amour.

Je n'entreprendrai pas de juſtifier le parti auquel je me ſuis attaché, de vous laiſſer où vous êtes, juſqu'à ce que vous m'ayez promis de vous trouver à l'autel avec moi; ou juſqu'à mon retour, qui me procurera l'honneur de vous y conduire moi-même. Je ſens que cette conduite peut vous paroître un peu tyrannique; mais, comme les ſuites de votre inflexible rigueur deviendroient néceſſairement funeſtes à nous-mêmes & à nos deux familles, je vous conjure, madame, de pardonner cette petite violence à la néceſſité, & de permettre que la ſolemnité de jeudi renferme un acte d'oubli général pour toutes les offenſes paſſées.

Voici les ordres que j'ai laiſſés aux gens de la maiſon. « Vous ne trouverez que de l'obéiſ-
» ſance dans tout ce qui peut s'accorder avec
» l'eſpérance que j'ai de vous retrouver mer-
» credi, en arrivant à la ville. Madame Sinclair
» & ſes nièces ayant mérité votre diſgrace,
» ne paroîtront point devant vous, ſi vous ne
» les faites appeler. Dorcas ne ſe préſentera

» point pour vous ſervir, juſqu'à ce qu'elle » ait pleinement juſtifié ſa conduite. Ce ſera » Mabel qui prendra ſa place ; il me ſemble » que, juſqu'à préſent, vous n'avez marqué » aucun dégoût pour cette fille. J'ai laiſſé Will » près de vous pour recevoir vos commande- » mens. S'il ſe rend coupable de quelque im- » pertinence ou de quelque défaut d'attention, » le congé que vous prendrez la peine de lui » donner ſera ratifié pour jamais ».

A l'égard des lettres qui peuvent arriver pour vous, ou que vous auriez deſſein de faire partir, je vous ſupplie très-humblement d'approuver qu'elles ſoient retenues juſqu'à mon retour. Mais je vous aſſure, madame, que le cachet des unes & des autres ſera fidellement reſpecté, & qu'elles vous ſeront remiſes immédiatement après la célébration, ou même auparavant, ſi vous le déſirez. Dans l'intervalle, je m'informerai de la ſanté de miſs Howe; je ſaurai apparemment ce qui peut avoir cauſé ſon ſilence, & je vous en rendrai compte.

Je vous envoie cette lettre par un exprès qui attendra vos ordres, dans l'humble eſpérance où je ſuis que vous m'accorderez quelques lignes de réponſe, ſur cet heureux jeudi qui m'occupe uniquement. Encore une fois, ma très-chère vie, conſidérez bien notre ſituation

commune. Faites réflexion que nous n'avons plus un moment à perdre.

J'écris, par le même exprès, à M. Belford, votre admirateur, & mon ami, qui connoît tous les ſecrets de mon cœur. Je le prie de vous voir, ſi vous lui faites l'honneur d'agréer ſa viſite; & de ſavoir de vous-même quel fond je puis faire ſur vos diſpoſitions pour jeudi. Sûrement, ma chère, jamais l'incertitude ne peut vous avoir cauſé d'auſſi cruels tourmens qu'à moi.

Milord eſt extrêmement mal. Le docteur Swan n'en eſpère rien. Ma ſeule conſolation, en perdant un oncle à qui j'étois ſi cher, ſera de me trouver, par l'augmentation de ma fortune, plus en état que jamais de faire éclater une paſſion qui doit faire le bonheur de ma vie, & la vérité de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, mon très-cher amour, votre, &c.

LOVELACE.

(On ſupprime ici deux autres lettres de M. Lovelace, qui ne contiennent que des plaintes du ſilence de Clariſſe, & de nouvelles inſtances; il ſe réduiſoit à demander que, pour toute réponſe, & pour unique marque de conſentement, elle lui écrivît ſeulement les deux premières lettres de ſon nom.

N'ayant obtenu ni conſentement ni réponſe, il la conjure dans la dernière de ſes trois lettres, qui eſt du lundi, de ſe ſouvenir qu'il ne reſte qu'un jour d'intervalle juſqu'au mercredi, & que par conſéquent il ne peut plus écrire avant ſon retour.)

LETTRE CCLXI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Lundi, 26 de juin.

TU jugeras des termes où je ſuis avec miſs Harlove, par trois de mes lettres, dont je t'envoie la copie ſous cette enveloppe. Je ſuis trop mépriſé pour avoir obtenu un ſeul mot de réponſe aux deux premières; & je n'eſpère pas que la troiſième, qui part avec celle-ci, obtienne plus d'attention. Cependant, ſi l'on s'obſtine dans ce malheureux ſilence, le jour de grâce, le jour de paix & de réconciliation paſſe ſans retour.

On s'imagineroit qu'après une ſi longue contrainte, elle auroit pu ſe croire ſatisfaite du triomphe qu'elle remporta vendredi; triomphe d'autant plus glorieux pour elle, qu'il a eu la force d'humilier mon orgueil & ma vanité, & de me faire preſque haïr juſqu'aux mots d'in-

ventions, de ruſes & de ſtratagêmes. Ce ſentiment va ſi loin, que je me défierai de moi-même, à l'avenir, lorſqu'il naîtra dans ma tête féconde quelque extravagance de cette nature. Mais tu conviendras que je ſuis forcé de la retenir chez madame Sinclair, & de lui interdire toutes ſortes de correſpondances.

A préſent, Belford, comme je ſuis réellement diſpoſé à la célébration, ſi ſa mauvaiſe étoile & la mienne ne nous font pas manquer le jour de jeudi, je ſouhaiterois que, ſuivant le plan dont je t'ai fait l'ouverture dans ma dernière lettre, tu prîſſes la peine de lui rendre une viſite; & que, répondant de mon honneur par des promeſſes, par des ſermens, & par tout ce que l'amitié t'inſpirera de plus perſuaſif, tu pûſſes me procurer une réponſe qui ne demande pas, comme tu vois, plus de quatre mots. Alors je ſuis réſolu de quitter milord M.... dans quelque danger qu'il puiſſe être, & de me rendre à l'égliſe pour courber la tête ſous le joug. Ecris toi-même les quatre mots. Qu'elle les ſigne ſeulement de CL. H. Je n'en demande pas plus; car, après tout, je ne veux pas me couvrir d'un ridicule éternel aux yeux de ma famille & de tous mes amis.

Si le jour paſſe, je ſuis un homme déſeſpéré & pris dans mes propres piéges : je ne puis

ſoutenir l'idée que mes complots ſoient découverts.

Que n'ai-je pris tout d'un coup le parti de l'honnêteté ? Ah Belford ! que ne l'ai-je pris ! mais comptant ſur tes bons offices, j'écarte ces chagrinantes idées. Qu'elle m'écrive une ligne, une ſeule ligne. Qu'elle ne me traite pas comme un malheureux qu'elle juge indigne de ſon attention, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt pas encore délivrée de mes mains. C'eſt ce qu'il me ſeroit impoſſible de ſupporter.

Milord n'eſt pas mieux. Les médecins l'abandonnent. Il ſe croit lui-même au terme. Ceux qui ſouhaitent de le voir vivre ne jugent pas ſa mort éloignée. Moi je ſuis dans le doute. Ces longs & violens combats entre la force du tempérament & celle de la maladie, malgré le ſecours que le mal reçoit de trois médecins & d'un apothicaire, tous d'opinion différente, & partagés dans leurs preſcriptions, comme dans leurs ſentimens, marquent une conſtitution des plus robuſtes, & m'annoncent moins ſa mort qu'un prompt rétabliſſement. Ajoute qu'il n'y a rien à craindre de la vivacité de ſes eſprits, pour élever ſa fièvre au-deſſus des bornes ordinaires.

Tu ne ſaurois croire combien je ſuis embarraſſé à dépêcher une légion de meſſagers, qui

ſont continuellement en courſe, & qui ſe relevant de cinq en cinq milles, forment une chaîne juſqu'à Londres. A la vérité, ils ſont chargés en même tems de quelques autres commiſſions, pour le banquier & les gens d'affaires de milord, qui me mettront en état, s'il a la bonté de prendre ſon vol pour une autre vie, de confondre les eſpérances de quelques-uns de mes autres parens. Je ne parle point de Charlotte & de Patty, qui ſont deux filles d'un caractère très-noble. Mais j'en connois d'autres qui ont profité de mon abſence pour s'ouvrir un chemin ſous terre comme autant de taupes, & que j'ai découverts, depuis mon arrivée, aux ſales traces qu'ils ont laiſſées dans leur marche.

Ne tarde pas, cher Belford, à me rendre compte de ta commiſſion. Cette lettre ira toute la nuit.

LETTRE CCLXII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

A Londres, mardi, 27 de juin.

VOUS me diſpenſerez, cher Lovelace, de m'engager dans l'entrepriſe que vous me propoſez; juſqu'à ce que je ſois un peu mieux aſſuré qu'enfin vous penſez réellement à prendre une conduite honorable à l'égard d'une femme que vous avez fort outragée. Je me flatte que vous connoiſſez trop votre ami Belford, pour le croire capable de ſouffrir tranquillement que vous, que tout autre au monde, lui fît promettre, de ſa part, ce qu'il n'auroit pas deſſein d'exécuter; &, pour te parler naturellement, Lovelace, je n'ai pas beaucoup de confiance à l'honneur d'un homme qui, par des ſuppoſitions de perſonnes & de lettres, a marqué ſi peu d'égards pour l'honneur de ſa propre famille.

Si je ne te connoiſſois pluſieurs de ces qualités ſuſpectes, je te croirois touché d'un véritable remords, & parvenu heureuſement à rougir de tes malheureuſes inventions, depuis que la dernière t'a ſi mal réuſſi. Je t'en félici-

terois de tout mon cœur. O divine, divine Clariſſe !.... Mais je ne veux pas aggraver tes peines.

Tu m'écris que, dans l'humeur qui te domine à préſent, tu es réellement diſpoſé au mariage, quoiqu'avec la connoiſſance que j'ai de ton averſion pour cet état, j'aie peine à comprendre que tu aies pu changer ſi facilement d'humeur. Tu ajoutes que quatre mots de ta belle ſuffiroient, comme cent, pour tes vues, parce qu'ils prouveroient qu'elle eſt capable de pardonner le dernier outrage qu'une femme puiſſe recevoir. Et moi, lorſque je fais réflexion combien il te ſeroit aiſé de trouver des couleurs pour donner une autre face à tes intentions, je crois devoir exiger de toi des explications un peu plus nettes ; car je me défie d'un remords paſſager, qui vient moins de quelque principe, que du chagrin d'avoir vu manquer tes deſſeins, & qui reſſemble à quantité d'autres dont tu as ſi ſouvent triomphé.

Si tu peux me convaincre aſſez tôt pour le jour, que tu es réſolu de lui rendre une juſtice honorable, dans le ſens qu'elle attache elle-même à ce terme ; ou ſuppoſé qu'il ſoit trop tard pour le tems, ſi tu veux fixer quelqu'autre jour, que tu dois faire dépendre de ſon choix, (d'autant plus que tes prétextes pour en uſer

autrement, n'ont été qu'une fiction), j'embraſſerai volontiers ta cauſe, de bouche, ſi ma viſite eſt acceptée; ou par écrit, ſi l'on ne conſent point à me voir. Mais dans cette ſuppoſition, tu dois permettre que je me rende garant de ta foi; & tu peux compter qu'alors je ſoutiendrai le caractère d'un garant, avec plus de conſtance & d'honneur que la plupart des princes.

J'ajoute que mon cœur ſaigne des cruelles injuſtices que cette femme angélique a ſouffertes; & ſi tu ne l'épouſes pas lorſqu'elle y voudra conſentir, ou ſi tu ne deviens pas le plus tendre & le meilleur des maris après l'avoir épouſée, j'aimerois mieux être un ours, une vipère, ou tout autre animal féroce, que toi.

Donne-moi des ordres que je puiſſe exécuter avec honneur; & tu ne trouveras dans perſonne plus de chaleur à t'obliger, que dans ton ſincère ami,

BELFORD.

LETTRE CCLXIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au château de M...., mardi, 27 de juin, à minuit.

TA lettre arrive à l'inſtant, par la diligence extraordinaire de mes couriers.

Quel homme d'honneur je te vois tout d'un coup ! Ainſi donc tu prends le caractère imaginaire d'un garant, pour me menacer ? Si je n'étois pas heureuſement déterminé en faveur de cette chère perſonne, je n'aurois pas penſé à t'employer. Mais je te dirai, en paſſant, que ſi j'avois changé de réſolution après t'avoir engagé dans cette entrepriſe, je me ſerois contenté de t'aſſurer que telle avoit été mon intention, lorſque tu t'étois engagé pour moi, & de t'expliquer les raiſons de mon changement ; après quoi je t'aurois laiſſé aux inſpirations de ton propre cœur. Le mien n'a jamais connu la crainte d'un homme ni celle d'une femme, juſqu'au tems où j'ai commencé à voir Clariſſe Harlove ; ou plutôt, ce qui eſt beaucoup plus ſurprenant, juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée ſous mon pouvoir.

Tu es donc réſolu de ne voir cette char-

mante qu'à certaines conditions ; Eh bien, ne la vois pas, & n'en parlons plus. Que m'importe à moi ? Mais j'avois fait tant de fonds ſur l'eſtime que tu m'avois marquée pour elle, que j'ai cru te faire autant de plaiſir que tu me rendrois de ſervice. De quoi eſt-il queſtion ? De lui perſuader qu'elle doit conſentir à la réparation de ſon honneur : car à qui ai-je fait tort qu'à moi-même, en me dérobant mes propres joies ? & s'il y a quelque favorable diſpoſition dans ſon cœur, que nous manque-t-il à préſent que la cérémonie ? Je l'offre encore ; mais ſi la belle retire ſa main ; ſi c'eſt inutilement que je tends la mienne ; que puis-je de plus ?

Je lui écris encore une fois. Si ſon obſtination & ſon ſilence continuent après cette lettre, ſes reproches ne doivent tomber que ſur elle-même.

Mais, après tout, mon cœur eſt entièrement à elle. Je l'aime au-delà de toute expreſſion, & je ne puis m'en défendre. Ainſi j'eſpère qu'elle recevra ces dernières inſtances auſſi favorablement que je le déſire. J'eſpère qu'après avoir reconnu le pouvoir qu'elle a ſur moi, elle ne prendra pas plaiſir, comme une femme ordinaire, à me chagriner, à me tourmenter par des affectations & des caprices. Veut-elle me

faire grâce, pendant que j'écoute mes remords? quoique je dédaigne d'entrer en conditions avec toi pour ma ſincérité, toutes les épreuves finiront; je n'épargnerai rien pour la rendre heureuſe : car, plus je me rappelle tout ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi, depuis le premier moment de notre liaiſon, plus je ſuis forcé de reconnoître qu'elle eſt la vertu même, & qu'il n'y en eut jamais d'égale à la ſienne.

Lorſque tu me propoſes de lui laiſſer le choix d'un autre jour, conſidères-tu qu'il eſt impoſſible que mes inventions & mes ruſes demeurent cachées plus long-tems? C'eſt ce qui me rend ſi preſſant pour jeudi; d'autant plus que je m'en ſuis fait comme une néceſſité par les ſuppoſitions qui regardent ſon oncle. Si je reçois quatre mots de ſa main, il n'y a point d'obſtacle ni de fatigue qui puiſſe m'empêcher d'arriver jeudi; &, quand il ſeroit trop tard pour l'heure canonique à l'égliſe, ſon appartement ou tout autre conviendra également à la ſcène. Il n'en coûtera que de l'argent, & je ne l'ai jamais épargné pour elle.

Pour te faire connoître que je ne te veux aucun mal, je t'envoie la copie de deux lettres; l'une pour elle : c'eſt la quatrième, & ce ſera néceſſairement la dernière; l'autre pour le capi-

taine Tomlinſon, tournée comme tu verras, de manière qu'il puiſſe la lui montrer.

A préſent, Belford, ſoit que tu prennes part, ou non, à la concluſion de notre hiſtoire, tu connois mes intentions.

LETTRE CCLXIV.

M. LOVELACE, à miſs CLARISSE HARLOVE.

Au château de M..., mercredi, à une heure du matin.

PAS une ligne, ma très-chère vie, pas un mot de réponſe à mes trois lettres! Il reſte ſi peu de tems que celle-ci eſt abſolument la dernière que vous puiſſiez recevoir avant l'heure importante qui doit nous unir par des nœuds légitimes.

M. Belford appréhende que ſes propres affaires ne lui laiſſent pas la liberté de vous voir aſſez tôt. Je regrette d'autant moins ce contretems, que je me ſuis aſſuré d'une autre perſonne dont j'eſpère que la viſite vous ſera plus agréable. C'eſt le capitaine Tomlinſon, à qui j'avois écrit dans cette vue, avant que d'avoir reçu la réponſe de M. Belford. Je ſouhaitois particulièrement de l'engager à vous voir aujourd'hui, comme un prélude naturel de l'of-

fice qu'il doit exercer demain. Cette eſpérance l'obligeant de ſe rendre ce ſoir à Londres, je l'ai informé des termes où j'ai le malheur d'être avec vous; & je l'ai ſupplié de me faire connoître, dans cette occaſion que j'ai autant de part que votre oncle à ſon amitié, puiſque le traité doit être rompu, s'il ne peut rien obtenir de vous en ma faveur. Il me renverra auſſitôt le meſſager, au-devant duquel j'irai juſqu'à *Slough*, pour continuer ma route vers Londres avec des tranſports de joie ou pour retourner au château de M.... dans une mortelle triſteſſe.

Je ne devrois pas, s'il m'étoit poſſible, anticiper ſur le plaiſir que M. Tomlinſon s'eſt réſervé, de vous apprendre que, ſuivant toutes les apparences, votre mère entreprend de ſeconder les vues de votre oncle. Il lui a communiqué ſes louables intentions. Elle l'en a remerciée avec un torrent de larmes; & ſes réſolutions, comme celles de M. Jules, dépendent du ſuccès de demain. Ne trompez pas, je vous en conjure, pour l'intérêt de cent perſonnes; comme pour le mien, l'attente de ce cher oncle, de cette chère mère, dont je vous ai tant de fois entendu regretter l'affection.

Il peut vous paroître difficile que j'arrive à Londres pour l'heure canonique. Mais ſi toute

la

la viteſſe de ma courſe ne répondoit pas à mes déſirs, la cérémonie pourroit être célébrée, avant la nuit, dans votre propre appartement; & monſieur Tomlinſon n'aſſureroit pas votre oncle avec moins de vérité, que toutes ſes intentions ont été remplies. Dites ſeulement au capitaine que vous ne me défendez pas de me jeter à vos pieds : c'eſt aſſez pour y conduire à l'inſtant, ſur les ailes de l'amour, votre, &c.

LOVELACE.

LETTRE CCLXV.

A M. PATRICE MAC-DONALD.

Au château de M..., mercredi, à deux heures du matin.

CHER Mac-Donald, le porteur de ces dépêches eſt chargé d'une lettre pour ma belle, que je me ſuis donné la peine de tranſcrire pour vous. Cette copie vous inſtruira plus ſûrement qu'un extrait. Elle vous fera juger auſſi des raiſons qui m'ont fait avancer la date de celle que je vous adreſſe ſous le nom de Tomlinſon, & que vous ne manquerez pas de lui montrer comme en confidence.

Je ne ceſſe pas, cher Donald, de faire fond

ſur votre adreſſe & ſur votre zèle : à préſent ſur-tout, qu'il faut renoncer à l'eſpérance d'un commerce libre. Ce ſyſtême eſt impoſſible; j'en ai reconnu l'illuſion; & je ſuis déterminé par conſéquent au mariage, ſi ma belle ne laiſſe point échapper le jour. S'il paſſe ce jour fatal, je vous informerai, le lendemain, de mes réſolutions.

Votre eſprit s'exercera ſur l'ouverture qui regarde ſa mère. C'eſt un fonds riche, qui peut vous fournir de quoi la toucher. Prenez, s'il eſt néceſſaire, un ton d'autorité. Il ſeroit bien étrange qu'une fille de dix-ſept ans, l'emportât ſur un homme de votre âge & de votre expérience. Feignez de ſortir bruſquement, ſi vous lui voyez quelque doute de votre honneur. Un eſprit doux peut s'échauffer; mais on le ramène aiſément à ſon état naturel, par les apparences d'une colère plus violente que la ſienne. Au fond, toutes les femmes ſont poltrones, & ne ſe livrent à leur emportement que lorſqu'elles le peuvent ſans danger.

Si cette entrepriſe a le ſuccès que j'eſpère, (& quand elle ne l'auroit pas; pourvu qu'il n'y ait rien à vous reprocher) je vous mettrai en état de n'avoir plus beſoin, pour vivre, de votre maudite contrebande, qui vous conduira tôt ou tard à quelque fatale cataſtrophe. Nous

ſommes tous aſſez loin de la perfection, M. Mac-Donald. Cette charmante perſonne me rend quelquefois ſérieux, en dépit de moi-même. Mais, comme les vices particuliers ſont moins blâmables que les vices publics, & que la *contrebande* peut paſſer pour un vice national, je prononce hardiment que vous êtes plus méchant que moi. Ainſi je me ferai un plaiſir de contribuer à votre réformation.

Je vous envoie dix guinées par le courier. Ces petits préſens ne ſont que les arrhes d'un bienfait plus important. Je ſuis très-content de vous juſqu'aujourd'hui.

A l'égard des habits dont vous aurez beſoin pour la fête, la rue de Monmouth (1) vous en fournira. Un habit tout-à-fait neuf feroit naître quelque ſoupçon. Mais vous pouvez attendre à vous occuper de ce ſoin, que vous vous ſoyez aſſuré du conſentement de ma belle. Votre habit de campagne ſuffira pour la première viſite. Ayez ſoin que vos bottes ne ſoient pas trop nettes. Je vous ai répété mille fois qu'on ne ſauroit faire trop d'attention aux minuties, dans toutes les occaſions où l'artifice eſt employé. Que votre linge ſoit un peu chifonné. L'excuſe eſt ſimple. Vous ne faites qu'arriver.

(1) C'eſt la fripperie de Londres.

Souvenez-vous, comme je vous l'ai dit la première fois, de porter quelquefois la main au cou, d'étendre négligemment les jambes, de badiner avec vos gants ou vos manchettes, comme si vous étiez assez important pour vous croire au-dessus de l'exacte politesse. Votre âge vous en dispense. Il n'est pas question de plaire. N'êtes-vous pas père de plusieurs filles aussi âgées qu'elle? Trop de respect & de complaisance vous rendroit suspect. En un mot, faites l'homme de conséquence, si vous voulez être écouté sur ce pied.

Il me semble que je n'ai rien de plus à vous recommander. Mon dessein est effectivement de me rendre à Slough. Adieu, honnête Donald.

LETTRE CCLXVI.

A M. TOMLINSON, ancien capitaine, &c. (1).

Au château de M..., mardi matin, 27 de juin.

CHER CAPITAINE,

Un fâcheux mal-entendu, qui me met encore très-mal avec ce que j'ai de plus cher au monde,

(1) C'est la lettre qui devoit être montrée à miss Clarisse.

& que je ne veux pas vous expliquer moi-même, parce qu'il eſt difficile de n'être pas un peu partial pour ſa propre cauſe, me jette dans la plus cruelle incertitude ſur ſes réſolutions. Elle refuſe de répondre à toutes mes lettres, & j'ai le chagrin de douter ſi je la trouverai diſpoſée jeudi prochain à la célébration. Milord eſt ſi mal, que ſi je la croyois abſolument réſolue de ne pas m'obliger, je différerois de quelques jours à retourner à la ville. Il ne trouve de ſoulagement qu'à me voir près de ſon lit. Cependant ſon impatience eſt extrême d'embraſſer ſa nièce. Il veut emporter cette conſolation en mourant; & je lui en ai donné l'eſpérance, parce que ſi cette chère perſonne conſent à mon bonheur, mon deſſein eſt de l'amener droit ici en ſortant de l'égliſe.

C'eſt à regret que je le dis de l'unique objet de mon affection; mais la répugnance à pardonner eſt le vice de ſa famille, d'autant moins excuſable en elle, qu'elle en ſouffre au plus haut degré de la part de ſes plus chers parens.

Comme vous vous propoſez, monſieur, d'être à Londres avant jeudi, vous me rendriez le plus important ſervice, ſi vous pouviez, ſans incommodité, hâter un peu votre voyage. C'eſt une prière que je vous ferois peut-être

avec moins de liberté, ſi je ne me figurois que dans l'accablement de vos propres affaires, vous ſerez bien aiſe d'avoir vous-même quelque certitude pour le jour. Vous lui repréſenterez, monſieur, avec tant de force & de juſtice, les malheureuſes conſéquences d'un changement, ſoit du côté de ſon oncle, ſoit par rapport à l'intérêt que ſa mère, comme vous m'en avez aſſuré, paroît vouloir prendre à la réconciliation, que vous ferez plus d'impreſſion que moi ſur ſon eſprit. Un homme à cheval attendra vos dépêches pour me les apporter immédiatement.

Mais ſi toutes vos inſtances ſont abſolument rejetées, vous aurez la bonté de rendre témoignagne à M. Jules Harlove, que ce n'eſt pas ma faute, ſi ſes tendres intentions n'ont pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. Je ſuis, mon cher monſieur, votre très-humble, &c.

LOVELACE.

M. MAC-DONALD, à M. LOVELACE.

Mardi à midi, 27 de juin.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre à dix heures du matin. Votre courrier me prie de rendre cet émoignage à ſa diligence. L'homme & le cheval étoient à la nage.

J'ai pris auſſitôt mon habit de campagne, & je me ſuis rendu avec la dernière diligence chez votre chère dame, dans le deſſein de faire beaucoup valoir une multitude d'affaires qui ne m'avoient pas permis d'arriver plutôt, & de paroître fort preſſé, pour avoir occaſion de la preſſer elle-même, & de lui arracher une réponſe; mais en entrant chez madame Sinclair, j'ai trouvé toute la maiſon dans une conſternation affreuſe.

Je prévois, monſieur, votre ſurpriſe & votre chagrin: il eſt fâcheux pour moi d'avoir une ſi mauvaiſe nouvelle à vous annoncer: mais vous ſeriez encore plus fâché d'ignorer la vérité. Votre dame a diſparu. Il n'y avoit pas plus d'une demi-heure qu'on s'en étoit apperçu lorſque je ſuis arrivé: la fille qui étoit à ſon ſervice a pris

la fuite, ou ne s'eſt pas fait voir depuis; d'où l'on conclut qu'elle a favoriſé l'évaſion.

On a fait avertir quelques-uns de vos meilleurs amis, c'eſt-à-dire, M. Belton, M. Mowbrai & M. Belford. M. Tourville eſt à la campagne.

Il s'eſt paſſé de furieuſes ſcènes entre madame Sinclair, miſs Horton, miſs Martin & Dorcas. Will, votre valet de chambre, parle de ſe pendre ou de ſe noyer.

On a dépêché de toutes parts, dans l'eſpérance de découvrir les traces de madame, ou de ſe procurer quelques lumières. Mais votre courrier n'ayant fait que changer de cheval, eſt déjà prêt à partir; je ne prends que le tems d'ajouter avec la plus vive douleur de cette diſgrace, & beaucoup de remercîmens pour votre nouveau bienfait, (ſûr ici de n'avoir rien à me reprocher) que j'ai l'honneur d'être avec reſpect, monſieur, votre, &c.

MAC-DONALD.

LETTRE CCLXVII.

M. MOWBRAY, à M. LOVELACE.

Mercredi à midi.

(1) LOVELACE, je t'apprends une nouvelle qui n'eſt pas trop plaiſante. Miſs Harlove eſt partie, tout-à-fait partie, ſur ma foi! Ton courrier ne me laiſſe pas le tems de te faire des détails; & quand il me preſſeroit moins, on n'a point encore approfondi l'affaire. Les femmes de la maiſon font un bruit enragé, rejetant le mal l'une ſur l'autre avec une fureur extrême, tandis que Belton & moi nous les donnons toutes au diable en ton nom.

Si tu apprenois que ton coquin de Will eût été tiré mort de quelque abreuvoir, & qu'on eût trouvé Dorcas pendue avec ſa jarretière à la quenouille de ſon lit, que cela ne te ſurprenne point. Je ne vois de tranquille que le brave Belford, qui reçoit les dépoſitions, les accuſations, les confeſſions, & qui verbaliſe avec l'air important d'un commiſſaire de quartier. Son deſſein, je ſuppoſe, eſt de t'informer de toutes les circonſtances.

(1) Il faut ſe ſouvenir du caractère de M. Mowbray.

Je prends beaucoup de part à ta peine. Belton en fait autant. Mais l'aventure peut tourner à ton avantage ; car j'apprends que la belle eſt partie avec ta marque. Petite folle ! quel remède eſpère-t-elle de ſa fuite ? Perſonne ne la voudra regarder. On m'aſſure ici que tu étois réſolu d'en faire ta femme ; mais je te connois trop bien.

Adieu, cher camarade. Si ton oncle vouloit mourir à préſent, pour te conſoler de cette perte, il ſeroit un galant homme. Ecris-nous, je t'en prie. Belford, qui reçoit tous les jours de tes lettres, ne nous montre rien. Tout à toi du fond du cœur.

MOWBRAY.

LETTRE CCLXVIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Jeudi, 29 de juin.

TU as ſu de Mac-Donald & de Mowbray, le fond de la nouvelle : bonne ou mauvaiſe, je ne ſais quel nom tu lui donnes ; mais je ſouhaiterois d'avoir eu le même récit à te faire avant que cette malheureuſe fille eût été tirée d'Hamſtead par tes infernales ſéductions : tu

n'aurois pas une noire & ingrate baſſeſſe à te reprocher.

Je ſuis venù à la ville, dans l'unique vue de te ſervir auprès d'elle, comptant que tes premiers avis me mettroient en état de m'employer avec honneur; & lorſque je l'ai trouvée partie, j'ai plaint à demi ta ſituation; car te voilà infailliblement découvert : & ſous quel exécrable jour vas-tu paroître aux yeux du public ? Pauvre Lovelace ! Pris dans tes propres piéges, comme tu le diſois toi-même, ta punition ne fait que commencer.

Mais je viens à ma narration. Tu attends de moi ſans doute toutes les circonſtances de l'aventure, puiſque Mowbray t'a marqué que j'ai pris ſoin de les recueillir.

Il paroît que le glorieux triomphe qu'elle avoit remporté vendredi avoit coûté quelque choſe à ſa ſanté; car elle ne s'étoit laiſſé voir de perſonne juſqu'à ſamedi au ſoir; & Mabel étant entrée alors dans ſa chambre, l'avoit trouvée fort mal. Mais dimanche au matin s'étant habillée, comme dans le deſſein d'aller à l'égliſe, elle donna ordre à cette fille de lui faire venir un carroſſe. Mabel lui répondit qu'elle avoit ordre de lui obéir en tout, excepté ſur cet article. Elle fit venir Will, qu'elle chargea de la même commiſſion, & qui s'excuſa

auſſi ſur un ordre oppoſé qu'il avoit reçu de ſon maître.

Quelques momens après, elle deſcendit ſeule pour ſortir ſans être obſervée. Mais trouvant la porte de la rue fermée à double tour, elle entra dans le parloir voiſin, apparemment pour implorer par la fenêtre le ſecours des paſſans. Elle trouva que, depuis la dernière entrepriſe de cette nature, les volets intérieurs avoient été cloués. Là-deſſus, elle alla droit au parloir de madame Sinclair, qui s'y promenoit avec ſes deux compagnes, &, d'un air ferme, elle la pria de lui donner la clef de la rue, ou de faire ouvrir la porte. Cette demande les ſurprit: elles s'excuſèrent ſur vos ordres. » Vous n'avez pas » d'autorité ſur moi, leur dit-elle, & vous n'en » aurez jamais: ſongez aux conſéquences de votre » refus; rappelez-vous ma naiſſance & ma for- » tune: il ne vous reſte que deux voies pour éviter » votre ruine, de m'ouvrir la porte ou de m'aſ- » ſaſſiner & de m'enſevelir dans quelque trou » de votre cave ou de votre jardin, aſſez profond » pour vous aſſurer que mon corps ne ſera pas » découvert. Ce que vous avez déjà fait mérite » la mort, & me retenir eſt un autre crime. »

Quelle nobleſſe, quelle force d'eſprit cette charmante créature a fait éclater dans toutes les occaſions qui demandent du courage & de la conſtance!

Les femmes répondirent que M. Lovelace ſauroit prouver ſon mariage, & les dédommager de toutes leurs peines. Elles vouloient entreprendre de juſtifier leur conduite & l'honneur de leur maiſon ; mais refuſant de les écouter, elle les quitta bruſquement, avec de nouvelles menaces.

Elle monta quelques degrés pour retourner à ſon appartement ; mais deſcendant auſſi-tôt ſur quelque nouvelle réflexion, elle reprit le chemin du parloir de la rue. L'infame Dorcas s'étant trouvée ſur ſon paſſage, je ſaurai me faire des protecteurs, lui dit-elle, quand les fenêtres en devroient ſouffrir. Cette fille qui l'avoit vue entrer chez madame Sinclair, avoit pris dans l'intervalle la clef du parloir dans ſa poche. Ainſi, voyant ſon eſpérance trompée, la triſte Clariſſe prit le parti de remonter, en pouſſant des plaintes, & s'abandonnant aux larmes.

Elle n'a pas fait d'autre tentative juſqu'à celle qui lui a réuſſi. Les femmes ont ſuppoſé que vos lettres, qui ſont venues l'une ſur l'autre, lui apportoient quelque amuſement, quoiqu'elle ne vous ait fait aucune réponſe. Elles commençoient à ſe perſuader qu'elle vous pardonneroit, & que le dénouement ſeroit heureux. Dimanche, lundi & mardi, perſonne, ſuivant

vos ordres, ne s'eſt préſenté à ſa vue. Mabel a continué de la ſervir; mais les bontés qu'elle a marquées pour cette fille, & qu'elle a pouſſées juſqu'à la familiarité, ont fait juger qu'elle n'étoit occupée que du deſſein de s'évader. On a redoublé les précautions. Mabel rendoit un compte ſi exact de tous les mouvemens de ſa maîtreſſe, qu'on n'a pu concevoir la moindre défiance de ſa fidélité.

Il ne faut pas douter que pendant ces trois jours, votre infortunée Clariſſe n'ait donné toutes ſes réflexions à s'ouvrir le chemin de la liberté; mais elle n'a rien vu apparemment de certain dans tous ſes projets. L'invention qui lui a réuſſi paroît avoir été l'ouvrage du jour même, puiſque l'évènement a fait connoître qu'elle dépendoit de la diſpoſition du tems: mais il eſt évident qu'en cultivant ſans ceſſe l'affection de Mabel, elle ſe promettoit quelque choſe de ſa ſimplicité ou de ſa reconnoiſſance & de ſa pitié.

Polly Horton lui fit demander mercredi au matin la permiſſion de monter à ſa chambre. Cette demande fut reçue plus favorablement qu'on ne s'y étoit attendu. Cependant elle ſe plaignit fort vivement de ſa captivité. Polly ayant répondu qu'elle étoit à la veille d'une heureuſe révolution, elle proteſta que jamais

elle ne ſe relâcheroit en faveur de M. Lovelace tandis qu'elle ſeroit retenue dans cette maiſon, & que peut-être auroit-il ſujet de ſe repentir à ſon retour des ordres qu'il avoit donnés, comme tous ſes complices de les avoir ſuivis. Elle ajouta qu'après l'effort qu'elle avoit tenté pour ſortir, & le refus qu'on lui avoit fait de cette liberté, elle étoit plus tranquille, & que c'étoit aux femmes de la maiſon à trembler pour les ſuites. Ce langage ſembloit ſuppoſer qu'elle étoit réſolue d'attendre votre retour. Les femmes en ont conclu, dans leurs craintes pour l'avenir, qu'ayant une ſi belle occaſion de les faire punir ſuivant la rigueur des loix, (1) elle ne ſortiroit pas déſormais, quand elle en auroit le pouvoir. Et quelle protection, diſoit Polly, attendrons-nous d'un homme qui a commis le plus horrible de tous les viols, & qui eſt lui-même dans le cas, s'il eſt pourſuivi, de ſe voir condamné au ſupplice, ou de ne pouvoir l'éviter que par la fuite.

La Sinclair, je lui donne encore ce nom, plus effrayée de cette réflexion que les autres, a dit, en gémiſſant, qu'elle prévoyoit la ruine de ſa pauvre maiſon. Sally & Dorcas ayant

(1) Elles ſont fort rigoureuſes en Angleterre, contre ceux qui attentent à la liberté d'autrui.

part aux mêmes craintes, elles ont jugé toutes enſemble que, pour leur ſûreté commune, elles devoient laiſſer la clé pendant le jour à la porte de la rue, afin que toutes les perſonnes qui leur rendroient viſite puſſent dépoſer que madame Lovelace avoit toujours été libre de ſortir. Les précautions néanmoins ne devoient pas diminuer. Will, Dorcas & Mabel avoient reçu ordre de redoubler leur vigilance; & l'on n'étoit pas moins réſolu de s'oppoſer à ſon évaſion, parce qu'on étoit bien perſuadé qu'elle ne réſiſteroit pas aux belles apparences qui s'offroient pour le lendemain, & qu'un heureux mariage feroit la fortune & la ſûreté de tout le monde.

On croit ici qu'elle a découvert la clé qu'on avoit laiſſée à la porte; car étant deſcendue au jardin, elle a paru jeter les yeux vers la porte de la rue.

Hier au matin, une heure après la viſite de Polly, elle dit à Mabel qu'elle étoit ſûre de ne pas vivre long-tems, & qu'ayant quantité d'habits qui paſſeroient peut-être à ſa mort à des gens qu'elle avoit peu de raiſon d'eſtimer, elle vouloit lui faire préſent d'une robe d'indienne, à laquelle il y auroit peu de changemens à faire pour la rendre convenable à ſon état. Elle ajouta que Mabel étoit la ſeule perſonne de la maiſon qu'elle pût voir ſans terreur ou ſans antipathie.

antipathie. Cette fille ayant paru fort ſenſible à ſa généroſité, elle lui propoſa de faire venir une couturière, ſous prétexte que, n'ayant rien de mieux à faire, elle chercheroit ſur le champ ce qu'elle avoit deſſein de lui donner, & qu'elle aideroit elle-même à changer les paremens. Mabel répondit que la couturière de ſa maîtreſſe demeurant dans le voiſinage, elle ne doutoit pas qu'il ne fût aiſé de faire venir une de ſes ouvrières. Il tomboit alors un peu de pluie. Miſs Harlove lui conſeilla de prendre ſa capote avec la tête. Vous remonterez ici, lui dit-elle, avant que de ſortir, parce que j'ai quelques autres commiſſions à vous donner.

Mabel étant équipée pour la pluie, alla lui demander ſes ordres, qui conſiſtoient à lui acheter quelques bagatelles; mais elle ne ſortit pas ſans avoir vu madame Sinclair, & ſans l'avoir informée de ſa commiſſion, en recommandant à Dorcas de veiller pendant ſon abſence. Ainſi, je ne vois aucune apparence que cette fille ait manqué de fidélité, ni que la généroſité de ſa maîtreſſe l'ait détachée de vos intérêts. Madame Sinclair la félicita de ſa bonne fortune, & Dorcas la regarda d'un œil d'envie. Bientôt elle revint avec l'ouvrière. Alors Dorcas quitta ſa garde.

Miſs Harlove prit dans ſes malles une robe

& un jupon : elle voulut que Mabel les eſſayât devant elle, pour juger avec l'ouvrière des changemens qui ſeroient convenables. Enſuite elle lui dit de paſſer dans l'appartement de M. Lovelace, où les glaces étant plus grandes que dans le ſien, elle jugeroit mieux de ſa nouvelle parure. Mabel vouloit prendre avec elle ſes propres habits & ſa capote : Non, lui dit ſa maîtreſſe, vous les remettrez ici, après avoir ôté les miens ; il n'eſt pas beſoin de ſalir l'appartement d'autrui : je vous ſuis dans un inſtant.

Les deux femmes paſsèrent dans votre chambre. Au même moment, comme il faut le ſuppoſer, miſs Harlove ſe revêtit de la capote, du jupon & du tablier de Mabel ; elle deſcendit légèrement. Will & Dorcas n'ayant pas laiſſé d'entendre marcher dans le paſſage, avancèrent la tête, & lui virent prendre le chemin de la porte. Mais croyant voir Mabel : Allez-vous bien loin, Mabel, lui cria Will ? Elle ne tourna point la tête ; elle ne répondit point : mais étendant le bras, elle montra l'eſcalier de la main ; ce que les autres prirent pour une exhortation à veiller dans ſon abſence ; & s'imaginant qu'elle ne tarderoit pas à revenir, parce qu'elle ne s'étoit pas expliquée plus formellement, Will monta ſur le champ, & ſe

tint ſur le pallier pour attendre ſon retour.

Mabel, agréablement occupée de ſon objet, laiſſa couler le tems ſans attention : mais s'étonnant enfin de ne pas voir ſa maîtreſſe, elle alla frapper doucement à ſa porte ; & n'entendant perſonne, elle ne fit pas difficulté d'entrer. Will qui la vit de ſon poſte dans les habits de ſa maîtreſſe, fut d'autant plus ſurpris, qu'il croyoit l'avoir vue ſortir avec les ſiens. Déja parée de votre nouveau préſent ! lui dit-il. Comment avez-vous pu paſſer, ſans que je me ſouvienne de vous avoir apperçue ? & ne laiſſant pas de l'embraſſer, je me vanterai, ajouta-t-il d'avoir donné un baiſer à ma maîtreſſe, ou du moins à ſes habits. Mabel, louant ſa diligence à faire la garde, lui demanda s'il avoit vu madame ? N'eſt-elle pas dans l'appartement de mon maître, répondit Will, & ne l'entendois-je pas à ce moment parler avec vous ? Non ; c'étoit une ouvrière qui m'ajuſtoit cette robe. Tous deux demeurèrent la bouche ouverte, ſur-tout Will, qui croyoit avoir vu ſortir Mabel dans ſes propres habits. Tandis qu'ils ſe regardoient avec étonnement, Dorcas ſurvint avec votre quatrième lettre, que votre courier venoit de lui remettre pour ſa maîtreſſe ; & voyant Mabel parée, après l'avoir vue quelques minutes auparavant dans un autre état,

elle tomba dans la même admiration, juſqu'à ce que Mabel étant rentrée dans la chambre, & n'appercevant plus ſes habits, commença ſérieuſement à ſe défier de la vérité. Elle communiqua ſes ſoupçons aux deux autres, qui conclurent que leur maîtreſſe s'étoit échappée. Il s'éleva auſſitôt entr'eux un bruit d'accuſations & de reproches qui alarma toute la maiſon. Chacun ſe hâta d'accourir des deux corps de logis. Will raconta ſon hiſtoire à l'aſſemblée; & ſans perdre un moment, il ſortit, comme il avoit déja fait dans la même occaſion, pour aller demander à tous les cochers & les porteurs du voiſinage s'ils avoient vu paſſer une dame dont la deſcription n'étoit pas facile, avec la figure d'une reine & l'habit d'une ſervante. Dorcas ſe juſtifia ſans peine, aux dépens de la pauvre Mabel, qui ſe voyant ſoupçonnée d'avoir reçu le prix de ſa trahiſon, parut d'autant plus coupable, que ſa contenance dépoſoit contr'elle. La furieuſe vieille, ſans vouloir rien entendre pour ſa défenſe, jura qu'elle en feroit un exemple terrible pour toutes les perfides qui ſe louoient avec une apparence de caractère, & qui n'ayant néanmoins aucun principe, n'étoient propres qu'à déshonorer une bonne maiſon. Elle fit appeler le cuiſinier; elle lui donna ordre de faire un grand feu, & de préparer le

gril. Elle vouloit, disoit-elle, la mettre en pièces de ses propres mains avec le couperet de la cuisine, en faire une charbonnée à tous les chiens & les chats du quartier, & manger elle-même la première tranche. Je ne sais jusqu'où ce fol accès de rage auroit été poussé. Mabel, à demi-morte de frayeur, promit un aveu sincère: mais lorsqu'elle eut obtenu la liberté de parler, cet aveu se réduisit à rien. Sally & Polly, après l'avoir chargée d'imprécations, entreprirent de l'examiner à part, pour se mettre en état de vous informer des circonstances. S'il manquoit quelque chose à sa justification, ou si se trouvant coupable elle ne donnoit pas quelques lumières pour retrouver une méchante dame, qui avoit eu la noirceur de jeter toute la maison dans cet embarras, elles promirent de l'abandonner de bon cœur au gril & au couperet. Mabel, fort aise du répi, monta dans la chambre de sa maîtresse, où elle devoit subir cet interrogatoire. Mais pendant quelques momens que les deux nymphes donnèrent à d'autres soins, elle prit une autre robe, & se glissant sur l'escalier, elle se sauva sans être apperçue. Cette fuite, qui ne me paroît venue que de sa terreur, a passé, suivant la méthode des tribunaux de justice, pour une confirmation de son crime.

Voilà le détail que tu attendois, sans doute,

avec impatience. Qu'il me tarde auſſi de triompher, dans cette occaſion, de tes emportemens & de ta furie ! Je te ſupplie, Lovelace, ne manque pas d'extravaguer glorieuſement dans ta première lettre. Je regretterois beaucoup que tu ne fiſſes pas le furieux de bonne grâce.

Mais, où l'infortunée Clariſſe peut-elle avoir tourné ſes pas ? & quelle doit être ſa triſte ſituation ?

Tes anciennes lettres me font ſuppoſer qu'elle doit avoir très-peu d'argent. Dans une fuite ſi prompte, elle n'a pu emporter d'autres habits que ceux qu'elle avoit ſur elle : & tu connois le cruel qui m'écrivoit autrefois : « Son père « ne la recevra point. Ses oncles ne fourniront » pas à ſon entretien. Sa Norton eſt dans leur » dépendance, & ne peut rien d'elle-même. » Miſs Howe n'oſeroit lui donner un aſile. Elle » n'a pas un ami à Londres. C'eſt un pays étran- » ger pour elle..... ». Permets que j'ajoute : Elle ſe voit dépouillée de ſon honneur, par l'homme en faveur duquel elle a fait tous ces ſacrifices, & qui étoit engagé, par mille ſermens, à lui ſervir de protecteur, de père, de parens & d'amis.

Quelle doit être la force de ſon reſſentiment, pour le barbare traitement qu'elle a reçu ! Qu'il eſt digne d'elle, d'avoir fait ſuccéder la haine

à l'amour, & plutôt que de ſe voir ta femme, d'avoir pris la réſolution d'expoſer ſa diſgrace à l'univers, de renoncer à tout eſpoir de réconciliation avec ſa famille, & de courir mille haſards qui menacent ſon ſexe, ſa jeuneſſe & ſa beauté !

Cependant j'ajouterai que, pour ton intérêt, comme pour le ſien, je ſouhaiterois encore que cette funeſte aventure pût ſe terminer par le mariage. C'eſt le ſeul tempérament qui puiſſe ſauver votre honneur à tous deux. On peut eſpérer encore de dérober la connoiſſance du paſſé au public, à ſa famille, & même à la tienne. Tu peux la dédommager de toutes ſes ſouffrances, ſi tu te ſens capable de devenir pour elle un mari tendre & complaiſant. Eſt-ce ton intention ? Parle, explique-toi ſans détour. J'accepte alors, avec des tranſports de joie, toutes les commiſſions qui peuvent te conduire à cette heureuſe fin, & je n'épargne rien pour retrouver le précieux tréſor que tu as perdu ; du moins ſi cette belle offenſée veut ſouffrir les approches d'un homme qui fait profeſſion d'amitié pour toi : & je ne crois pas que je puiſſe jamais te donner de plus grande preuve que je ſuis effectivement ton ſincère ami.

BELFORD.

P. S. Les habits de Mabel ont été jetés ce matin dans le paſſage de la porte : perſonne ne ſait par qui.

LETTRE CCLXIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Vendredi, 30 de juin.

JE ſuis ruiné, perdu, anéanti ! Rien n'eſt ſi certain. Mais ton récit n'étoit-il pas aſſez accablant, ſans y joindre de barbares reproches que tu n'as acquis le pouvoir de me faire que par mes propres communications, & dans un tems, ſur-tout, où tu n'ignore pas combien j'ai d'autres combats à ſoutenir ? C'eſt un malheur auſſi grand pour moi d'avoir connu miſs Harlove, que pour elle de m'avoir jamais ſouffert. Je ne puis te diſſimuler que je ſuis percé juſqu'au fond du cœur par ce dernier.... comment nommerai-je un ſi cruel ſujet de déſeſpoir ? Je tremble de fureur. Oh ! n'y aura-t-il perſonne que je puiſſe égorger à titre de négligence ou de trahiſon, pour calmer mes tranſports de fureur & de vengeance ?

Lorſque je réfléchis ſur le dernier de mes miſérables projets, après avoir vu les premiers

repouſſés, fruſtrés même, autant qu'il étoit poſſible, avec un ſi noble & ſi vertueux reſſentiment, je ſuis forcé de conclure que j'étois poſſédé d'une légion de furies ſous la forme de ces déteſtables femmes, qui prétendant connoître leur ſexe, ne ceſſoient pas de me répéter qu'il y a pour chaque femme un moment de foibleſſe que je n'avois pas encore trouvé, & qui en appeloient à ma propre expérience pour la juſtification de leur principe. J'avoue qu'il me paroiſſoit confirmé par toutes mes lumières: car penſes-tu que je me fuſſe obſtiné dans mes réſolutions, ſi j'avois connu juſqu'alors une ſeule femme qui eût réſiſté conſtamment aux artifices ou à la perſévérance d'un amant chéri? Pourquoi donc les exemples d'une vertu inébranlable ne ſont-ils pas plus communs? Ou pourquoi le ſeul qui ait peut-être jamais exiſté, me tombe-t-il en partage?

Mais c'en eſt aſſez pour l'aveu que je ne balance point à te faire; aſſez pour me décharger du poids qui m'étouffoit, & pour déſarmer auſſi ta malice, en me reconnoiſſant indigne de vivre: car perſonne ne peut dire autant de mal de moi, que j'en dirai moi-même dans cette fatale occaſion.

J'ajoute, pour te prouver la ſincérité de mon repentir, que ſi, dans l'eſpace de trois jours,

ou dans tout autre tems, avant que mon adorable Clariſſe ait découvert la fauſſeté des hiſtoires qui regardent le capitaine Tomlinſon & ſon oncle, tu peux la retrouver, & la diſpoſer à me faire grâce, je l'épouſe en ta préſence.

Je ne déſeſpère pas encore de cette révolution. Dans quelque lieu que ſoit ma Clariſſe, elle n'y peut être cachée long-tems. J'ai déjà mis toutes mes machines en mouvement pour la découvrir : & ſi j'ai le bonheur de tomber ſur ſes traces, lorſqu'aucun de ſes amis, comme tu l'obſerves cruellement, ne lui offrira ſa protection, qui auroit l'audace de ſe commettre avec un homme de ma figure, de mon rang & de ma réſolution ? Montre-lui donc ma promeſſe & tout autre endroit de cette lettre que tu croiras propre à faire impreſſion ſur ſon cœur. Indépendamment de l'amour & de la juſtice, je ſerois bien aiſe ; après tout, que cette affaire, qui eſt aſſez mauvaiſe en elle-même, finît ſans aucune ſuite plus fâcheuſe : & je ne ſais pourquoi il me vient à l'eſprit, que, ſi nous ne la terminons pas entre ma charmante & moi, elle fera couler tôt ou tard quelques gouttes de ſang. C'eſt une autre raiſon qui ne doit pas lui permettre de pouſſer le reſſentiment trop loin : non que j'en fuſſe trop fâché d'ailleurs, ſi je pouvois choiſir mon homme... ou,

ſi tu veux, mes hommes; car, à l'exception d'elle, je déteſte cette famille, & je lui voue éternellement la même haine.

En réfléchiſſant ſur ta lettre, je ne trouve pas que ce plan de fuite ait rien d'extraordinaire. Elle doit avoir compté ſur ſon bonheur plus que ſur les vraiſemblances, puiſqu'elle n'a pu ſe promettre de réuſſir qu'en trompant Dorcas, Will, la Sinclair & les nymphes, ou dans la ſuppoſition qu'elle les trouveroit hors de garde. Ainſi je ne ſuis pas jaloux de l'invention. Mais c'eſt à moi, lorſque je reverrai ces fidelles dépoſitaires, à les remercier de leur vigilance, & d'avoir jugé à propos, pour leur ſûreté, de laiſſer la porte à demi ouverte! Malédiction ſur cette troupe d'imbécilles. Mabel mériteroit d'être brûlée vive, dans la robe qui eſt le prix de ſa trahiſon. Comme on a rapporté ſes propres habits, je veux que cette robe ſoit renvoyée à ſa maîtreſſe avec les autres, lorſqu'on aura découvert ſa retraite. Qu'on attende néanmoins mes ordres; car il faut ramener, s'il eſt poſſible, cette chère fugitive.

Je ſuppoſe que mon ſtupide coquin, qui n'a pas ſu diſtinguer l'air noble & la taille divine de ma charmante, de l'épaiſſe forme de Mabel,

a couru d'abord vers Hamſtead. Cependant j'ai peine à croire qu'elle ait pris cette route. Il devoit aller de rue en rue, à toutes les affiches de chambres à louer, & s'informer des nouveaux venus, particulièrement chez les lingères, les marchandes de mode, & dans toutes les maiſons où l'on travaille à l'uſage des femmes. Si je ne ſuis pas bientôt éclairci, je ne conſeille pas à Dorcas, à Will, à Mabel, de reparoître devant moi ; & nous verrons quel parti je prendrai à l'égard des autres.

Malgré la longueur de cette lettre, je te dois quelque explication ſur un autre ſujet de chagrin, par lequel je t'ai dit que mon attention eſt partagée. Mon vieil oncle (grâces à ſa conſtitution de fer), eſt parvenu, à force de ſoufre, de feu, & le diable ſait de quoi, à forcer la goutte de quitter la contre-eſcarpe de ſon eſtomac, juſtement lorſqu'elle avoit raſſemblé toutes ſes forces pour donner l'aſſaut à la citadelle de ſon cœur. En un mot, ils ont trouvé le moyen, par des multiplications de remèdes, de chaſſer un ennemi trop lent, du centre aux extrémités, où il s'eſt cantonné ſur le gros orteil ; c'eſt un plaiſir de lui voir grincer les dents & faire d'autres grimaces, dans le tems néanmoins que je me croyois heureuſement délivré de la maladie & du malade.

Ainſi, moi qui te parlois autrefois de laudanum pour le tien, & qui n'en ai pas moins eu la folie de laiſſer gliſſer d'entre mes doigts huit mille livres ſterling de rente, j'ai quelque ſujet d'être vivement mortifié. Sérieuſement j'ai cru la poſſeſſion commencée ; car j'avois déjà demandé quelques éclairciſſemens aux gens d'affaires, qui me parloient de ſommes à recueillir, de renouvellement de baux, & d'autres ſoins de cette eſpèce. Tu ne t'imaginerois pas de quel œil indifférent tous les domeſtiques, & mes couſines même, me regardent depuis hier. Les révérences ne ſont pas de moitié ſi profondes. On laiſſoit quelquefois échapper le titre de milord. A préſent, je ſuis redevenu M. Lovelace. Ils ont même l'inſolence de me féliciter ſur le rétabliſſement du meilleur des oncles ; & je ſuis forcé d'en marquer autant de joie qu'eux ; tandis que, ſi les plaintes pouvoient être utiles à quelque choſe, je pouſſerois volontiers des cris de regret.

J'avois déjà réglé mon deuil en imagination, à l'exemple d'un certain miniſtre étranger, qui, ſuivant le récit de nos hiſtoriens, avoit épuiſé toutes les boutiques d'étoffes noires, avant la mort, & même avant la dernière maladie de Charles II : preuve, comme ils veulent l'inſinuer, que le monarque devoit être empoiſonné,

& que cet ambaſſadeur étoit dans le ſecret. Inſenſé que je ſuis ! Je n'ai pas ſu profiter de cette ouverture. Que ſert d'avoir lu l'hiſtoire, quand on n'en tire pas d'utilité pour ſoi-même ? C'eſt ainſi, mon pauvre Belford, que s'eſt vérifiée une des profondes obſervations du vieux pair ; *un malheur ne vient jamais ſeul*, & que la vertu de ton ami eſt doublement éprouvée.

LETTRE CCLXX.

Miſs CLARISSE HARLOWE, à Miſs HOWE.

Mercredi au ſoir, 28 de juin.

O MA très-chère miſs Howe ! Je ſuis encore une fois échappée. Mais, hélas ! non, non, je n'ai pas eu le bonheur d'échapper. Ah ! plaignez votre malheureuſe Clariſſe. Vous me haïrez vous-même. Je le crains, je le prévois. Cependant j'eſpère que vous ne me haïrez pas, lorſque vous ſerez informée de tout.

Mais ne parlons plus de moi ; de moi, qui ne vis, qui n'exiſte plus. Vous, ma chère amie, qui pouvez vous lever le matin pour recevoir des bénédictions & pour en répandre ; qui vous retirez le ſoir, tranquille dans vos innocentes réflexions, & qui n'avez que de la douceur à

goûter dans un ſommeil paiſible, vous ferez ma ſeule occupation, comme vous avez fait long-tems mon unique plaiſir. Je révérerai de loin ma chère & reſpectable amie; & j'honorerai dans elle ce que je me ſouviendrai toujours d'avoir été.

Pardon, chère miſs Howe! Ah! pardonnez l'égarement de ma plume. Mon repos eſt détruit par ſes fondemens. Ma raiſon même eſt altérée, A combien d'idées mal conçues devez-vous vous attendre, ſi vous daignez, comme autrefois, m'accorder la faveur de votre correſpondance!

O ma très-chère, ma meilleure, mon unique amie! Quel horrible récit ai-je à vous faire! Mais je retombe encore ſur moi: ſur moi qui ne me dois plus que de la haine & du mépris? Je me délivrerai de cette odieuſe idée, ſi je le puis. Et pourquoi ne le pourrois-je pas, lorſqu'à l'exception d'un monſtre inhumain, il me ſemble que je ne hais rien tant que moi-même? Loin, loin toute idée propre (& je doute que j'aie long-tems à faire cet effort) pour m'informer uniquement du cher objet de mes affections, de ma tendre & bien aimée miſs Howe... dont l'ame pure, charmante..... mais que veux-je dire encore? & comment mon eſprit s'égare-t-il malgré moi?

En reliſant ce que je viens d'écrire, je me déterminerois à déchirer ma lettre, ſi je craignois de vous laiſſer voir juſqu'où va le déſordre de mon eſprit. Comment vous portez-vous ? Je ſais que vous avez été fort mal. Apprenez-moi, ma chère, ſi vous êtes bien rétablie, ſi votre mère eſt en bonne ſanté. Ne tardez pas, je vous en ſupplie, à me donner de ſi précieuſes nouvelles. C'eſt une conſolation que vous me devez ; car la vie, qui eſt, pour la plupart des humains, un état mêlé, une eſpèce d'échiquier, où le blanc & le noir ſont alternativement en meſure égale, ne m'offre plus qu'une perſpective de la plus affreuſe couleur ; & votre ſeule amitié peut encore y jeter pour moi quelques rayons moins lugubres.

Mais, à quoi bon toutes ces bizarres idées, lorſque je ne me propoſe que d'obtenir des nouvelles de votre ſanté par quelques mots que vous aurez la bonté d'adreſſer à madame Rachel Clark, chez M. Smith, marchand gantier dans Kings Street. Votre réponſe, quoique ma demeure ſoit un ſecret pour tout autre que vous, me ſera remiſe avec toute la ſûreté que vous pouvez déſirer, pour vous ouvrir librement à votre miſérable amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE

LETTRE CCLXXI.

Mme. HOWE, à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 30 de juin (1).

MISS,

Vous ſerez ſurpriſe de recevoir une lettre de moi. Je ſuis extrêmement fâchée de la triſte ſituation où vous êtes. Une jeune perſonne qui donnoit de ſi belles eſpérances! mais tel eſt le fruit de la déſobéiſſance pour les parens. Pour moi, quelque penchant que j'aie à vous plaindre, je plains beaucoup plus votre père & votre mère. Voilà donc ce qui leur revient de l'éducation qu'il vous ont donnée, & d'avoir mis leur bonheur à vous voir croître ſous leurs yeux!

Mais je vous prie, miſs, de ne pas faire tomber ma fille dans la même faute, c'eſt-à-dire, dans celle de la déſobéiſſance. Je lui ai défendu plus d'une fois toute correſpondance avec une perſonne qui eſt devenue capable d'une ſi téméraire démarche. Cette liaiſon ne peut plus lui

(1) Cette lettre étoit ſous l'adreſſe qui eſt marquée dans la précédente.

faire honneur. Vous n'ignorez pas quels ont été mes ordres ; & votre commerce ne laiſſe pas de continuer, malgré le chagrin que j'en reſſens. Ma fille m'a ſouvent marqué de l'humeur à cette occaſion. *Les mauvais conſeils*, miſs..... Vous n'ignorez pas le reſte du proverbe.

Dans le monde où nous ſommes, les gens ne peuvent être malheureux ſeuls. Il faut qu'ils enveloppent dans leurs diſgrâces leurs amis & leurs connoiſſances, qui ont eu la diſcrétion de ſe garantir des mêmes erreurs. C'eſt ainſi que ma pauvre fille eſt continuellement dans la triſteſſe & dans les larmes. Je la vois inſenſible à ſon propre bonheur, parce que vous êtes dans l'infortune. Si ceux qui ont cherché leur ruine portoient ſeuls la peine de leur obſtination, la juſtice, qui ne ſeroit pas bleſſée, pourroit laiſſer place encore à la pitié. Mais, miſs, miſs, de quoi n'avez-vous pas à répondre, vous qui avez fait ſaigner autant de cœurs que vous aviez ſu vous faire d'amis ? Tout le ſexe eſt bleſſé par votre chûte. Quel autre modèle que miſs Clariſſe Harlove, les pères & les mères propoſoient-ils à leurs filles ?

Ma lettre devient longue, quoique je n'ai penſé qu'à vous défendre, en peu de mots, d'écrire à ma Nancy. J'y ſuis obligée par deux

motifs ; votre fauſſe démarche, & l'amertume dont vos lettres rempliſſent le cœur de ma fille, qui n'en eſt pas plus capable de remédier au mal. Si vous l'aimez, ceſſez donc de lui écrire. Votre dernière eſt tombée entre mes mains, dans ſon abſence ; & je me garderai bien de la lui faire voir. Ce ne ſeroit pas le moyen de la conſoler, ni de diminuer le chagrin que j'ai du ſien, moi, dont elle a fait toutes les délices... comme vous faiſiez autrefois celles de votre malheureuſe famille.

Mais il me ſemble qu'à préſent vous ouvrez aſſez les yeux ſur vos fautes. C'eſt le ſort de toutes les filles inconſidérées, lorſqu'il eſt trop tard ; & quelle eſt alors leur humiliation, après un excès de préſomption & d'entêtement ?

Peut-être vais-je trop loin. Je ne voulois qu'en dire aſſez pour faire connoître que je me déclare contre votre témérité, comme il convient à toute mère alarmée pour ſa fille, & particulièrement à celle qui ne laiſſe pas de ſe dire, en vous plaignant, & faiſant des vœux pour vous, votre très-humble, &c.

ANNABELLE HOWE.

P. S. J'envoie cette lettre par un exprès, mais avec ordre de la mettre au *peny poſt*, pour

ne pas vous donner l'occaſion de me répondre. Je ſais combien vous aimez à faire uſage de votre plume ; & l'infortune, d'ailleurs, rend les gens plaintifs.

LETTRE CCLXXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Mme.* HOWE.

Samedi, premier juillet.

PERMETTEZ, madame, que je vous importune par quelques lignes ; ne fût-ce que pour vous remercier de vos reproches, quoiqu'ils aient tiré de nouvelles gouttes de ſang d'un cœur dont les plaies ne ſe fermeront jamais. Mon hiſtoire eſt terrible. Elle a des circonſtances qui exciteroient la pitié, ſi elles étoient connues, & qui pourroient faire porter de moi un jugement plus favorable. Mais c'eſt mon devoir, & ce le ſera toujours de me livrer au repentir de mes fautes, ſans vouloir les excuſer. Je ne penſe à rien qui doive vous alarmer. Si je puis ſouffrir ſeule, je ne chercherai point à partager mes peines. J'avois pris la plume dans cette réſolution, lorſque j'ai fait la lettre qui eſt tombée entre vos mains. Ma ſeule vue, par un motif très-particulier, autant que

par l'affection ſans bornes que je porte à ma chère miſs Howe, étoit de ſavoir d'elle-même, s'il eſt vrai qu'elle ait été malade, comme j'ai eu le chagrin de l'entendre dire, & comment elle ſe porte à préſent. Mais le ſujet de mes peines étant fort récent, & le ſentiment de ma douleur fort vif, peut-être ai-je trop parlé de moi-même. On eſt porté, dans l'affliction, à ſe tourner vers ceux qu'on croit capables de s'intéreſſer à nos peines, & dont on eſpère de la pitié & de la conſolation; ou, pour m'expliquer en moins de mots dans vos termes, *l'infortune rend les gens plaintifs.* A qui les malheureux adreſſeront-ils leurs plaintes, ſi ce n'eſt à leurs amis?

Miſs Howe s'étant trouvée abſente lorſque ma lettre eſt arrivée, je me flatte qu'elle eſt rétablie. Mais ce ſeroit une ſatisfaction pour moi, de ſavoir s'il eſt vrai que cette chère amie ait été malade. Deux mots encore de votre main vous paroîtroient peut-être une trop grande faveur. Si vous aviez la bonté ſeulement de me faire dire, oui ou non par la bouche de quelqu'un qui fût chargé de vos ordres, je ceſſerois de vous importuner.

Cependant je ne vous diſſimulerai pas que l'amitié de miſs Howe étoit ma ſeule douceur dans cette vie, & qu'une ligne d'elle ſeroit au-

jourd'hui ma plus puiſſante conſolation. Jugez donc, madame, quelle violence je me fais pour vous obéir. Mais je ne m'efforcerai pas moins de me ſoumettre à vos ordres, quoique je duſſe eſpérer qu'étant informée de la nature de notre commerce, & connoiſſant ſi bien ſa vertu, vous n'appréhenderiez aucune contagion d'une ou deux lettres que vous lui auriez permis de recevoir & d'écrire. C'eſt une grâce, néanmoins que je ne vous demande pas. Il ne me reſte qu'à ſupplier le ciel, qui daigne encore me laiſſer quelques rayons de ſa grâce, quoiqu'il lui ait plu d'exercer ſur moi ſa juſtice, de me remplir le cœur d'un véritable repentir, & de prendre bientôt dans ſa miſéricorde, la malheureuſe

CL. HARLOVE.

P. S. J'ajoute, chère madame, que j'ai deux faveurs à vous demander; l'une, de ne pas faire ſavoir à ma famille que vous ayez reçu de mes nouvelles; l'autre, de n'apprendre à perſonne au monde l'adreſſe ſous laquelle on peut m'écrire ou découvrir ma retraite. Ce dernier point eſt plus intéreſſant pour moi que je ne puis vous l'exprimer. En un mot, delà peut dépendre, pour l'avenir, l'eſpérance que j'ai d'éviter de nouveaux déſaſtres.

(On ſupprime diverſes lettres de miſs Clariſſe à ſon ancienne femme de chambre Hannah, pour lui propoſer de revenir auprès d'elle ; & à madame Norton, pour répandre ſa douleur dans le ſein de cette ſage gouvernante, ſans s'ouvrir entiérement néanmoins ſur le fond de ſon infortune. Hannah, dans ſa réponſe, s'afflige d'être retenue par la continuation de ſa maladie. Madame Norton ſe livre aux plus tendres alarmes, & demande à ſa chère élève, la permiſſion de lui envoyer tout ce qu'elle a d'argent, pour ſes néceſſités préſentes, avec celle de l'aller trouver, & de s'attacher inſéparablement à ſa fortune. Clariſſe refuſe ces deux offres ; la première, parce qu'il lui reſte quelques bijoux, qu'elle peut vendre au beſoin ; la ſeconde, parce qu'elle n'a pas d'autre avocat que madame Norton auprès de ſa famille, ſur-tout pour engager ſon père à rétracter ſa malédiction, qu'elle regarde comme un obſtacle éternel à toute heureuſe eſpérance. Dans cette ſeconde lettre, elle s'ouvre tout-à-fait ſur ſa diſgrace : ce qui lui attire des réponſes lamentables de madame Norton.

On ſupprime auſſi une lettre à madame Hodge, femme de charge de M. Jules Harlove, pour lui demander s'il exiſte un capitaine Tomlinſon ; & la réponſe, par laquelle il devient certain pour miſs Clariſſe, que toute l'hiſtoire de ce prétendu capitaine eſt une noire invention de M. Lovelace.

Enfin, l'on ſupprime trois autres lettres ; l'une, de Clariſſe à milady Lawrance, où elle lui demande des éclairciſſemens ſur toutes les ſcènes dans leſquelles M. Lovelace a fait jouer un rôle à cette dame, ſoit perſonnellement, ſoit par lettre ; la ſeconde, de milady Lawrance, qui déclare nettement qu'elle n'a pas eu la moindre part à ces aventures, & qu'elle les ignoroit ; mais qui, après avoir paſſé condamnation ſur le dangereux caractère de ſon neveu, offre à miſs Harlove, avec de grandes marques d'eſtime, ſa médiation pour réparer les torts de M. Lovelace, qu'elle ne traite encore que d'extravagances & de légéretés ; la troiſième, de miſs Clariſſe, qui répond aux offres de la même dame, par une explication nette & détaillée de toutes les impoſtures de M. Lovelace, & de l'horrible cataſtrophe qui les a terminées ; après quoi, elle ne fait pas difficulté de renoncer à toute idée de mariage, parce qu'elle ſe reconnoît auſſi indigne d'une alliance ſi reſpectable, qu'elle juge M. Lovelace indigne d'elle-même.

Ces ſuppreſſions ſont autant de ſacrifices que le traducteur eſt obligé de faire au goût françois, qui n'eſt pas pour les détails ſans action ; car la plus inutile de toutes ces lettres a des beautés de caractère & de ſentiment, qui méritent d'être regrettées).

LETTRE CCLXXIII.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 5 de juillet (1).

MA TRÈS-CHÈRE CLARISSE,

JE reçois de vos nouvelles par une voie d'où j'en attendois peu : par celle de ma mère. Elle avoit obſervé, depuis quelque tems, mon inquiétude & ma triſteſſe : &, ſuppoſant avec raiſon que vous en étiez l'unique objet, elle s'eſt aſſez ouverte aujourd'hui pour me faire juger qu'elle étoit mieux informée que moi de votre ſituation. Enfin, s'étant apperçue que cette conjecture ne faiſoit qu'aigrir mon chagrin, elle m'a confeſſé qu'elle avoit entre les mains une lettre de vous, du 29 de juin, qui m'étoit adreſſée. Vous devinez bien que cet aveu eſt devenu l'occaſion d'une petite querelle, qui ne s'eſt que trop échauffée pour le repos de l'une & de l'autre.

En vérité, ma chère, il eſt ſurprenant, mais très-ſurprenant, que, ſachant ſi bien la défenſe qui m'interdit tout commerce avec vous, vous

(1) Sous l'adreſſe de madame Rachel Clarck, &c.

ayez pu m'adreſſer une lettre chez ma mère; tandis qu'il y avoit cinquante à parier contre un, qu'elle tomberoit entre ſes mains, comme il eſt malheureuſement arrivé.

En un mot, elle a paru fort offenſée de ma déſobéiſſance. Je n'ai pas été moins piquée qu'elle eût ouvert & retenu mes lettres. Notre diſpute s'eſt terminée par un compromis. Ma mère m'a donné la lettre, & la permiſſion de vous écrire une fois ou deux; & je me ſuis engagée à lui faire voir ce que je vous écrirois. Au fond, ſans compter l'eſtime infinie qu'elle a pour vous, ſa curioſité ſuffiſoit pour lui faire ſouhaiter d'apprendre le ſujet de vos plaintes, & l'occaſion d'une lettre où votre triſteſſe eſt exprimée d'un ton ſi touchant (Mais il me ſera aiſé de la ſatisfaire, en ne lui liſant qu'une partie des miennes. J'aurai ſoin, en les écrivant, de mettre entre deux crochets les endroits que je voudrai lui dérober).

Faut-il que je vous rappelle, ma chère Clariſſe, trois de mes lettres que vous avez laiſſées ſans réponſe, excepté la première, à laquelle vous avez répondu en deux mots, ſous prétexte de mauvaiſe ſanté; quoiqu'un jour ou deux après avoir reçu la ſeconde, vous vous ſoyez aſſez bien portée pour retourner joyeuſement dans l'infame maiſon? Je ne paſſerai pas

ſans un peu plus d'explication ſur ces trois lettres. Mais arrêtons-nous d'abord à la vôtre de mercredi dernier, que vous avez été bien aiſe apparemment de faire tomber entre les mains de ma mère.

Je vous avoue que cette lettre fatale m'a percé le cœur. Grand dieu ! Dans quel abîme vous êtes-vous précipitée, miſs Clariſſe ! Aurois-je pu croire qu'après vous être échappée avec tant de peine & de ſi juſtes raiſons, des mains de votre perſécuteur (depuis l'odieuſe entrepriſe qu'il avoit tentée), vous vous laiſſaſſiez engager, non-ſeulement à lui pardonner, mais à retourner avec lui dans cette horrible maiſon ? Une maiſon dont je vous avois ſi bien peint l'infamie ! Je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle eſt donc l'ivreſſe de l'amour ? C'eſt ce qui m'a toujours fait trembler pour vous. Oui, pour vous-même. Je n'ai redouté pour vous que ce dangereux poiſon. *Vous n'avez pas eu le bonheur d'échapper !* Eh ! quelle autre eſpérance en aviez-vous pu concevoir ? *Vous avez un récit horrible à me faire !* Il n'eſt pas beſoin, ma chère, de me donner plus d'explication. Je vous aurois prédit tout ce qui vous eſt arrivé, ſi vous m'aviez ſeulement appris que votre deſſein étoit de rentrer ſous ſon pouvoir, après avoir eu tant de peine à vous en délivrer.

Votre repos eſt détruit par les fondemens ! je n'en ſuis pas ſurpriſe, puiſque vous avez à vous reprocher une crédulité ſi mal entendue. *Votre raiſon même eſt altérée !* Mon cœur ſaigne aſſurément pour vous : mais vous me pardonnerez, ma chère, ſi je doute que votre raiſon ait été tout-à-fait ſaine, lorſque vous avez pu quitter Hamſtead. Avec la liberté de votre jugement, vous ne lui auriez jamais laiſſé découvrir votre retraite, & vous auriez encore moins conſenti à retourner dans un lieu d'infamie.

Je vous ai donc écrit trois lettres. La première eſt allée heureuſement juſqu'à vous, puiſque vous m'en avez aſſurée par quelques mots de réponſe. Si vous n'aviez pas eu cette attention, je n'aurois pas été ſans inquiétude pour ma propre ſûreté ; car c'eſt dans cette lettre que je vous informois du caractère de votre demeure, & que je vous inſpirois de ſi juſtes défiances du côté de votre Tomlinſon, qu'il doit me paroître incroyable que vous ayez pu retourner dans cette maiſon après le bonheur que vous aviez eu d'en ſortir. O ma chère !..... Mais il n'y a plus rien à préſent qui ſoit capable de me ſurprendre.

Ma ſeconde lettre, en date du 10 de juin, vous fut remiſe en mains propres, à Hamſtead, ſur un lit de repos où vous étiez cou-

chée, le viſage enflammé, & dans un aſſez triſte état, ſuivant le récit de mon meſſager.

La troiſième étoit datée le 20 de juin. N'ayant rien reçu de vous depuis votre billet d'Hamſtead, j'avoue que, dans cette dernière lettre, je ne vous épargnois pas. Je m'étois ſervie de l'ancienne voie de Wilſon, parce que je n'en avois pas d'autre : ainſi, je ne ſuis pas sûre que vous l'ayez reçue, & j'ai d'autant plus de raiſon d'en douter, que vous n'en parlez pas dans celle des vôtres qui eſt tombée entre les mains de ma mère. (Si vous l'aviez reçue, je m'imagine qu'elle vous auroit trop touchée, pour être ſortie de votre mémoire).

Vous avez appris, dites-vous, que j'ai été malade. Il eſt vrai que j'ai été enrhumée ; mais ſi légérement, que je n'en ai pas gardé ma chambre. Je ne doute pas qu'on ne vous ait appris, qu'on ne vous ait raconté bien des choſes ſingulières, pour vous porter à la démarche où vous vous êtes engagée. Juſqu'à cette démarche, j'entends celle de retourner avec votre infame, rien ne méritoit plus de pitié que votre aventure. Vous auriez été juſtifiée dans l'eſprit de tous ceux qui ſavoient avec quelle rigueur votre famille vous avoit traitée, & qui connoiſſoient, d'ailleurs, votre prudence & votre circonſpection. Mais, hélas

ma chère, nous voyons qu'il faut ſe défier des plus ſages, lorſque l'amour, comme un feu follet, préſente à leurs yeux ſes dangereuſes lumières.

Ma mère me dit qu'elle a fait réponſe à votre lettre, pour vous prier de ne plus m'écrire, parce que votre ſituation m'afflige. Je ſuis affligée, n'en doutez pas ; vivement affligée, & trompée même dans mon attente ; car j'avois toujours cru qu'il n'y avoit pas au monde, de femme telle que vous à votre âge. Mais je me ſouviens d'une réflexion que je vous ai entendu faire, ſur un excellent prédicateur, dont la vie ne répondoit pas à ſes principes. L'art de prêcher, diſiez-vous, & l'art de bien vivre, demandent des qualités tout-à-fait différentes, qui font le grand ſaint, lorſqu'elles ſe trouvent réunies dans un même ſujet ; comme l'union de l'eſprit & du jugement forme le grand génie.

La chaleur de mon affection, & ma vive inquiétude pour votre honneur, me rendent peut-être un peu trop ſévère. Si c'eſt le jugement que vous en portez, attribuez cet excès à ſa véritable cauſe, c'eſt-à-dire, à cette affection même, à cette inquiétude, qui feront le malheur de ma vie, ſi l'avenir juſtifie mes craintes.

ANNE HOWE.

P. S. Ma mère ne s'en eſt fiée qu'à ſes propres yeux. Elle a voulu faire elle-même la lecture de ma lettre. Ainſi, notre correſpondance paſſée n'eſt plus un ſecret pour elle. Mais elle la trouve excuſable. Elle s'en eſt toujours défiée, dit-elle, parce qu'elle connoît la force de mon amitié. L'intérêt qu'elle prend à votre ſituation va ſi loin, que, pour votre conſolation, autant que pour la mienne, elle conſent que vous m'écriviez tout ce qui s'eſt paſſé entre vous & le plus vil de tous les hommes, à la ſeule condition que toutes vos lettres lui ſeront communiquées. Je m'y ſuis ſoumiſe avec d'autant plus de joie, que cette communication ne peut tourner à votre déſavantage. Vous pouvez donc m'écrire librement, & m'adreſſer directement vos lettres.

Ma mère promet de me faire lire la copie de ſa réponſe, & votre réplique, dont elle ne m'avoit point encore parlé. Elle ſe reproche déjà de vous avoir traitée trop ſévérement. Mais elle craint que la vue de votre dernière lettre ne faſſe trop d'impreſſion ſur moi. Cependant j'ai ſa parole, dont je ne la diſpenſerai pas. Faſſe le ciel, ſeulement, que vous puiſſiez nous éclaircir votre conduite depuis Hamſtead! Tout étoit noble juſqu'alors, prudent, généreux, irréprochable. Votre homme étoit un démon,

& vous un ange. J'eſpère encore que les éclairciſſemens ſeront dignes de vous, & je les attends avec une mortelle impatience.

Ma lettre vous ſera remiſe par un exprès, qui eſt chargé de recevoir vos ordres pour la réponſe. Votre monſtre pourroit découvrir vos traces par la poſte, ſi vous n'y apportez pas les plus ſoigneuſes précautions. De l'eſprit, de l'argent, & de mauvaiſes inclinations rendent un homme dangereux pour le monde entier.

LETTRE CCLXXIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Jeudi, 6 de juillet.

PERSONNE n'a jamais éprouvé, comme moi, que le véritable bonheur ne conſiſte pas dans l'accompliſſement de nos propres déſirs. Que n'aurois-je pas donné, depuis quelques ſemaines, pour recevoir une lettre de ma chère miſs Howe, dont l'amitié faiſoit ma ſeule conſolation? Je ne m'imaginois guère que la première qu'elle me feroit la grâce de m'écrire, ſeroit dans un ſtyle qui m'obligeât de jeter les yeux plus d'une fois ſur ſon ſeing, pour m'aſſurer que les deux lettres qui le compoſent ne

ſont

ſont pas le commencement d'un autre nom : car aſſurément, me diſois-je à moi-même, ce ſtyle eſt celui de ma ſœur Arabelle (1). Aſſurément miſs Howe, quelques reproches qu'il lui plût de me faire ſur d'autres points, ne remettroit pas avec tant d'aigreur devant les yeux de ſon amie, des expreſſions échappées dans l'amertume de ſon cœur & dans le déſordre de ſon eſprit ; elle ne lui rappelleroit pas ſi durement, & même avec un mêlange de raillerie, une réflexion qu'elles peuvent avoir faites enſemble, dans un tems de joie & de proſpérité, lorſqu'il y avoit ſi peu d'apparence que cette réflexion pût jamais tourner contr'elle.

Mais, dans la miſérable ſituation où je ſuis réduite, ſans bien, ſans honneur (car il m'importe peu qu'on le ſache, lorſque je le ſais moi-même), ſans amis, ſans eſpérance, me convient-il de me plaindre d'une chère amie, parce qu'elle n'a pas pour moi plus de bonté qu'une ſœur ?

Hélas ! je ne m'apperçois que trop, à l'amertume des ſentimens qui s'élèvent dans mon ame, que je ne ſuis point encore aſſez ſoumiſe à ma condition. Ce n'eſt pas ſur votre indulgence paſſée, c'eſt ſur ce que je mérite aujour-

(1) Arabelle Harlove.

d'hui, que je devois régler mon attente. Diſparoiſſez, triſtes reſtes d'une fierté qui ne me convient plus. Je m'efforcerai, ma chère, de faire la réponſe que vous me demandez. Elle ſera ſi longue, que je n'eſpère pas de pouvoir vous l'envoyer demain par votre meſſager : mais il m'aſſure qu'il peut l'attendre juſqu'à ſamedi. C'eſt donc pour ſamedi, que je vous promets toute l'hiſtoire de mon infortune.

Cependant je ne réponds pas de pouvoir me juſtifier ſur toutes les circonſtances. Pendant une partie du tems où ma conduite vous paroîtra mériter quelque cenſure, je n'étois pas à moi-même; & juſqu'aujourd'hui, je ne ſais pas encore toutes les méthodes qu'on a cruellement employées pour ma ruine.

Vous me dites que, dans votre première lettre, vous m'avez fait une peinture aſſez fidelle de la maiſon où j'étois, & que vous m'avez aſſez précautionnée contre ce Tomlinſon, pour être fort étonnée que j'aie pu conſentir à retourner ſur mes traces. Hélas! ma chère, j'ai été trompée, barbarement trompée, par les plus lâches artifices.

Sans avoir connu l'infamie de cette maiſon, par des éclairciſſemens qui ne ſont pas venus juſqu'à moi, j'avois conçu pour ſes habitans une averſion qui ne m'auroit jamais permis d'y

retourner. Si vous m'aviez communiqué en effet les informations dont vous me parlez, elles seroient arrivées assez-tôt, & j'en aurois pu tirer un avantage infini. Mais quelle qu'ait été votre intention, vous ne m'en avez pas dit un mot dans la première de ces trois lettres, auxquelles vous me rappelez avec tant de chaleur : & pour vous en convaincre, je vous l'envoie dès aujourd'hui sous cette enveloppe (1).

Ce que vous me dites d'une seconde lettre, qui m'a été remise en mains propres, & la description de l'état où j'étois, *couchée*, dites-vous, *sur un lit de repos*, le visage enflammé, &c., m'étonne & me confond. Ciel, aie pitié de la malheureuse Clarisse ! Que voulez-vous dire ? Quel exprès m'avez-vous envoyé ? Etoit-ce quelque suppôt de M. Lovelace ? Je n'étois donc environnée que de ses complices ! En vérité, ma chère, je ne comprends pas une syllabe à ce récit. Voyons. Vous dites que c'est avant mon départ d'Hamstead ! Ma tête n'avoit encore souffert aucun désordre. Ma santé s'étoit soutenue contre l'excès de mes douleurs. Comment

(1) C'est celle que M. Lovelace avoit fait prendre chez Wilson, & qu'il avoit altérée avant que de la faire rendre à miss Clarisse.

aurois-je pu me trouver dans l'état où votre meſſager m'a repréſentée ? Mais il eſt certain que je n'ai reçu de vous aucun meſſager. Me croyant en sûreté dans ma retraite d'Hamſtead, cette raiſon m'y retenoit plus long-tems que je ne l'aurois ſouhaité, dans l'eſpérance d'y recevoir la lettre que vous me promettiez par votre billet du 9, qui me fut apporté par mon propre meſſager, & dans lequel vous me faiſiez compter ſur l'aſſiſtance de madame Towſend. J'étois ſurpriſe de ne pas entendre parler de vous. On me dit d'abord que vous étiez malade ; enſuite, que vous aviez eu quelque diſpute avec votre mère à mon occaſion, & que vous pouſſiez le reſſentiment juſqu'à rejeter les viſites de M. Hickman. Je ſuppoſois, tantôt que vous n'étiez pas en état d'écrire, tantôt que la défenſe de votre mère faiſoit une juſte impreſſion ſur vous. Mais je vois aujourd'hui, avec la dernière clarté, que ce méchant homme doit avoir intercepté votre lettre ; & je ſouhaite qu'il n'ait pas corrompu votre meſſager, pour l'engager à vous faire un ſi faux récit.

C'étoit, dites-vous, le dimanche 11 de juin, que votre exprès me remit la lettre. Ce jour-là j'allai deux fois à l'égliſe avec madame Moore. M. Lovelace demeura pendant mon abſence, chez cette femme, où je n'avois pas voulu ſouf-

frir qu'il ſe logeât. Il faut que ç'ait été dans l'un ou l'autre de ces deux tems, que le meſſager ſe ſoit laiſſé ſéduire. Vous le ſaurez aiſément, ma chère, en vous informant à quelle heure il arriva chez madame Moore, & par le récit des autres circonſtances. Si quelqu'un m'avoit vue dans la ſuite, après mon retour dans l'horrible maiſon, combattant contre l'effet d'un abominable breuvage, & privée abſolument de l'uſage de ma raiſon (car telle eſt, comme vous l'apprendrez, ma déplorable aventure), peut-être alors m'auroit-on trouvée dans l'état que vous décrivez; mais, pendant le ſéjour d'Hamſtead, votre pauvre Clariſſe étoit bien éloignée, comme aujourd'hui, d'avoir le viſage enflammé. En un mot, ce ne peut être moi que votre meſſager a vue; &, s'il a vu quelqu'un, il m'eſt impoſſible de deviner qui.

Je vais m'occuper uniquement à vous dévoiler la partie la plus ténébreuſe de ma triſte hiſtoire, autant du moins que l'affreuſe nature du ſujet me le permettra. Je ne dois pas être trop réſervée non plus ſur les circonſtances, pour ne pas m'expoſer au ſoupçon de chercher à les affoiblir. Mais ſi vous pouviez vous imaginer combien cette ſeule idée m'accable, vous me croiriez digne de votre pitié.

Je prends un peu de relâche ici, pour em-

ployer toutes mes forces à cette entrepriſe. Heureuſe, ſi mes explications vous prouvent du moins ma bonne foi & la conſtance de mon amitié !

(*Les trois lettres ſuivantes ſont employées au récit de tout ce qui s'étoit paſſé à Hamſtead, ſurtout avec les deux femmes que M. Lovelace avoit données pour ſes parentes ; à peindre leur perfide adreſſe dans les moyens qu'elles avoient employés pour la conduire à Londres, & pour l'engager inſenſiblement à deſcendre chez madame Sinclair, ſous des prétextes auxquels toute ſa répugnance n'avoit pu la faire réſiſter ; à repréſenter ſa douleur & ſes tranſports, lorſqu'elle s'étoit vue dans la néceſſité d'y paſſer la nuit, & comme livrée aux femmes de la maiſon ; à décrire les effets d'un verre d'eau qu'elle avoit demandé dans ſes agitations, la peſanteur qu'elle avoit reſſentie, l'aſſoupiſſement où elle étoit tombée, enfin toutes les horreurs de cette nuit fatale, & l'égarement de ſa raiſon. Ce détail, qui eſt fort long dans les trois lettres, ne diffère de ce qu'on a déjà lu dans celles de M. Lovelace, que par quelques circonſtances qui n'ajoutent rien à la partie hiſtorique, & par la peinture des ſentimens de miſs Clariſſe. Elle paſſe enſuite aux autres ſcènes juſqu'au jour de ſon évaſion*).

Auſſi-tôt, continue-t-elle, que je me vis dans

un lieu de sûreté, je ne pensai qu'à prendre la plume pour vous écrire. Mon dessein, en commençant, n'étoit que de vous demander, en peu de mots, l'état de votre santé. Je ne pouvois attribuer votre silence qu'à la maladie. Mais, au lieu de cinq ou six lignes que je m'étois proposé d'écrire, mon cœur affligé se répandit malgré moi dans ma lettre. Les alarmes dont je n'étois pas encore revenue pour le succès de ma fuite, la fatigue de ma marche, la difficulté que j'avois eue à me procurer un logement, jointes à l'image présente de tout ce que j'avois souffert, aux circonstances de ma situation, aux nouveaux sujets de crainte que j'envisageois dans l'avenir, m'avoient jetée dans un trouble dont toutes mes expressions devoient se ressentir. Il me semble néanmoins que je relus ma lettre. Mais, désespérant d'en faire une meilleure quand j'aurois pris le parti de la recommencer, je me déterminai à la faire partir; &, pour réponse au reproche de vous l'avoir adressée directement, je n'ai pas d'autre excuse que le désordre même qui ne me permit pas de ménager mieux mes termes.

Celle que je reçus de votre mère fut un coup terrible, qui fit saigner d'abord toutes mes plaies. Cependant je remerciai bientôt le ciel d'un autre effet qu'elle produisit. Au milieu des

noires vapeurs qui m'aſſiégeoient, & dans un excès d'abattement dont je n'eſpérois plus de me relever, elle eut le pouvoir de réveiller mon attention, & de ranimer mes eſprits, pour me faire combattre les maux dont j'étois environnée. Mais je déplorai ſincérement, comme je le fais encore, ſuivant l'idée de votre mère, de me voir au nombre de ces malheureuſes *qui ne peuvent l'être ſeules.* Je m'affligeai juſqu'aux larmes, non-ſeulement de toutes les peines que je vous avois déjà cauſées, mais encore de celle que je venois d'y ajouter par ma nouvelle imprudence.

Cet incident m'a rendu la force d'écrire à miladi Lawrance, à madame Norton, & même à madame Hodges. Je vous envoie mes lettres & les réponſes. Vous verrez qu'il ne manque rien à la révélation des plus lâches impoſtures. Cependant je ne ceſſe pas d'admirer comment le miſérable Tomlinſon a pu ſe procurer diverſes lumières qui m'ont excitée à lui donner ma confiance.

Je ne doute pas qu'en approfondiſſant l'hiſtoire de madame Fretchville & de ſa maiſon, je n'y découvriſſe une autre ſource de pratiques & d'inventions de la même noirceur. Mais que me reviendroit-il de pouſſer plus loin ces affreux éclairciſſemens ?

Quelle chaîne de crimes & de perfidies ! Quelle ſera la fin du parjure & de l'impoſteur ? Le ciel auſſi outragé, auſſi bravé que je ſuis trompée, trahie, déshonorée ! Je dois dire néanmoins, contre moi, que ſi ce que j'ai ſouffert eſt une ſuite naturelle de ma première erreur, je ne dois jamais me la pardonner ; quoique vous ſoyez aſſez partiale en ma faveur, pour me croire irréprochable juſqu'à ma première évaſion.

A préſent, madame & ma très-chère miſs Howe, vous que je reconnois pour mes juges, permettez qu'en finiſſant ce triſte récit, je vous demande à toutes deux une faveur à laquelle j'attache beaucoup d'importance : c'eſt de n'ouvrir jamais la bouche ſur les potions & les violences que l'enfer a fait employer pour ma ruine. Non que je cherche à dérober ma diſgrâce aux yeux du public ; mais des attentats de cette nature expoſant les coupables à toute la rigueur des loix, croyez-vous que, ſi M. Lovelace & ſes complices étoient pourſuivis, je fuſſe capable de paroître devant un tribunal de juſtice, & d'y ſoutenir le rôle auquel je ſerois forcée pour leur conviction ? Puiſque mon caractère étoit flétri aux yeux du monde, avant cette horrible cataſtrophe, & depuis le moment où j'ai quitté la maiſon de mon père, puiſqu'il ne

me reſte aucun fond d'eſpérance ſur la terre ; laiſſez-moi deſcendre tranquillement au tombeau. Une larme, une ſeule larme d'amitié qui tombera des yeux de ma chère miſs Howe, à l'heureux moment où la mort fermera les miens, eſt l'unique bien qui puiſſe flatter la tendreſſe de mon cœur ; après quoi, je conſens qu'on oublie pour jamais que Clariſſe Harlove ait exiſté.

LETTRE CCLXXV.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Dimanche, 9 de Juillet.

PUISSE le ciel ſignaler ſa vengeance, aux yeux de l'univers, ſur le plus criminel & le plus abandonné de tous les hommes ! & je ne doute pas que tôt ou tard l'effet ne réponde à mes vœux. Pour le dédommagement de vos ſouffrances, c'eſt ſur l'autre monde qu'il faut jeter les yeux.

Autre découverte, ma chère. Avec quelle horrible malice vous avez été jouée ! Je vous ai crue très-circonſpecte, très-pénétrante ; mais, hélas ! vous ne l'étiez pas aſſez pour le perfide à qui vous aviez à faire.

La lettre du 7 de Juin, que vous m'envoyez comme une des miennes, eſt une lettre forgée. Le caractère, à la vérité, reſſemble beaucoup au mien, & l'enveloppe eſt celle même de ma lettre : cependant, ſi vous aviez eu le moindre ſoupçon de l'impoſture, vous qui connoiſſez ſi bien ma main, vous n'y auriez pas été trompée. En un mot, cette infame lettre, quoique aſſez longue, ne contient qu'une partie de la mienne. Tout ce qui pouvoit vous éclaircir ſur l'horrible caractère de la maiſon, & vous rendre Tomlinſon ſuſpect, eſt entièrement ſupprimé. Vous en jugerez vous-même par l'eſquiſſe que j'avois gardée, & que je veux vous envoyer. Vous verrez auſſi quel tour il donne aux informations de miſs Lardner. Exécrable monſtre!

Un juſte égard pour notre sûreté commune, m'oblige, ma chère, de vous exciter à la vengeance contre ce monſtre infernal. Les mêmes principes d'ordre & de juſtice qui conſtituent l'autorité des loix, font un devoir à l'innocence offenſée de les employer contre ſes perſécuteurs : & ce n'eſt pas notre ſeul intérêt que je vous donne pour motif, mais encore celui d'une infinité d'autres, qui ſont expoſées aux mêmes outrages (1).

(1) Miſs Howe rapporte ici toutes les circonſtances du meſſage d'Hamſtead.

Ce qui m'étonne dans ce récit, c'eſt que le déteſtable brigand, qui n'a pu deviner à quelle heure mon meſſager devoit arriver, ait trouvé ſur le champ une créature diſpoſée à vous repréſenter. Je réponds de l'honnêteté du jeune homme. Mais il eſt bien étrange qu'il ſoit arrivé pendant que vous étiez à l'égliſe, comme je le vérifie, en comparant ſon récit avec vos explications, tandis qu'il devoit être chez madame Moore deux heures plutôt. Que ne m'aviez-vous marqué, ma chère, que le monſtre avoit découvert votre retraite, & qu'il étoit autour de vous ? Vous l'auriez dû ſans doute. Cependant je ne puis vous blâmer d'une négligence dont je ne juge que par l'événement.

On ne me reprochera pas d'avoir jamais eu trop de crédulité pour les hiſtoires de ſpectres, de démons, & d'eſprits familiers, qui ſe racontent entre les jeunes filles : cependant je crois que, pour m'expliquer le ſuccès de tant d'impoſtures & de trahiſons, il faut ſuppoſer que, ſi ce miſérable n'eſt pas un démon lui-même, il en a ſans ceſſe une demi-douzaine à ſes ordres. Tantôt je leur vois prendre la figure de l'abominable Tomlinſon, tantôt celle de l'exécrable Sinclair, tantôt celle de miladi Lawrance. Mais, lorſqu'ils ont voulu paroître ſous la

ſorme angélique de ma chère amie, voyez quel hideux maſque ils ont pris aux yeux de mon meſſager.

C'eſt mon opinion, ma chère, qu'auſſi longtems que le monſtre n'aura pas quitté l'Angleterre, il n'y a pas plus de sûreté pour vous dans le nouvel aſile où vous êtes. Pourquoi de juſtes imprécations ne ſont-elles pas exaucées ? Que vous ſeriez vengée déjà par les miennes ! Il faut que cet horrible ſcélérat ſe ſoit vendu à l'enfer pour un tems. Puiſſe le tems être abrégé ! Puiſſe ſon infernal correſpondant lui manquer de foi, comme il en manque lui-même aux autres !

Je ne me borne point à vous envoyer l'eſquiſſe de ma longue lettre du 7. J'y joins les principaux articles de celle que vous deviez recevoir à Hamſtead. Vous jugerez, après les avoir lus, combien ma ſurpriſe étoit juſte, de ne recevoir aucune réponſe à ces deux lettres ; & combien elle dut redoubler, lorſque madame Towſend m'écrivit, d'Hamſtead, « que M. Lo-
» velace, après y avoir paſſé pluſieurs jours
» avec vous, avoit amené chez madame Moore
» ſa tante & ſa couſine, qui vous avoient fait
» conſentir à retourner avec elles dans votre
» premier logement ; que les femmes d'Hamſ-
» tead vous croyoient mariée, & m'accuſoient

» d'avoir entretenu la mauvaiſe intelligence » entre vous & M. Lovelace ; qu'il étoit à » Hamſtead le jour d'auparavant, c'eſt-à-dire, » le mercredi 14, & qu'il s'étoit applaudi de » ſon bonheur ; qu'il avoit invité madame » Moore, madame Bévis & miſs Rawlings, à » faire le voyage de Londres, pour rendre » viſite à ſon épouſe ; qu'il avoit déclaré que » vous aviez repris un nouveau goût pour » votre première demeure, & qu'il avoit ſatiſ- » fait honorablement à votre dépenſe, pendant » le peu de jours que vous aviez paſſés chez » madame Moore ».

Je ne vous déguiſerai pas, ma chère, que ces apparences m'avoient cauſé aſſez d'étonnement & de chagrin, pour me faire prendre la réſolution de demeurer auſſi tranquille qu'il me ſeroit poſſible, & d'attendre qu'il vous prît envie de me répondre. Cependant je ne pus modérer long-tems mon impatience ; & le 20 de juin, je vous écrivis une lettre aſſez vive que vous n'avez pas reçue.

Quelle fatalité dans toute votre aventure, depuis le premier moment juſqu'aujourd'hui ! Si ma mère avoit permis..... Mais puis-je la blâmer, lorſque vous avez un père & une mère qui méritent tant de reproches ? plus, ſans doute, que des parens n'en méritèrent jamais,

ſi l'on conſidère quelle fille ils ont chaſſée, perſécutée, indignement abandonnée !

Après tout, c'eſt ſur votre monſtre que retombent toujours mes imprécations ; avec le regret de les voir malheureuſement impuiſſantes. Ses trahiſons & ſes parjures nous apprennent ce qu'il faut attendre des libertins, lorſqu'une jeune perſonne s'expoſe à leurs artifices. Il y a beaucoup d'apparence que, dans ſon inſupportable préſomption, il a compté d'abord ſur une conquête plus aiſée. Mais, lorſque votre vigilance ſans exemple & votre incomparable vertu l'ont mis dans la néceſſité d'employer les breuvages, le rapt & les dernières violences, vous voyez que l'idée du crime ne l'a jamais effrayé. Je ne doute pas que les gens du même caractère ne s'abandonnaſſent plus ſouvent aux mêmes excès, ſi l'imprudence & la crédulité de notre ſexe n'abrégeoient les difficultés de leur triomphe.

Quelle doit être la ſatisfaction d'un père & d'une mère qui ont heureuſement diſpoſé de leur fille en faveur d'un homme vertueux ! Qu'une jeune femme eſt heureuſe, de ſe trouver ſous la protection d'un mari digne de ſon reſpect autant que de ſon amour ! Si Clariſſe Harlove n'eſt pas échappée, qui ſe flattera d'être à couvert du danger ? Tous les libertins ne ſont pas des Lovelace ; mais il eſt bien plus

certain que toutes les femmes ne ſont pas des Clariſſe. Les attentats de votre monſtre n'ont été que proportionnés à votre réſiſtance.

Ma mère m'a donné ordre de vous communiquer ſes idées ſur le fond de votre déplorable aventure. Je le ferai dans une autre lettre, que je me propoſe de vous envoyer avec celle-ci par un exprès. A l'avenir, mon deſſein, ſi vous l'approuvez, eſt d'employer l'ancienne voie de Collins, qui laiſſera mes lettres à la Tête du *Sarrazin*, près de Saint-Dunſtan. Vous y enverrez les vôtres, qu'il ne prendra pas moins fidellement, excepté celles que d'autres raiſons peuvent vous porter à faire partir par la poſte. Mais il faudra bientôt que celles-là ſoient adreſſées, comme autrefois, à M. Hickman; ma mère paroît déterminée à faire dépendre la liberté de notre correſpondance, d'une condition à laquelle je doute que vous vous ſoumettiez, quoique je le déſire beaucoup. C'eſt ce que je remets à vous expliquer dans une autre lettre. Je finirai celle-ci par des excuſes pour les réflexions dures auxquelles je me ſuis emportée dans ma dernière; & je vous ſupplie, ma chère, de me croire plus tendrement que jamais, votre, &c.

ANNE HOWE.

LETTRE

LETTRE CCLXXVI.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 10 juillet.

JE reprends la plume, ma très-chère amie, pour obéir à l'ordre de ma mère, en vous expliquant ce qu'elle penſe de votre malheureuſe hiſtoire.

Elle revient encore à ſon ancienne chanſon. Vos malheurs, dit-elle, ont leur ſource dans le fatal contre-tems qui vous arracha de la maiſon paternelle; car elle eſt perſuadée (ce que je ne ſuis point) qu'après une nouvelle épreuve, qui devoit être la dernière, vos parens étoient réſolus de céder à votre averſion, s'ils l'avoient trouvée inſurmontable. Mais, après tant de ridicules expériences, n'étoit-ce pas une folie, de ſuppoſer que vos diſpoſitions puſſent changer?

A l'égard des indignités que vous avez eſſuyées de la part du plus vil de tous les hommes, elle penſe conſtamment que, s'il n'y a point d'exagération dans votre récit, comme elle en eſt perſuadée, vous devez le pourſuivre dans toute la rigueur des loix, lui & ſes complices.

Elle demande quels aſſaſſins, quels raviſſeurs ſeroient jamais appelés en juſtice, ſi la modeſtie étoit une raiſon qui pût diſpenſer notre ſexe de paroître devant les tribunaux, pour révéler leurs crimes ? Elle prétend qu'il eſt néceſſaire, pour la sûreté publique, que ces bêtes de proie ſoient retranchées de la ſociété ; &, ſi vous manquez là-deſſus à ce qu'elle nomme votre devoir, elle vous croit reſponſable de tous les maux qu'il peut cauſer dans le cours de ſon infame vie.

Qui croira jamais, ma-t-elle dit, que miſs Harlove parle de bonne foi, lorſqu'elle aſſure qu'il lui importe peu que ſes diſgrâces demeurent cachées, ſi la crainte ou la confuſion l'empêchent de paroître, & de demander juſtice pour elle-même & pour ſon ſexe ? Ne la ſoupçonnera-t-on pas plutôt d'appréhender qu'on ne découvre de ſa part quelque foibleſſe, quelque trace d'amour, dans les informations & les éclairciſſemens ? Elle ajoute que, ſi le coupable demeure impuni, dans un cas où le parjure, les breuvages, l'impoſture & la violence ont été employés, pour la ruine d'une fille dont l'innocence eſt prouvée par la nature même de ces crimes, & pour le déshonneur d'une famille diſtinguée, il n'y a point de forfait qui mérite l'attention de la juſtice, ni de criminel qui doive craindre le châtiment.

Elle penſe auſſi, & je ſuis de la même opinion, que les infames complices doivent ſubir la punition qu'elles méritent, & qu'elles ne peuvent éviter, ſi le procès eſt une fois commencé. C'eſt le ſeul moyen de détruire un nid de vipères, & de ſauver quantité d'innocentes créatures.

Elle m'a dit encore, que ſi miſs Clariſſe ne trouve pas, dans ſon intérêt propre, des raiſons aſſez fortes pour lui faire ſouhaiter une vengeance publique, elle doit vaincre ſes ſcrupules par conſidération pour ſa famille, pour ſes amis, & pour ſon ſexe, qui participent viſiblement à ſa diſgrâce.

Enfin, ma chère, elle déclare qu'à la place de votre mère, elle ne vous pardonneroit pas à d'autres conditions; &, ſi vous vous y ſoumettez, elle promet d'entreprendre elle-même de vous réconcilier avec votre famille.

Voilà, ma chère amie, quels ſont ſes ſentimens ſur votre infortune & ſur votre ſituation. Je ne puis vous dire que je n'y trouve pas beaucoup de juſtice & de raiſon. Il me ſemble même que les loix devroient obliger une femme injuriée à pourſuivre l'offenſeur, & faire un crime capital de la ſéduction, lorſque l'innocence éclate d'un côté, & qu'on découvre, de l'autre, une ſuite d'artifices étudiés.

Ma mère m'ordonne d'ajouter qu'elle insiste sur la nécessité de déférer votre monstre à la justice. Elle répète qu'à cette condition, non-seulement elle ne s'opposera plus à notre correspondance; mais qu'elle entreprendra de vous réconcilier avec vos proches. Ainsi, j'attends que vous me fassiez connoître vos dispositions. J'ai demandé à ma mère, si elle me permettroit de paroître avec vous devant les juges. Sans doute, m'a-t-elle dit, si ce motif pouvoit vous engager à commencer les poursuites. Je m'engage, ma chère, à vous accompagner. Oui, n'en doutez pas, pourvu que je voie seulement quelque apparence de pouvoir conduire le monstre au dénouement qu'il mérite.

Encore une fois, ne tardez point à me faire connoître là-dessus vos idées, supposé néanmoins que les nôtres soient approuvées de votre famille. Mais, quelque parti, que vous preniez, mes plus ardentes prières seront pour obtenir du ciel qu'il vous donne la patience de supporter vos afflictions, comme il convient à ceux qui n'ont pas de mauvaise intention à se reprocher, & qu'il répande dans votre cœur blessé la douceur de ses consolations.

ANNE HOWE.

(*Aux deux lettres précédentes, qui furent*

envoyées par un exprès, miſs Howe joignit le billet ſuivant).

Il m'eſt impoſſible, ma très-chère Clariſſe, de laiſſer partir ces deux lettres ſans vous prévenir ſur quelques expreſſions moins tendres que je ne l'aurois ſouhaité; mais que je me ſuis vue comme forcée d'employer, parce qu'elles devoient être ſoumiſes à l'inſpection de ma mère. Cependant le principal motif de ce billet eſt pour vous offrir de l'argent & les autres néceſſités qui doivent vous manquer. Permettez à votre amie de vous rendre ce foible ſervice. Faites-moi ſavoir en même tems ſi je puis vous être utile par moi-même, ou par ceux ſur qui j'ai quelque pouvoir. Je tremble que votre retraite ne ſoit pas aſſez sûre. Cependant tout le monde eſt perſuadé qu'il n'y a pas d'aſile comparable à Londres. Je m'arracherois volontiers les cheveux de chagrin, lorſque je conſidère qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de vous offrir une protection perſonnelle.

LETTRE CCLXXVII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi, 11 de juillet.

J'APPROUVE la méthode que vous me propoſez pour la ſûreté de nos lettres, & j'ai déja pris des meſures qui répondront exactement à vos vues. Je ſuis fort éloignée de me croire parfaitement à couvert; mais que puis-je faire de mieux? De quelle autre retraite ai-je le choix? Le mauvais état de ma ſanté, qui s'altère chaque jour de plus en plus, à meſure que la réflexion irrite mes douleurs, deviendra peut-être ma plus ſûre protection. Je penſois autrefois à quitter l'Angleterre; & ſi je voyois bien loin devant moi, c'eſt un parti que j'embraſſerois volontiers: mais comptez, ma chère, que le coup fatal eſt porté. Ce langage ne doit pas vous ſurprendre. Quel cœur auroit été capable de réſiſter? Au fond, ma chère, mon unique amie, je deſire ſi ardemment cette dernière ſcène, qui terminera tout, & je trouve tant de conſolation à voir décliner mes forces, que je regrette quelquefois d'avoir reçu du ciel

cette excellente conſtitution, qui peut encore éloigner de quelque tems l'unique bonheur où j'aſpire.

A l'égard des pourſuites auxquelles vous m'exhortez, peut-être m'expliquerai-je ſur ce point avec plus d'étendue que je n'en ſuis capable à préſent, du moins ſi j'en ai la force; car je me ſens extrêmement affoiblie: mais ce que je puis dire aujourd'hui, c'eſt qu'il n'y a point de maux auxquels je ne me ſoumiſſe plus volontiers qu'à paroître publiquement devant un tribunal de juſtice pour y faire entendre mes plaintes. Je ſuis vivement affligée que votre mère attache la liberté de notre correſpondance à cette condition. La conſtance de votre amitié, ma chère, & le plaiſir d'en être quelquefois aſſurée par vos lettres, auroient fait ma ſeule conſolation, & tout le reſte de mes eſpérances. Cependant comme cette amitié dépend plus du cœur que de la main, je me flatte qu'elle ne m'en ſera pas moins conſervée. O ma chère! quel fardeau que la malédiction d'un père! Vous ne vous imagineriez pas....mais je ne dois pas vous entretenir de ces idées, vous qui n'avez jamais aimé ma famille: j'ajoute ſeulement qu'une réconciliation n'eſt plus un bien que je puiſſe eſpérer.

Entre pluſieurs ſoins, j'ai écrit à miſs Rawlings de Hamſtead; & ſa réponſe, que je reçois

à ce moment, éclaircit les lâches inventions par leſquelles ce méchant homme s'eſt procuré votre lettre du 10 de Juin. En ſubſtance, » j'in-
» formois miſs Rawlings de ce qui m'étoit
» arrivé par la trahiſon des deux femmes qui
» avoient oſé ſe revêtir d'un nom reſpectable,
» & je lui déclarois que je n'avois jamais été
» mariée. Je la ſuppliois de s'informer parti-
» culièrement, & de m'apprendre qui avoit pris
» mon nom chez madame Moore, le dimanche
» 11 de juin, tandis que j'étois à l'égliſe, pour
» recevoir une lettre qui m'auroit ſauvée de
» ma ruine ſi j'avois eu le bonheur de la rece-
» voir. Je lui faiſois des excuſes du déſordre
» qu'elle avoit dû remarquer dans mon eſprit,
» & qui venoit de l'excès de mes afflictions.
» Enfin, je la priois de m'envoyer le compte
» de ma dépenſe chez madame Moore, pour
» me donner le pouvoir de m'acquitter; & dans
» la crainte d'être obſervée par M. Lovelace,
» je lui marquois une adreſſe détournée, dont
» je me croyois ſûre. »

Miſs Rawlings m'apprend, dans ſa réponſe, » que le miſérable avoit engagé madame Bévis
» à me repréſenter dans mon abſence; qu'il
» paroît que cette idée lui étoit venue ſur le
» champ, à l'arrivée de votre meſſager; que
» madame Bévis s'étoit laiſſé perſuader par la

» fauſſe ſuppoſition de vos efforts continuels » pour ruiner la paix de notre mariage, & » qu'elle avoit reçu votre lettre ſous mon nom. » Elle excuſe l'intention de cette jeune femme ; » elle prend une part fort vive à mes infor- » tunes ; mais elle ſe félicite beaucoup d'être » informée aſſez tôt du caractère de M. Love- » lace, pour ne pas exécuter la parole qu'elle » lui avoit donnée de me rendre une viſite » chez madame Sinclair, avec les deux veuves, » dans la ſuppoſition que j'y étois heureuſe » avec lui. Elle m'apprend d'ailleurs qu'il a » payé fort honorablement ſa dépenſe & la » mienne. »

Je vous rends grâces, ma chère, de m'avoir envoyé l'eſquiſſe de vos deux lettres interceptées ; je vois l'extrême avantage qu'il en a pu tirer pour le ſuccès de ſes lâches deſſeins contre une fille infortunée dont il a fait ſon jouet ſi long-tems. Que je ſuis laſſe de la vie ! ſouffrez que je le répète. Que je ſens croître l'amertume de mon cœur, lorſque je conſidère que les ſeules lettres qui pouvoient m'informer de ſes horribles vues, m'armer contre lui & contre ſes infames complices, ſont celles qui ſont tombées entre ſes mains ! Quel malheur pour moi que mon évaſion même lui ait donné l'occaſion de les recevoir !

Cependant je ne ceſſe pas de m'étonner que ce Tomlinſon ait pu découvrir ce qui s'étoit paſſé entre M. Hickman & mon oncle. De toutes les circonſtances, c'eſt celle qui m'a le plus aveuglée ſur le caractère de cet impoſteur. Les moyens par leſquels M. Lovelace eſt parvenu lui-même à me trouver dans Hamſtead, ne demeureront pas moins impénétrables pour moi. Il peut faire gloire de ſes artifices. Avec plus de méchanceté que d'eſprit, il peut ſe faire un triomphe d'avoir abuſé de la ſimplicité de mon cœur : mais j'oſe me promettre de la bonté du ciel un ſort heureux dans une autre vie, tandis que le ſien..... Hélas ! mes déſirs de vengeance ne vont pas juſqu'à cet excès.

Adieu, ma très-chère amie ! Puiſſiez-vous être heureuſe ! Alors votre Clariſſe ne ſera pas tout-à-fait miſérable.

LETTRE CCLXXVIII.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au ſoir, 12 de juillet.

VOTRE abattement, ma très-chère Clariſſe, me jette dans des alarmes qui m'ôtent le repos & le ſommeil ; il faut que je vous écrive ; mon inquiétude ne peut trouver d'autre ſoulagement. Souffrez, ma chère, mon excellente amie, ſouffrez que je vous conjure de ne pas vous abandonner à vos peines ; conſolez-vous au contraire ; mettez votre conſolation dans le triomphe d'une vertu ſans tache, & d'une intention irréprochable. Quelle autre femme eût été capable de réſiſter aux épreuves que vous avez ſurmontées ? Le retour de M. Morden ne peut être éloigné : c'eſt une protection que le ciel vous réſerve : vous obtiendrez juſtice, & pour vous-même, & pour les biens qui vous appartiennent. Combien d'heureux jours n'avez-vous pas encore à vous promettre ! Le pire de tous vos maux ſeroit d'aggraver, par un coupable déſeſpoir, des accidens auxquels vous ne pouvez remédier.

Mais pourquoi, ma chère, cette continuation

d'ardeur pour votre réconciliation avec une famille implacable, qui mérite ſi peu vos ſentimens, & dont les déſirs d'ailleurs ſont gouvernés par un frère avide, qui trouve ſon avantage à tenir la brèche ouverte ? C'eſt ſur cette paſſion de vous réconcilier, que le plus vil des hommes a fondé toutes ſes ruſes : il a fait ſervir à ſes vues un empreſſement que vous avez porté plus loin que vos eſpérances. Rien de plus louable aſſurément que votre intention ; mais il falloit que le ciel vous eût donné pour parens des chrétiens, ou du moins des payens qui euſſent des entrailles.

Je charge de cette courte lettre le même jeune homme que je vous ai envoyé chez madame Moore. Dans ſa ſimplicité, il ne manque pas d'intelligence, & ſa première aventure eſt une leçon qui le rendra plus propre à nous ſervir. Permettez, je vous prie, qu'il vous voie, pour le mettre en état de me rendre compte de votre ſituation & de votre ſanté. M. Hickman ſe ſeroit déja procuré l'honneur de vous voir, ſi je n'appréhendois que ſes mouvemens ne fuſſent obſervés par votre abominable monſtre. Je ne vous cacherai pas que je fais obſerver moi-même toutes les démarches de ce perfide. Ses complots de vengeance m'alarment ſi vivement depuis que je ſuis informée du ſort de mes deux

lettres, qu'il fait le ſujet de mes craintes juſques dans mes ſonges.

Ma mère s'eſt laiſſée vaincre par mes inſtances : elle vient de m'accorder la permiſſion de vous écrire & recevoir de vos lettres ; mais elle y met deux conditions : l'une, que vous m'écrirez ſous l'enveloppe de M. Hickman, dans la vue apparemment de lui attirer de moi plus de conſidération; l'autre, qu'elle verra toutes nos lettres. » Lorſque les filles, a-t-elle-dit à quelqu'un qui me l'a redit, ſont obſtinées ſur un » point, la prudence oblige une mère d'entrer » dans leurs idées, s'il eſt poſſible, plutôt que » de les combattre, parce qu'elle conſervera » du moins l'eſpérance de tenir toujours les » rênes. »

Apprenez-moi chez quelles gens vous êtes logée. Vous enverrai-je madame Towſend pour vous procurer une autre retraite, ou plus ſûre, ou plus commode? Adieu, mon admirable amie, ma chère & mon excellente Clariſſe. Prenez pour vous-même les conſolations que vous donneriez dans les mêmes circonſtances à votre tendre & fidelle.

ANNE HOWE.

✱

LETTRE CCLXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi, 13 de juillet.

QUEL regret n'ai-je pas, ma chère miſs Howe, d'être la malheureuſe occaſion de vos craintes? Quelle étendue, quelle contagion dans mes fautes! Mais ſi j'apprends que ce méchant homme entreprenne jamais quelque choſe contre vous ou contre M. Hickman, je vous aſſure que je conſentirai à le pourſuivre en juſtice, quand je devrois mourir à la vue du tribunal.

Je reconnois ſur ce point toute la juſtice des raiſons de votre mère; mais elle me permettra de répondre que mon hiſtoire a des circonſtances qui m'obligent de penſer autrement. Je vous ai promis d'entrer quelque jour dans l'explication de mes véritables idées.

Pour cette fois, votre meſſager peut vous aſſurer qu'il m'a vue. Je lui ai parlé de l'impoſture par laquelle il s'eſt laiſſé tromper à Hamſtead; & je ſuis fâchée de pouvoir dire, avec raiſon, que s'il n'avoit pas été ſi ſimple, & tout-à-la-fois ſi rempli de lui-même, il n'auroit pas donné ſi groſſièrement dans le

piège. Madame Bévis peut alléguer la même excuſe en ſa faveur ; c'eſt une femme de bon naturel, mais inconſidérée, qui n'étant point accoutumée au commerce de ces lâches trompeurs, a laiſſé prendre avantage de ſon caractère ſimple & crédule.

Il me ſemble que je ne puis être moins connue que dans la retraite où je ſuis ; je m'y crois en ſûreté. S'il reſte quelque danger, c'eſt le matin, lorſque je vais à l'égliſe ou que j'en reviens. Mais je fais ce petit voyage de très-bonne heure, & vraiſemblablement ce n'eſt point à l'égliſe que je rencontrerai les miſérables dont j'ai eu le bonheur de me délivrer. D'ailleurs, je me place dans le banc le plus obſcur, ſoigneuſement enveloppée dans ma *mante*, & le viſage à demi couvert. La parure, ma chère, ne s'attire pas beaucoup mes ſoins : toute mon attention ſe borne à la propreté.

L'homme chez qui je ſuis logée ſe nomme Smith ; c'eſt un marchand gantier qui vend auſſi des bas, des rubans, du tabac d'Eſpagne, & d'autres marchandiſes. Sa femme, qui garde ordinairement la boutique, eſt d'un caractère vertueux & prudent : ils vivent entr'eux dans une parfaite intelligence ; ce qui prouve, dans mes idées, qu'ils ont tous deux le cœur droit ; car lorſqu'un mari & ſa femme vivent mal en

ſemble, c'eſt une preuve que, ſoit dans le fond du caractère ou dans les mœurs, ils ſe connoiſſent mutuellement quelque défaut eſſentiel qui ne donneroit pas pour eux aux étrangers plus de goût qu'ils n'en ont l'un pour l'autre, s'il étoit auſſi bien connu du public. Deux chambres au premier étage, meublées avec plus de propreté que de richeſſe, compoſent mon appartement. Le ſecond eſt occupé par une digne veuve, nommée madame *Lovick*, qui, ſans être bien partagée du côté de la fortune, ne s'attire pas moins de reſpect, ſuivant le témoignage de madame Smith, par ſa prudence que par ſa piété. Je me propoſe de lier une étroite connoiſſance avec elle.

Je vous dois, ma chère, les plus tendres remercîmens pour vos ſages avis & vos conſolations. Ma confiance au ſecours du ciel me fait eſpérer qu'il ſoutiendra mes forces contre cette eſpèce de déſeſpoir ou d'abattement, dont la religion fait un crime, ſur-tout lorſque, pour m'en défendre, je puis penſer, comme vous le dites, que mon malheur ne vient ni de ma légèreté, ni d'aucun égarement volontaire. Cependant la diſpoſition implacable de ma famille, que j'aime avec la plus parfaite tendreſſe; mes alarmes du côté de ce méchant homme, qui ne me laiſſera pas ſans doute un moment de repos;

repos; la ſituation où je me trouve réduite à mon âge, ſans protection, avec peu de connoiſſance du monde; mes réflexions ſur le ſcandale que j'ai cauſé, jointes au douloureux ſentiment des outrages que j'ai reçus d'un homme dont je n'avois pas mérité cet excès de barbarie & d'ingratitude; toutes ces raiſons enſemble produiront infailliblement l'effet auquel je ne puis me défendre d'aſpirer, plus lentement peut-être que je ne le déſire, parce que la bonté de ma conſtitution réſiſtera quelque tems malgré moi: heureuſe ſi d'autres principes peuvent m'élever dans l'intervalle au deſſus de toutes les conſidérations mondaines, & m'apprendre à chercher mon bonheur dans une ſource plus pure!

Actuellement ma tête eſt dans un extrême déſordre; mes idées n'ont pas encore été bien nettes, depuis la violence que mon eſprit & mon cœur ont eſſuyée par les déteſtables artifices dont je ſuis la victime. Cependant il peut me reſter d'autres combats à ſoutenir. Je ſens quelquefois que je ne ſuis point aſſez ſoumiſe à ma condition: le ciel n'a pas achevé ſon ouvrage, ſi c'eſt ma patience qu'il veut éprouver. Je le bénirai de toutes les peines dont ſa bonté ne me fera qu'une épreuve: mais comment regarder cette terrible partie de la malédic-

tion de mon père ?...Arrêtons : ce mal même, le plus redoutable de tous les maux, ce coup de foudre ne peut-il pas tourner à mon avantage, par les efforts qu'il me fera redoubler pour m'en garantir ?

Je n'ajouterai, ma chère, que des remercîmens à votre mère, de l'indulgence qu'elle a pour nous, & des complimens tels que je les dois à M. Hickman. Pour vous, qui êtes ma tendre amie, & la plus chère partie de moi-même, (car, hélas ! quel cas dois-je faire de l'autre ?) croyez-moi juſqu'à ma dernière heure, & même au delà, s'il eſt poſſible, votre, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCLXXX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Vendredi, 7 de juillet.

J'AI devant moi trois de tes lettres, auxquelles je dois réponſe, & dans chacune deſquelles tu te plains de mon ſilence : tu m'aſſures même dans la dernière que tu ne ſaurois vivre ſi je ne t'écris tous les jours, ou du moins de deux jours l'un.

Meurs donc, ami Belford ; meurs, ſi c'eſt ta réſolution. Où veux-tu que je prenne le courage d'écrire, lorſque j'ai perdu le ſeul ſujet qui méritoit d'exercer ma plume ? Fais-moi retrouver mon ange, ma divine Clariſſe, & la matière ne me manquera pas pour t'écrire à toutes les heures du jour & de la nuit : tout ce qui ſortira de ſa bouche ſera tracé ſur le papier ; je te décrirai chaque mouvement, chaque attitude de cet objet de mes adorations ; & dans ſon ſilence même, je m'efforcerai de t'expliquer ce qu'elle penſe ou ce que je ſouhaiterois qu'elle pensât. Mais depuis que je l'ai perdue, je ſuis tombé dans un vide affreux ; tout ce qui exiſte autour de moi, les élémens au milieu deſquels je me trouve placé, la nature entière ne m'offre rien dont je puiſſe jouir.

Ah ! reviens, reviens, divinité de mon ame ; reviens entre les bras de ton adorateur. Qu'eſt-ce que la lumière, qu'eſt-ce que l'air, la ville, la campagne, qu'eſt-ce que le monde entier, ſans toi ? Tout ce qu'il y a de charmes, de ſplendeur, d'harmonie, de joie dans l'univers n'eſt qu'une partie de toi-même ; & s'il falloit l'exprimer d'un ſeul mot, ce mot ſeroit Clariſſe. Reviens donc ; ah ! reviens faire encore une fois le bonheur de ton Lovelace, qui apprend, par ta perte, le prix du tréſor qu'il

a négligé, & qui ne ſe lève chaque jour au matin que pour maudire le ſoleil, dont les rayons ne ſe refuſent qu'à lui.

N'eſt-il pas ſurprenant, Belford, qu'on ne puiſſe rencontrer cette chère fugitive; qu'on n'en découvre, qu'on n'en apprenne rien? Elle entend ſi peu la ruſe, que ſi j'avois été libre, je ſuis ſûr que j'aurois découvert ſes traces un quart-d'heure après ſa fuite, quoique vingt émiſſaires que j'emploie dans la ville, dans les villages voiſins, & ſur-tout dans le canton de miſs Howe, n'aient fait juſqu'aujourd'hui que d'inutiles recherches. Mais le vieux pair continue d'être ſi mal, qu'il m'eſt impoſſible de m'éloigner: je ne voudrois pas déſobliger un homme que je ne crois pas hors de danger. Que ſa goutte, qu'on a trouvé le moyen de faire deſcendre aux pieds, prenne heureuſement aſſez de force pour remonter à l'eſtomac, je ſuis délivré de lui pour toujours. A préſent qu'il eſt plus tranquille, il veut me voir au chevet de ſon lit pendant des heures entières, pour l'entretenir de mes intrigues. Maudit accès de tendreſſe, qui le prend ſi mal à propos! & le bel amuſement pour un malade! Auſſitôt que la douleur ſe fait ſentir, il prie

matin & ſoir avec ſon aumônier. Je te demande quelle doit être la religion d'un homme qui ſoupire de joie après avoir articulé quelques prières, comme s'il ſe croyoit ſûr d'avoir fait ſa paix avec le ciel, & qui me rappelle enſuite avec un nouvel empreſſement, pour écouter mes *eſpiégleries*, m'excitant par ſes éclats de rire, & me traitant d'agréable vaurien, d'un ton qui marque aſſez le plaiſir qu'il prend à m'entendre.

Mes deux couſines ſont toujours préſentes lorſque je l'amuſe par mes récits. Les meilleures aventures deviendroient languiſſantes dans la bouche d'un hiſtorien, s'il n'avoit qu'un auditeur pour applaudir. *Applaudir !* me dirastu. Oui, Belford, applaudir. Quoique ces deux filles blâment quelquefois les faits, elles ne laiſſent pas de louer la manière, l'invention, mon adreſſe & mon intrépidité. D'ailleurs, ce que les autres appellent *blâme*, je ſuis porté à le prendre pour une louange ; c'eſt ma méthode, & je m'en trouve bien, pour ſecouer facilement le joug de la honte, qui eſt capable de refroidir tout-d'un-coup un caractère entreprenant.

Mes couſines ſont des filles aſſez raiſonnables, qui ne manquent point d'eſprit ni de ſentiment. Hier, à l'occaſion de quelques reproches que

Charlotte me faiſoit ſur une de mes aventures; je lui dis que j'avois mis plus d'une fois en délibération ſi je lui appartenois de trop près par le ſang, & s'il ne m'étoit pas permis de l'aimer du moins l'eſpace d'un ou deux mois. Peut-être, ajoutai-je, étoit-elle fort heureuſe qu'un autre joli viſage, qui s'étoit préſenté dans le même tems, eût fait prendre un autre cours à mes inclinations lorſque j'étois prêt à les ſuivre. Mes trois auditeurs levèrent tout-à-la-fois les mains & les yeux; mais les exclamations des deux miſs ne m'empêchèrent pas d'obſerver qu'elles étoient moins irritées de ce langage ouvert, que ma charmante ne l'a quelquefois été de certaines expreſſions obſcures, qui m'ont fait admirer ſa pénétration.

Le vieux pair me parle ſouvent de cette adorable perſonne, & mes couſines le ſecondent avec beaucoup de zèle. Il eſpère, dit-il, que je ne ſerai pas aſſez malhonnête homme (admire la délicateſſe d'un pair) pour manquer d'honneur à l'égard d'une fille de ce mérite, de cette fortune & de cette beauté. Il branle la tête; il ſoupçonne que l'harmonie n'eſt pas parfaite entre nous: il lui tarde de la voir paroître avec le titre de ma femme. Il me vante les nouveaux bienfaits qu'il eſt réſolu d'ajouter aux premiers, & les préſens qu'il nous deſtine

à la naiſſance de notre premier fils. Mais j'eſpère qu'avant cet avènement tout ſera paſſé entre mes mains. *Eſpérer* n'eſt pas un mal, Belford. Mon oncle dit que *ſans l'eſpérance, on perdroit courage.*

Samedi.

Il eſt neuf heures du matin, en plein été, & mes deux couſines ſe font encore attendre pour le déjeûner. Quelle indécence dans de jeunes perſonnes de faire connoître à un libertin qu'elles aiment le lit, & de lui apprendre en même-tems où il peut les trouver ! Mais pour les punir, je veux qu'elles déjeûnent ſeules avec le vieil oncle, & qu'elles aient le tems de ſécher d'ennui, pendant que je vais me rendre dans mon phaëton chez le colonel *Ambroſe*, qui me propoſa hier un dîner, à l'occaſion de deux de ſes nièces d'Yorkshire, beautés célèbres qu'il a chez lui depuis quinze jours, & qui ſont, dit-il, fort curieuſes de me voir. Ainſi, Belford, grâces au ciel, toutes les femmes ne me fuient pas. Puiſque ma chère fugitive n'eſt qu'une ingrate, je voudrois pouvoir obtenir de mon cœur d'y faire ſuccéder une autre beauté. Mais qui ſeroit capable de l'emporter ſur elle ? Qui

peut remplir une place que miſs Harlove ait occupée ?

A mon retour, je verrai s'il ſe préſente quelque ſujet pour t'écrire. Mes chevaux ſont prêts. On m'avertit que mes couſines vont deſcendre ; mais je ſuis bien aiſe qu'elles me trouvent parti.

Samedi, à cinq heures.

J'ai dîné avec le colonel, ſa femme & ſes nièces ; mais je n'ai pas eu la force de leur donner mon après-midi. Quoique j'aie trouvé dans la figure des deux nièces, de quoi exercer quelques momens mon attention, elles n'ont ſervi qu'à me faire déſirer, avec un redoublement d'impatience, de retrouver le charme de mon cœur. Pour le viſage & toute la figure, il n'y a rien d'égal à ma Clariſſe. Son eſprit & ſon langage n'admettent point de comparaiſon. Qu'ai-je remarqué dans ces deux femmes ? Une ſorte de vivacité étudiée, qui ne vient que du déſir de plaire ; un air content d'elles-mêmes ; une manière affectée d'ouvrir la bouche, pour faire admirer des dents aſſez blanches. J'aurois pu les ſouffrir autrefois. Elles ont paru ſurpriſes que je fuſſe capable de les quitter ſi-tôt. Cependant,

depuis que ma Clariſſe m'a guéri de la vanité, il ne m'en reſte plus aſſez pour me faire attribuer leur étonnement au goût qu'elles ont pris pour moi, plutôt qu'à l'admiration dont elles ſont remplies pour elles-mêmes. Elles m'ont regardé comme un connoiſſeur en beauté. Elles auroient été flattées d'engager mon attention. Mais Clariſſe, Belford ! Clariſſe me rend aveugle, inſenſible à tout ce qui ne lui reſſemble pas. Retrouve-la pour ton ami ; rends-moi ce cher objet de mes affections, cet unique ſujet qui mérite d'exercer ma plume ; ou cette lettre ſera la dernière que tu recevras de ton Lovelace.

(*Les ſuppreſſions vont devenir plus fréquentes que jamais. Ici pluſieurs lettres d'immenſe longueur, qui n'offrent qu'une ſcène purement angloiſe, entre M. Lovelace, milord M.... & toutes les dames de leur ſang, doivent être ſacrifiées au goût de notre nation : mais il eſt néceſſaire, pour l'intelligence des lettres ſuivantes, d'apprendre au lecteur que milady Lawrance, informée par miſs Clariſſe de la conduite honteuſe de ſon neveu, ſe rend au château de M.... avec milady Sadleir, ſa ſœur ; & que là, devant milord & leurs deux nièces, elles entreprennent ce que Lovelace nomme ſon procès. Tous les faits ſont expliqués & les lettres produites, avec des reproches convenables à l'offenſe. Il ſe défend par mille évaſions*

plaiſantes, qui n'empêchent pas qu'on ne le preſſe ſur ſes véritables diſpoſitions. Enfin, il déclare nettement qu'il ſe reconnoît coupable, qu'il adore miſs Harlove, & que, n'ayant jamais trouvé dans ſa conduite & dans ſes ſentimens que des raiſons d'honorer autant ſa vertu qu'il aime ſon eſprit & ſa beauté, il eſt réſolu d'en faire ſa femme. Cette promeſſe, à laquelle il s'engage ſolennellement, le rétablit dans l'amitié de ſes proches : mais, après avoir conſidéré que miſs Harlove paroît fort éloignée de recevoir ſa main, le conſeil ſe détermine à charger les deux miſs Montaigu de rendre une viſite à miſs Howe, pour employer ſes bons offices auprès de ſon amie.

Lovelace, dans une autre lettre, parle de ſon mariage, à M. Belford, comme d'une choſe certaine, ou qui ne peut plus manquer que par des réſiſtances, dont il eſpère de voir bientôt la fin du côté de miſs Clariſſe. Il badine beaucoup ſur le rôle de mari qu'il va commencer. Toutes ces lettres ſont pleines de chaleur & d'eſprit. Il eſt ſurprenant que la différence des mœurs & du goût puiſſe aller, entre deux nations voiſines, juſqu'à faire trouver inſupportable dans une langue, ce qui eſt quelquefois d'un agrément infini dans l'autre.)

LETTRE CCLXXXI.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au ſoir, 13 de juillet.

JE ſuis forcée, par l'importance de cette lettre, & par la difficulté de trouver un meſſager pour demain, de me fier à la poſte, & de vous écrire directement ſous votre nom emprunté.

C'eſt pour vous apprendre, ma chère, que j'ai reçu la viſite de miſs Montaigu & de ſa ſœur, dans un caroſſe à ſix chevaux de milord. L'écuyer de ce ſeigneur étoit venu hier à cheval, pour me prévenir ſur cette faveur. Il m'avoit demandé fort civilement, ſi je permettois que les deux nièces de ſon maître cherchaſſent à lier connoiſſance avec moi, & qu'elles ne remiſſent pas leur viſite plus loin qu'au jour ſuivant. Je ne doutai pas qu'une démarche ſi extraordinaire n'eût quelque rapport aux intérêts de ma chère amie. Après avoir conſulté ma mère, je pris occaſion de l'éloignement pour les envoyer prier de nous honorer de leur compagnie à dîner : ce qu'elles acceptèrent avec beaucoup de bonté.

Dans les triſtes circonſtances où vous êtes,

je m'imagine, ma chère, que leur commiſſion eſt ce qui pouvoit arriver de plus agréable pour vous. Elles ſont venues au nom de milord M.... & de ſes deux ſœurs, pour me prier de vous engager, par mes inſtances, à vous mettre ſous la protection de milady Lawrance, qui ne vous quittera pas un moment, juſqu'à ce qu'on vous ait rendu toute la juſtice que cette noble famille croit vous devoir. Milady Sadleir n'étoit pas ſortie de ſa terre depuis la mort de ſa fille, que vous devez vous ſouvenir d'avoir vue avec moi chez madame Benſon. Elle s'eſt déterminée à ſe rendre au château de M..... avec ſa ſœur, dans la ſeule vue de vous procurer de juſtes réparations. Les efforts de ces deux dames, joints à ceux de milord, ont eu le pouvoir de rappeler votre miſérable aux loix de l'honneur, & de lui faire promettre ſolennellement que, ſi l'on peut obtenir de vous le pardon ou l'oubli de ſes forfaits, il vous épouſera en leur préſence. Ce n'eſt pas une petite conſolation pour vous, de trouver dans cette honorable famille une vive admiration pour votre mérite. L'horrible monſtre ne s'eſt pas épargné lui-même, en rendant juſtice à votre vertu. Il promet d'être le meilleur de tous les maris. Milord & ſes deux ſœurs en répondent. Ils ne parlent que de nobles établiſſemens, de

bienfaits, de préſens, de moyens de vous rendre autant d'honneur que vous avez ſouffert d'indignité, & de changer les noms par acte de parlement, comme une préparation aux mouvemens qu'ils veulent ſe donner pour faire paſſer les titres ſur la même tête que le gros de l'héritage, à la mort de ſon oncle, qui ne paroît pas fort éloignée. Enfin, l'on ſe promet, de votre exemple & de l'influence que vous aurez ſur lui, une parfaite réformation dans ſes mœurs.

J'ai fait un grand nombre d'objections; toutes celles que je m'imagine que vous auriez pu faire vous-même, ſi vous aviez été préſente. Mais nous ne balançons pas, ma mère & moi, à vous conſeiller, ma chère, de vous mettre inceſſamment ſous la protection de milady Lawrance, avec la réſolution de le prendre pour votre mari. Il ne manque pas d'ambition. Toute ſa grandeur dépend de la conduite qu'il doit tenir avec vous, & ſes deux couſines répondent de ſa converſion.

Il ne craint que votre facilité à communiquer l'hiſtoire de vos infortunes. C'eſt, dit-il, vous expoſer tous deux. Mais ſi vous n'aviez pas révélé cette hiſtoire à milady Lawrance, vous n'auriez pas une amie ſi ardente. Cependant, je ſuis d'avis que vous devez être un peu plus réſervée dans vos plaintes, ſoit que vous pen-

ſiez à devenir ſa femme, ou que vous preniez le parti de rejeter ſa main. Que vous ſerviroit-il, ma chère, de donner à ce miſérable un ſujet de triomphe avec ſes amis? Tout le monde ne ſaura pas combien vos maux même ont fait d'honneur à votre vertu.

Votre dernière lettre, qui reſpire la triſteſſe, & le déſordre de votre ſanté, que mon meſſager s'eſt fait confirmer par votre hôteſſe, après l'avoir obſervé lui-même ſur votre viſage & dans vos yeux, me cauſeroient une affliction inexprimable, ſi je ne me ſentois un peu ſoulagée par l'agréable viſite que j'ai reçue. J'eſpère qu'elle produira ſur vous le même effet. En vérité, ma chère, vous ne devez pas héſiter. Il faut obliger cette famille. L'alliance eſt brillante. Les brutales horreurs que vous avez eſſuyées, n'ont pas encore éclaté. Tout peut finir par une réconciliation générale; & vous vous trouverez bientôt en état de ſuivre cet ancien penchant, qui vous porte à répandre vos bienfaits autour de vous, & qui a fait bénir votre nom dans tous les lieux où vous avez paru.

Je ſouffre beaucoup de vous voir encore ſi touchée du téméraire emportement de votre père. De bonne foi, ma chère, votre ame paroît trop s'affoiblir. C'eſt vous manquer à vous-même. Vous parlez de repentir & de pénitence;

laiſſez des ſentimens, dont je ne vois pas la néceſſité pour vous, à ceux qui vous ont précipitée dans des maux qu'il ne vous étoit guère poſſible d'éviter. Vous jugez moins de votre cauſe, par les règles de la raiſon & de l'équité, que par le malheur de l'évènement. Sur mon honneur, je vous crois ſans reproche dans preſque toutes vos démarches. De quoi votre frère, cet inſolent, cet ambitieux perſonnage, n'a-t-il pas à répondre? Que dirai-je d'une ſœur jalouſe, emportée..... Mais, puiſque le paſſé n'eſt plus en notre pouvoir, jetons hardiment les yeux devant nous. Je ne vois rien que d'heureux dans la perſpective qui commence à s'ouvrir. Une famille illuſtre, qui vous tend les bras, qui eſt prête à vous embraſſer avec tous les témoignages d'une joie tendre, & dont l'eſtime & l'affection apprendront à la vôtre que votre prudence couronnera tout. Elle fera rentrer en lui-même un malheureux, que mille raiſons, indépendantes de lui, doivent faire ſouhaiter de voir dans le chemin de la vertu.

J'attendrai impatiemment votre première lettre. Les deux nièces vous propoſent, pour éviter les longueurs, de vous mettre dans le coche de *Reading*, après avoir donné avis du jour de votre départ. On ſe hâtera d'aller au-devant de vous. J'aurai ſoin que M. Hickman

ſe trouve à Sloug. Miſs Charlotte promet d'aller, avec ſa tante Lawrance elle-même, juſqu'à Reading, pour vous y prendre dans un équipage convenable, & vous mener directement à la terre de cette dame. J'ai demandé particuliérement que le miſérable ne paroiſſe pas devant vous juſqu'au jour de la célébration; à moins que vous n'en ordonniez vous-même autrement.

Adieu, très-chère amie. Devenez heureuſe. Votre bonheur fera celui de mille autres, & cauſera des tranſports de joie à votre fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE CCLXXXII.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Dimanche au ſoir, 16 de juillet.

POURQUOI donc, ma très-chère amie, laiſſez-vous dans l'impatience un cœur que vous connoiſſez ſi dévoué à vos intérêts, faute d'un mot de réponſe, dont vous devez ſentir l'importance pour vous, & par conſéquent pour moi? Vous étiez fort mal jeudi dernier. Votre lettre, comme je vous l'ai marqué, reſpiroit une profonde mélancolie. Cependant, vous

vous devez être bien mal, en effet, ſi vous ne pouvez me répondre un mot ſur ma dernière ; un mot ſeulement, pour me dire que vous m'écrirez auſſi-tôt que vous en aurez la force. Vous l'avez reçue, j'en ſuis ſûre. Le maître de notre poſte la plus voiſine engage ſon honneur, qu'aucun obſtacle n'a pu l'arrêter. Je l'avois chargé particulièrement de cette précieuſe lettre. Puiſſe le ciel me faire apprendre bientôt que votre ſanté n'eſt pas plus affoiblie, & qu'elle a pu vous permettre de m'écrire ! Je gronderai alors. Oui, oui, je gronderai, & plus vivement que je ne l'ai jamais fait contre vous.

Je ſuppoſe que, pour excuſe, vous me direz que le ſujet demande beaucoup de conſidération. Il en mérite, ma chère ; mais vous avez l'eſprit ſi juſte, & je trouve ſi peu d'obſcurité dans une affaire de cette nature, qu'elle ne devoit pas vous arrêter plus d'une demi-heure. Peut-être attendiez-vous l'arrivée de Collins, pour le charger de votre réponſe. Cependant ſuppoſez, ma chère, qu'il lui fût ſurvenu, comme la dernière fois, quelqu'affaire qui l'empêchât de faire demain le voyage de Londres. Ah ! ma chère, comment pouvez-vous prendre cet air d'indifférence ? Je ne ſais ſi j'aurai la force de ne pas gronder.

Cher, cher Collins, hâtez-vous, ne perdez

pas un moment. Il aura cette complaiſance pour moi. Il part; il marchera toute la nuit. Je lui ai dit que la plus chère amie que j'aie au monde, a le pouvoir d'être heureuſe, & de faire mon bonheur, & que l'un & l'autre dépend de la réponſe qu'il m'apportera d'elle. Je lui ai donné ordre d'aller droit à votre demeure, ſans paſſer à la Tête du Saraſin. Les affaires ont pris un cours ſi heureux, qu'il peut ſe préſenter à vous ſans précautions. Votre lettre eſt prête apparemment. Si je me trompe, il demandera votre heure pour la prendre.

Vous ne ſauriez être auſſi heureuſe que vous le méritez : mais je ne doute pas que vous ne ſouhaitiez de l'être autant que vous le pouvez ; c'eſt-à-dire, que vous ne preniez le parti de vous mettre à l'inſtant ſous la protection de milady Lawrance. Si vous ne voulez pas de lui pour votre propre intérêt, prenez-le pour le mien, pour celui de votre famille, pour celui de votre honneur ! Cher Collins, hâtez-vous, hâtez-vous, ſoulagez le cœur impatient de la meilleure amie que ma chère Clariſſe ait au monde.

LETTRE CCLXXXIII.

Miſs HOWE, à miſs CHARLOTTE MONTAIGU.

Mardi matin, 18 de juillet.

MADEMOISELLE,

C'eſt dans le tranſport de mon cœur que je prends la liberté de vous écrire par un exprès, pour vous demander, à vous, à toute votre famille, des nouvelles d'une très-chère amie, qui a diſparu, je n'en doute point, par les noirs artifices d'un des plus lâches.... ah! mademoiſelle, aidez-moi, s'il vous plaît, à lui donner le nom qu'il mérite. La piété de miſs Harlove éloigne toute crainte d'une entrepriſe contre elle-même. Il n'y a que lui, lui ſeul, qui ſoit capable d'avoir outragé l'innocence.... Qui ſait à préſent ce qu'il a fait d'elle? Je vous apprendrai, ſi j'en ai la force, l'occaſion de mon trouble & de mon emportement.

Auſſi-tôt que vous fûtes partie, mademoiſelle, je n'eus rien de ſi preſſant que d'écrire à mon amie. Mais, n'ayant pu me procurer facilement un meſſager, je fus forcée de prendre la voie de la poſte. Mes inſtances étoient auſſi

vives que je vous l'avois promis, pour l'engager à ſe rendre aux déſirs de toute votre famille. N'ayant pas reçu de réponſe, j'écrivis une ſeconde lettre dimanche au ſoir, & je l'envoyai par un exprès, qui me promit de marcher toute la nuit. Jugez quel fut hier mon étonnement, au retour de mon meſſager, qui avoit fait toute la diligence poſſible, lorſqu'il m'apprit qu'on n'avoit point entendu parler d'elle depuis vendredi matin, & que ſes hôtes ont reçu pour elle, par la poſte, une lettre qui doit être la mienne.

Elle étoit ſortie, ce jour-là, dès ſix heures du matin, dans l'intention ſeulement d'aller à l'égliſe voiſine, comme elle l'avoit déjà fait pluſieurs fois. Elle étoit ſortie à pied, après avoir dit qu'elle reviendroit dans une heure. Sa ſanté paroiſſoit très-foible. Juſte ciel ! prends pitié de moi. Que ferai-je ? J'ai paſſé toute cette nuit dans une agitation mortelle.

Ah ! mademoiſelle, vous ne ſauriez vous imaginer combien je l'aime. C'eſt ma divinité ſur la terre. Ma vie, mon ame, ne me ſont pas plus chères que miſs Harlove. Elle fait ma joie, mon appui, mes ſeules délices. Jamais deux femmes n'ont eu tant d'affection l'une pour l'autre. Il m'eſt impoſſible de vous décrire la moitié de ſes perfections. Je mettois ma gloire

dans l'amitié de cette incomparable fille. Helas ! qui fait à préſent ſi tous ſes malheurs, des malheurs qu'elle a ſi peu mérités ! ne ſont pas accomplis par la mort; ou ſi la méchanceté des hommes ne la réſerve pas à quelque deſtin encore plus terrible ? C'eſt un éclairciſſement que je vous demande; car j'apprends que votre couſin (dois-je lui donner ce nom ?) eſt encore avec vous.

Sûrement, meſdemoiſelles, vous étiez autoriſées dans les propoſitions que vous m'êtes venu faire devant ma mère; ſûrement il n'oſeroit abuſer de votre confiance & de celle d'une famille auſſi reſpectable que la vôtre. Je ne vous fais pas d'excuſes pour le déſordre de cette lettre, & pour la grâce que je vous demande de m'accorder un mot de réponſe par le porteur. Je perds l'eſprit; je ne ſuis capable ni de penſer, ni de vivre, ſi vous ne jetez pas quelque jour ſur des obſcurités qui déſeſpèrent la malheureuſe

ANNE HOWE.

LETTRE CCLXXXIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au château de M.... Dimanche au ſoir 15 de juillet.

TOUT eſt perdu, Belford. L'énfer s'en mêle. Que faire à préſent ? Malédiction ſur toutes mes inventions & ſur toutes mes ruſes ! Mais je l'éprouve déjà juſqu'au fond de l'ame & du cœur. Tu m'as dit que ma punition ne faiſoit que commencer. Malheureux prophète ! m'apprendras-tu quelle en ſera la fin ?

Je demande ton ſecours. Au moment que tu recevras cette lettre, raſſemble toutes les forces de ton zèle & de ta diligence. Le courrier vole pour la vie & la mort. J'eſpère qu'il te trouveras dans ton logement de Londres, ſi tu n'es pas à ta campagne, où ſes ordres le feront paſſer d'abord.

Cette maudite, maudite Sinclair me dépêcha hier un homme à cheval, avec une lettre triomphante de Sally Martin, pour m'apprendre qu'elles ont découvert mercredi dernier ma divine Clariſſe ; & qu'hier au matin, elles la firent arrêter, en ſortant de l'égliſe, où peut-être avoit-elle été prier pour ma réformation ! par

deux archers, qui la mirent dans une chaiſe à porteurs, & qui la conduiſirent en lieu de ſûreté (1).

Elle eſt arrêtée pour une ſomme de 150 livres ſterlings, que la Sinclair feint de lui demander pour ſon logement & ſa nourriture. Outre l'infamie du procédé, tous ſes habits & ſes effets étant demeurés chez ce vieux démon, elle ſe trouve dans l'impuiſſance de faire la ſomme. Il y a déjà deux jours qu'elle languit chez l'archer. Cette après-midi, avant l'arrivée de la lettre, j'étois monté en carroſſe pour prendre l'air avec mes tantes. Je ne fais que rentrer au château, où je trouve le ſujet d'un déſeſpoir qu'il m'eſt impoſſible de t'exprimer.

Ne perds pas un inſtant, cher Belford. Au nom de dieu, vole aux pieds de ma déeſſe offenſée. Mon cœur ſaigne pour elle. Elle n'a pas mérité cet odieux traitement. Je n'oſe m'éloigner d'ici. On attribuera ce malheur à mon invention; & l'abſence me rendroit encore plus ſuſpect.

Que tous les démons de l'enfer ſe ſaiſiſſent de cette infâme vieille! Elle croit s'être acquis un

(1) C'eſt l'uſage de Londres. Ce qu'on appelle ici lieu de sûreté, c'eſt la maiſon d'un des archers, où le débiteur eſt reſſerré pendant quelques jours, qu'on lui donne pour payer. S'il ne ſatisfait pas, il eſt conduit en priſon.

nouveau mérite à mes yeux. Mais, laiſſe, laiſſe-moi faire. Malheureux, trois fois malheureux incident ! & dans un tems où les apparences commençoient à changer pour ma chère Clariſſe ! Vole, te dis-je. Juſtifie-moi de cette déteſtable aventure. Tu peux lui jurer, par tout ce qu'il y a de ſacré, que je n'y ai pas eu la moindre part. Cependant, après tant de noirs complots, elle aura peine à te croire : mais fais-lui comprendre que celui-ci ſeroit d'une baſſeſſe dont je ne ſuis pas capable.

Fais-lui rendre la liberté au moment que tu arriveras. Déclare-lui qu'elle eſt libre, & ſans aucune condition. Demande-lui pardon, pour moi, à deux genoux. Aſſure-la que, dans quelque lieu qu'elle ſe retire, je ne l'importunerai plus ; que je n'approcherai pas d'elle ſans ſa permiſſion ; que cette diſgrace m'a touché juſqu'aux larmes. Et gardes-toi bien de ſouffrir qu'aucune des maudites créatures ſe préſente devant elle. Demande-lui ſeulement, pour toi, la permiſſion d'aller quelquefois recevoir ſes ordres. Tu as toujours été ſon ami, ſon avocat. Que ne donnerois-je pas pour avoir écouté tes conſeils !

Prends ſoin que tous ſes habits & ſes effets lui ſoient envoyés ſur le champ, comme un léger témoignage de ma ſincérité, & n'épargne pas les inſtances, pour lui faire accepter tout l'argent

que tu pourras porter ſur toi. Cette chère perſonne doit manquer de tout ! N'oublie pas de m'apprendre comment elle a été traitée. Si la rigueur s'en eſt mêlée, malheur aux coupables !

Auſſi-tôt que tu l'auras délivrée, prends ta montre dans tes mains; maudis pendant une heure entière toute la race de dragons & de ſerpens, juſqu'à ce que l'haleine te manque; & dis-leur que tu le fais par mon ordre, pour les remercier de leur abominable ſervice. Leur devoir, après l'avoir trouvée, étoit de m'avertir, & d'attendre ma réponſe. Que le chef de l'enfer les enlève toutes, l'une après l'autre, par le toît de leur infâme maiſon; & qu'en volant, il les mette en pièces contre le ſommet des cheminées ! Que tous les démons ſubalternes ramaſſent leurs lambeaux diſperſés, & qu'ils en faſſent un ſale paquet, pour le placer au lieu qui lui convient, c'eſt-à-dire, au centre de l'élément du feu, & l'y ſceller avec un maſtic de plomb fondu !

Un mot ! hâte-toi : je donnerois un empire pour un mot qui m'apprenne quelque nouvelle ſupportable, au premier inſtant que tu trouveras pour écrire. Mon courrier attendra ta réponſe.

LETTRE CCLXXXV.

Miſs CHARLOTTE MONTAIGU, à miſs HOWE.

Au château de M.... mardi après midi.

VOTRE lettre, chère miſs Howe, nous a jetés tous ici dans un trouble inexprimable. Ce méchant homme avoit paru fort agité depuis ſamedi au ſoir; & nous n'avions pu deviner la cauſe de ſon chagrin, juſqu'à l'arrivée de votre meſſager. Tout méchant qu'il eſt, il n'a point de part à ce nouveau déſaſtre. C'eſt de quoi vous pouvez être sûre, comme je vous l'expliquerai plus au long. Mais je ne veux point arrêter le porteur. Je me borne, pour ſatisfaire votre impatience, à vous apprendre que miſs Harlove eſt ſans danger, & tranquille à préſent, comme nous avons raiſon de le croire. Une horrible mépriſe, fondée ſur des ordres mal entendus, l'a expoſée au déſagrément d'être arrêtée pour dettes. Chère miſs Harlove! Ses ſouffrances nous la rendent auſſi précieuſe que toutes ſes perfections. Mais elle doit être libre à préſent. Milord M....., milady Sadleir & milady Lawrance, ſe propoſent tous de vous écrire demain. Le miſérable veut vous écrire

auſſi. Ils vous enverront un de leurs gens, car je ne veux pas retarder un moment le porteur. Ma lettre s'en reſſent. Mais vous aurez demain toutes les circonſtances de la main, chère miſs, de votre très-humble, &c.

CHARLOTTE MONTAIGU.

LETTRE CCLXXXVI.

Miſs MONTAIGU, *à miſs* HOWE.

Au château de M.... mardi au ſoir, 18 de juillet.

CHÈRE MISS,

Je vous ai promis un détail exact de tout ce que nous avons pu découvrir juſqu'à préſent ſur cette fâcheuſe aventure.

Lorſque nous fûmes revenues de chez vous, jeudi dernier; & que nous eûmes fait le récit de vos civilités & de vos promeſſes, la joie devint ſi vive entre nous, & M. Lovelace fut regardé de ſi bon œil, que nous formâmes le deſſein de prendre l'air les deux jours ſuivans, pour amuſer un peu milord & miladi Sadleir, qui ont été retenus fort long-tems l'un par la maladie, l'autre par le chagrin de ſa perte. Milord, mes deux tantes & moi, nous étions

dans le même carroſſe. Notre entretien ne roula que ſur miſs Harlove, ſur le bonheur que nous nous promettons avec elle. M. Lovelace, & ma ſœur, qui eſt ſa favorite, comme il eſt le ſien, étoient dans un phaëton; chaque fois que les deux voitures ſe rejoignoient, on retomboit enſemble ſur le même ſujet. Jamais homme ne parla d'une femme avec plus d'éloges. Jamais perſonne ne donna de plus grandes eſpérances, & ne prit de meilleures réſolutions. Il n'eſt pas capable de ſe gouverner par intérêt. Son orgueil s'y oppoſe. On voyoit clairement le plaiſir qu'il prenoit à nous parler d'elle & de ſes eſpérances. Cependant, il nous avoua qu'il craignoit beaucoup de difficulté à l'appaiſer; d'autant plus qu'au fond du cœur, il ſe reconnoiſſoit fort coupable. Enfin il ne ſe laſſoit pas de nous répéter qu'il n'y a point de femme qui l'égale, & nous ne nous laſſions pas de l'entendre.

Je rappelle ces circonſtances, ma chère miſs, pour vous faire juger combien il eſt impoſſible que, dans le même tems, il trempât dans une ſi barbare entrepriſe.

Cette agréable diſpoſition ſe ſoutint juſqu'à ſamedi au ſoir, & nous étions de la meilleure humeur du monde en rentrant au château. Sa converſation nous ravit, nous parut charmante.

S'il vouloit être ce qu'il doit & ce qu'il peut devenir, il ſeroit adoré de toute ſa famille. Mais jamais on a vu de changement auſſi étrange que celui qui arriva tout d'un coup, lorſqu'il eut fait la lecture d'une lettre, dont le porteur avoit attendu notre retour, & ſembloit ſe promettre de grandes récompenſes. Dans la fureur dont il parut tranſporté, ce malheureux meſſager ne ſe trouva pas bien de lui avoir tenu quelques diſcours qui ne furent point entendus. Il ſe renferma auſſi-tôt pour écrire, après avoir donné ordre qu'un de ſes gens ſe tînt prêt à partir le lendemain avant la pointe du jour. Nous ne le vîmes point de tout le ſoir. Le jour ſuivant, il ne voulut ni déjeûner ni dîner avec nous. Jamais, répéta-t-il pluſieurs fois, il ne devoit revoir la lumière. Ma ſœur ayant cherché l'occaſion de lui parler, il la pria de ſe retirer, en la traitant d'innocente, & ſe traitant lui-même de miſérable, qui s'étoit rendu malheureux par ſes propres inventions.

Perſonne de nous ne put tirer la moindre explication de ſa bouche. Il dit ſeulement à miladi Lawrance, que nous apprendrions bientôt ſon malheur, & la ruine de toutes ſes eſpérances & des nôtres. Nous nous imaginions aiſément qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de fâcheux du côté de miſs Harlove. Il ſortit les

deux jours ſuivans. Il vouloit fuir la vue des hommes, diſoit-il, en montant à cheval; heureux s'il pouvoit ſe fuir lui-même.

Hier au ſoir, il reçut une lettre de M. Belford, ſon intime ami, par le même courrier qu'il avoit dépêché dimanche au matin. L'homme & le cheval étoient écumans de fatigue & de ſueur. Quelques nouvelles qu'il puiſſe avoir reçues, il ne parut pas plus tranquille, & ſes enportemens, au contraire, ne firent qu'augmenter. Cependant ſon ſilence fut le même, & perſonne ne put lui arracher le ſecret de ſes peines.

Il étoit abſent lorſque votre meſſager eſt arrivé. Mais étant rentré plutôt qu'on ne s'y attendoit, nous lui avons fait tous un fort mauvais accueil. Il nous a répondu que nos tourmens, ceux de miſs Harlove & les vôtres enſemble, n'égaloient pas les ſiens. Il a voulu lire votre lettre. Grâces au ciel, a-t-il dit, après l'avoir lue, il n'étoit pas auſſi mépriſable que miſs Howe n'avoit que trop de raiſons de le croire.

Alors, il nous a confeſſé qu'il avoit envoyé des inſtructions générales aux femmes de la maiſon d'où ſa chère Clariſſe étoit ſortie, pour découvrir, s'il étoit poſſible, le lieu de ſa retraite, dans le deſſein de pouvoir la ſupplier

de ſe donner à lui, avant que leur querelle eût éclaté. Ces méchantes, ou du moins ces officieuſes femmes, avoient fait cette découverte mercredi dernier; & dans la crainte qu'elle ne changeât de demeure avant qu'elles puſſent recevoir de nouveaux ordres, elles s'étoient cru obligées de s'aſſurer d'elle, ſous un prétexte honnête, pour ſe donner le tems de dépêcher au château de M....

Leur meſſager étoit arrivé le ſamedi après midi. Il avoit attendu notre retour juſqu'au ſoir; & je vous ai dit, ma chère miſs, quels furent les tranſports de M. Lovelace, après avoir lu leur lettre. Celle qu'il écrivit auſſi-tôt, & qu'il fit partir le lendemain avant le jour, étoit pour conjurer ſon ami, M. Belford, de voler au ſecours de miſs Harlove, de lui rendre la liberté, de lui faire porter tous ſes effets, & de le juſtifier à ſes yeux d'une action ſi lâche & ſi noire, comme il ne fait pas difficulté lui-même de la nommer. Il ne doute pas que tout ne ſoit heureuſement terminé; & que la divinité de ſon cœur (c'eſt le nom qu'il lui donne à chaque mot) ne ſoit dans une ſituation plus tranquille. Il ajoute que la raiſon qui a redoublé ſa furie, après avoir lu la lettre de M. Belford, c'eſt qu'il y a découvert un deſſein marqué de le tenir en ſuſpens, pour le tourmenter, & des

réflexions fort piquantes (car M. Belford, dit-il, a toujours été l'avocat de miſs Harlove) ſur une aventure dont il le ſoupçonne injuſtement d'avoir été l'auteur. Il déclare, & nous pouvons en répondre, que depuis ſamedi au ſoir, il a été le plus miſérable de tous les hommes. Il n'a pas voulu ſe rendre lui-même à Londres, dans la crainte qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir trempé dans une action ſi noire, & de s'en promettre quelque indigne fruit.

Ne doutez pas, chère miſs Howe, que nous ne ſoyons tous vivement pénétrés de cette malheureuſe aventure, qui eſt capable d'aigrir les reſſentimens de votre charmante amie, & de nuire beaucoup à nos eſpérances. Ma ſœur joint ſes remercîmens aux miens, pour toutes les politeſſes, les amitiés dont vous nous comblâtes jeudi. Nous vous demandons la continuation de vos ſoins pour le ſujet de notre viſite. Tous les nôtres ſe rapporteront à combler de careſſes & des témoignages les plus ſincères de notre affection, une aimable couſine, que nous ſouhaiterions de pouvoir dédommager de tous les maux qu'elle a ſoufferts. Tels ſont, très-chère miſs, les ſentimens de vos très-humbles, &c.

CHARLOTTE }
MARTHE } MONTAIGU.

Nous

Nous joignons, chère miſs Howe, nos prières à celles de miſs Charlotte & de miſs Patty Montaigu, pour obtenir vos bons offices en faveur d'un neveu dont nous ne prétendons point excuſer la conduite, mais qui s'eſt engagé ſi fortement à la réparer, qu'il ne peut nous reſter aucun doute de ſes intentions. Nous ne ſommes pas moins convaincues, par les circonſtances, qu'il n'a pas eu de part au dernier accident, & que la douleur qu'il a marquée eſt un ſentiment ſincère. Croyez-nous, mademoiſelle, vos très-humbles, &c.

M.....
SARAH SADLEIR.
ELISABETH LAWRANCE.

CHÈRE MISS,

Après les honorables noms qui précèdent, je pourrois me diſpenſer d'en ſigner un qui m'eſt preſque auſſi odieux qu'à vous. Mais on exige abſolument que je le joigne aux témoignages qu'on a la bonté de vous rendre en ma faveur, comme une confirmation ſolennelle de mes intentions & de mes promeſſes. En deux mots, qui me ſemblent ſuffire pour diſſiper tous vos doutes, je vous proteſte que, ſi j'obtiens la permiſſion de me jeter aux pieds de la plus

digne & de la plus outragée de toutes les femmes, je ſuis prêt à le faire, la corde au cou, un prêtre & le bourreau à mes côtés, comme un malheureux coupable qui attend de ſa bouche l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

LOVELACE.

LETTRE CCLXXXVII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Dimanche au ſoir, à 6 heures.

DE quelle déteſtable aventure as-tu réſolu de me rendre témoin ? Tu peux le prendre ſérieuſement, ou t'en faire un ſujet de raillerie, ſi tu veux : mais je t'apprends que l'excellente femme dont tu ne te laſſe pas d'outrager la vertu, ne ſera plus long-tems ton jouet, ni celui de la fortune. Cruel Lovelace ! Je vais te peindre une ſcène qui n'a pas beſoin d'art pour tirer des larmes de tes yeux mêmes, & du ſang de ton cœur endurci.

C'eſt toi, toi ſeul, qui devrois porter du ſecours à miſs Harlove dans ſa priſon, puiſque tu es le ſeul auteur de ſes infortunes. Cette commiſſion eſt au-deſſus de mes forces, au-deſſus des forces de tout autre que toi. Ne me

dis point que tu n'as rien à te reprocher ici du côté de l'intention. C'eſt une ſuite naturelle de tes ordres précédens, & ceux qui connoiſſent tes autres indignités; ont cru te plaire par cet infame ſervice. Auſſi peux-tu compter qu'il a conſommé ton barbare ouvrage; & je te conſeille à préſent de publier que tu penſes ſérieuſement à l'épouſer, quelles que ſoient là-deſſus tes intentions. Tu le peux avec ſûreté. Elle ne vivra pas aſſez long-tems pour mettre ta parole à l'épreuve : & ce langage ſervira du moins à pallier l'horreur de ta conduite. Il te fera ſouffrir un peu plus long-tems dans la ſociété humaine. Il empêchera ceux qui ne connoiſſent pas auſſi bien que moi ton impitoyable cœur, de te reléguer dans les déſerts de la Lybie avec les autres monſtres de ton eſpèce.

Votre meſſager, tendre Lovelace, m'a trouvé dans ma maiſon d'Egdware, où j'attendois à dîner pluſieurs amis que j'avois invités depuis trois jours. Je me ſuis hâté de leur envoyer mes excuſes, comme dans un cas de vie & de mort; & j'ai volé à la ville, où mon empreſſement m'a conduit d'abord chez ta miſérable Sinclair. Je n'étois pas sûr que miſs Harlove ne fût pas expoſée aux inſultes de ces horribles créatures, & peut-être par tes propres ruſes, pour la faire entrer dans tes vues à force de

chagrins & d'humiliations. Le public ne ſait pas combien il ſe commet d'infamies dans ces odieuſes maiſons, pour faire tomber d'innocentes créatures dans le piège. Delà, je me ſuis rendu chez l'archer. Sally, qui en étoit revenue, m'avoit dit que l'infortunée Clariſſe avoit refuſé de la voir, & que, dans l'excès de ſon abattement, qui faiſoit craindre pour ſa vie, elle avoit déclaré qu'elle ne verroit perſonne de tout le reſte du jour. Ses gardes m'ont répété la même choſe. Je lui ai fait dire que j'étois venu avec la commiſſion de la mettre en liberté, ſans lui apprendre néanmoins mon nom, parce qu'elle me connoît pour ton ami. Elle a refuſé de me voir ce jour-là, comme tout autre homme qui pourroit ſe préſenter : & de répondre même à tout ce que je lui ai fait dire de plus.

Il ne me reſtoit que de recueillir des informations. J'ai ſoigneuſement interrogé ſes gardes, ſur les circonſtances de cette horrible aventure, ſur ſa conduite & ſur l'état de ſa ſanté. Enſuite, étant retourné chez la Sinclair, je m'y ſuis fait raconter tout ce qui s'eſt paſſé de la part des trois femmes de cette maiſon. Ainſi je ſuis en état de te faire un récit très-exact, en attendant que je puiſſe voir demain ta malheureuſe Clariſſe; du moins, ſi j'en obtiens la permiſſion d'elle-même.

(*On ſe croit obligé de ſupprimer ici un détail fort long & fort anglois, de toutes les méthodes que la Sinclair & le valet-de-chambre de M. Lovelace avoient employées pour découvrir Clariſſe, & pour la faire arrêter ſous prétexte de dettes. Les circonſtances n'en peuvent être touchantes que pour ceux qui connoiſſent parfaitement les uſages d'Angleterre. Mais on doit ſe repréſenter en général l'épouvante & l'affliction d'une jeune perſonne élevée dans l'abondance, qui tombe entre les mains des plus vils officiers de la juſtice, & qui ſe voit conduire, au travers d'une foule de curieux, dans une miſérable retraite, dont la peinture a quelque choſe de plus révoltant que celle d'une véritable priſon. Elle y trouve les prétendues nièces de la Sinclair, qui s'y étoient rendues pour ſe faire un triomphe de ſa diſgrace, & qui ont la cruauté d'y mettre le comble par leurs inſolens reproches. Si l'on joint à ce nouveau ſujet de douleur tout ce qu'il y avoit déjà d'affreux dans ſa ſituation, il ne paroîtra pas ſurprenant qu'elle fût abattue juſqu'à faire craindre pour ſa vie. M. Belford ne manque pas, dans le cours de ſa narration, de peſer ſur ce qu'il croit propre à couvrir ſon ami de honte, & capable de lui inſpirer des remords. Il revient enſuite à l'état préſent des circonſtances.*)

Lorſque je ſuis arrivé chez la Sinclair, &

que, pour récompenſe du ſervice qu'elle a cru te rendre, je l'ai aſſurée de ton exécration & de la mienne, elle en a paru fort étonnée. Elle croyoit te connoître mieux, m'a-t-elle dit; & loin de s'être attendue à des malédictions, elle prétend mériter tes remercîmens. Pendant que j'étois avec elle & ſes deux nymphes, j'ai vu arriver leur meſſager, jurant & faiſant d'horribles plaintes du traitement qu'il a reçu de toi, pour une nouvelle qu'il ſuppoſoit capable de te cauſer des tranſports de joie, & dont il avoit eſpéré ſa fortune. Au fond, quel étrange homme tu es, de maltraiter les gens pour les ſuites de tes propres fautes!

Mais quel rôle, encore une fois, vais-je faire demain, dans l'entretien que je me flatte d'obtenir avec la triſte Clariſſe, moi qu'elle connoît pour ton intime ami! moi qui ne peux me préſenter qu'en ton nom! N'eſt-ce pas aſſez, pour me faire craindre ſon indignation, d'être d'un ſexe que tu l'autoriſe à déteſter? Son père, qui eſt un autre tyran, & ſon implacable frère, lui donnent-ils plus de raiſon de faire des exceptions en leur faveur?

Il eſt fort tard. Je m'arrête ici, pour prendre un peu de repos. Regarde ce que je viens d'écrire comme une préparation à ce que le jour de demain pourra m'offrir. Ton courrier me dit

qu'il ne doit pas partir ſans ma réponſe, & qu'il a ordre de marcher toute la nuit. Mais je crois à propos de le retenir. Si je trouve demain quelque difficulté à voir miſs Harlove, je le dépêcherai auſſi-tôt avec cette lettre. Qu'il ſe garde de tes emportemens, c'eſt ſon affaire, ſi les nouvelles qu'il te portera ne répondent pas à ton attente. Mais ſi je ſuis admis, tu recevras tout à la fois cette lettre & le réſultat de ma viſite. Dans la première ſuppoſition, fais partir un autre courrier, qui attendra mes dépêches, ſuivant les lumières que j'aurai l'occaſion de me procurer.

LETTRE CCLXXXVIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Lundi, 17 juillet.

J'ÉTOIS chez l'archer dès ſix heures du matin. La Sinclair avoit ordre de s'y rendre pour lever la procédure, mais de ne pas ſe montrer aux yeux de miſs Harlove.

L'archer, qui ſe nomme Rowland, m'a dit que cette malheureuſe beauté lui paroiſſoit dangereuſement malade, & qu'elle ſouhaitoit de ne voir près d'elle que ſa femme & ſa ſervante.

Je lui ai répondu que rien ne pouvoit me dispenser de la voir; qu'il savoit ma commission, & qu'il me falloit un moment d'entretien.

Sa femme est montée : mais, étant revenue presque aussi-tôt, elle nous a dit, qu'elle n'avoit pu tirer d'elle un seul mot de réponse; qu'elle avoit remarqué néanmoins du mouvement dans ses paupières, & qu'apparemment la force ou la volonté lui avoient manqué pour les ouvrir. Comment! ai-je interrompu. C'est peut-être une foiblesse. Qui vous a dit qu'elle n'est pas mourante ? Je veux monter. Apprenez-moi le chemin.

La maison est dans un cul-de-sac fort obscur, où le soleil n'a peut-être jamais pénétré. On m'a conduit au second, par un escalier à demi rompu, & si étroit qu'à peine y pouvois-je passer de front, dans une espèce de caverne, où l'on n'entre qu'en descendant deux degrés. Les murs ont été revêtus de papier, comme j'en ai jugé par une multitude de clous, & par quelque reste de cette riche tapisserie, qui paroissent encore autour des têtes rouillées. Le plancher est assez propre, mais le plafond, qui est fort bas, paroît noirci de fumée, & présente une variété de figures ou de lettres qui sont apparemment l'ouvrage lugubre d'un grand nombre de malheureux, à qui leur captivité

n'a pas fourni d'occupation plus amuſante. Le lit, qui ſe préſente dans un coin, eſt environné d'une eſpèce de rideaux, dont il ſeroit difficile de diſtinguer la couleur, & qui ſont attachés au ciel, parce que tous les anneaux en ſont rompus. Une couverture aſſez nette en impoſe d'abord aux yeux par ſes coins, qui ſont repliés en nœud; mais on découvre à la ſeconde vue qu'elle eſt en pièces, & qu'on ne l'a nouée que pour les raſſembler. La fenêtre eſt doublement obſcure, & par ſon enfoncement dans un mur fort épais, & par une grille de fer qui la bouche en-dehors. Au-deſſus d'une vieille table, pend un vieux miroir, fendu par mille rayons, au centre deſquels on remarque aiſément l'impreſſion d'un coup de poing; ouvrage apparemment de quelque malheureux qui n'a pu modérer ſa fureur à la repréſentation de ſes infortunes, qu'il a lues trop fidèlement ſur ſon viſage. Quatre chaiſes vermoulues font le reſte de l'ameublement. Telle eſt, barbare Lovelace, la chambre de lit où j'ai trouvé la divine Clariſſe!

J'ai eu le tems de faire ces obſervations; car, étant monté ſi doucement qu'elle n'a pu m'entendre, je ſuis entré ſans qu'elle y ait fait attention, & je ne lui ai vu tourner la tête qu'après diverſes marques d'admiration que la force du ſpectacle m'a comme arrachées. Elle

étoit à genoux, près de l'affreuſe fenêtre, ſur un mauvais couſſin, qui étoit apparemment l'oreiller de ſon lit, les deux bras croiſés ſur le coin de la table, & le dos tourné vers la porte. Elle avoit près d'elle un livre, du papier, de l'encre & des plumes. Peut-être s'étoit-elle aſſoupie, après avoir employé la première partie du jour à la prière. Sa robe étoit d'un damas blanc; mais j'ai cru m'appercevoir que ſon corſet n'étoit pas lacé. On m'a dit enſuite, que, s'étant évanouie à l'entrée de ſa chambre, on avoit été obligé de couper ſes lacets, & qu'elle ne s'étoit pas aſſez occupée de ſa parure pour en faire acheter d'autres. Sa coëffure ſe ſentoit du même déſordre. Cette chevelure charmante, que tu t'es plu ſi ſouvent à décrire, tomboit, en boucles irrégulières, ſur une partie du plus beau cou du monde; & ſon fichu n'avoit pas un air moins négligé. Elle avoit un côté du viſage appuyé ſur ſes deux bras croiſés, de manière qu'on découvroit aiſément l'autre. Qu'il étoit différent de ce que je l'ai vu! Mais qu'il offroit de charmes, malgré les traces de la maladie & de la douleur!

Après avoir raſſaſié mes yeux d'un ſpectacle ſi touchant, je me ſuis ſenti preſque étouffé de mille ſentimens d'inquiétude & de compaſſion, qui s'étoient comme accumulés dans mon cœur.

A peine ai-je retrouvé la force de parler. Enfin, l'indignation prenant la première place, que le ciel vous confonde! ai-je dit à l'archer, qui m'avoit conduit avec ſa femme. Eſt-ce ici l'appartement où vous avez oſé placer..... Un regard furieux dont je n'ai pas manqué d'accompagner ce reproche, a paru le pénétrer de crainte. Nous n'en avons pas de plus commode, s'eſt-il hâté d'interrompre. Nous avons offert à madame notre propre chambre, qu'elle a refuſée. Notre fortune ne nous permet pas d'être mieux, & nous ſuppoſons qu'on n'a jamais un long ſéjour à faire ici. Je ne doute pas, ai-je repris, que votre maiſon n'ait été choiſie à deſſein, par la déteſtable femme qui vous emploie. Mais ſi le traitement que vous avez fait à cette jeune dame reſſemble le moins du monde au logement, tremblez pour la vengeance dont vous êtes menacé.

Ici la charmante infortunée a levé ſon aimable viſage; mais avec des témoignages ſi ſenſibles de triſteſſe & de langueur, que je n'ai pu me défendre du plus vif attendriſſement. Elle a fait deux ou trois ſignes de la main vers la porte, pour m'ordonner apparemment de ſortir, & fâchée, ſans doute, de me voir ſi près d'elle; mais ſans prononcer un ſeul mot. Souffrez, madame, lui ai-je dit auſſi-tôt, ah! ſouf-

frez que je vous parle un moment. Je n'approcherai pas de vous ſans votre permiſſion.

Non, non. Retirez-vous, homme! m'a-t-elle répondu avec une eſpèce d'emphaſe. Elle auroit voulu continuer; mais, paroiſſant manquer de force, ſes paroles ſont demeurées ſur ſes lèvres; ſa tête eſt retombée ſur ſon bras gauche, avec un profond ſoupir, & l'autre bras, engourdi peut-être par la ſituation dont il ſortoit, s'eſt allongé, comme de lui-même, & ſans autre mouvement, ſur ſa robe. O Lovelace! que n'étois-tu témoin de ce ſpectacle? Mais ce qui s'eſt paſſé alors dans mon ame m'a convaincu que la ſenſibilité pour les malheurs d'autrui ne déshonore point un homme de courage. Avec quel plaiſir, dans ce moment, n'aurois-je pas expoſé ma propre vie pour la venger ... oui, pour la venger de ſon deſtructeur, comme elle a raiſon de te nommer, quoique je n'aie pas de meilleur ami ſur la terre? Dans le même tems néanmoins, je me ſentois le cœur & les yeux ſi attendris, que, tout éloigné que je ſuis d'être auſſi dur que toi, je ne me ſouviens pas d'avoir jamais éprouvé le même ſentiment.

Je me garderai bien, lui ai-je dit du ton le plus humble & le plus affectueux, de m'approcher de vous ſans votre conſentement. Mais je vous demande à genoux la permiſſion de vous

délivrer d'un miſérable état, & du pouvoir d'une femme déteſtable qui vous a plongée dans cette nouvelle diſgrace.

Elle a levé la tête ; & me voyant à genoux : N'êtes-vous pas M. Belford ? Il me ſemble, monſieur, que votre nom eſt Belford.

Oui, madame, & j'ai toujours adoré vos vertus. J'ai toujours ſoutenu votre cauſe. Je viens vous arracher des mains où vous êtes.

Et pour me livrer à qui ? Laiſſez-moi, laiſſez-moi. Je ne penſe plus à quitter jamais ce lieu. Jamais, jamais, je ne prendrai confiance aux diſcours d'un homme.

A l'inſtant, madame, à ce moment, vous pouvez choiſir votre retraite. Vous êtes libre, & maîtreſſe de vos réſolutions.

Tout lieu m'eſt égal au monde. Je puis mourir ici. Mais je n'aurai jamais d'obligation à l'ami de l'homme avec qui vous m'avez vue. Sortez, monſieur ; de grâce, ſortez.

Se tournant enſuite vers l'archer : M. Rowland, (il me ſemble que c'eſt votre nom) je me trouve moins mal chez vous que je ne me le ſuis figuré. Si vous pouviez ſeulement m'aſſurer que je n'y verrai que votre épouſe, ſurtout aucun homme, ni aucune des femmes qui ſe ſont fait un jeu de mes malheurs, j'attendrai volontiers la mort dans cette chambre obſcure ;

& vous ſerez récompenſé quelque jour de l'embarras que je vous ai cauſé. Il me reſte de quoi payer vos ſoins. J'ai un diamant d'aſſez grand prix, & des amis qui le rachéteront lorſque j'aurai quitté cette vie. Pour vous, monſieur (en s'adreſſant à moi) je vous ſupplie de vous retirer. Si vos intentions ſont honorables, je prie le ciel de ne les pas laiſſer ſans récompenſe. Mais je ne veux avoir aucune obligation à l'ami de mon deſtructeur.

Je lui ai proteſté qu'elle n'en auroit à perſonne; qu'étant arrêtée pour une ſomme qu'elle ne devoit pas, elle ne tiendroit ſa liberté que des loix & de la juſtice; que l'action étoit levée; que je n'étois conduit que par les principes communs de la politeſſe & de l'humanité; que je lui offrois ſeulement la main, pour la faire monter dans un carroſſe, qui l'attendoit auſſi près que j'avois pu le faire avancer; que je diſparoîtrois auſſi-tôt, à moins qu'elle ne m'accordât la liberté de l'accompagner, pour la conduire en ſûreté juſqu'au lieu qu'il lui plairoit de nommer.

Elle m'a regardé ici avec plus d'attention, & me voyant encore à genoux; ah! monſieur, pourquoi cette humble poſture? Levez-vous ſi vous ſouhaitez que je m'explique.

Je me ſuis levé.

Vous voulez donc, a-t-elle repris, que je ſois redevable de quelque choſe à votre humanité ? Eh bien, prenez cette bague. J'ai une ſœur qui l'achètera volontiers au prix qui lui ſera propoſé, par conſidération pour la main de qui je l'ai reçue. De la ſomme, que M. Rowland ſoit honnêtement payé; & que le reſte, joint à celle qu'on pourra faire de mes habits, de mon linge & de quelques autres effets précieux, qui ſont encore dans mon premier logement, ſoit employé à m'acquitter de la dette pour laquelle on m'a fait arrêter, en réſervant le peu qui ſera néceſſaire pour les frais de ma ſépulture. Dites à votre ami, que, ſi cet argent ne ſuffit pas, il doit y ſuppléer; à moins qu'il ne lui convienne mieux de s'adreſſer à miſs Howe, qui ne ſe fera pas preſſer pour me rendre ce bon office. C'eſt ſur ce point, monſieur, que j'accepte l'offre de vos ſervices. Prenez la bague, & faites-moi la grâce de vous retirer. Vous paroiſſez capable de pitié. Si j'ai quelque choſe de plus à vous communiquer, je ne ferai pas difficulté de vous faire avertir.

J'ai voulu répondre. Elle m'a conjuré de ne pas ajouter un mot; &, ſur le refus que j'ai fait de prendre ſon diamant, elle l'a mis ſur la table. Vous me refuſez, m'a-t-elle dit, un ſervice que je ne vous aurois pas demandé, s'il me reſtoit

quelqu'un de qui je puſſe l'eſpérer. Mais, quelque parti que vous preniez là-deſſus, retirez-vous. Je ſuis fort mal. J'ai beſoin d'un peu de repos. Je crois même ſentir que mes forces m'abandonnent. Elle a fait un effort pour ſe lever; mais ſa foibleſſe augmentant tout d'un coup, elle eſt tombée à mes pieds, ſans connoiſſance.

Lovelace, Lovelace! que n'étois-tu préſent? Pourquoi t'es-tu rendu ſi coupable, que tu craigne de te montrer au jour? & pourquoi charges-tu néanmoins, de ton rôle, un cœur & une tête bien plus foibles?

La femme de Rowland a fait monter ſa ſervante. Elles l'ont portée enſemble ſur le miſérable lit; & je ſuis deſcendu avec l'archer, qui, pleurant comme un enfant, m'a confeſſé qu'il n'avoit jamais été ſi touché. Pendant qu'on s'employoit à la ſecourir, je me ſuis ſoulagé, en accablant ta Sinclair de malédictions. Elle étoit venue lever la procédure. Il n'a tenu à rien que je n'aie prévenu la juſtice du ciel, en l'étranglant de mes propres mains. Obſerve qu'il ne m'eſt pas échappé, avec miſs Harlove, un ſeul mot qui ait rapport à toi. J'ai remarqué trop clairement qu'elle n'auroit pu ſupporter ton nom. Cependant je regrette de ne t'avoir pas juſtifié, du moins ſur cette dernière in-

famie

Auſſi-tôt qu'elle s'eſt trouvée mieux, je l'ai fait preſſer par la femme de Rowland, d'abandonner une demeure indigne d'elle ; & cette femme lui a répété pluſieurs fois qu'elle étoit libre de retourner à ſon logement. Mais elle s'eſt comme obſtinée à ne lui faire aucune réponſe ; & je doute ſi la force de parler ne lui manque pas autant que l'inclination. Il m'eſt venu à l'eſprit de faire appeler le docteur Hobbs, qui eſt fort de mes amis. Cependant quel moyen de l'introduire dans une maiſon de cet ordre, & pour une femme de cette apparence, ſans lui expliquer une partie de la vérité, que ton intérêt aſſurément ne ſera jamais de faire éclater. Il n'a pas été poſſible de la faire conſentir à paſſer dans la chambre de Rowland, qui eſt plus propre & mieux éclairée. Ces miſérables m'ont dit que celle où je l'ai vue ſe ſeroit trouvée plus en ordre, ſi le jour même de ſon arrivée il n'en étoit ſorti un malheureux débiteur, qui n'eſt devenu libre, autant que j'ai pû le comprendre, que pour être porté à ſon dernier gîte.

Apprenant qu'elle ſouhaitoit d'être ſeule, & qu'elle paroiſſoit diſpoſée à s'aſſoupir, j'ai pris ce tems pour me rendre à ſon logement, dont j'avois demandé l'adreſſe à Dorcas. Son hôte, qui ſe nomme Smith, eſt un marchand gantier,

qui joint d'autres petits commerces à cette profeſſion, & qui m'a paru fort honnête-homme. Mon deſſein étoit de prendre ſa femme avec moi, pour retourner chez Rowland ; mais, ne l'ayant pas trouvée au logis, je n'ai pas fait difficulté de raconter au mari ce qui s'étoit paſſé depuis trois jours, par un mal-entendu, qui n'avoit produit que du trouble & des regrets ; j'ai rendu à miſs Harlove le témoignage qu'elle mérite, & j'ai prié Smith de lui envoyer ſa femme au moment de ſon retour, dans l'eſpérance que cette viſite ſervira beaucoup à la conſoler. Il m'a dit qu'il étoit venu deux lettres pour elle ; l'une, ſamedi par la poſte ; l'autre, une heure avant mon arrivée, par un exprès, qui, apprenant ſon abſence, & ce qu'on avoit pu découvrir de ſa diſgrace, étoit parti avec autant d'inquiétude que de diligence, après avoir répété pluſieurs fois, que cette nouvelle étoit capable de faire mourir de chagrin la perſonne qui l'avoit envoyé. J'ai jugé à propos d'emporter ces deux lettres ; &, renvoyant mon carroſſe, j'ai pris une chaiſe à porteurs, comme une voiture plus commode pour ta Clariſſe, ſi l'ami de ſon *deſtructeur* peut l'engager à quitter la maiſon de Rowland.

Une affaire indiſpenſable, qui va m'occuper quelques momens, m'oblige de laiſſer partir

ton courrier avec cette lettre & celle d'hier, ſans lui propoſer d'attendre d'autres éçlairciſſemens qui le retarderoient peut-être juſqu'au ſoir. A la vérité, je ne ſuis pas fâché de te faire un peu ſentir, à ton tour, les tourmens du doute & de l'impatience. Je ſais que ceux qui les déteſtent le plus, ſont ordinairement ceux qui craignent le moins d'y expoſer les autres. Tu m'as donné cent preuves de la vérité de cette obſervation. Mais je m'embarraſſe peu de tes fureurs. Cependant, avec quelque diligence que tu puiſſes renvoyer le courier, ma première lettre ſera prête pour ſon arrivée. Tu conviendras que celles-ci ſont aſſez longues pour te convaincre de l'ardeur que j'ai à t'obliger.

LETTRE CCLXXXIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Lundi, 17 juillet, à onze heures du ſoir.

AU diable ton cœur de pierre! Quel plaiſir peux-tu prendre à me déchirer par tes interruptions affectées? Il eſt impoſſible que les tourmens de miſs Harlove aient jamais égalé les miens. Ce ſexe eſt fait pour ſouffrir. C'eſt une

malédiction que la première femme a transmise à toutes les filles qui sont sorties d'elle. Aussi voyons-nous qu'hommes & enfans, ce sont ceux qui leur causent le plus de peine, qu'elles aiment toujours le mieux. Mais étendre sur la roue un esprit tel que le mien! Cruel bourreau! Il faut donc que j'attende le retour d'un nouveau courrier? Que ton infernale malignité soit confondue! Je voudrois te voir transformé en cheval de poste, & me trouver moi-même assis sur ton dos. Que de coups de fouets, que de coups d'éperons je ferois pleuvoir sur tes flancs épais! je t'écorcherois jusqu'au sang. Je te mettrois dans un état qui attireroit après toi tous les dogues du pays, la gueule ouverte, hurlant à la proie qu'ils croiroient destinée pour eux.

Donne, donne à mon courrier la suite de ton cruel récit. Qu'il remonte à cheval aussi-tôt. Tu m'as promis que ta lettre seroit prête à son arrivée. Tous les coussins ou les fauteuils sur lesquels je vais m'asseoir jusqu'à son retour, & mon lit, si je suis capable de m'y mettre, seront remplis d'alênes, de poinçons, d'épingles & d'aiguilles. Pour me tourmenter par le corps, autant que je le suis par l'esprit, il ne faudroit que m'enfermer nud dans un tonneau percé de clous, & me faire rouler du sommet d'une montagne,

trois fois auſſi haute que nos plus fameux clochers. Mais je perds du tems. Cependant, hélas! comment vais-je l'employer juſqu'à l'arrivée de tes accablantes informations?

LETTRE CCXC.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Lundi au ſoir, 17 juillet.

A MON retour chez Rowland, j'ai appris qu'elle avoit fait appeler un chirurgien qui venoit de monter avec les femmes de la maiſon; & j'ai balancé d'autant moins à les ſuivre, que faire demander la permiſſion, c'étoit demander qu'elle me fût refuſée. D'ailleurs, j'eſpérois que les lettres dont je m'étois chargé me tiendroient lieu d'une très-bonne excuſe.

Miſs Harlove étoit aſſiſe ſur le bord du miſérable lit, l'air extrêmement abattu. J'ai remarqué qu'elle n'écoutoit pas le chirurgien, & je n'en ai pas été ſurpris: car, dans une profeſſion qui ſe diſtingue aſſez depuis quelques années, je n'ai jamais rien vu de plus ignorant. Comme je ſuis en noir, je crois qu'à mon arrivée, il m'a pris pour un médecin. Il s'eſt re-

tiré derrière moi, pour attendre apparemment mes ordres. La triſte Clariſſe a paru fâchée de voir tant d'importuns autour d'elle. Ce n'étoit pas, a-t-elle dit, la moindre de ſes infortunes préſentes, de ne pouvoir être un moment ſeule, & de n'avoir pas la liberté de fermer ſa porte à ceux qu'il lui étoit difficile de voir avec plaiſir. Cette plainte me regardoit particulièrement. Je lui ai fait les plus humbles excuſes; &, priant le chirurgien de ſe retirer, je n'ai pas attendu qu'elle s'expliquât davantage, pour lui dire que je venois de ſon nouveau logement, où j'avois donné ordre que tout fût prêt pour la recevoir, dans l'idée qu'elle ne choiſiroit pas d'autre retraite; que j'avois une chaiſe à la porte; que M. Smith & ſa femme avoient été dans une mortelle inquiétude pour ſa ſûreté (je les ai nommés, pour éloigner toute idée de la Sinclair); enfin que je lui apportois deux lettres que ſon hôte avoit reçues pour elle. La fin de ce diſcours a paru réveiller ſon attention. Sa charmante main s'eſt étendue pour les prendre. Elle les a portées à ſes lèvres. C'eſt de la ſeule amie qui me reſte au monde, a-t-elle dit, en les baiſant une ſeconde fois. Elle a conſidéré le cachet, pour s'aſſurer apparemment, qu'elles n'avoient pas été ouvertes; &, ſe plaignant de ſa vue, qui n'étoit pas aſſez ferme pour

entreprendre de les lire dans un lieu ſi ſombre, elles les a miſes dans ſon ſein.

J'ai commencé à la preſſer de quitter cet affreux ſéjour. Elle m'a demandé où je croyois qu'elle pût aller, pour achever tranquillement le peu de tems qui lui reſtoit à vivre, & pour ſe garantir des inſolentes créatures qui ne ceſſoient pas de l'inſulter. Je lui ai promis ſolemnellement que, chez M. Smith, elle ne ſeroit expoſée aux inſultes de perſonne; & j'ai offert d'engager mon honneur, que l'homme dont elle avoit le plus à ſe plaindre n'en approcheroit pas ſans ſon conſentement. Votre honneur, monſieur! a-t-elle interrompu: n'êtes-vous pas ſon meilleur ami? Oui, madame, ai-je répliqué; mais je ne ſuis pas l'ami de ſes injuſtices pour la plus excellente de toutes les femmes. J'ai pris, néanmoins, cette occaſion pour te juſtifier de ſa dernière diſgrace; &, paſſant condamnation ſur tes autres infamies, j'ai proteſté, par tout ce qu'il y a de ſaint & de reſpectable, que tu n'as pas eu de part à cette noire aventure. « Quel ſexe eſt le vôtre! s'eſt-elle écriée. » Avez-vous tous le même langage? Par tout » ce qu'il y a de ſaint & de reſpectable! Ah » monſieur! ſi vous pouvez trouver quelque » ſerment dont mes oreilles n'aient pas été » bleſſées vingt fois chaque jour; c'eſt celui

» que vous devez employer; & je recommen-
» cerai peut-être à me fier aux diſcours d'un
» homme ».

Mais vous m'aſſurez donc, a-t-elle ajouté, qu'il eſt innocent de cette dernière baſſeſſe? Il me ſemble que je voudrois pouvoir me le perſuader. M'en aſſurez-vous de bonne foi?

Je n'ai pas fait difficulté d'atteſter le ciel. Elle s'eſt hâtée de m'interrompre. Si vous jurez, monſieur, vous me replongez dans tous mes doutes. Si vous croyez vous-même que votre parole ne ſuffit pas, quel fond puis-je faire ſur vos ſermens? Cette expérience m'a coûté cher! Mais, quand j'aurois mille ans à vivre, ces ſermens me ſeroient toujours ſuſpects.

Madame, lui ai-je dit, j'ai le reſpect qu'un homme d'honneur doit à ſa parole, & ſi vous vous appercevez que j'y manque jamais..... Ne vous offenſez pas, a-t-elle encore interrompu. Ces doutes m'affligent moi-même. Mais votre ami ſe donne pour *homme d'honneur*. Vous ſavez ce que j'ai ſouffert par la perfidie d'un homme d'honneur.

Ses pleurs ont accompagné cette réflexion. Je lui ai dit que, ſi ſa foibleſſe & ſa douleur ne me faiſoient pas craindre de la fatiguer trop long-tems, j'étois en état de lever tous ſes dou-

tes, & de la convaincre, non-ſeulement que tu n'as pas eu de part à cette barbare action, mais que tu en es mortellement affligé. Hé bien, a-t-elle repris, vous lui direz, monſieur, que, malgré l'amertume de mon cœur, au milieu de mes juſtes plaintes, enfin dans mes mouvemens les plus paſſionnés, je ſuis capable de faire des vœux au ciel pour ſon repentir & ſa converſion. Dites-lui que je ſouhaite d'être la dernière malheureuſe dont il aura cauſé la ruine, & que je demande pour lui, au dieu des vengeances, la pitié qu'il n'a pas eue pour moi.

Par ma foi! la force m'a manqué. Je me ſuis tourné, pour cacher mes larmes, & pour retenir un ſanglot qui m'a coupé la voix. Cette femme eſt-elle un ange? Rowland, ſa femme & leur ſervante, pleuroient ſans ſe contraindre. Je t'aurois ſouhaité préſent pour te jeter à ſes pieds, & pour commencer, dans ce moment, à reſſentir l'effet de ſes ſouhaits généreux; quoique tu ne mérites en vérité qu'une éternelle punition.

Je ſuis revenu à la preſſer de quitter la caverne où elle étoit. Je lui ai repréſenté qu'il lui ſeroit moins difficile, chez M. Smith, de ſe garantir des viſites qu'elle paroiſſoit redouter; & que, pour toi particulièrement, j'oſois lui

promettre encore que tu n'approcherois pas d'elle ſans ſa permiſſion. Il me paroiſſoit ſurprenant, lui ai-je dit, qu'elle refuſât de quitter un lieu qui lui convenoit ſi peu, lorſqu'il y avoit beaucoup d'apparence que miſs Howe, & d'autres amis, n'apprendroient pas le triſte état de ſa ſanté, ſans chercher les moyens de la voir.

Elle m'a répondu que ce triſte ſéjour lui avoit cauſé d'abord beaucoup d'effroi ; mais que, s'étant ſentie fort mal, & mortellement affoiblie par la douleur, elle avoit compté de n'y pas vivre long-tems ; & que de-là venoit ſon indifférence pour le lieu, parce qu'il étoit égal de mourir dans un palais ou dans une priſon ; mais qu'enfin, puiſqu'elle commençoit à craindre de n'être pas ſitôt quitte de la vie, puiſqu'elle ſe voyoit ſi peu maîtreſſe d'elle-même, & qu'en changeant de demeure, elle auroit plus de facilité à recevoir les lettres de ſa chère amie, elle étoit portée à ſe perſuader qu'elle pouvoit prendre confiance à ma parole, & retourner à ſon dernier logement ; & que, malgré toutes les trahiſons qu'elle avoit éprouvées, il lui paroiſſoit impoſſible que je puſſe me prêter au deſſein de la faire rentrer dans une maiſon qu'elle ne pouvoit nommer ſans horreur.

Je l'ai aſſurée, dans les termes les plus forts, quoiqu'avec la précaution de n'y mêler aucun ſerment, que tu étois réſolu de ne lui jamais cauſer de chagrin; &, pour diſſiper juſqu'à l'ombre du ſoupçon, je lui ai dit qu'à ta prière expreſſe, mon premier ſoin ſeroit de faire porter ſes habits & ſes autres effets dans ſon nouveau logement. Cette propoſition lui a fait plaiſir. Elle m'a confié auſſitôt ſes clés, en me demandant, ſi madame Smith ne pouvoit pas m'accompagner, parce qu'elle avoit là-deſſus quelques inſtructions à lui donner. Je lui ai promis de reſpecter tous ſes ordres. Eh bien, m'a-t-elle dit alors, j'accepte la chaiſe que vous m'offrez.

Je ſuis deſcendu ſur le champ, ſous prétexte de faire appeler les porteurs, mais pour me ménager auſſi l'occaſion de faire quelques libéralités aux gens de la maiſon. Comme ils ne s'étoient pas mal conduits, on ne pouvoit pas leur faire un crime de leur exceſſive pauvreté. J'ai fait venir auſſi le chirurgien, qui ne m'a pas paru moins pauvre; & je l'ai payé au-delà de ſes eſpérances. Pendant que j'étois occupé de ce ſoin, miſs Harlove s'eſt efforcée de lire les lettres que je lui avois remiſes, & n'en a pas paru peu touchée. Elle a dit à la femme de Rowland, qu'elle ne tarderoit point à re-

connoître les civilités de ſon mari & les ſiennes, ni à payer le chirurgien, dont elle l'a priée de lui envoyer le compte. Elle a donné quelque choſe à la ſervante, ſans doute la ſeule demi-guinée qui lui reſtoit. Enſuite, oſant ſe fier à ſes jambes tremblantes, elle eſt deſcendue, en s'appuyant ſur l'épaule de madame Rowland. Je me ſuis avancé pour la recevoir. Elle n'a pas fait difficulté d'accepter l'offre de mon bras. Je me reproche, m'a-t-elle dit, en marchant vers la porte, de vous avoir traité un peu durement. Mais, ſi vous ſaviez tout, vous n'auriez pas de peine à me pardonner. Ah! madame, ai-je répondu, j'en ſais aſſez pour vous regarder comme la première de toutes les femmes, & la plus barbarement offenſée.

J'avois donné ordre à mon laquais, qui n'a pas paru devant elle, & que ſon deuil rend moins remarquable, de ne pas perdre la chaiſe de vue, & de me venir rendre compte de ſes obſervations auſſitôt qu'il l'auroit vue rentrée chez Smith. Il ne s'eſt pas mal acquitté de cette commiſſion. Etant entré dans la boutique avant l'arrivée de la chaiſe, ſous prétexte d'acheter du tabac, il m'a raconté qu'elle a été reçue avec des tranſports de joie par madame Smith, qui ne faiſoit qu'arriver comme elle, & qui

ſe diſpoſoit à la viſiter chez Rowland. O madame Smith! lui a-t-elle dit en entrant, ne m'avez-vous pas crue morte? Vous ne vous imagineriez pas tout ce que j'ai ſouffert depuis que je ne vous ai vue. Je ſors d'une priſon; j'ai été arrêtée en pleine rue pour des dettes ſuppoſées. Mais, grâces au ciel! je me revois chez vous. Je vais me mettre au lit. Je n'ai pas quitté mes habits depuis jeudi dernier. Elle eſt montée auſſitôt, en s'appuyant ſur le bras d'une ſervante.

Mais n'admires-tu pas cette noble ouverture de cœur qui règne dans tous ſes diſcours & dans toutes ſes actions? *Elle ſort d'une priſon*, dit-elle devant un étranger, devant une ſervante. Elle l'auroit dit de même devant trente perſonnes, s'il s'en étoit trouvé autant dans la boutique de Smith. Ce qu'elle ne peut cacher à ſes propres yeux, comme je me ſouviens qu'elle te l'a dit à toi-même, elle s'embarraſſe peu de le cacher au public.

J'ai conclu qu'elle ne penſe plus à garder aucune meſure avec toi. Cependant, être capable de faire des vœux pour ton changement, comme elle en a fait dans ſa priſon, (je te répéterai ſouvent le mot de priſon, pour te mettre en furie,) n'eſt-ce pas marquer que la vengeance a peu de part aux mouvemens de

ſon cœur, quoiqu'elle paroiſſe ferme dans ſes reſſentimens ? C'eſt une autre excellence dans le caractère de cette admirable femme. A-t-on jamais connu quelqu'un de ſon ſexe ou du nôtre, qui ait ſu mettre une juſte diſtinction entre le reſſentiment & le déſir de la vengeance ?

Quel malheur, qu'une femme de ce mérite ait eſſuyé des traitemens ſi barbares ! Si le ciel t'avoit fait naître ſur le trône, je ſuis perſuadé que tes cruelles injuſtices pour cet innocent chef-d'œuvre de la nature, auroient été jugées comme un crime national, & que la guerre, la peſte ou la famine en auroient été l'expiation. Mais, n'étant qu'un particulier, tu trouveras ta punition dans l'autre vie, comme elle eſt sûre d'y trouver ſa récompenſe, ſans compter les châtimens que tu dois craindre de la juſtice de ton pays & de la vengeance de ſa famille. Ne ris point de cette menace. L'effet en eſt certain, s'il y a, comme je me le perſuade de plus en plus, un état futur de diſcernement & de rétribution. Autrement, par quelle horrible injuſtice le malheur d'une créature innocente ſeroit-il ſi peu proportionné à ſes fautes ? & pour toi, quand, par quelque accident dont je te crois digne, il t'arriveroit d'être brûlé vif dans ton lit, quelle propor-

tion entre des flammes paſſagères & les abominables baſſeſſes dont tu t'es rendu coupable, au mépris de toutes les obligations divines & humaines?

J'étois réſolu de ne pas perdre un moment, pour faire porter à cette divine femme tout ce qu'elle avoit laiſſé dans ſon enfer. Je me ſuis fait amener chez elle en carroſſe, après m'être informé de ſa ſanté, qui s'altère de plus en plus, & l'avoir fait prier de donner ſes ordres à la femme de Smith, qui devoit m'accompagner. Nous nous ſommes rendus chez ta Sinclair. Madame Smith, à qui j'ai donné les clés, a compté de ſes propres mains tout le linge & les habits. J'ai fait tout enfermer dans les malles & les boëtes. Il s'eſt trouvé la charge de deux carroſſes. Si je n'avois pas été préſent, la Sinclair & ſes nymphes auroient détourné une partie de ces précieuſes dépouilles. Elles ont eu l'inſolence de le déclarer; & j'ai eu quelque peine à tirer des mains de Sally, une belle dentelle de Malines, qu'elle vouloit porter, diſoit-elle, en mémoire de miſs Harlove. Le reſſentiment que j'en ai marqué, & mon entretien avec madame Smith, m'ont bien établi dans l'eſtime de cette honnête femme. Nous ſommes déjà ſi familiers, que je me flatte, avec ſon ſecours, de pouvoir t'informer quel-

quefois des évènemens; & je te promets de ne pas négliger cette ouverture, pourvu que je puiſſe compter, de ta part, ſur la confirmation des engagemens que j'ai pris, en ton nom comme au mien. Tu conçois que le principal regarde la tranquillité de miſs Harlove. A cette condition, je te rendrai volontiers le même office que j'ai reçu long-tems de tes lettres.

J'ai donné ordre à ton abominable Sinclair de t'envoyer ſes comptes. Elle m'a répondu que la vengeance y auroit bonne part. Toute cette race infernale ne reſpire en effet que vengeance. J'ai ri de leurs fureurs. Il n'eſt plus douteux, diſent les nymphes, que tu ne prennes le parti du mariage. Tous nos amis ſuivront ton exemple. La vieille pleure déjà la ruine entière de ſa maiſon.

LETTRE

LETTRE CCXCI.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi matin, 18 de juillet.

APRÈS avoir passé une partie de la nuit à t'écrire, je ne suis pas trop content de me voir éveillé plutôt que je ne m'y étois attendu, par l'arrivée de ton second courrier, qui arrive à six heures du matin, homme & cheval hors d'haleine.

Tandis qu'ils se raffraîchiront un moment, je veux t'écrire quelques mots, pour te féliciter de ta rage & de ton impatience. Je m'y étois fort attendu. Mille complimens, Lovelace, sur la sensibilité de ton ame. Quel plaisir tu me causes par tes alênes, tes poinçons, tes épingles & tes paquets d'éguilles; mais sur-tout par ce tonneau percé de clous dont tu crois déjà sentir les pointes, & que tu me donnes pour une foible image de tes tourmens! j'aurai soin, à chaque occasion, d'enfoncer de nouveaux clous dans ton tonneau; &, s'il le faut, je prendrai la peine de te faire rouler moi-même du sommet de ta montagne, jusqu'à ce que le sentiment te soit tout-à-fait revenu. Cepen-

dant, tu ſais de quelle condition je fais dépendre notre correſpondance. N'eſt-ce pas moi qui ai toujours proteſté contre ton ingratitude & ta perfidie ? & crois-tu qu'étant appelé par toi-même à la réparation de tes cruelles injuſtices, je puiſſe manquer de zèle & de fermeté ? Songe que, ſi ta dame s'eſt laiſſé engager à reprendre ſon logement, c'eſt ſur la parole que je lui ai donnée de la garantir de tes viſites : ſans quoi, peut-être auroit-elle choiſi quelque retraite où, toi ni moi, nous n'aurions pas été capables de la découvrir. J'ai cru pouvoir lui donner cette aſſurance, non-ſeulement en vertu de ta promeſſe, mais parce qu'il eſt néceſſaire que tu connoiſſes ſa demeure, pour ménager ſon eſprit par l'entremiſe de ſes amis & des tiens.

Mets-moi donc en état de remplir un engagement ſi ſacré. Autrement, adieu pour jamais à toute amitié, ou du moins à toute correſpondance entre nous.

BELFORD.

LETTRE CCXCII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi, 18 de juillet, après midi.

JE me ſuis informé ce matin, par un de mes gens, de la ſanté de miſs Harlove, & je me ſuis rendu chez elle immédiatement après mon dîner. On ne m'a pas fait une peinture agréable de ſa ſituation. Je n'ai pas laiſſé de lui envoyer mon compliment. Elle m'a fait remercier de mes bons offices, avec des excuſes de ne pouvoir m'aſſurer perſonnellement de ſa reconnoiſſance, parce qu'elle étoit dans un abattement extrême : mais on m'a dit, de ſa part, que ſi je prenois la peine de revenir vers ſix heures, elle ſeroit peut-être en état de prendre le thé avec moi.

Cette condeſcendance me flatte beaucoup. J'en tire même un bon augure en votre faveur, puiſqu'elle n'ignore pas que je ſuis votre ami déclaré. Il me ſemble que je dois commencer par guérir tous ſes doutes ſur la part qu'elle vous a d'abord attribuée à cette der-

nière infamie. Enſuite, qui ſait ce qu'on peut attendre de l'entremiſe d'une famille telle que la vôtre; du moins, ſi vos réſolutions ſont capables de ſe ſoutenir? J'apprends, de votre meſſager, qu'avant cette malheureuſe affaire, miſs Charlotte Montaigu & ſa ſœur avoient déjà fait entrer miſs Howe dans vos intérêts. Marquez-moi toutes les circonſtances de leur négociation, pour me mettre en état de vous ſervir.

Miſs Harlove eſt logée fort honnêtement. Elle occupe deux fort belles chambres, avec leurs garderobes & leurs cabinets. Elle s'eſt procuré une femme de chambre, ou plutôt une garde-malade, dont madame Smith vante beaucoup la prudence & l'honnêteté. La veuve d'un officier, qui ſe nomme madame Lovick, & qui ſe trouve logée au-deſſus d'elle, lui rend des ſoins plus déſintéreſſés, auxquels il paroît qu'elle eſt fort ſenſible. C'eſt le goût mutuel du mérite qui a formé cette liaiſon; & miſs Harlove croit avoir découvert, dans cette veuve, des qualités qui reſſemblent beaucoup à celles de ſa chère Norton.

Ce matin, elle étoit ſi mal, qu'elle s'eſt rendue à la propoſition de faire appeler un médecin. On lui a fait venir un habile homme,

qui, pénétrant auſſitôt la cauſe de ſa maladie, n'a ordonné, pour le préſent, que des cordiaux & d'autres remèdes innocens, & qui lui a preſcrit un régime, auſſitôt que ſon eſtomac ſera capable de le ſupporter. Il a dit à madame Lovick, qu'un exercice modéré, & l'amuſement d'une compagnie agréable ſeroient plus utiles à ſa guériſon que tous les ſecours de l'art.

Madame Lovick m'a communiqué la ſubſtance d'une lettre que ſa chère dame (c'eſt le nom qu'elle lui donne) lui a dictée pour miſs Howe. Elle n'eſt point en état d'écrire elle-même avec une certaine application. Il paroît que c'eſt une réponſe aux deux lettres qu'elle a reçues par mes mains. « Elle explique natu-
» rellement la raiſon qui ne lui a pas permis
» d'y répondre plutôt. Elle ſort d'une priſon.
» Sa foibleſſe l'oblige d'employer la main d'au-
» trui. Elle promet de lui écrire avec plus d'é-
» tendue lorſqu'elle en aura la force. Cepen-
» dant elle la prie de ne pas s'alarmer trop
» de ſa ſituation. Ce n'eſt pas ſa nouvelle diſ-
» grace qui ruine ſa ſanté. Au contraire, elle
» ſe flatte d'en tirer un heureux fruit : elle ſe
» croit tranquille dans une maiſon d'honneur,
» avec l'aſſurance de n'y être pas chagrinée

» par le miſérable dont elle craint la vue plus » que la mort. Ainſi, miſs Howe n'a plus » beſoin de prendre des voies détournées » pour lui écrire. C'eſt une dépenſe inutile; » & ſes lettres peuvent être adreſſées direc- » tement chez M. Smith, ſous ſon véritable » nom ».

Vous voyez que j'aurai l'occaſion de vous obliger. Mais faites attention que tout dépend de la fidélité de mes promeſſes. Gardez-vous de nuire à vos propres vues par une impatience hors de ſaiſon, & de me faire paſſer pour un perfide aux yeux d'une infortunée, à qui tous les hommes ſont juſtement ſuſpects. Je répète qu'à cette condition, vous pouvez attendre de moi tous les ſervices de l'amitié.

LETTRE CCXCIII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi au ſoir, 18 de juillet.

JE quitte miſs Harlove. On m'a fait entrer dans ſon antichambre, où je l'ai trouvée aſſiſe dans un fauteuil, le viſage pâle, & les yeux fort abattus. Elle a fait un effort pour ſe lever; mais n'ayant pu ſe ſoutenir: Pardonnez, monſieur, m'a-t-elle dit. Je devrois être debout pour vous remercier de vos généreux ſoins. Mes forces pourront ſe rétablir. En vérité, je me trouve blâmable de m'être fait preſſer pour revenir ici. C'eſt un paradis, en comparaiſon du triſte lieu dont vous m'avez tirée. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Il y avoit bien long-tems que j'avois ceſſé d'en voir. Je commençois à m'inquiéter, a-t-elle ajouté avec un ſourire, de ce qu'ils pouvoient être devenus.

La garde & madame Smith, qui m'avoient introduit, ont eu la diſcrétion de ſe retirer. Lorſqu'elle s'eſt vue ſeule avec moi: Vous paroiſſez, monſieur, a-t-elle repris, d'un caractère fort humain. Quelques mots, qui vous

ſont échappés dans ma priſon, m'ont fait juger que ma triſte hiſtoire ne vous eſt pas inconnue. Si vous la ſavez en effet, vous conviendrez que j'ai été traitée avec beaucoup de barbarie, & par un homme de qui je ne le méritois pas.

J'ai répondu que j'étois aſſez informé, pour la regarder avec toute la vénération qu'on a pour le mérite des ſaintes, & pour la pureté des anges; &, qu'outre l'éclat naturel de ſes perfections, j'avois pris cette opinion d'elle dans les récits mêmes de mon malheureux ami. Je lui ai parlé alors de votre déſeſpoir, de votre repentir, de la réſolution où vous êtes de réparer le paſſé par toutes les ſatisfactions qui ſont en votre pouvoir; & j'ai inſiſté fortement ſur votre innocence à l'égard de ſa dernière infortune. Ses réponſes ont été nettes. « Elle ne pouvoit penſer à vous ſans peine. Les » réparations étoient impoſſibles. La dernière » violence dont je m'efforçois de vous juſti- » fier, n'étoit rien en comparaiſon de celles » qui l'avoient précédée. Les premières étoient » irréparables. Celle-ci pouvoit recevoir des » explications. Elle ne ſeroit pas même fâchée » de ſe voir convaincue que vous n'êtes pas » capable de tant de baſſeſſe. Cependant, après » des lettres forgées, après de fauſſes ſuppo-

» ſitions de faits & de perſonnes, quelles noir-
» ceurs pouvoient vous effrayer » ?

J'aurois ſouhaité de pouvoir m'étendre ſur l'interrogatoire que vous avez ſoutenu dans votre famille ; ſur la réſolution que vous aviez priſe de l'épouſer, ſi vous aviez obtenu d'elle les quatre mots que vous déſiriez ; ſur l'ardeur avec laquelle tous vos parens ſouhaitent ſon alliance ; & ſur la députation de vos deux couſines, pour engager miſs Howe dans vos intérêts. Mais, lorſque j'ai commencé à toucher tous ces points, elle m'a dit, en m'interrompant, que cette cauſe étoit devant un autre tribunal ; que c'étoit le ſujet des dernières lettres de miſs Howe, & qu'elle ſe propoſoit de lui marquer là-deſſus ſes idées, auſſitôt que ſes forces le permettroient.

Je ſuis revenu à vous juſtifier particulièrement ſur ſa dernière aventure, avec d'autant plus d'eſpérance de ſuccès, qu'elle paroiſſoit ſouhaiter elle-même de vous trouver innocent. J'ai parlé de la furieuſe lettre que vous m'avez écrite à cette occaſion. Après m'avoir regardé un moment, elle m'a demandé ſi j'avois cette lettre ſur moi. Je l'avois en effet. Elle a ſouhaité de la voir. Sa curioſité m'a jeté dans un horrible embarras. Combien de choſes paſſent entre nous pour ingénieuſes ou badines, qui

doivent être choquantes pour une femme délicate ? D'ailleurs, tes lettres les plus ſérieuſes ont un air de légéreté & de mauvaiſe plaiſanterie, qui n'eſt pas propre à faire prendre une idée favorable de tes principes & de tes ſentimens. Je ne lui ai pas caché mes craintes, & je me ſerois volontiers diſpenſé de la ſatisfaire. Mais elle m'a preſſé ſi fortement, que j'ai pris le parti de lui lire quelques endroits convenables à mon deſſein : & de paſſer ſur ce qui me paroîtroit capable de lui déplaire.

Sur tes deux premières lignes, elle a fait cette réflexion : « Quel repentir, quelle confuſion de » ſon crime, ou plutôt quelle légéreté, dans » un cœur qui n'a que des emportemens & de » vaines exclamations pour premier témoi- » gnage de douleur » !

Cependant elle a paru fort touchée de l'endroit où tu parles de ſa diſgrace.

J'ai paſſé tes malédictions contre ſa famille, & quelques autres lignes dont elle auroit été bleſſée. Mais, à l'occaſion des reproches que tu te fais à toi-même, elle a fait cette remarque : « Les ruſes & les inventions qu'il maudit, » & le triomphe de ſes vils agens, après avoir » découvert ma retraite, ſont une preuve que » toute ſa criminelle conduite étoit prémédi- » tée ; & je ne doute pas non plus que ſes

» horribles parjures & tous ſes cruels artifices » ne fuſſent, dans ſes idées, autant de jeux » d'eſprit, & de merveilleuſes fineſſes, pour » leſquelles il s'applaudiſſoit, ſans doute, de la » ſupériorité de ſes talens ».

A cet endroit, *m'apprendras-tu, malheureux prophète, où ma punition doit finir ?* Elle a ſoupiré : &, lorſque j'ai lu ces quatre mots, *priant peut-être pour ma réformation* : N'ajoutez-vous rien, m'a-t-elle dit en ſoupirant encore. Le méchant homme ! a-t-elle ajouté, en verſant une larme pour toi. Sur ma foi ! Lovelace, je ſuis perſuadé qu'elle ne te hait pas. Elle a du moins la généroſité de s'intéreſſer à ton bonheur futur. Quelle femme as-tu choiſie pour l'objet de tes outrages !

Elle a fait une réflexion aſſez ſévère ſur moi-même, après l'endroit où tu me pries de lui demander pardon à genoux pour toi. « Vous » aviez tous votre leçon, m'a-t-elle dit. Vous » aviez la vôtre, monſieur, lorſque vous êtes » venu pour me délivrer. Je vous ai vu à ge- » noux ; j'ai pris cet excès de condeſcendance » pour une marque de compaſſion & d'huma- » nité. Vous me pardonnerez, monſieur ; mais » je ne ſavois pas que ce fût ſimple fidélité pour » vos inſtructions ».

Ce reproche m'a piqué. Je n'ai pu ſupporter

l'humiliation de paſſer dans ſon eſprit pour une miſérable machine, pour un Joſeph Léman, pour un Tomlinſon, & j'ai entrepris, avec quelque chaleur, de lui ôter cettte idée. Mais elle m'a fait encore une fois des excuſes, en me diſant que j'étois l'ami déclaré d'un homme dont elle étoit fâchée de pouvoir dire, avec raiſon, que l'amitié ne faiſoit d'honneur à perſonne. Elle m'a prié de continuer ; mais je ne m'en ſuis pas trouvé mieux. A l'endroit où tu dis que *j'ai toujours été ſon ami & ſon avocat*, elle m'a fait un argument ſans réponſe : « Je » conclus de cette expreſſion, m'a-t-elle dit, » qu'il a toujours eu contre moi de criminels » deſſeins, & que vous ne les avez pas ignorés. » Plût au ciel que, dans quelque moment de » bonté, & ſans aucun danger pour vous, la » ſeule horreur du mal vous eût porté à me » donner avis d'une baſſeſſe que vous n'approu- » viez pas ! mais je vois qu'entre les hommes, » la ruine d'une fille innocente eſt un mal plus » léger, que l'infidélité pour le coupable ſecret » d'un ami ».

Après cette ſévère, mais juſte réflexion, j'aurois voulu paſſer la ligne ſuivante, quoique j'en euſſe lu les premiers mots ſans y faire attention ; mais elle m'a forcé d'achever. *Que ne donnerois-je pas aujourd'hui pour t'avoir écouté !*

Voici ſa remarque : « Ainſi, monſieur, vous » voyez que, ſi vous aviez ſervi heureuſement » à prévenir le malheur dont j'étois menacée; » vous en recevriez aujourd'hui les remercî- » mens de votre ami. C'eſt une ſatisfaction qui » ſera toujours la récompenſe de celui qui a » la force de prévenir où d'arrêter le mal. Je » ſuis obligée, ſans doute, à votre intention. » Mais vous vous êtes fait une loi d'honneur » du ſecret; une loi d'autant plus étroite, ap- » paremment, que le ſecret vous a paru plus » noir. Cependant, permettez-moi de ſouhaiter, » M. Belford, que vous deveniez capable du » plaiſir d'une *amitié vertueuſe*. Il n'y en a pas » d'autre qui mérite ce nom ſacré. Vous pa- » roiſſez d'un bon naturel; j'eſpère, pour votre » propre intérêt, que vous en éprouverez » quelque jour la différence; &, lorſque vous » ſerez à ce point, ſouvenez-vous de miſs » Harlove, qui s'eſt vue la plus heureuſe per- » ſonne de ſon ſexe par le mérite & la vertu » de ſes amis, juſqu'au moment où ſa mau- » vaiſe fortune lui en a fait un du vôtre ». Elle a tourné la tête, pour me cacher apparem- ment ſes larmes.

Lorſque tu me recommandes de t'informer du traitement qu'elle a reçu; & que tu ajoutes : *Malheur à ceux qui auront eu l'audace de la mal-*

rtaiter ! ſon indignation s'eſt allumée tout d'un coup. « Quoi ! monſieur, m'a-t-elle dit, vous » n'êtes pas effrayé de ſa propre audace ? Eſt-ce » à lui de punir celle d'autrui ? Tous les mau- » vais traitemens que j'ai pu recevoir dans cette » occaſion, n'auroient pas approché de ceux.... » elle s'eſt arrêtée ici quelques momens.... Ce- » pendant qui le punira lui-même ? Effronté » ſcélérat ! Lui ſeul apparemment eſt en droit » d'outrager l'innocence. Il fait, ſur la terre, » le rôle des miniſtres infernaux, qui eſt d'exer- » cer leurs punitions ſur les méchans dont ils » ſont les chefs ».

Mes réflexions ſont devenues ici fort ſombres. Qu'ai-je fait ? me ſuis-je dit à moi-même. Ce caractère ſauvage m'accuſera, ſans doute, de l'avoir trahi, en liſant une partie de ſa lettre à ſon juge. Cependant, mon pauvre Lovelace, ſi tu en es fâché, je crois qu'en bonne juſtice tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Qui croiroit que, pour diminuer tes fautes, & pour donner des preuves de ta ſincérité, je n'aie pas dû communiquer quelques endroits les plus favorables d'une lettre que tu n'as écrite à ton ami que pour le convaincre de ton innocence ? Mais un mauvais cœur & une mauvaiſe cauſe ſont d'étranges ſources d'embarras. Ainſi, que chaque inconvénient, je t'en prie, ſoit rapporté à ſon véritable point.

Je me ſuis bien gardé de lire la belle commiſſion que tu me donnes, de maudire tes femmes une heure entière ; & les noms de *dragons* & de *ſerpens* dont tu les honores, quoique rien ne leur convienne mieux. Si je m'étois arrêté à cet endroit, on m'auroit dit, avec raiſon, que tu connoiſſois de tout tems le caractère de ces infames créatures ; infame que tu es toi-même, d'avoir conduit la vertu & la pureté dans ce déteſtable cloaque ! Je commençois à faire une nouvelle apologie pour tant de paſſages que j'étois obligé de ſupprimer ; mais on m'a dit enfin : « C'eſt aſſez, monſieur, c'eſt aſſez. » Votre ami eſt un très-méchant homme. Je » comprends qu'il vouloit établir ſur moi ſon » pouvoir à toute ſorte de prix ; & ſes actions » ne m'ont que trop appris l'uſage qu'il en au- » roit fait. Je ſuppoſe que vous connoiſſez ſon » vil Tomlinſon. Je ſuppoſe... mais que ſervent » les diſcours ? Jamais il n'y eut d'exemple d'un » cœur ſi faux, & d'une trahiſon ſi préméditée. » (Je t'avoue, Lovelace, que je le penſe comme » elle). Quels ſermens ne m'a-t-il pas faits ? » Quelles ruſes n'a-t-il pas inventées ? Et dans » qu'elle vue ? Uniquement pour ruiner une » jeune & malheureuſe fille dont il devoit être » le protecteur, & qu'il avoit privée lui-même » de toute autre protection ».

Elle s'eſt levée ici. Elle a tourné la tête, en portant ſon mouchoir à ſes yeux. Je ſuis demeuré en ſilence, pour lui laiſſer le tems de ſe ſoulager. Après avoir été quelques momens dans cette poſture, elle s'eſt aſſiſe, en me regardant d'un air plus tranquille. « Je me flatte, » m'a-t-elle dit, de parler à un homme qui a » le cœur mieux placé. Je vous rends grâces, » monſieur, des obligeans, quoique inutiles » efforts que vous avez faits en ma faveur, ſoit » qu'ils ſoient venus de votre pitié ſeule, ou » de votre goût pour la vertu, ou peut-être » de ces deux motifs enſemble. Ils ont été » ſans effet. Peut-être n'ont-ils pas été aſſez » preſſans ; & je n'en accuſe que moi-même. Je » ne méritois pas, dans votre opinion, la peine » qu'il vous en eût coûté pour me ſauver. J'ai » pu vous paroître une créature étourdie, qui » s'étoit dérobée à ſes vrais amis, à ſes pro- » tecteurs naturels, & qui devoit par conſé- » quent eſſuyer toutes les ſuites de ſa témé- » rité ».

Je t'aurois mal ſervi, en lui apprenant quelle force j'ai toujours miſe dans mes repréſentations & dans mes inſtances. Mais je l'ai aſſurée que j'avois embraſſé ſa cauſe avec zèle, ſans autre motif qu'un mérite auquel je n'avois jamais rien connu d'égal ; que je ne penſois pas à te défendre,

fendre, mais que tu n'avois jamais ceſſé de rendre juſtice à ſa vertu; que c'étoit la force de cette conviction, qui cauſoit aujourd'hui tes regrets, & qui te faiſoit déſirer, avec une paſſion ſi vive, de te voir en poſſeſſion d'un ſi précieux tréſor.... J'allois continuer. Elle m'a coupé la voix. « C'en eſt trop, m'a-t-elle dit, » ſur un ſujet auquel je devois moins m'arrêter. » Si votre ami veut m'accorder la grâce de ne » jamais paroître devant moi, c'eſt tout ce qui » me reſte à lui demander. Comptez, monſieur, » que jamais, jamais je ne le reverrai, ſi je puis » l'éviter ſans avoir recours aux voies crimi- » nelles du dernier déſeſpoir ».

Que pouvois-je répondre? Il n'auroit pas été prudent de toucher la même corde. Peut-être me ſerois-je attiré la défenſe abſolue, non-ſeulement de lui parler de toi, mais de me préſenter jamais à ſa porte. Je me ſuis réduit à lui propoſer indirectement des ſecours pécuniaires. J'ai oublié de te dire qu'à l'endroit de ta lettre où tu m'ordonnes de lui faire accepter tout l'argent que je pourrois raſſembler, elle avoit répété pluſieurs fois, d'un ton fort vif: Non, non, non, non. Je n'ai pas eu la hardieſſe de lui renouveler ouvertement cette propoſition, & mes termes ont été ſi obſcurs, qu'elle a pu feindre de ne pas m'entendre.

En vérité, je ne connois perſonne au monde, que je fuſſe plus fâché d'avoir offenſé. Elle a, dans ſes manières, une ſi véritable dignité, ſans aucune teinture de cet orgueil ou de cette arrogance qu'on eſt tenté de mortifier lorſqu'on croit les découvrir ; l'œil ſi perçant, & tellement adouci néanmoins par des rayons de bonté, qu'elle impoſe également le reſpect, la tendreſſe & l'admiration. Il me ſemble que j'ai une ſorte de *ſaint amour* pour cette femme angélique ; & c'eſt un de mes étonnemens, que tu aies pu conſerver tes noirs deſſeins, après avoir converſé un quart-d'heure avec elle. Gardée, comme elle étoit, par la piété, la prudence, la vertu, la dignité, la naiſſance, la fortune, & par une pureté de cœur que je crois ſans exemple, il n'y a qu'un vrai démon qui ait pu entreprendre de forcer tant de barrières. Cependant tu l'as fait, & je ſuis perſuadé que ton orgueil s'en applaudit.

Pour moi, je reconnois de plus en plus que je ne devois pas me contenter d'élever ma voix, & de prendre parti, par mes reproches, contre tes viles intentions. A la vérité, il m'eſt venu plus d'une fois à l'eſprit de tenter quelque choſe en ſa faveur. Mais, imbécille que je ſuis ! de fauſſes notions d'honneur, comme elle a droit de me le reprocher, ont toujours eu la force

de me retenir ; parce que je ne devois la connoiſſance de tes vues qu'à tes communications volontaires. D'ailleurs, dans la maudite maiſon où tu l'avois menée, & veillée, comme elle étoit, par toi-même & par tes agens infernaux, je me ſuis figuré, te connoiſſant comme je fais, que le fruit de mes ſoins n'eût été que de hâter ſa ruine. Je puis ajouter que, te voyant quelquefois effrayé par la vertu, arrêté par tes remords, & prêt, en apparence, à lui rendre juſtice, j'étois porté à me perſuader que la force de ſon mérite triompheroit à la fin de la corruption de ton cœur.

C'eſt mon opinion, ſi tu perſiſtes dans le deſſein de te marier, que tu n'as rien de mieux à faire que de lui procurer la viſite de tes tantes réelles & de tes couſines, & de les engager à plaider pour toi. Dans ces circonſtances, il eſt à craindre qu'elles n'aient quelque éloignement pour une viſite. Mais leurs lettres, du moins, & celles de miſord M...., ſoutenues par les ſollicitations de miſs Howe, peuvent opérer quelque choſe en ta faveur. Cependant c'eſt une ſimple eſpérance, qui n'eſt fondée que ſur mes déſirs. Je crois, au fond, que miſs Harlove préféreroit la mort à toi. Les deux femmes qui la gardent ſont perſuadées,

ſans connoître la moitié de ſes peines, que la douleur a déjà fait ſon office ; c'eſt-à-dire, que les principes de ſa vie ſont altérés ſans reſſource.

En prenant congé d'elle, je l'ai ſuppliée de ne pas épargner mes ſervices, & de permettre que je m'informe ſouvent de ſa ſanté. Elle m'a répondu d'un ſigne de tête, qui ne peut être pris que pour un conſentement.

Mercredi, 19 juillet, après midi.

Je m'étois préſenté ce matin à ſa porte, où l'on m'avoit dit qu'elle avoit paſſé une très-mauvaiſe nuit. Mais, étant retourné après dîner chez Smith, on m'aſſure qu'elle eſt un peu mieux. Elle ſe loue beaucoup du médecin, qui lui marque, dit-elle, une affection & des ſoins *paternels*. Malheureuſe Clariſſe ! Toute ſa vie s'étant paſſée ſous les aîles de ſes parens, aujourd'hui qu'elle ſe voit abandonnée de ſa famille, elle trouve quelque choſe de paternel dans tous les ſoins qu'elle reçoit, pour ſuppléer au père & à la mère, que ſon cœur reſpectueux ne ceſſe pas de regretter.

Madame Smith m'a dit qu'elle lui avoit donné

la clé de ſes malles, & qu'elle l'avoit priée de faire, avec madame Lovick, un inventaire de ſon linge & de ſes habits. Après cette revue, qui s'eſt faite en ſa préſence, elle leur a propoſé de chercher à vendre deux de ſes robes; l'une, qu'elle n'a jamais portée; l'autre, qui ne lui a pas ſervi trois fois. Ce deſſein m'a cauſé une peine extrême. Peut-être t'en cauſera-t-il un peu, elle donne pour raiſon, qu'elle ne vivra point aſſez pour en faire jamais d'autre uſage; qu'elle a beſoin d'argent; qu'elle ne veut avoir obligation à perſonne, tandis qu'il lui reſte des effets qu'elle n'a point occaſion d'employer. Cependant, quoique ces deux robes ſoient très-riches, elle n'eſpère pas, dit-elle, qu'on en puiſſe trouver ce qu'elles ont coûté.

Les deux femmes, embarraſſées de ſes inſtances, ont pris le parti de me conſulter. Des habits ſi précieux leur ont fait prendre une idée plus haute encore de ſon rang & de ſa fortune. Elles m'ont preſſé de leur apprendre plus particulièrement ſon hiſtoire. Je leur ai dit qu'elle eſt effectivement d'une naiſſance & d'une fortune diſtinguées. Mais j'ai cru devoir lui laiſſer à elle-même le récit de ſes diſgraces, dans le tems & la forme qu'elle jugera convenables. J'ai ajouté ſeulement qu'elle avoit été traitée avec une indignité qu'elle ne méritoit pas, &

qu'elle étoit un modèle d'innocence & de pureté. Tu ſuppoſeras aiſément qu'elles ont paru fort étonnées qu'il y eût un homme au monde capable de cette barbarie.

A l'égard des deux robes, j'ai conſeillé à madame Smith de feindre qu'après quelque recherche, elle avoit trouvé un ami qui achèteroit volontiers la plus riche; mais d'ajouter, pour éloigner toute défiance, qu'il vouloit y trouver quelque avantage. Je lui ai laiſſé vingt guinées, comme une partie du payement; & je lui ai recommandé de l'engager adroitement à s'en défaire pour quelque choſe de moins.

Je vais paſſer cette nuit à Edgware, mais dans la réſolution d'être demain à Londres; & je laiſſe cette lettre pour ton courrier, s'il arrive pendant mon abſence.

LETTRE CCXCIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au château de M.... mercredi, 19 juillet.

TU crains avec raiſon que je ne te ſoupçonne de quelque perfidie, lorſque tu n'as pas fait difficulté de communiquer ma lettre. Qui croiroit, me demandes-tu, que tu n'aies pas dû lire quelques endroits les plus favorables d'une lettre que j'écris à mon ami, pour le convaincre de mon innocence ? Je t'apprendrai qui. C'eſt celui qui, dans la même lettre où il me fait cette queſtion, me dit effrontément qu'il y a, dans mes lettres les plus ſérieuſes, un air de légereté & de mauvaiſe plaiſanterie, qui fait auſſi peu d'honneur à mes ſentimens qu'à mes principes. Que penſes-tu maintenant de ta folie ? Deviens, je t'en prie, plus circonſpect à l'avenir ; & que cette groſſière imprudence ſoit la ſeule de ſon eſpèce.

Elle ne peut penſer à moi ſans peine ! Elle admire que tu ne ſois pas effrayé de mon caractère ! Je ſuis un cœur endurci, un effronté ſcélérat, un homme dont l'amitié ne fait hon-

neur à perſonne, un méchant homme ; un homme qui fait le rôle des miniſtres infernaux ! A-t-elle tenu, a-t-elle pu, a-t-elle oſé tenir ce langage, & le tenir à celui dont elle loue l'humanité, & qu'elle préfère à moi pour cette vertu, tandis que l'humanité dont il fait parade n'eſt exercée qu'à ma prière, & qu'elle ne peut l'ignorer ! N'eſt-ce pas me ravir l'honneur de mes bonnes œuvres ? Admirable fondement pour ta fine diſtinction entre le reſſentiment & la vengeance ! Mais tu ſeras toujours malheureux dans tes idées ; & ton partage eſt de ne concevoir les choſes qu'à demi, ou de réuſſir mal à les exprimer.

L'éloge que tu fais de ſon ingénuité, eſt un autre de tes entêtemens. Je ne penſe pas comme toi de ſes plaintes & de ſes exclamations. Que peut-elle ſe propoſer ? Seroit-ce de t'inſpirer un *ſaint amour* ? au diable ton extravagance ! Dans toute autre vue, néanmoins, n'eſt-il pas choquant de ſe repréſenter une femme ſi charmante, tête à tête avec un libertin, & lui parlant d'une offenſe qu'elle ne peut pardonner ? Je ſouhaiterois beaucoup que ces chaſtes perſonnes fuſſent un peu plus modeſtes dans leur colère. Il ſeroit fort étrange que Lovelace eût plus de délicateſſe que miſs Harlove, ſur un point qui en demande extrêmement. Peut-être

engagerai-je ſa Norton ou ſa chère miſs Howe, par quelqu'un de mes agens, à faire un reproche à cette chère novice de ſes expreſſions trop libres.

Mais, pour être tout-à-fait ſérieux, je t'aſſure que, malgré le ton mépriſant avec lequel elle t'a demandé d'où me venoit l'audace de vouloir punir celle d'autrui, je ne pardonnerai jamais à cette maudite Sinclair la dernière violence dont elle s'eſt rendue coupable contre une femme que j'adore. Les barbares inſultes des deux nymphes, dans la viſite qu'elles lui ont rendue, & le choix de la plus horrible caverne qu'elles aient pu trouver, dans la vue, ſans doute, de lui faire renaître du goût pour leur maiſon, ſont des outrages, pour m'exprimer dans ſon ſtyle, que je te jure de ne jamais oublier.

Pour l'opinion que la Lovick & la Smith ont de ſa ſanté, c'eſt un langage de femme, dans lequel je ne ſuis pas ſurpris que tu donnes ſi facilement, toi qui as vu mourir & reſſuſciter tant de belles perſonnes. Je veux t'apprendre ce qui combat cette idée : ſa jeuneſſe & ſon admirable conſtitution ; le plaiſir qu'elle a toujours pris à faire du bien : un plaiſir qu'elle goûtera plus que jamais, puiſque mon défaut, comme tu ſais, n'eſt pas une humeur ſordide ; ſa piété, qui

lui fournira des motifs de patience contre des maux inévitables ; la conſidération du triomphe qu'elle a remporté ſur moi par ſa réſiſtance, & ſur toute la maiſon par ſa fuite ; l'innocence de ſes intentions, & l'orgueil intérieur de n'avoir pas mérité le traitement qu'elle a ſouffert.

Comment s'imaginer qu'avec tant de réflexions conſolantes, une femme puiſſe mourir de chagrin ? Au contraire, je ne doute pas qu'en revenant de la conſternation où ſa dernière diſgrâce l'a jetée, ſon cœur plus tranquille ne ſe rouvre à l'amour. Ses idées recommenceront à rouler ſur le nœud conjugal. La vivacité renaîtra dans ſon ame, & la fera répondre à mes ſentimens avec autant de liberté que de plaiſir, quoiqu'avec moins de l'un & de l'autre, que ſi la chère petite orgueilleuſe n'avoit pas perdu le droit de ſe croire trop élevée au-deſſus du reſte de ſon ſexe.

En me faiſant le récit de ſes amères invectives contre ton pauvre ami, tu me demandes ce que tu aurois pu répondre pour moi. Ne t'ai-je pas ſuggéré, dans mes lettres précédentes, mille choſes qu'un peu de zèle t'auroit fait rappeler pour ma juſtification ou pour mon excuſe ?

Mais venons aux circonſtances préſentes. Il

eſt vrai, comme mon courrier te l'a dit, qu'avant l'officieuſe infamie de cette Sinclair, miſs Howe s'étoit engagée dans mes intérêts. Cependant, elle a dit à mes couſines qu'elle étoit perſuadée que ſon amie ne me pardonneroit jamais. J'ai une extrême impatience de ſavoir ce que miſs Howe peut lui avoir écrit, pour la faire conſentir à recevoir la main de l'*effronté ſcélérat*, de l'*homme dont l'amitié ne fait honneur à perſonne*, du *méchant*, du *très-méchant homme*. Les deux lettres ont paſſé par tes mains. Si je les avois eues dans les miennes, peut-être la cire du cachet ſe ſeroit-elle fondue ſous mes doigts ardens, & les plis ſe ſeroient ouverts d'eux-mêmes pour ſatisfaire ma curioſité. Je te trouve bien coupable, Belford, de n'avoir pas imaginé quelque moyen de me les envoyer. Tu aurois pu dire que le meſſager qui apporta la ſeconde, les avoit repriſes toutes deux. J'aurois eu le tems de les faire tranſcrire, & de les renvoyer, comme de la part de miſs Howe.

Mes tantes, qui voient la négociation traîner en longueur, ſe diſpoſent à reprendre le chemin de leurs terres, après avoir tiré de moi l'unique ſûreté qu'elles ont pu déſirer, c'eſt-à-dire, ma parole pour la célébration ſi l'on conſent à me recevoir. Le parti que j'ai à pren-

dre, dans l'incertitude que tu me repréſentes; c'eſt de ranimer toutes mes facultés, qui ont été comme engourdies par une longue ſervitude, & par le tumulte continuel de mes eſprits, pour me remettre en état d'offrir à miſs Harlove un mari digne d'elle; ou, ſi j'ai le malheur d'être rejeté, pour retrouver ma gaieté ordinaire, & faire connoître au beau ſexe que je ne ſuis pas découragé par les difficultés que j'ai trouvées dans cette pénible aventure. Un tour de France & d'Italie ſera mon remède pour le dernier de ces deux cas. Miſs Harlove oubliera, dans l'intervalle, tout ce qu'elle a ſouffert de l'ingrat Lovelace, quoiqu'il ſoit impoſſible que ſon Lovelace oublie jamais une femme à laquelle il déſeſpère de rencontrer rien d'égal, quand il feroit mille fois le tour du monde.

Si tu ne te laſſe point de m'écrire, pour t'acquitter d'une dette que mes lettres ſans nombre & ſans fin t'ont impoſée, je tâcherai de me renfermer dans le déſir d'aller à la ville, pour me jeter aux pieds de la divinité de mon cœur. Il m'en coûtera beaucoup; mais la politique & l'honnêteté me prêteront leurs ſecours. Je ne veux point l'irriter par de nouvelles offenſes. Au contraire, je ſuis réſolu de laiſſer à ſes reſſentimens le tems de s'appaiſer,

afin que tout ce qu'elle pourra faire en ma faveur, ait la grâce & le mérite d'une action volontaire.

Hickman (j'ai une mortelle averſion pour cet homme-là) me demande, par un billet que je viens de recevoir, une entrevue pour vendredi prochain, chez monſieur *Dormer*, qui eſt notre ami commun. Les affaires qu'il peut avoir avec moi ont-elles beſoin de l'entremiſe d'un ami? Cette propoſition m'a l'air d'un défi. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne lui promets pas d'être trop civil. Il s'eſt mêlé de bien des choſes. D'ailleurs, je lui porte un peu d'envie, par rapport à miſs Howe; car, ſi je ne me trompe point dans l'idée que j'ai de lui, il eſt impoſſible que cette *virago* puiſſe jamais l'aimer. Charmant ſujet d'eſpérance pour un homme d'intrigue, lorſqu'il a raiſon de croire qu'une femme ſur laquelle il a des vues, eſt ſans inclination pour ſon mari.

Il y a long-tems que tu ne m'as rien dit du pauvre Belton. Informe-nous particulièrement de tout ce qui a rapport à lui. C'eſt un homme que j'aime. Je lui crois d'autres embarras que ceux de ſa Thomaſine. Nous paſſons ici le tems, Mowbray, Tourville & moi, auſſi gaiement

que nous le pouvons ſans toi. C'eſt un avantage que notre ſexe a ſur l'autre en amour. Tandis qu'une malheureuſe femme ſoupire dans un coin, ou qu'elle cherche les bois & les déſerts pour gémir de ſes peines, nous pouvons boire, manger, courir le cerf, & bannir, par de nouvelles intrigues, le ſouvenir de celles qui nous affligent. Cependant, tout livrés que nous ſommes à la joie, mes réflexions ſur les injures que cette divine femme a reçues, troublent ſouvent mes plaiſirs. Je compte qu'après m'avoir tourmenté à ſon gré, elle me permettra de réparer ſes maux & les miens. C'eſt ma conſolation.

Tu vois que mes ſentimens ſont encore honnêtes. Applaudis, Belford.

LETTRE CCXCV.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi matin, 20 de juillet.

HÉLAS ! ma très-chère Clariſſe, quelles doivent avoir été vos ſouffrances ! Que je me repréſente amérement votre ſituation dans une aventure ſi humiliante ! En plein jour, en pleine rue ! Je ne verrai donc pas de fin aux malheurs d'une chère amie, dont les moindres afflictions me ſont plus ſenſibles que les miennes ? Que j'ai ſouffert, en recevant votre lettre, qui eſt d'une autre main que la vôtre, & que vous n'avez fait que dicter ! Vous devez être fort mal, chère amie ! Mais je n'en ſuis pas ſurpriſe. Je me flatte ſeulement que le mal vient de la confuſion & de l'embarras de votre dernière diſgrace, plus que d'une redoutable triſteſſe, qui peut produire des effets dont la ſeule idée me fait frémir. Ah ! ma chère, il ne faut pas que le courage vous abandonne. Gardez-vous du déſeſpoir. Juſqu'aujourd'hui vous n'avez rien à vous reprocher : mais le déſeſpoir ſeroit abſolument votre faute, & la plus terrible où vous puiſſiez jamais tomber.

Je ne puis ſupporter que vos lettres ſoient d'une autre que de vous. Ecrivez-moi, s'il eſt poſſible, quelques lignes de votre propre main. Elles ranimeront mon cœur, ſur-tout ſi elles m'apprennent que votre ſanté ſe rétablit. J'attends votre réponſe à ma lettre du 13. Nous l'attendons tous avec la même impatience. Milord & les dames ſont des perſonnes d'honneur. Ils ont une paſſion extrême de vous voir entrer dans leur famille. Votre miſérable eſt ſi repentant, ſuivant leur propre témoignage, & vos parens ſi implacables, que ma mère eſt dans l'opinion abſolue que vous devez être ſa femme. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'écrivis, mardi dernier, à miſs Montaigu, dans le chagrin d'entendre qu'on ne ſavoit ce que vous étiez devenue; & ſa réponſe, avec un billet de Milord & de ſes deux ſœurs. Le miſérable y a joint auſſi quelques lignes. Mais je vous avoue que le tour de ſa requête me déplaît. Avant de vous ſolliciter plus vivement en ſa faveur, j'ai pris la réſolution d'employer un ami, pour tirer de ſa propre bouche des preuves de ſa ſincérité, & pour m'aſſurer ſi ſon cœur a conduit ſa plume indépendamment du déſir de ſa famille. C'eſt un tourment pour moi, qu'il y ait quelque ombre de fondement pour cette queſtion: mais je crois avec ma mère,

que

que le mariage eſt le ſeul moyen qui vous reſte de mener une vie, ſinon fort heureuſe, du moins tranquille & ſupportable. Aux yeux du public même, toute la honte ſeroit pour lui, & votre triomphe en paroîtroit plus glorieux.

Je ſuis obligée de partir inceſſamment avec ma mère, pour l'île de Wight, où ma tante Harman, dont la ſanté décline beaucoup, déſire de nous voir avant ſa mort. M. Hickman doit nous accompagner. Il ſeroit cruel pour moi d'entreprendre ce voyage, ſans avoir eu la ſatisfaction de vous embraſſer. Cependant ma mère, toujours jalouſe de ſes droits, exige que, pour notre première entrevue, j'attende le tems de vous féliciter ſous le nom de madame Lovelace. Lorſqu'on m'aura rendu compte de la réponſe de votre miſérable aux queſtions qu'on doit lui faire de ma part, & que vous m'aurez marqué vous même votre ſentiment ſur ma lettre du 13, je vous expliquerai plus ouvertement le mien. Le porteur ſe propoſe de faire tant de diligence, qu'il me promet d'être aujourd'hui à Londres. Puiſſe-t-il revenir avec les plus heureuſes nouvelles!

ANNE HOWE

LETTRE CCXCVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir.

NE doutez pas, très-chère miſs Howe, qu'une amitié ſi tendre & ſi conſtante ne faſſe toute la conſolation de ma vie. Ma réponſe ſera courte, parce que je ſuis aſſez mal, quoiqu'un peu mieux que ces derniers jours, & parce que j'en prépare une plus longue à votre lettre du 13. Mais je vous déclare d'avance que je ne veux point de cet homme-là. N'en ſoyez point fâchée contre moi. Non, ma chère, je n'en veux point. Ainſi diſpenſez-vous, je vous en ſupplie, de l'épreuve où vous voulez mettre ſa bonne foi.

Le courage ne m'abandonne pas, & j'oſe eſpérer qu'il ne m'abandonnera jamais. Ma ſituation n'eſt-elle pas heureuſement changée? J'en rends grâces au ciel. Je ne ſuis plus eſclave dans une odieuſe maiſon. Je ne ſuis plus obligée de me dérober au jour, pour éviter mon perſécuteur. Un de ſes intimes amis, embraſſant mes intérêts, s'engage à le tenir éloigné. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi.

Tous mes effets m'ont été renvoyés. Le miſérable rend témoignage lui-même à mon honneur.

Il eſt vrai que mes forces ſont extrêmement affoiblies. Mais j'ai un excellent médecin, qui me traite, ma chère, avec des ſoins *paternels*. Je m'apperçois auſſi que ma tête commence à ſe fortifier; & je crois quelquefois ſentir que je ſuis au-deſſus de mes infortunes. Cependant il m'arrivera plus d'une fois de retomber dans l'abattement. Je dois m'y attendre. La malédiction de mon père.... Mais vous me ferez un reproche, de mêler cette triſte idée au récit de mes conſolations.

C'eſt à vous même, très-chère amie, que je recommande inſtamment de ne pas être trop ſenſible à mes diſgraces. Si vous voulez contribuer à mon bonheur, prenez ſoin du vôtre, & tournez les yeux ſur l'agréable carrière qui eſt ouverte devant vous. Quelle opinion auriez-vous de votre Clariſſe, ſi vous n'étiez pas perſuadée que la plus grande ſatisfaction qu'elle déſire dans cette vie, eſt de vous voir heureuſe? Ne penſez plus à moi, comme vous le faiſiez dans d'autres tems. Suppoſez-moi partie pour un long, pour un très-long voyage. N'arrive-t-il pas ſouvent que les plus chers amis ſe ſéparent pour un grand nombre d'années, &

quelquefois avec peu d'eſpérance de ſe revoir jamais ? Je ne ſuis plus ce que j'étois lorſque l'amitié nous rendoit comme inſéparables. Nos vues ne doivent plus être les mêmes. Déterminez-vous, ma chère, à rendre un honnête homme heureux, parce que c'eſt d'un honnête homme que votre bonheur dépend auſſi. Adieu, chère amie. Adieu, très-chère miſs Howe. Mais je ne ſerai pas long-tems ſans vous écrire.

Fin du cinquième volume.